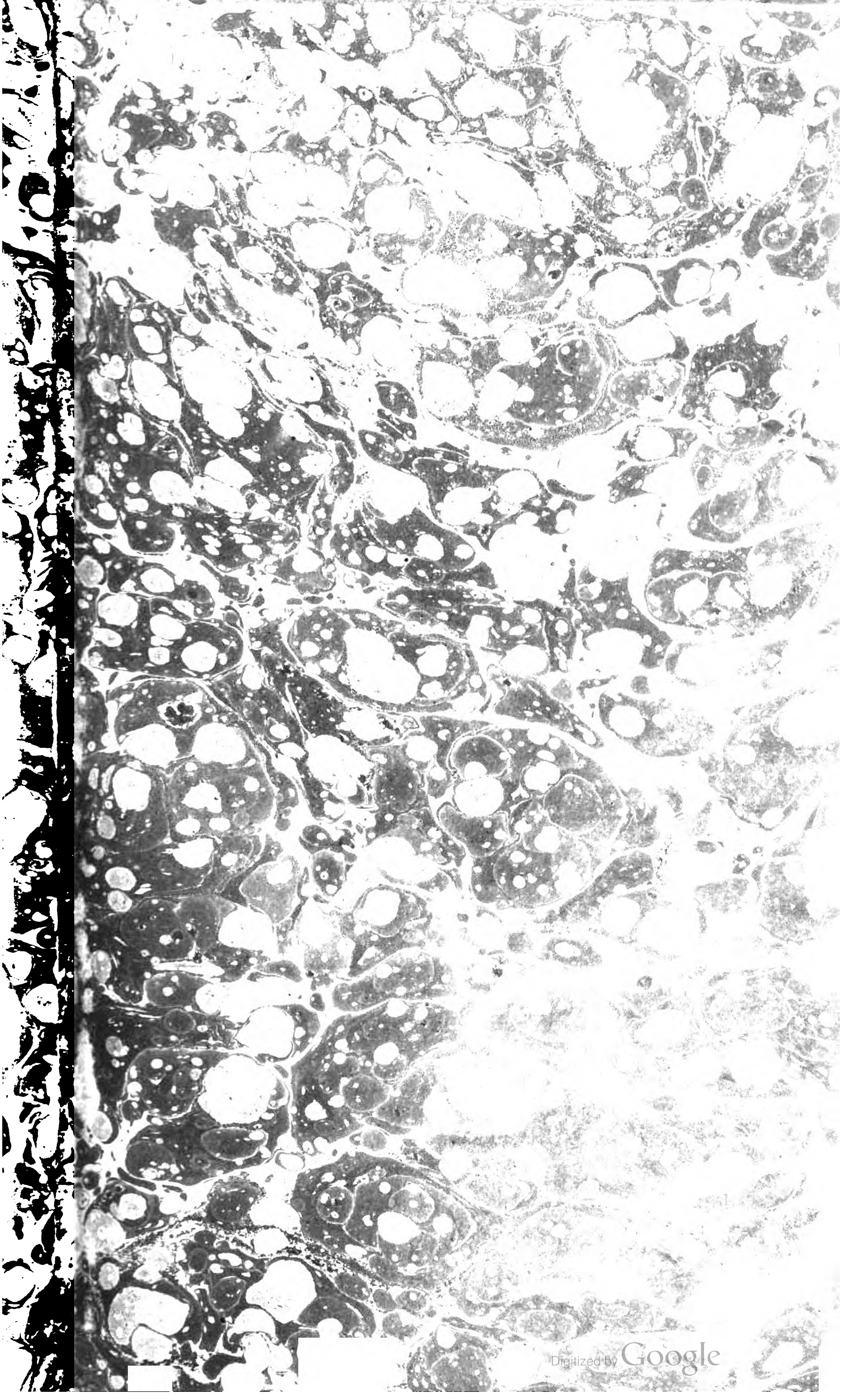



UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT
Digitized by Google



LA RÉPUBLIQUE
DE CICÉRON.
I.

AVIS DU LIBRAIRE-ÉDITEUR.

Le texte latin du Traité de *la République*, étant devenu ma propriété par la cession que m'en a faite M. Mai, je déclare qu'en conséquence du décret du 1er germinal an 13 (5 avril 1804), je poursuivrai par les moyens de droit les imprimeurs et débitans de toute contrefaçon qui pourrait en être faite.

Je déclare que je poursuivrai également les contrefacteurs de la traduction et des dissertations historiques par M. Villemain.

Tous les exemplaires non signés doivent être regardés comme contrefaits.



Décret du 1er germinal an 13, concernant les droits des propriétaires d'ouvrages posthumes.

Sur le rapport du ministre de l'Intérieur; vu les lois sur les propriétés littéraires; considérant qu'elles déclarent propriétés publiques les ouvrages des auteurs morts depuis plus de dix ans; que les dépositaires, acquéreurs, héritiers ou propriétaires des ouvrages posthumes d'auteurs morts depuis plus de dix ans, hésitent à publier ces ouvrages, dans la crainte de s'en voir contester la propriété exclusive, et dans l'incertitude de la durée de cette propriété; que l'ouvrage inédit est comme l'ouvrage qui n'existe pas, et que celui qui le publie a le droit de l'auteur décédé, et doit en jouir pendant sa vie; que cependant, s'il réimprimait en même temps, et dans une seule édition, avec les œuvres posthumes, les ouvrages déjà publiés du même auteur, il en résulterait en sa faveur une espèce de privilége pour la vente d'ouvrages devenus propriété publique; le conseil-d'état entendu, décrète:

1°. Les propriétaires, par succession ou à autre titre, d'un ouvrage posthume, ont les mêmes droits que l'auteur, et les dispositions des lois sur la propriété exclusive des auteurs, et sur sa durée, leur sont applicables, toutefois à la charge d'imprimer séparément les œuvres posthumes, et sans les joindre à une nouvelle édition des ouvrages déjà publiés et devenus propriété publique.

2°. Le grand-juge, etc.

DE L'IMPRIMERIE D'A. ÉGRON.



Tubero. Rutilius. Manilius. Laelius. Scipio. Philus. Fannius. Scaevola. Mummius.

LA RÉPUBLIQUE DE CICÉRON,

D'APRÈS LE TEXTE *INÉDIT*, RÉCEMMENT DÉCOUVERT ET COMMENTÉ

PAR M. MAI,

BIBLIOTHÉCAIRE DU VATICAN.

AVEC UNE TRADUCTION FRANÇAISE,

UN DISCOURS PRÉLIMINAIRE,

ET DES DISSERTATIONS HISTORIQUES,

PAR M. VILLEMAIN,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TOME PREMIER.



PARIS,

L.-G. MICHAUD, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DE LA BIOGRAPHIE UNIVERSELLE, DES ŒUVRES DE DELILLE, etc.

RUE DE CLÉRY, N° 13.

M. DCCC. XXIII.



DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

De tous les anciens monumens de la littérature latine, il y en a peu dont la perte ait dû laisser plus de regrets que les dialogues de Cicéron *de Re Publicâ*. Il y en a peu dont la découverte authentique puisse exciter davantage l'attention des hommes instruits, et la curiosité générale. Les grandes portions qui nous manquent des chefs-d'œuvre historiques de Salluste, de Tite-Live et de Tacite offriraient seules un intérêt plus marqué.

Mais l'*étendue même* de ces pertes ôte à cet égard toute espérance. On ne peut supposer que l'ingénieux procédé qui rend au monde littéraire le manuscrit que nous publions en ce moment, trouve jamais son application sur des parties volumineuses de récits historiques; et ce procédé est pourtant la seule voie de communication qui nous reste avec cette antiquité à jamais fermée pour nous par la mort et le temps. Tout autre moyen est impraticable et désespéré : les charbons d'Herculanum sont stériles. Ces trésors de l'esprit humain que le feu semblait avoir conservés en les consumant, ces manuscrits calcinés par la flamme, où l'on aperçoit encore des

lettres, des mots, et qui donnaient d'abord tant d'espérances, n'en ont réellement satisfait aucune. On achève de les détruire, en les touchant. Depuis plus de trente ans, avec un travail continuel et des expériences fort diverses, on a tiré à peine d'un nombre considérable de manuscrits, quelques pages mutilées d'un traité sur la musique et quelques phrases sur la philosophie d'Epicure. Tout récemment, la chimie la plus inventive a épuisé tous ses efforts pour décomposer quelques-uns de ces rouleaux d'Herculanum, et pour en séparer les pages qui ne sont plus qu'une masse noire et compacte, extérieurement parsemée de caractères. Le célèbre M. Davy, auteur de cette dernière tentative, n'a pas obtenu un succès plus favorable que ses prédécesseurs. Il a, de son propre aveu, dissous plusieurs de ces blocs, sans pouvoir en extraire aucun débris utile; et la science reste muette et découragée devant cet infructueux dépôt, et cette triste succession qui ne s'ouvrira jamais pour elle.

Cependant, un savant d'Italie, M. Angelo Mai, possédé de cet amour de l'antiquité qui a inspiré tant de prodiges de patience, a tourné ses regards vers une autre source de découvertes, d'où il a tiré quelques richesses précieuses pour l'érudition, et à laquelle nous devons aujourd'hui le traité *de la République*.

Plusieurs savans avaient remarqué dès long-temps, que dans l'ignorance et la pénurie du moyen âge [1], on avait

---

[1] Disons vrai cependant. L'usage d'effacer une première écriture, et de la remplacer par une autre, existait dès long-temps. Le nom même de *palimpseste* dont se sert aujourd'hui M. Mai, est employé par

souvent fait gratter d'anciens parchemins manuscrits, pour les employer à des copies de nouveaux ouvrages plus conformes au goût du temps, et qui, pour la plupart, se sont conservés par la même préférence qui les avait fait écrire.

Un des hommes les plus érudits de l'Europe, notre père Montfaucon, avait fait cette observation, et l'avait, à ce qu'il paraît, vérifiée sur un grand nombre de vieux manuscrits. Ecoutons-le s'expliquer lui-même avec cette candeur d'érudition si respectable et si piquante. C'est dans une dissertation sur la découverte et l'usage du papier de coton.

« L'usage du papier de coton, dit-il, vint fort à pro-
« pos dans un temps où il paraît qu'il y avait grande
« disette de parchemin, ce qui nous a fait perdre plu-
« sieurs anciens auteurs ; voici comment : depuis le dou-

Cicéron pour *désigner un manuscrit* de ce genre. Il plaisante à ce sujet, dans une lettre au jurisconsulte Trebatius, qui lui avait écrit sur une feuille ainsi rayée. « Votre lettre, lui répondit-il, est fort bien « de tous points. Qu'elle soit sur *palimpseste*, j'en loue votre écono« mie ; mais je ne conçois pas ce qu'il pouvait y avoir écrit d'abord « sur ce petit papier, pour que vous ayez mieux aimé l'effacer que « de ne pas écrire ceci ; à moins de supposer que c'étaient vos for« mules de chicane. Car je ne pense pas que vous grattiez mes lettres, « pour écrire les vôtres à la place. » — Ut ad epistolas tuas redeam, cætera belle, etc. etc. Nam quòd in palimpsesto laudo equidem parcimoniam : sed miror quid in hâc chartulâ fuerit quod delere malueris quàm hæc non scribere, nisi forte tuas formulas : non enim puto te meas epistolas delere, ut reponas tuas. (*Ad Familiares*, VII 18.)

Ce moyen économique était donc fort ancien. Le tort du moyen âge fut dans le peu de discernement que l'on mit à l'appliquer.

« zième siècle, les Grecs plongés dans l'ignorance s'avi-
« sèrent de racler les écritures des anciens manuscrits
« en parchemin, et d'en ôter autant qu'ils pourraient
« toutes les traces, pour y écrire des livres d'église. Ce
« fut ainsi qu'au grand préjudice de la république des
« lettres, les Polybe, les Dion, les Diodore de Sicile
« et d'autres auteurs que nous n'avons plus, furent mé-
« tamorphosés en triodons, en pentécostaires, en ho-
« mélies et en d'autres livres d'église. Après une exacte
« recherche, je puis assurer que des livres écrits sur
« du parchemin depuis le douzième siècle, j'en ai
« plus trouvé dont on avait raclé l'ancienne écriture,
« que d'autres. Mais comme tous les copistes n'é-
« taient pas également habiles à effacer ainsi ces pre-
« miers auteurs, il s'en trouve quelques-uns où l'on
« peut lire au moins une partie de ce qu'on avait voulu
« raturer. » (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, tome VI, pag. 606).

Si pareille chose était arrivée dans l'Orient, dont la barbarie ne fut jamais complète, et à Constantinople où il resta toujours tant de mauvaise littérature et de livres, cette misérable ressource avait dû se présenter beaucoup plus tôt dans l'empire latin, qui, tant de fois inondé par les barbares, se trouva, dès le sixième siècle, presqu'entièrement privé d'industrie, et plongé dans la plus grossière ignorance. Ce fut aussi vers ce temps que dans les monastères d'Italie, seuls asiles inviolables, où de pieux dépositaires conservaient les anciens manuscrits, on imagina trop souvent de gratter ces précieux parchemins, pour les couvrir d'une nouvelle écriture.

Ces copistes latins furent souvent aussi heureusement maladroits que l'avaient été les copistes grecs; mais on avait négligé jusqu'à nos derniers temps d'examiner ces doubles manuscrits qui demeuraient ignorés dans les bibliothèques. Le docte Angelo Mai, gardien de la bibliothèque ambrosienne, s'avisa le premier de scruter ces débris d'une nouvelle espèce, et de recueillir quelques parcelles du génie antique, sur ces manuscrits oubliés qu'il a fait connaître à l'Europe savante, sous la désignation de *Palimpsestes*.

C'est ainsi qu'il découvrit et publia, en 1814, des fragmens de trois discours de Cicéron, qui étaient ensevelis sous les vers de Sédulius, poëte latin du moyen âge. Je n'essaie pas d'exprimer les transports que le docte Angelo Mai ressentit, au moment de sa précieuse conquête, lorsque sur ces vieux parchemins conservés dans un coin de la bibliothèque de Milan, il vit, à travers les lignes barbares d'un versificateur du sixième siècle, apparaître des noms, des phrases qui lui révélaient un ouvrage de Cicéron. C'est là une de ces joies savantes et naïves qui semblaient perdues depuis le quinzième siècle, et que notre époque n'était guère en droit d'espérer.

Cette découverte authentique et incontestée encouragea les recherches et la patience de M. Mai. Quelque temps après, un immense manuscrit du septième siècle, qui renfermait les actes volumineux du Concile de Calcédoine, lui offrit sur les feuilles du parchemin dont il était formé, les traces souvent lisibles d'une première écriture. Ces feuilles étaient des lambeaux réunis de plu-

sieurs anciens manuscrits : et le savant investigateur y déchiffra de nouveaux fragmens de Cicéron avec un antique commentaire, de longs passages de Symmaque, orateur si célèbre au quatrième siècle, des harangues sophistiques, des épîtres grecques et latines de Fronton, orateur également admiré dans une époque de décadence, et enfin quelques lettres latines de Marc-Aurèle. M. Mai publia successivement ces précieux débris; et il y joignit, en 1817, des fragmens d'un commentaire fort ancien sur Virgile, qu'il avait trouvé dans un manuscrit recouvert des homélies de saint Grégoire.

On conçoit que ce mode nouveau de découverte, par sa nature même, doit laisser bien des lacunes, et pour ainsi dire, bien des pertes et des avaries dans les débris si bizarrement sauvés du naufrage. On voit aussi que l'application de ce procédé est soumise à des hasards qui ne sont pas tous également heureux. Le grattoir des copistes ne s'est pas toujours exercé sur des chefs-d'œuvre. Quelquefois il est arrivé à ces manuscrits *palimpsestes* ce qui arrive aux préjugés humains, qui se poussent et s'effacent l'un l'autre, sans que la raison gagne ni perde à ces changemens. Le sixième siècle a rayé les ignorances du cinquième pour écrire les siennes; et alors le fond ne vaut guère mieux que la superficie.

Mais M. Angelo Mai, et nous en rendons hommage à sa candeur érudite, a recueilli avec le même scrupule, et presque avec la même joie, toutes les premières traces de caractères qu'il a pu découvrir sous une seconde et nouvelle écriture. Il a publié les antithèses et les pauvretés sophistiques de Fronton et de Symmaque, aussi reli-

gieusement qu'il commente aujourd'hui l'admirable traité de *la République*, découvert par le même moyen et par une chance plus heureuse.

Cette préoccupation si respectable, si nécessaire dans de longues et patientes recherches, serait au besoin une preuve de plus en faveur de la parfaite sincérité du savant éditeur. Mais ici les preuves sont surabondantes; et le doute est aussi impossible que la fiction. M. Mai, appelé à Rome en récompense de ses premiers travaux, approuvés par tous les savans de l'Europe, a fait de nouvelles recherches dans la bibliothèque du Vatican. C'est là qu'il a eu le bonheur de trouver un manuscrit formé des pages confondues et à demi-effacées du dialogue *de Re Publicâ*, que l'on avait dans le sixième siècle croisées par une nouvelle écriture renfermant des commentaires de saint Augustin sur les psaumes.

C'est sur ce manuscrit que M. Mai a travaillé, aux yeux de tous les savans d'Italie. Ce sont ces pages précieuses qu'il a textuellement recueillies, sans addition, en marquant les lacunes avec une douloureuse exactitude, en conservant l'orthographe antique, et en indiquant par des italiques la moindre conjecture qu'il a été obligé de faire, pour suppléer une lettre ou un demi-mot irréparablement effacé.

Il suffit de jeter les yeux sur le naïf et savant exposé de ses peines à cet égard, pour être convaincu d'une authenticité matériellement, et je dirai presque, judiciairement démontrée. Mais pour les hommes de goût elle éclatera bien plus encore dans les grands caractères d'élévation patriotique, de génie et d'éloquence qui marquent

le texte si long-temps inédit que nous publions. Ce genre de preuve morale, plus agréable au lecteur que des dissertations sur l'orthographe d'un vieux mot, et sur la dimension probable d'une lettre, nous conduira naturellement à quelques détails touchant l'ouvrage de Cicéron, l'époque où ce grand homme l'a composé, l'idée qu'il en avait, et qu'il en donne dans ses autres écrits, le caractère du petit nombre de fragmens qui en avaient été détachés et qui s'étaient conservés, leur liaison, leur rapport avec la découverte actuelle. Enfin, grâce à cette découverte, nous examinerons l'ensemble même d'une composition si imparfaitement connue jusqu'à ce jour, la nature et l'origine des théories qu'elle présente, et les points d'antiquité et d'histoire politique qu'elle peut éclaircir.

En remplissant ce cadre trop étendu pour notre faiblesse, nous serons soutenus du moins par la contemplation toujours présente des pensées d'un grand homme, source féconde pour l'esprit le moins heureux, noble plaisir qui élève l'intelligence, et la fait jouir encore de ce qu'elle ne saurait atteindre.

Quoique les siècles n'eussent conservé jusqu'à nous que quelques parcelles de cet écrit célèbre, la postérité pouvait prendre une haute idée du monument qu'elle avait perdu, d'après les notions qu'en avait données Cicéron lui-même, dans ses lettres et dans ses autres ouvrages. Car il n'est aucun de ses écrits, auquel il fasse des allusions plus fréquentes, et dont il parle avec plus de prédilection et de joie. Nous voyons d'abord par ses lettres à Atticus, qu'il le commença dans la cinquante-deuxième année de son âge, quelque temps après son exil,

et dans une époque où, sans avoir repris son influence, il était occupé des affaires politiques et du barreau. Ainsi, ce ne fut pas comme la plupart de ses traités philosophiques, une espèce de refuge qu'il eût choisi dans ses malheurs et dans son inaction; mais il voulut du milieu de cette vie si agitée, où il était encore retenu, exprimer ses pensées sur les premiers objets de son ambition et de ses affections, le gouvernement et la patrie; et cela même explique le caractère plus positif qu'il a donné à cet ouvrage, si on le compare à la république purement spéculative de Platon.

Il s'y prépara par des études sur les institutions et sur les antiquités de la république [1], et consulta pour cet usage les ouvrages et la bibliothèque du savant Varron, l'ami d'Atticus. Du reste, dès ce premier moment, l'idée de son ouvrage fut liée à la forme d'un dialogue dont Scipion Emilien et Lælius étaient les principaux interlocuteurs. Il indique cet ordre de composition dans sa lettre à Atticus, en annonçant le désir de consacrer à Varron l'un des *prologues* qu'il avait dessein de mettre en tête de chacun des livres de son ouvrage.

« Puissé-je l'achever, ajoute-t-il; car j'ai entrepris là « une tâche importante et difficile, et qui demanderait « un grand loisir, la chose qui me manque le plus. »

Cette même année, dans un séjour à Cumes, il s'occupa d'écrire ce traité, qu'il appelle toujours une tâche rude et laborieuse. « Mais, dit-il, si je réussis à en faire ce que « je veux, ce sera du travail bien employé; sinon, je le jet-

---

[1] Ad Atticum, lib. IV. 16.

« terai dans la mer que j'ai sous les yeux en écrivant, et « je commencerai quelque autre chose, puisque je ne « peux demeurer oisif.[1] »

Une lettre de Cicéron à Quintus, sous la date de la même année, roule entièrement sur cet important ouvrage, qu'il avait déjà fort avancé. Nous nous garderons bien de rompre et de morceler les précieux détails que donne cette lettre, où se montre à découvert l'auteur et le grand homme.

« Vous me demandez[2] où j'en suis de l'ouvrage que « je m'étais mis à écrire pendant mon séjour à Cumes; « je ne l'ai point quitté et je ne le quitte pas; mais j'ai « plus d'une fois changé tout mon plan et tout l'ordre « de mes idées. J'avais achevé deux livres où, prenant « pour époque les neuf jours de fêtes sous le consulat de « Tuditanus et d'Aquilius, je plaçais un entretien de « Scipion l'Africain avec Lælius, Philus, Manilius, Tu- « béron, Fannius et Scævola, tous deux gendres de Læ- « lius. L'entretien tout entier, touchant la meilleure « forme de gouvernement et les caractères du vrai ci- « toyen, se partageait en neuf journées et en neuf li- « vres. Le tissu de l'ouvrage avançait heureusement; et

---

[1] Scribebam sane illa quæ dixeram πολιτικα, spissum sane opus et operosum; sed si ex sententiâ successerit, bene erit opera posita; sin minus, in illud ipsum dejiciemus mare quod scribentes spectamus, et alia aggrediemur, quoniam quiescere non possumus. (*Ad Quint. fr.* II. 14.)

[2] Ad Quint. fr. IV. 6.

« la dignité des personnes donnait du poids au discours.
« Mais comme on me lisait ces deux premiers livres à
« Tusculum, en présence de Salluste, il m'avertit qu'il
« serait possible de traiter une telle matière avec plus
« d'autorité, si je prenais moi-même la parole, surtout
« n'étant pas un Héraclite de Pont, mais un consulaire
« et l'homme même qui avait pris part dans la répu-
« blique aux plus grandes choses : que tout ce que j'at-
« tribuerais à des personnages si anciens paraîtrait fic-
« tif; que, dans mes livres où je traitais de l'art de bien
« dire, si j'avais, et cela même avec grâce, évité pour
« mon compte la démonstration oratoire, du moins je
« l'avais mise dans la bouche de personnages que je pou-
« vais avoir vus; qu'Aristote enfin, dans ce qu'il a écrit
« sur le gouvernement et sur les qualités du grand
« homme, parle en son nom. Cette remarque me frap-
« pa d'autant plus que, par mon plan, je me privais de
« toucher les plus grands événemens de notre patrie,
« parce qu'ils sont d'une date beaucoup plus rapprochée
« que le siècle de mes personnages. A la vérité, c'était
« précisément cela que j'avais d'abord cherché pour
« n'avoir pas à craindre, en rencontrant notre époque, de
« heurter quelqu'un. Mais je veux tout-à-la-fois éviter
« ce danger, et prendre la forme d'un entretien avec vous.
« Cependant, si je vais à Rome, je vous enverrai ce que
« j'avais fait d'abord : car vous jugerez, je crois, que je
« n'ai pas, sans quelque dépit, abandonné ces premiers
« livres. »

Cette confidence détaillée laisse facilement entrevoir

tout le regret qu'avait Cicéron de perdre un long travail; et ce regret explique assez comment, malgré ces velléités de changemens, il en revint à sa première ordonnance, reprit le dialogue comme il l'avait commencé, et ne tarda pas de le finir avec cette rapidité qui, toujours unie à la perfection la plus sévère, et cela dans une vie si laborieuse, avec une âme si agitée et si naturellement inquiète, semble la plus étonnante merveille du génie même de Cicéron. Mais il eut soin de le borner à six livres. C'est donc sous cette forme que l'ouvrage fut rendu public peu de temps après l'époque où Cicéron s'en occupait avec tant d'ardeur. Il paraît que ce fut au moment même de son départ pour la Cilicie. En effet, le plus spirituel de tous ces hommes supérieurs dont les lettres se trouvent mêlées à celles de Cicéron, Cælius qui lui écrivait sans cesse des nouvelles de Rome pendant cette époque, finit sa première lettre, toute pleine des intrigues du Sénat et du Forum, par ces mots : «Vos livres politiques [1] prennent faveur auprès de tout le monde.» A la même époque, Cicéron les rappelle à Atticus, qu'il supposait occupé de cette lecture, et auquel il demande en conséquence des lettres fortement politiques sur la situation de l'état. Dans une autre lettre à son ami, toujours écrite du fond de son gouvernement, il parle de ces six livres sur la République, comme d'une publication récente par laquelle il a pris de plus forts engagemens de justice et de pureté dans son administration. C'est même le motif

[1] Tui libri politici omnibus vigent. (*Cælius apud Cic.* VIII. 5.)

qu'il oppose aux instances d'Atticus qui le pressait de favoriser des mesures de rigueur et d'exaction que Brutus exerçait contre la ville de Salamine, dont il était créancier. Après avoir montré toute la dureté de cette conduite, et sa résolution de ne pas seconder de telles passions, Cicéron s'écrie : « Se plaigne de moi qui voudra ! « Je m'y résignerai, si la justice est de mon côté, maintenant surtout que je viens de me lier par ces six livres, « que je me réjouis de savoir si fort approuvés de vous.[1] »

Précieuse naïveté d'un grand homme ! Admirable Cicéron, en qui la vanité même tournait au profit du devoir et de la vertu ! Que tous les hommes puissants n'ont-ils ainsi composé des livres, afin de se croire à jamais liés au bien, et invinciblement forcés à la justice, à la modération !

L'idée de son ouvrage sur la république était présente à Cicéron pendant toute l'époque de son gouvernement de Cilicie, qui fut, dans l'avare tyrannie des Romains, une exception sans modèle, un exemple unique de désintéressement et d'équité. Cette idée lui sert pour résister aux instances et à l'autorité de Brutus[2] ; elle le fait jouir des honneurs[3] que lui décerne la reconnaissance du

---

[1] Irascatur qui volet, patiar, το γαρ εὐ μετ'εμου, præsertim cùm sex libris tanquam prædibus me ipsum obstrinxerim, quos tibi tam valde probari gaudeo. (*Ad Att.* VI. 1.)

[2] Et ego audebo legere unquam aut attingere libros, quos tu dilaudas, si tale quid fecero? (*Ad Atticum*, VI. 1.)

[3] Reliqua plena adhuc laudis et gratiæ, digna iis libris quos tu dilaudas ; conservatæ civitates ; cumulate publicis satisfactum : offensus contumeliâ nemo. (*Ad Att.* VI. 3.)

peuple qu'il gouverne : elle le guide, elle le retient dans toutes ses actions.

Lorsque Cicéron, après dix-huit mois d'une administration pendant laquelle il avait changé le sort de sa province et gagné une bataille, voulut obtenir les honneurs du triomphe, au milieu de la joie du bien qu'il a fait, c'est encore le souvenir des principes posés dans son livre qui le préoccupe et l'inquiète. Il avait probablement énoncé dans cet ouvrage que le vrai citoyen devait servir la patrie pour elle-même, et sans soin des honneurs et de la gloire ; et sur ce point, la pratique rigoureuse de ce qu'il avait recommandé était au-dessus de ses efforts. Aussi, dans cet embarras, heureux en lui-même de sa conduite, ne pouvant se défendre d'un scrupule sur sa vanité triomphale, mais n'ayant pas la force de renoncer à cette espérance, il écrit à son ami avec cette candeur involontaire qui peint si bien l'homme : « En vérité, sans cette idée du triomphe « que l'on m'a inspirée, et que vous-même vous approu« vez, vous n'auriez pas beaucoup à faire pour trou« ver sous vos yeux ce parfait citoyen, dont j'ai tracé le « modèle dans mon sixième livre[1]. »

Plusieurs autres passages des lettres de Cicéron rappellent cet ouvrage chéri, et répondent à des observations d'Atticus, qui était pour son ami un utile et savant

---

[1] Quòd si ista nobis cogitatio de triumpho injecta non fuisset quam tu quoque adprobas, næ tu haud multum requireres illum virum qui in sexto informatus est. Quid enim tibi faciam qui libros illos devorasti ? (*Ad Atticum*, VII. 3.)

critique. Dans l'une, il combat le reproche d'avoir fait dire inexactement à Scipion, que ce fut Flavius qui, le premier, publia les fastes des audiences judiciaires; et il se justifie assez légèrement d'une autre faute, peut-être moins innocente, de s'être moqué des gestes de théâtre d'un certain orateur, qui, sans doute, n'est pas autre que le célèbre Hortensius. Deux fois encore, dans ses lettres, il parle de son ouvrage, l'une pour discuter avec un scrupule que l'on croirait plus digne d'un académicien moderne que d'un orateur antique, la manière dont il avait construit sans préposition le mot *Pyrea*, nom du port d'Athènes[1], et une autre fois, pour corriger l'orthographe fautive qu'il avait donnée à un nom de peuple, et pour avertir Atticus de marquer ce changement sur son exemplaire[2]. On pardonnera ces minuties par le même intérêt qui nous fait lire dans la correspondance de Voltaire les inquiétudes et les impatiences de ce grand écrivain pour un mot mal imprimé, ou pour un vers mal récité sur la scène.

On remarquera seulement que l'époque où Cicéron s'occupait avec tant de soin de cet ouvrage consacré aux libres institutions de sa patrie, était précisément celle qui allait voir disparaître les lois et la liberté sous les armes de César. En effet, c'est au moment même de son retour de Cilicie, que Cicéron, suivant son expression, se vit tombé au milieu des flammes de la guerre civile. Cicéron suivit Pompée sans l'approuver ni se fier à lui; et bientôt il eut le regret de ne pas trouver

[1] Ad Atticum, VI. 7. — [2] Ad Atticum, VI. 2.

dans ce défenseur de la constitution romaine, les qualités qu'il exigeait de l'homme d'état, dans son livre *de la République.* Car ce souvenir se présentait naturellement à son esprit, et il ne peut se défendre en écrivant à Atticus, de citer un passage [1] où il avait fait parler Scipion, et qui ne sert en ce moment qu'à lui montrer tout ce qui manque à Pompée.

Après la victoire de César, quoique Cicéron, éloigné d'abord du sénat et du barreau, eût cherché à dessein dans les études philosophiques un travail paisible et peu suspect, il n'oublia pas, dans les ouvrages qu'il fit à cette douloureuse époque, ce traité *de la République*, écrit naguère dans des jours plus heureux, et sans doute avec une meilleure espérance. Il le cite, il y renvoie le lecteur, surtout dans le dialogue *des Lois*, qu'il paraît avoir composé comme une suite et une dépendance naturelle de ce premier ouvrage. Dans son traité *des Devoirs*, composé après la mort de César, mais à une époque où la tyrannie menaçait de survivre au dictateur immolé, Cicéron rappelle encore ce dialogue *de la République*, immortelle protestation contre les César, les Antoine et leurs successeurs. Enfin, lorsque, dans son traité ingénieux et sceptique sur la Divination, il parle des services qu'il a rendus aux sciences, et qu'il énumère ses écrits philosophiques : « A tout cela, dit-il « avec complaisance, il faut ajouter les six livres sur la « République, que j'ai écrits à l'époque même où je tenais

[1] Ad Atticum, VIII. 2.

« le gouvernail de la république [1]. » Souvenir d'ambition et de gloire qu'il ne peut taire, et dont la philosophie ne le consolait pas !

En recueillant de Cicéron lui-même ces fréquens témoignages, on sent que le livre, qu'il aime tant à rappeler, était une sorte de testament politique, où il se flattait d'avoir retracé, et fixé, pour l'avenir, l'image de ce gouvernement auquel il avait dévoué sa vie.

Faut-il se demander maintenant pourquoi cet ouvrage n'est désigné nulle part dans les monumens qui nous restent de la littérature du siècle d'Auguste ? On sait que les écrivains de cette époque, à l'exception de Tite-Live, craignirent même de nommer Cicéron, dont la gloire était si récente, mais accusait si haut les crimes du triumvirat. Plutarque nous raconte qu'un jour Auguste trouva, dans les mains d'un de ses neveux, un livre que le jeune homme essaya de cacher sous sa robe. L'empereur le prit, et vit un ouvrage de Cicéron : après en avoir parcouru *la plus grande partie*, en se tenant debout, il le rendit, et ajouta : « C'était un savant homme, « mon fils, un savant homme, et qui aimait bien son « pays. » Quelle que fût, en ce moment, la tolérance inattendue de l'empereur, j'ai quelque idée que ce livre si généreusement amnistié par lui n'était pas le traité *de la République*.

Lorsque l'usurpation rusée d'Auguste eut amené la

[1] Atque his libris annumerandi sunt sex de Re Publicâ libri quos tunc scripsimus cùm reipublicæ gubernacula tenebamus. (*De Divin.* II. 1.)

tyrannie de Tibère et le despotisme insensé de tant de monstres, on peut croire qu'il ne fut guère permis de louer le livre de Cicéron, et que l'on écarta ce beau souvenir de l'ancienne Rome, avec le même soin qui proscrivait jusqu'aux images des héros de la république. Quand le sénat condamnait à mort l'historien Cremutius Cordus, pour avoir raconté les actions des grands hommes contemporains de Cicéron, on peut croire que le livre dépositaire de leurs maximes n'eût pas été impunément célébré. Sénèque, faible défenseur, et pourtant martyr de la liberté à la cour de Néron, cite assez longuement l'ouvrage de Cicéron pour quelques curiosités historiques. « Lorsque, dit-il, un philologue, un grammairien, un « homme occupé de philosophie, prennent chacun de « leur côté l'ouvrage de Cicéron *sur la République*, cha- « cun y cherche des choses diverses. » Sénèque n'oublie, dans cette énumération, que ceux qui dans l'ouvrage chercheraient le fond même du sujet. Quintilien n'en parle pas; il a loué Domitien. Pline le jeune, qui cependant vécut dans des temps meilleurs et plus libres, Pline le jeune, si rempli d'allusions à l'ancienne littérature, et si particulièrement admirateur de Cicéron, ne rappelle nulle part ces fameux Dialogues. Pline le naturaliste, qui, dans un seul ouvrage, a donné presque l'inventaire de toutes les idées de l'antiquité, a cité deux fois le livre de Cicéron, mais sous des rapports dénués d'intérêt.

Tacite, dans ce qui nous reste de ses écrits, en y comprenant le Dialogue des Orateurs, n'a jamais désigné le Traité *de Re Publicâ*; et il en avait peu l'occasion.

Mais on ne saurait douter que sa grande âme ne fût pénétrée de cette lecture. Un passage de ses Annales, dont nous parlerons plus loin, montre même qu'il avait beaucoup discuté une des principales idées, ou plutôt la plus belle espérance que Cicéron eût exprimée dans ce livre. Ne cherchons plus dans les écrivains des deux premiers siècles de l'empire : nous n'y trouverions aucune trace de l'admiration qui devait s'attacher au plus bel écrit de Cicéron ; mais nous pouvons croire qu'en secret cet ouvrage nourrissoit la vertu des Thraséas, des Helvidius, et de ces grands hommes dont l'histoire nous a conservé les morts héroïques.

Deux siècles plus tard, il est rappelé d'une manière intéressante et curieuse dans la Vie d'Alexandre Sévère par Lampride. On sait que cet Alexandre, successeur de l'abominable Héliogabale, fut un des princes les plus vertueux qui aient consolé la terre. Il mourut à vingt-neuf ans, assassiné par les soldats, qui ne pouvoient supporter la *discipline* où il les faisait vivre, et sa justice égale pour tous. Après avoir dépeint ses grandes qualités et ses efforts pour surmonter le vice du pouvoir absolu et de la dictature militaire, l'historien ajoute ces mots remarquables :

« Quand il avoit rempli tous les soins du gouverne-
« ment et de la guerre, Alexandre donnait sa principale
« attention à la littérature grecque, lisant surtout les
« livres de la République de Platon. En latin [1], il n'avait

[1] Latina cùm legeret, non alia magis legebat quàm de Officiis Ciceronis et de Re Publicâ. (*Lampridius in Alex. Sev.*, cap. XXIX.)

« pas de lecture plus assidue que le traité *des Devoirs* « et celui *de la République*, par Cicéron. »

Ce même Alexandre avait, dans un sanctuaire, les images consacrées de Cicéron, et de Virgile, qu'il appelait le Platon de la poésie. Cette espèce d'idolâtrie philosophique et littéraire, qui, pour quelques âmes élevées et enthousiastes, remplaçait les vieilles fables du polythéisme, était peu susceptible de gagner la foule, et d'influer utilement sur les mœurs et les destinées des peuples. Les belles idées de justice éternelle, de devoir, de raison, de liberté sur lesquelles reposaient la politique et la philosophie de Cicéron, allaient chaque jour s'affaiblissant, et s'effaçant davantage dans un monde abruti par la servitude et l'ignorance. La littérature même ne servait pas à les rappeler : elle n'était plus qu'une science insipide de sophiste et de scoliaste. Commenter d'anciennes idées était encore au-dessus de l'abaissement de cette époque; il n'y avait plus que des commentateurs de phrases et de mots. Ainsi, un assez grand nombre de termes et de tournures du traité *de la République* se conservèrent comme citations grammaticales dans plusieurs écrivains profanes du quatrième et du cinquième siècle, dont la pensée ne paraissait pas se porter plus loin.

Mais tandis que la civilisation païenne, stérile et épuisée, oubliait ses propres traditions, sa propre histoire, et ne voyait plus dans les chefs-d'œuvre philosophiques de l'ancienne éloquence, qu'une lettre morte, que des signes et des formes, la société chrétienne qui grandis-

sait dans la persécution, portait un regard plus hardi sur ces mêmes chefs-d'œuvre, les interrogeait, les discutait, les comparait avec le dépôt mystérieux de ses propres lois ; et remuant toutes les questions, ne s'interdisant aucune vérité, cherchant partout des argumens contre l'oppression et l'injustice, remplissait ses admirables plaidoyers de fragmens sublimes ou curieux empruntés à ces sages qui n'avaient plus, dans le paganisme, d'interprètes, ni de postérité.

Ce serait, sous ce point de vue seul, l'objet d'une observation piquante, de rechercher dans les écrivains des deux religions, les fragmens qu'ils nous avaient conservés du traité *de Re Publicá*. Que j'ouvre, je ne dis pas seulement le grammairien Diomède, ou Nonius, auteur d'un traité sur la Propriété des Termes; mais que je consulte le recueil savant d'Aulu-Gelle, et les fragmens de l'orateur Fronton, j'y vois les livres *de Re Publicá* cités à l'appui d'une acception rare du verbe *superesse*, ou du verbe *gratificari*. J'y vois que Cicéron avait fait dans cet ouvrage *tel emploi* d'une ellipse ou d'une métaphore.

Mais que je parcoure Lactance ou saint Augustin, que j'interroge cette littérature chrétienne, féconde et nouvelle comme les vertus qu'elle annonçait au monde, j'y retrouve le livre de Cicéron souvent cité sous les rapports les plus philosophiques et les plus élevés; j'y trouve exactement reproduits, et quelquefois fortifiés ou combattus avec éloquence, les passages du traité *de la République*, que l'on possédait presque seuls jusqu'à

ce jour, et qui avaient donné une si haute idée de l'original. C'est Lactance qui transcrit l'un de ces beaux fragmens traduits de Platon, que Cicéron avait fréquemment insérés dans son ouvrage; la comparaison du juste condamné, et du coupable triomphant. On conçoit en effet que de semblables idées fussent avidement saisies par les premiers chrétiens.

« Supposez [1], je vous prie, deux hommes, l'un le « meilleur des mortels, d'une équité, d'une justice par« faite, d'une foi inviolable; l'autre d'une perversité et « d'une audace insigne. Supposez encore l'erreur d'un « peuple qui aura pris cet homme vertueux pour un scé« lérat, un méchant, un infâme, et aura cru tout au con« traire que le méchant véritable est plein d'honneur et « de probité. Qu'en conséquence de cette opinion uni« verselle, l'homme vertueux soit tourmenté, traîné « captif, qu'on lui mutile les mains, qu'on lui arrache les « yeux; qu'il soit condamné, chargé de fers, torturé « dans les flammes; qu'il soit rejeté de sa patrie; qu'il « meure de faim; qu'il paraisse enfin à tous les yeux le « plus misérable des hommes, et le plus justement misé« rable. Au contraire, que le méchant soit entouré de « louanges et d'hommages, qu'il soit aimé de tout le « monde, que tous les honneurs, toutes les dignités, « toutes les richesses, toutes les jouissances viennent « affluer vers lui. Qu'il soit enfin dans l'opinion de tous, « l'homme le plus vertueux, et jugé le plus digne de

[1] Lact. Instit., lib. V. cap. XII.

« toute prospérité. Est-il quelqu'un assez aveugle pour « hésiter sur le choix entre ces deux destinées? »

La réflexion de Lactance sur ce passage, est belle et digne de remarque : « En faisant, dit-il, cette supposi- « tion, il semble que Cicéron eût deviné quels maux « devaient nous arriver; et comment nous devions les « souffrir pour la justice. »

Saint Augustin est-il engagé contre le célèbre hérésiarque Pélage dans un combat théologique sur la nature et la chute de l'homme, il invoque également Cicéron, et il en cite ce beau passage que Pascal a si éloquemment développé :

« La nature [1], plus marâtre que mère, a jeté l'homme « dans la vie avec un corps nu, frêle et débile, une âme « que l'inquiétude agite, que la crainte abat, que la fa- « tigue épuise, que les passions emportent, et où cepen- « dant reste, comme à demi-étouffée, une divine étin- « celle d'intelligence et de génie. »

C'est aussi saint Augustin qui, dans la Cité de Dieu, ouvrage entrepris évidemment sur l'idée du traité *de Re Publicâ*, nous a conservé comme un des fondemens que Cicéron avoit donnés à ses opinions sur l'origine et la nature des pouvoirs, le beau principe de la souveraineté de la justice, antérieure à toute souveraineté du peuple et de la force. Voici le passage tel qu'il l'a cité :

« La chose publique [2] est réellement la chose du

---

[1] August. lib. IV. contra Pelagium.

[2] August. Civit. Dei, lib. XV.

« peuple, toutes les fois qu'elle est régie avec sagesse et « justice, ou par un roi, ou par un petit nombre de « grands, ou par l'universalité du peuple. Mais que le roi « soit injuste, c'est-à-dire tyran ; ou les grands injustes, « ce qui transforme leur alliance en faction ; ou le peu- « ple injuste, ce qui ne laisse plus d'autre nom à lui ap- « pliquer que celui même de tyran ; dès lors la répu- « blique est non-seulement corrompue, mais elle cesse « d'exister : car elle n'est pas réellement la chose du peu- « ple, quand elle est au pouvoir d'un tyran ou d'une fac- « tion ; et le peuple lui-même n'est plus un peuple, s'il « devient injuste, puisqu'il n'est plus alors une agréga- « tion formée sous la sanction du droit, et par le lien de « l'utilité commune. »

Ailleurs, c'est Lactance, qui, protestant contre les décrets barbares dont le despotisme des empereurs avait frappé la résistance des premiers chrétiens, empruntait à Cicéron, et transmettait à la postérité ces belles paroles extraites du troisième livre *de la République* :

« Il est une loi véritable [1], la droite raison, conforme « à la nature, universelle, immuable, éternelle, dont les « ordres invitent au devoir, dont les prohibitious éloi- « gnent du mal. Soit qu'elle ordonne, soit qu'elle dé- « fende, ses paroles ne sont ni vaines auprès des bons, « ni puissantes sur les méchans. Cette loi ne saurait être « contredite par une autre, ni rapportée en quelque par- « tie, ni abrogée toute entière. Ni le sénat, ni le peuple

---

[1] Lact. Instit. lib. VI. cap. VIII.

« ne peuvent nous délier de l'obéissance à cette loi. Elle « n'a pas besoin d'un nouvel interprète, ou d'un organe « nouveau. Elle ne sera pas autre dans Rome, autre dans « Athènes ; elle ne sera pas demain autre qu'aujourd'hui ; « mais dans toutes les nations, et dans tous les temps, « cette loi régnera, toujours une, éternelle, impérissable ; « et le souverain de l'univers, le roi de toutes les créatu« res, Dieu lui-même a donné la naissance, la sanction « et la publicité à cette loi que l'homme ne peut trans« gresser, sans se fuir lui-même, sans renier sa nature, et « par cela seul, sans subir les plus dures expiations, eût-il « évité d'ailleurs tout ce qu'on appelle supplice. »

Paroles sublimes ! précieux et immortels débris d'une révélation primitive qu'avait oubliée l'univers ! antique tradition de Dieu lui-même, tradition obscurément conservée par quelques sages, mais perdue bientôt dans les grossières erreurs du polythéisme, et promulguée enfin pour tout le monde par la foi chrétienne, qui restituait à ces vertus naturelles une sanction plus haute !

A côté de ces précieux fragmens qui passèrent ainsi de l'ouvrage de Cicéron dans ceux des premiers défenseurs du christianisme, il faut placer cependant un morceau plus connu, dont nous avons dû la conservation à un philosophe platonicien. C'est assez indiquer le Songe de Scipion, épisode admirable du traité *sur la République*, fiction sublime où Cicéron faisait sortir de la bouche d'un grand homme le dogme de l'immortalité de l'âme, pour ajouter l'appui de cette grande vérité à toutes les lois et à toutes les institutions de la terre. Macrobe,

qui, au commencement du cinquième siècle, transcrit et commente ce morceau, était, comme presque toute la littérature latine de cette époque, fort occupé de curiosités philologiques, et étranger aux grandes idées du christianisme, dont il ne prononce pas le nom dans son commentaire et dans son recueil : mais, Grec d'origine, quoiqu'il écrivît en latin, il avait le goût de cette espèce de théurgie, de ce mélange d'abstraction et d'*illuminisme*, par lequel la Grèce alimentait ses vieilles croyances, et cherchait à les rajeunir. Ce qui l'intéresse, et ce qu'il développe dans son commentaire, ce sont des raisonnemens chimériques sur quelques idées pythagoriciennes, auxquelles Cicéron avait fait allusion dans certains endroits du Songe de Scipion, sans doute pour donner à la vérité fondamentale de ce morceau quelque chose de mystérieux et de solennel. Cicéron ouvrant le ciel aux yeux de son héros, avait nommé quelques constellations. Le commentateur fait à ce sujet des traités astronomiques, qu'il entremêle à ces rêveries bizarres sur les nombres, par lesquelles les anciens étaient parvenus à faire délirer jusqu'à la judicieuse géométrie. Mais il ne faut pas en savoir moins de gré à Macrobe, d'avoir reproduit dans son recueil cet admirable épisode de l'ouvrage, que les siècles nous ont caché si long-temps.

Dans l'ignorance du moyen âge, Macrobe fut conservé, et le livre original de Cicéron se perdit. Il n'est plus que bien rarement désigné dans les écrivains postérieurs au cinquième siècle. On peut conjecturer seulement, d'après un passage de Photius, que les Grecs de Byzance,

chez qui la barbarie fut plus tardive, eurent quelque connaissance de ce précieux monument.

« J'ai lu, dit Photius[1], dans sa *Bibliothèque*, un ouvrage sur la politique, où sont introduits deux personnages dialoguant, le patricien Menas et le référendaire Thomas. Cet ouvrage renferme six livres, et présente une nouvelle forme de société politique, différente de toutes les idées exprimées par les anciens, et qui est appelée le gouvernement de la justice. Quant à l'essence même de ce nouveau gouvernement, il se compose, suivant les deux interlocuteurs, de la royauté, de l'aristocratie, et de la démocratie : la réunion de chacun de ces élémens, pris dans sa pureté, devant former la meilleure constitution politique. »

Quel était cet ouvrage? Photius se trompe, en supposant que l'idée d'une monarchie mixte fût nouvelle et inconnue des anciens. Nous la trouverons dans une époque bien antérieure même à Cicéron. Mais, dans tous les cas, cette idée, dont Photius s'étonne, serait-elle née sous le despotisme avilissant des empereurs grecs, et au milieu des arguties théologiques qui, dans l'Orient, avaient déjà si fort altéré la sublimité du christianisme? Un Grec de Byzance et du huitième siècle, aurait-il imaginé cette forme de gouvernement dont rien sous ses yeux ne lui retraçait le modèle? Il est donc vraisemblable que cet ouvrage en six livres était quelque version incomplète, quelque abrégé maladroit de l'ouvrage de Cicéron, où l'i-

---

[1] Φωτιου Μυριοβιβλον λ. ς.

mitateur, étranger aux mœurs et aux grandes traditions romaines, avait jugé à propos de changer les noms des personnages, sans peut-être s'apercevoir combien Scipion l'Africain était un interlocuteur plus intéressant que le référendaire Thomas.

Quoi qu'il en soit, il n'est resté de ce livre grec, que la rapide analyse de Photius; et lorsqu'à la première renaissance des lettres en Europe, on s'occupa de rechercher les monumens de l'antiquité, le dialogue *de Re Publicâ* ne se retrouva dans aucune langue. Les siècles suivans n'amenèrent à ce sujet aucun hasard plus favorable; et jusqu'à ce jour, jusqu'à la découverte authentique enfin livrée au public, on ne connaissait de cet ouvrage que les beaux fragmens cités plus haut, le Songe de Scipion, quelques phrases, quelques demi-phrases, et beaucoup de termes, de mots disséminés dans les grammairiens et les scoliastes du moyen âge.

On sait que ces fragmens, dont la réunion ne formerait pas vingt pages, ont cependant inspiré à un savant estimable, l'idée de recomposer l'ouvrage de Cicéron, en réunissant de toutes parts dans les ouvrages de ce grand homme, les pensées, les expressions qui se rapportent au gouvernement et à la politique. Mais on croira sans peine que ce plan, même sous la main la plus habile, ayant pour condition inévitable de mêler les élémens les plus disparates, ne pouvait donner une idée du livre original. Cicéron n'écrivait pas du même style une épître familière, une lettre politique, une harangue, un traité de philosophie. Que l'on juge du singulier assortiment

qui résulte d'un ouvrage fait de pièces de rapport, où la même matière est traitée en phrases empruntées çà et là aux productions les plus diverses de l'écrivain qui savait le mieux varier son langage, et le proportionner aux différens caractères de composition. Sous ce point de vue, il est possible, on le concevra, que rien ne soit moins cicéronien qu'un écrit tout composé de phrases de Cicéron. Mais sans appliquer ce jugement au travail ingénieux du savant M. Bernardi, nous remarquerons seulement que cet emploi plus ou moins habile et heureux d'élémens connus, ne peut avoir aucun rapport avec la découverte de M. Angelo Mai, qui nous rend aujourd'hui, d'après un manuscrit antique, le texte même du dialogue original dans sa forme primitive, et nécessairement une foule de notions et de pensées que Cicéron avait réservées pour cet ouvrage, et qu'aucun autre écrit de ce grand homme ne pouvait suppléer ni fournir.

Malheureusement, ce manuscrit, dont l'authenticité n'est pas douteuse, présente encore de bien nombreuses lacunes, et l'état même d'imperfection et de ruine dans lequel il nous est rendu, les pages détruites, les phrases incomplètes, les sens interrompus, tout en attestant la religieuse fidélité de l'éditeur, diminuent l'intérêt de ce précieux monument, et en obscurcissent quelquefois l'intelligence. Cependant les grandes divisions subsistent; l'ordonnance des idées est sensiblement marquée; des développemens complets, des livres presque entiers sont conservés, et la découverte est admirable, quoique insuffisante.

On peut donc, sur le texte inédit que nous publions,

juger enfin avec connaissance, si le traité *de Re Publicâ* était digne de tant d'éloges et de regrets. On peut aussi, d'après cette précieuse et nouvelle autorité, se faire une idée plus exacte de l'état des connaissances politiques dans l'antiquité, et peut-être recueillir quelques lumières nouvelles sur cette constitution de la république romaine, où les recherches de tant de savans hommes ont encore laissé beaucoup de points obscurs et douteux. Essayons d'examiner ces diverses questions, en remontant d'abord à la source d'où les Romains et particulièrement Cicéron avaient tiré presque en toute chose leurs principes et leurs connaissances : je parle des Grecs qui sont les seuls inventeurs de la civilisation classique. Car on ne sait rien d'assuré sur les Egyptiens : le monde ne connut pas les Hébreux avant la conquête d'Alexandre ; et les Romains ne furent que des copistes pleins de génie, mais peu féconds, surtout si on les compare aux Grecs leurs modèles. En effet, cette science du gouvernement qui, chez les Romains, paraît n'avoir inspiré, pendant plusieurs siècles, qu'un seul écrit théorique, le livre même de Cicéron, avait produit chez les Grecs des ouvrages variés sous toutes les formes, et dont la multiplicité est presque digne de nos temps modernes. On peut expliquer à cet égard l'infériorité littéraire des Romains par leur grandeur même : ils étaient trop occupés de régner, pour beaucoup écrire :

> Tu regere imperio populos, Romane, memento.

et peut-être cette domination guerrière et civile qui pesait sur une si grande portion du monde, était-elle chose

trop sérieuse, pour en faire l'objet fréquent de dissertations oisives, à la manière de ces Grecs du Péloponèse ou de la Sicile, qui raisonnaient dans les paisibles murs de leurs petites cités. On a long-temps imprimé plus de livres politiques à Genève qu'à Paris.

L'idée de la science politique chez les Grecs, rappelle aussitôt les noms des deux grands génies si diversement admirables, qui, après avoir régné sur la littérature antique, ont encore formé dans l'Europe moderne des partis et des sectes, Aristote et Platon, l'un le plus pénétrant observateur de la nature et de la société, l'autre le plus brillant et le plus élevé des esprits spéculatifs. On suppose aisément que Cicéron qui, dans tous ses ouvrages, leur a beaucoup emprunté, qui, même dans les combats de la tribune et du barreau, ramenait sans cesse la politique à la philosophie, n'a pas dû se priver, dans un écrit sur le gouvernement, des pensées que ces deux grands hommes avaient exprimées sur le même sujet. On concevra aussi que, suivant sa méthode éclectique, il a dû faire une imitation mélangée de leurs expériences et de leurs systèmes, tempérer les théories de Platon par les idées positives d'Aristote, et surtout rapporter ces vues étrangères et diverses au modèle qu'il avait sous les yeux, à ce gouvernement d'une patrie qu'il aimait tant, et qu'il avait si glorieusement sauvée.

Quelles idées, quelles lumières lui offraient donc ces deux grands hommes? Platon, comme l'a remarqué Rousseau, avait tracé dans sa République plutôt un traité d'éducation qu'un système de gouvernement. Il n'avait

imaginé l'art de gouverner les hommes qu'en les transformant dès le berceau, et même en altérant les rapports naturels de la naissance; il détruisait la famille, pour y substituer en quelque sorte la paternité de l'état. Il faisait disparaître la relation des sexes, et ôtant aux femmes leurs plus aimables vertus, la pudeur et la fidélité, il avait voulu leur ôter aussi la faiblesse physique, et les rendre robustes et guerrières comme les hommes. En tout cependant, cette théorie n'était qu'un commentaire exagéré des rudes institutions de Lacédémone, écrit avec l'imagination enthousiaste et ingénieuse d'un philosophe Athénien. Mais il était arrivé à Platon ce qui arrive également à Rousseau dans son *Emile*. A côté de systèmes généraux poussés à l'excès et de spéculations bizarres, il avait répandu une foule de vérités particulières; et, quoique ses principes puissent quelquefois choquer les lois mêmes de la morale, il avait donné à cette même morale de sublimes développemens et des preuves nouvelles parées des grâces de son éloquence.

Cet ouvrage offrait donc à Cicéron, avec ce charme de la parole, qu'il étudia sans cesse, de grandes vues sur la nature de l'homme, et surtout un spiritualisme élevé qui vivifie la science des choses humaines. C'est ainsi que le Songe de Scipion, fragment si connu *de la République* de Cicéron, est une imitation visible et embellie de l'épisode où Platon exposait la doctrine de l'âme immortelle, et des peines et des récompenses, en faisant parler un certain Her de Pamphylie, tué dans une bataille, et mira-

culeusement rappelé du tombeau pour en raconter les secrets : mais dans la suite même de son ouvrage, dans le choix, dans la disposition de ses idées, Cicéron n'avait que des occasions peu fréquentes d'imiter Platon, puisque son but et sa marche même était différente; l'un s'attachant à concevoir une république idéale, l'autre à décrire une république existante; l'un cherchant la perfection dans de capricieuses hypothèses, l'autre croyant l'avoir trouvée dans l'ancienne constitution romaine.

Cicéron se plaint dans ses lettres, que Caton, avec les intentions les plus vertueuses, et la probité la plus austère, nuisait quelquefois à la république, parce qu'il donnait ses avis comme s'il eût vécu dans la cité chimérique de Platon, et non dans la lie du peuple de Romulus. Ce reproche indique assez que dans un livre qu'il voulait rendre utile à ses contemporains, Cicéron a dû faire peu d'usage de ces illusions purement philosophiques, dont sa vie toute entière éprouvée par le pouvoir et par l'injustice l'avait sans doute assez détrompé. Mais sans rêver pour les hommes plus de sagesse et de bonheur qu'ils ne peuvent en espérer, et surtout sans vouloir changer le fond de la nature humaine, Cicéron ne rangeait point parmi les utopies impraticables le règne des lois, de la justice et de la liberté. Il avait foi à la vertu. Les maximes généreuses de la philosophie platonicienne avaient souvent dirigé ses actions; pouvaient-elles ne pas se mêler encore aux pensées qu'il exprimait sur la politique? Ainsi dans sa république, il n'emprunte pas les systèmes de Platon;

mais il reproduit souvent la sublimité de sa morale.

Aristote, dont les écrits sont presque toujours le contraire de ceux de Platon, par la même cause qui fait qu'un homme d'un génie profond et d'un sens exact, est naturellement tenté de contredire ou de récuser le témoignage d'un improvisateur éloquent; Aristote qui, fidèle dans sa politique au principe même de sa philosophie, n'avait consulté que les faits et l'expérience, présentait à Cicéron un trésor d'observations et de recherches, dont une partie est aujourd'hui perdue pour nous. On sait que ce grand homme avait fait le recueil des lois et des constitutions de plus de cent cinquante-huit états, depuis l'opulente Carthage, jusqu'à la pauvre et petite Ithaque. Ses huit livres politiques étaient le résumé de ce travail: c'est pour ainsi dire l'*Esprit des Lois* de l'antiquité. Et si l'état moins avancé du monde n'ouvrait pas au philosophe grec un champ aussi vaste que celui qui a été parcouru par notre Montesquieu, il faut avouer cependant que la variété des découvertes n'est guère moindre, et que presque toutes les combinaisons sociales se trouvent déjà classées et analysées dans cet étonnant ouvrage. A côté des formes républicaines les plus habiles et les plus diverses, on y voit que la sagesse antique, loin d'exclure la monarchie, la concevait sous diverses formes, absolue, mixte, tempérée par les lois ou par les mœurs. Mais ce qui frappe surtout, c'est de voir que ce jeune et étroit univers de la Grèce, d'une portion de l'Asie et de quelques îles, avait déjà épuisé pour ainsi dire tous les accidens politiques, toutes les chances et tous les

systèmes qui se produisent sur notre vieux univers agrandi par tant de contrées nouvelles et tant de merveilleuses inventions. Sous ce point de vue, le livre d'Aristote est aujourd'hui même d'un intérêt singulier. Lorsqu'il fut apporté d'Athènes dans Rome, qui était si fort ignorante de tout ce qu'elle n'avait pas conquis, cette lumière dut être nouvelle pour les esprits les plus éclairés. Cicéron en a profité sans doute : mais occupé de faire un ouvrage romain, voulant surtout raffermir les croyances politiques de sa patrie, et porter secours à cette antique constitution menacée de toutes parts, on conçoit qu'il ne pouvait adopter le plan d'un livre qui, par la variété des formes et des exemples dont il est rempli, semble plutôt propre à faire naître ou à favoriser le scepticisme sur le choix d'un gouvernement, et l'incertitude sur sa durée. Aussi ce grand homme, qui se défie de Platon comme trop conjectural, semble redouter l'expérience, et pour ainsi dire la pratique trop variée d'Aristote : peut-être aussi, du haut de sa fierté romaine, dédaigne-t-il de compiler les institutions passagères de tant de petites républiques ; et peut-être lui en coûterait-il trop de croire que sa chère et puissante patrie fût soumise aux mêmes destinées de corruption et de décadence.

Mais les traités de Platon et d'Aristote, chefs-d'œuvre de la philosophie politique des Grecs, n'en formaient que la partie la moins étendue. Ces grands hommes furent suivis par une foule de disciples, et ils avaient eu de nombreux prédécesseurs, dont tous les ouvrages

étaient connus de Cicéron, le plus curieux amateur des trésors de la Grèce.

Cicéron ne choquait aucune vraisemblance historique en plaçant quelques-unes de leurs opinions dans la bouche de Scipion. Il nous apprend lui-même que cet homme illustre avait toujours à la main le livre de la Cyropédie; « et avec juste raison, dit-il: car aucun des devoirs d'un « gouvernement actif et modéré n'est oublié dans cet « ouvrage[1]. »

Mais le livre de la Cyropédie lui-même ne faisait qu'embellir ce que beaucoup de philosophes grecs avaient déjà dit sur les bienfaits d'une sage monarchie opposés aux malheurs de la licence populaire. C'est une chose remarquable que l'idée et le vœu de ce gouvernement ait été formé sans cesse dans les démocraties de la Grèce et de la Sicile, par les esprits les plus éclairés et les plus indépendans de toute passion. A cet égard, la philosophie dans l'antiquité formait l'opposition : cette circonstance est assez expliquée par la nature même de ces petits états où la brigue, la violence, l'aveuglement populaire laissaient si peu de place et d'autorité à des esprits calmes et doux. Là, le peuple était le maître absolu contre lequel la raison se tenait toujours en défiance, et réclamait des barrières que la liberté ne donnait pas. On n'insisterait pas sur ce mouvement de l'esprit philoso-

[1] Quos quidem libros non sine causâ noster ille Africanus de manibus ponere non solebat; nullum est enim prætermissum in iis officium diligentis et moderati imperii. (*ad Quint. frat.* I.)

phique chez les anciens, s'il n'avait fait qu'inspirer ce mot célèbre de Platon qui souhaitait au peuple un bon tyran aidé d'un bon législateur, espèce d'anathème contradictoire peu digne d'un sage. Mais cette aversion des excès populaires devait produire, et produisit en effet, parmi les philosophes de la Grèce, la théorie la plus précise de cette monarchie mixte et légale, dont l'histoire n'offrait encore que des modèles incomplets.

Montesquieu a dit que les anciens n'avaient pas une idée bien claire de la monarchie, parce qu'ils ne connaissaient pas le gouvernement fondé sur un corps de noblesse, et encore moins le gouvernement fondé sur un corps législatif formé par les représentans de la nation.

Cette opinion est en partie vraie : les anciens n'ont pas connu le système de la représentation politique; et cela par deux causes évidentes : le petit nombre des citoyens et l'existence des esclaves. Une nation resserrée presque dans les murs *d'une seule* ville, et ayant sous ses pieds un autre peuple esclave, ne pouvait avoir ni l'idée ni le besoin de borner à une partie des siens, un droit qui distinguait l'homme libre, et de substituer le choix de quelques-uns à la présence de tous. Aussi, dans ces mêmes états trop rapidement agrandis, cette promiscuité du droit de suffrage fut la cause la plus prompte de leur destruction. Mais quant à toutes les idées de souveraineté mixte, de balance des pouvoirs, de corps de noblesse, si nous les trouvons dans Cicéron, qui tâche d'y rappeler la constitution romaine, il ne faut pas nous

en étonner. Dès long-temps ces idées étaient discutées par les philosophes grecs, avec une précision et un détail fort remarquables, quoique nous ne puissions en juger que par quelques fragmens conservés dans le recueil informe de Stobée. Ce fut surtout la préoccupation des philosophes de la grande Grèce. « Il faut, dit Archytas [1], « que la meilleure cité se compose de la réunion de « toutes les autres formes politiques, qu'elle renferme en « soi une part de démocratie, une part d'oligarchie, de « royauté et d'aristocratie. »

La même idée reçoit un développement plus étendu et des formes presque modernes dans un autre fragment rapporté par Stobée, et extrait d'un livre sur la république du pythagoricien Hyppodame :

« Les lois produiront surtout la stabilité [2], si l'état est « d'une nature mixte et composée de toutes les autres « constitutions politiques : j'entends de toutes celles qui « sont conformes à l'ordre naturel des choses. La tyran- « nie, par exemple, n'est jamais d'aucune utilité pour les « états, non plus que l'oligarchie. Ce qu'il importe donc « de placer pour première base, c'est la royauté ; et en « second lieu, l'aristocratie. La royauté, en effet, est « une sorte d'imitation de la Providence divine, et il est « difficile à la faiblesse humaine de lui conserver ce ca- « ractère, car elle se dénature bientôt par le luxe et la « violence. On ne doit donc pas en user sans limites ; mais

---

[1] Ιωαννου Στοβαιου ανθωλογιον, pag. 253.

[2] *Ibid.* pag. 251.

« la recevoir aussi puissante qu'il faut, et dans la pro-
« portion la plus utile à l'Etat. Il n'importe pas moins
« d'admettre l'aristocratie, parce qu'il en résulte l'exis-
« tence de plusieurs chefs, un combat d'émulation en-
« tre eux, et un fréquent déplacement du pouvoir. La
« présence de la démocratie est aussi nécessaire : le ci-
« toyen qui est une portion de tout l'état a droit de
« recevoir sa part d'honneur; mais il faut s'y prêter
« modérément, car la multitude est entreprenante, et
« se précipite. »

Ce passage extraordinaire, écrit il y a plus de deux mille ans, et qui semble une prédiction du gouvernement britannique, non-seulement dans l'ordonnance extérieure de ses élémens, mais dans le jeu secret de ses ressorts, et dans le combat salutaire des ambitions qu'il développe, qu'il surveille l'une par l'autre, et qu'il fait tour à tour monter au pouvoir, ce passage, que nous avons traduit avec autant de fidélité que nous l'avions lu d'abord avec surprise, expliquera facilement les idées à-peu-près *semblables* que Cicéron met dans la bouche du sage et grand Scipion, nourri de toute la philosophie des Grecs, l'ami de Polybe et de Panætius, et l'adversaire constant des Gracques, dont il fut peut-être la victime.

Nous avons perdu les écrits de Panætius, que Cicéron avait beaucoup imité dans son traité des *Devoirs*. Il nous reste en partie Polybe, qui avait instruit Scipion dans les sciences de la Grèce, et qui sans doute avait appris de lui le génie de la république romaine, si admirablement décrit dans son histoire. On voit, dans les fragmens

de son traité sur les diverses formes de la république, qu'il avait renouvelé les idées d'Hyppodame et d'Archytas.

« La plupart de ceux, dit-il[1], qui font profession de « raisonner sur ces matières, reconnaissent trois natures « de gouvernemens : la royauté, l'aristocratie, et l'état « populaire. Mais il me semble qu'on peut, avec quel- « que fondement, s'enquérir s'ils nous produisent ces « formes politiques comme les seules existantes, ou « simplement et à bon droit, comme les meilleures. « Car sur les deux points, je les crois dans l'erreur. Il est « évident en effet qu'il faut estimer la plus excellente « constitution, celle qui se composerait de toutes les « autres formes déjà nommées. De plus, on ne saurait « admettre que ces trois formes soient les seules, etc. « Toute domination d'un seul n'a pas le droit d'être « appelée royauté; mais celle-là seulement qui s'appuie « sur une juste obéissance, et qui s'exerce plutôt par « la sagesse que par la terreur et la force. Il ne faut pas « croire non plus que toute oligarchie soit une aristo- « cratie; mais celle-là seulement qui porte au pouvoir « par élection les hommes les plus justes et les plus « sages. De même, il ne faut pas nommer démocratie « un état où toute la foule est maîtresse de faire ce « qu'elle propose ; mais là où il est d'un usage antique « et familier d'adorer les dieux, de servir les pères, « d'honorer les vieillards, d'obéir aux lois : voilà la réu-

[1] *Polyb. in fragmentis.*

« nion d'hommes que, si l'avis du plus grand nombre y « domine, il faut appeler démocratie. »

On voit par ces diverses pensées, comment Cicéron, dans le premier livre du dialogue de la *République*, après avoir défini séparément la royauté, le gouvernement aristocratique, et la démocratie, a pu dire que son choix était pour une quatrième forme politique, composée de l'essence et de la réunion des trois autres; vœu auquel Tacite faisait allusion, quelques siècles plus tard, lorsque ce grand homme, rappelant aussi les trois principales natures de gouvernement, ajoutait, avec une expression de regret non équivoque: « Une forme de société issue et composée de leur « mélange, est plus facile à vanter qu'à obtenir; ou si « elle se rencontre, elle ne saurait être durable.[1] »

On conçoit que Cicéron, qui n'avait pas la triste expérience et le découragement que l'empire des Césars inspirait à Tacite, eût exprimé ce même vœu avec plus de force et de confiance. Après une vive peinture des factions oligarchiques, de la tyrannie, et de la licence populaire, il ajoute, en effet, ces paroles si remarquables. « A la vue de tels maux, la royauté me sem« ble l'emporter de beaucoup sur ces trois gouver« nemens corrompus; mais ce qui l'emportera sur la

[1] Cunctas nationes aut urbes populus, aut primores, aut singuli regunt : delecta ex his et consociata reipublicæ forma laudari facilius quàm evenire; vel si evenit, haud diuturna esse potest. (*Tacit. Ann.* lib. IV, cap. 33.)

« royauté, c'est un gouvernement qui se composera du « mélange égal des trois meilleurs modes de constitu- « tion, réunis et tempérés l'un par l'autre. J'aime en effet « que dans l'état il existe un principe éminent et royal, « qu'une autre portion de pouvoir soit acquise et donnée « à l'influence des grands, et que certaines choses soient « réservées au choix et à la volonté de la multitude. « Cette constitution a d'abord un grand caractère d'éga- « lité, condition nécessaire à l'existence de tout peuple « libre. Elle offre ensuite une grande stabilité. En effet, « les premiers élémens dont j'ai parlé, lorsqu'ils sont « isolés, se dénaturent aisément, et tombent dans l'ex- « trême opposé, de manière qu'au roi succède le despote; « aux grands, l'oligarchie factieuse; au peuple, la tourbe et « l'anarchie. Souvent aussi ils sont remplacés, et comme « expulsés l'un par l'autre. Mais dans cette combinai- « son de gouvernement qui les réunit et les confond « avec mesure, pareille chose ne saurait arriver, à moins « de supposer de grandes erreurs dans les chefs de l'état. « Car il n'y a point de cause de révolution là où cha- « cun est assuré dans son rang, et n'aperçoit pas au- « dessous de place libre pour y tomber. »

Un célèbre écrivain[1] avait dit que le gouvernement représentatif était au nombre des trois ou quatre grandes découvertes, qui, chez les modernes, ont créé un autre univers: mais ce beau système n'est-il pas tout entier

[1] M. de Châteaubriand, *Génie du Christianisme*.

dans ces paroles, bien plus que dans les bois de la Germanie où Montesquieu prétend qu'il fut trouvé? et ce passage, dont la profondeur et la force doivent se reconnaître jusque dans la faiblesse de la traduction; ce passage où les idées de Polybe ont été poussées bien plus avant par le génie de Cicéron, ne suffirait-il pas pour donner un intérêt immense de curiosité au précieux manuscrit où se rencontrent de telles révélations de la sagesse antique, et de telles justifications anticipées de l'expérience moderne?

On n'en concluera pas sans doute que Cicéron ait voulu, dans cet ouvrage, ébranler la constitution romaine, lui qui se montre, dans ses lettres, si fatigué de la puissance des premiers triumvirs, si indigné de voir Pompée seul consul, si prompt à l'accuser d'usurpation et de tyrannie : mais ce grand homme sentait profondément le vice de la république, la domination toujours croissante d'une multitude toujours prête à s'enivrer de licence et d'enthousiasme, et à livrer les lois et l'empire aux fureurs de Catilina ou à la gloire de César. Il voyait que le pouvoir de ces grands, dont il redoutait l'ambition, n'avait pas de meilleure racine que les abus mêmes du gouvernement populaire; il voyait que la dictature leur était vendue par un tribun factieux, ou déférée par les cris d'une foule aveugle. D'autre part, il était manifeste que dans les premières époques de Rome, après l'expulsion des rois, l'autorité royale, plutôt déplacée que détruite, avait passé toute entière aux consuls et au sénat, et que c'était à la faveur de cette puissante aristo-

cratie, et de cette unité persévérante de vues et de projets, que s'était élevé l'édifice de la grandeur et de la vertu romaine.

Cicéron essayait de remonter, au moins en théorie et en espérance, vers cet état de choses; et comme il arrive toujours, il embellissait ce qui n'existait plus; il attribuait au passé une sagesse, une régularité, que peut-être Rome n'avait jamais connue; il expliquait les accidens par des causes générales et profondes; et en même temps il cherchait à faire cadrer la succession de ces accidens avec le système de politique le plus sage et le plus spécieux que ses réflexions et ses études pouvaient lui offrir. Ceci sert à expliquer la marche presque historique qu'on lui verra suivre dans le second livre de cet ouvrage, où il reprend l'un après l'autre les règnes des rois de Rome, indique leurs principales institutions; passe ensuite à l'établissement de la république; examine les divers pouvoirs qui furent d'abord créés pour la régir; en marque la date, le motif, la durée. Mais ces différentes mutations avaient-elles un rapport véritable avec le plan du gouvernement mixte qu'il se plaît à proposer? Rome ne présenta-t-elle pas toujours la lutte violente et unique de deux corps rivaux? Ne lui manquait-il pas un pouvoir modérateur, inviolable et paisible? et l'absence de ce pouvoir ne fut-elle pas dangereusement suppléée par la création de cette formidable dictature qui, mise une fois en usage, devait tôt ou tard, chez une nation belliqueuse, être la seule et dernière puissance?

Il ne paraît pas que Cicéron ait été, nulle part, assez sincère pour faire cet aveu; mais il est visible que son génie lui inspira, dans la pratique même du gouvernement, l'idée de chercher un remède à ce vice de la république. Ce fut en effet ce besoin d'un pouvoir médiateur qui lui fit, pendant son consulat, recréer [1], pour ainsi dire, l'ordre des chevaliers, et donner à cette classe de citoyens assez de prépondérance, pour qu'elle devînt un troisième corps de l'Etat. Mais quelle que fût la grandeur et le succès momentané de cet effort, il ne faisait qu'introduire dans l'Etat un élément de même nature que les autres, tumultueux, variable comme eux, et dès-lors insuffisant pour leur servir de limite et de barrière.

Du reste, en examinant ce que ce grand homme avait dit sur les avantages d'un pouvoir mixte et tempéré, et en le rapprochant de l'espèce d'illusion qui lui faisait trouver ces avantages dans l'ancienne constitution romaine, n'est-on pas naturellement frappé d'une grande vérité? C'est que l'ancien monde, le monde païen, ne pouvait, par l'imperfection de ses croyances religieuses, s'élever à la pratique de cette monarchie tempérée dont

---

[1] Marcus Cicero demum stabilivit equestre nomen in consulatu suo, catilinanis rebus, ex eo se ordine profectum esse celebrans, ejusque vires peculiari popularitate quærens. Ab illo tempore plane hoc tertium corpus in re publicâ factum est, cœpitque adjici senatui populoque romano, et equester ordo; quâ de causâ et nunc post populum scribitur, quia novissime cœptus est adjici. (*C. Plinii Secundi Natur. Hist.* lib. XXXIII.)

quelques sages avaient conçu le vœu et l'espérance. Un point d'appui manquait : il n'y avait pas de consécration du pouvoir ; il n'y avait pas d'autorité moralement obligatoire qui le rendît inviolable, en lui ordonnant d'être juste. C'est là peut-être le plus grand pas que le genre humain ait fait par l'œuvre de la régénération chrétienne ; elle a donné à la puissance une autre base que la force, ou que le nombre. Par là, même dans les temps les plus barbares, elle a modéré la violence des dominations les plus injustes ; par là, enfin, le christianisme bien compris favorise et appelle ce beau système politique qui concilie le mouvement et la stabilité, et qui, sous l'abri d'un pouvoir inviolable, perpétuel, établit des pouvoirs électifs et des droits populaires.

Il semble que Cicéron ait cherché toute sa vie dans sa conduite politique et dans ses écrits un principe conservateur qui assurât la durée du noble ouvrage de la grandeur romaine. Dans le désespoir d'y parvenir, ayant sauvé Rome de Catilina, mais sentant bien qu'elle était réservée pour César, il demandait aux anciennes mœurs, aux vieux souvenirs de la patrie, cet appui qu'il n'attendait plus des lois, ni de la distribution des pouvoirs. De là ce choix de Scipion pour principal interlocuteur, afin de saisir et de marquer le moment où l'élégance de la civilisation naissante touchait et s'unissait encore à la simplicité des premiers temps ; de là cet éloge perpétuel des coutumes antiques, ce culte du passé que l'on retrouve également dans le traité des *Lois*, et qui fait dire ailleurs à Cicéron, que la législation des Douze Tables,

encore si barbare, surpasse en profondeur et en utilité les méditations de tous les sages. Mais quelque patriotique que soit ce sentiment, il donne à la politique des bornes bien étroites. Comme le progrès de la civilisation est un résultat nécessaire du temps, soutenir que ce progrès entraîne la destruction des peuples, exclure de la vie sociale le perfectionnement et les lumières, c'est prononcer l'arrêt de mort des états; car c'est subordonner leur existence à une condition unique et peu durable.

Cicéron était sans doute un grand et admirable génie. Mais combien cette prédilection exclusive pour le passé, sur laquelle il fondait son ouvrage, n'est-elle pas inférieure à la noble idée exprimée naguères à un orateur anglais, qui, depuis cinquante ans, zélateur assidu de toutes les libertés sociales, de toutes les réformes salutaires, de toutes les améliorations de la destinée humaine, s'écriait, en proposant une bienfaisante innovation : « Pour les peuples anciens appuyés sur des croyan-
« ces fausses et périssables, la civilisation était toute dans
« le passé, et n'avait pas d'avenir : mais pour nous, sec-
« tateurs de la vérité, notre civilisation, c'est un progrès
« continuel vers le plus haut degré de lumière, de justice
« et d'humanité. » Sans doute ce n'est pas M. Wilberforce personnellement qui l'emporte sur Cicéron. Ce que l'on voit ici c'est la supériorité du principe des sociétés modernes sur les bases fragiles de la société antique.

Mais le spectacle de ces gouvernemens de l'antiquité, si grands quelquefois dans leur courte durée, devait fournir à Cicéron une foule de vives images et de réflexions

profondes. Il en retrace l'instabilité en peu de mots avec une force inimitable. « Ainsi, dit-il, le pouvoir est « comme une balle que l'on s'arrache l'un à l'autre, et « qui passe des rois aux tyrans, des tyrans aux aristo- « crates et au peuple, et de ceux-ci aux factions et aux « tyrans, sans que jamais la même forme de constitu- « tion politique se maintienne long-temps. »

De quel feu brillent, dans le texte original, les diverses peintures que fait Cicéron de tous ces maux des états! avec quel art sont-elles amenées par le mouvement naturel du dialogue! Quel sentiment profond! quelle conscience de l'homme d'état les anime! Mais achevons cette analyse, trop souvent interrompue par les lacunes du manuscrit.

Après avoir discuté, dans le premier livre, les principaux élémens de la constitution des peuples, et tracé dans le second la peinture embellie de l'ancienne république romaine, en liant ces souvenirs historiques à d'admirables digressions sur les cités de la Grèce, Cicéron touche, dans le troisième livre, une question que l'on pourrait prendre pour une thèse vulgaire et superflue, l'existence et l'utilité de la justice. Mais que l'on ne s'y trompe pas : sous des noms divers, sous les noms de raison d'état, de machiavélisme, de politique, ce principe si manifeste et si sacré trouvera toujours également des contradicteurs et des adversaires. Le problême est d'une grande évidence; mais la solution a toujours besoin d'être répétée. Celle que présente Cicéron, admirable dans quelques parties, incomplète dans

d'autres, laisse encore à dire sur une matière que les sophismes de l'intérêt rajeunissent sans cesse.

Les livres suivans devaient naturellement amener des considérations et des détails sur les parties les plus importantes de la constitution romaine. Mais notre manuscrit ne renferme que de bien faibles débris de cette seconde moitié de l'ouvrage. Quelques restes du dialogue primitif, quelques pages entières, mais détachées, des phrases, des citations partielles, voilà tout ce qui sert à nous donner une imparfaite idée de ce qui remplissait le quatrième et le cinquième livre. Nous avons précieusement recueilli ces monumens si mutilés; nous avons tâché de les éclaircir par des recherches historiques; mais nous sentons toute l'insuffisance et toute la stérilité de ce travail. L'industrieuse patience de nos savans modernes a rétabli des inscriptions anéanties, en calculant le nombre et la forme des caractères dont elles se composaient, d'après les empreintes que les clous d'airain, qui attachaient ces caractères détruits, avaient laissées dans *le marbre* du monument. Ainsi une admirable sagacité réparait les outrages du temps, et parvenait, en s'aidant de quelques restes d'indices matériels, à rétablir un ouvrage de main d'homme; mais cette divination ne peut s'appliquer aux grands ouvrages de la pensée : on ne saurait calculer les inspirations du génie, d'après la place qu'elles occupaient sur le parchemin du manuscrit déchiré. Il n'y a pas ici d'hypothèses géométriques qui puissent nous conduire sur les traces de la vérité perdue sans retour. La pensée n'occupe point d'es-

pace nécessaire; l'imagination, l'éloquence, les sentimens sublimes effacés, disparus, ne laissent pas d'empreinte qui serve à les retrouver par conjecture. Que renfermaient ces pages détruites? Quelle vérité y discutait Cicéron? De quelle lumière l'avait-il éclairée? De quel charme de la parole l'avait-il embellie? Ces termes isolés, ces expressions insignifiantes, qu'un grammairien nous a transmises, ne faisaient-elles point partie de quelque mouvement sublime, n'entraient-elles pas dans le développement de quelque grande vérité morale ou politique? Ne pouvez-vous savoir ce que Cicéron avait dit, ce qu'il avait senti, en parlant des plus beaux temps de Rome puissante et libre encore? Hélas! sur tout cela nous ne pouvons qu'ignorer et douter. Je ne sais si les Anglais ne pourraient pas, quelque jour, reconstruire le Parthénon d'Athènes avec toutes les pierres qu'ils en ont successivement détachées et recueillies; mais personne ne pourra refaire un livre de Cicéron, en eût-il tous les débris! car qui peut savoir ce que le génie d'un grand homme avait mis dans l'intervalle de deux pensées? qui peut suppléer cet art admirable d'une ordonnance dictée par la plus sublime raison?

Mais, dira-t-on, cette découverte ainsi réduite et bornée par tant de pertes irréparables n'ajoutera donc que bien peu de choses à nos connaissances sur les antiquités et la politique romaines? Tant de points obscurs et contestés resteront donc enveloppés de la même incertitude? nous ne pouvons le nier: et nous sommes convaincus même que l'ouvrage de Cicéron, eût-il été

retrouvé intact et complet, serait loin de satisfaire à cette investigation curieuse, et à ce besoin de précision et d'exactitude que les modernes ont porté dans l'étude de l'histoire et des institutions sociales. Et d'abord la science critique de l'histoire, si imparfaite dans l'antiquité, et avant la découverte de l'imprimerie, était, au temps de Cicéron, encore plus douteuse et plus restreinte qu'elle ne le fut dans les siècles suivans. On en verra la preuve par la ressemblance que le second livre de la *République* offre avec les récits de Tite-Live sur les premiers temps de Rome. On n'y découvre également aucune trace des curieuses circonstances que Tacite et Pline recueillirent plus tard, touchant la prise de Rome [1] par Porsena, et l'état singulier de servitude où furent quelque temps réduits ces mêmes Romains, dont Cicéron et Tite-Live présentent la fortune naissante comme une prospérité continuelle. En effet, dans une première époque d'enthousiasme, les républiques ont leurs complaisans historiographes, comme les rois. De fausses traditions consacrant des faits glorieux s'établissent, et deviennent un préjugé national, que les écrivains répètent : le temps les affermit ; et il n'est plus permis d'y porter atteinte. A Rome, la domination exclusive du patriciat, le dépôt de la religion, des lumières et du gouvernement remis long-temps dans les mains d'une seule classe, avait encore favorisé

[1] Porsena, dedita urbe, etc. (*Tacit. Hist.* lib. III, cap. 72.) — In fœdere, quod expulsis regibus populo romano dedit Porsena, nominatim comprehensum invenimus, ne ferro nisi in agricultura uterentur. (*Plin. Hist. natur.* lib. XXXIV, cap. XXXIX.)

ces fictions, et interdit l'examen qui pouvait les détruire. Cicéron nous apprend lui-même quelque part, que l'ostentation des grandes familles[1], et l'abus des panégyriques prononcés aux funérailles des personnages illustres avait introduit dans l'histoire de faux événemens, des consulats, des triomphes imaginaires. On conçoit dès-lors comment ces mensonges des vanités particulières et de l'orgueil public avaient anciennement altéré les annales romaines, et concouraient à y jeter cette espèce de merveilleux, que les critiques modernes reprochent à Tite-Live, et dont n'est pas exempt l'éloquent abrégé des premiers événemens de Rome, que Cicéron trace dans le second livre *de la République*.

Mais en admettant cette altération de faits, ne devait-on pas espérer du moins la peinture exacte des institutions? Sans doute sur ce point, la destruction presque entière des derniers livres *de la République* nous a enlevé de précieux renseignemens. Il ne faut pas oublier cependant que les anciens, abstraction faite des fables et des fausses traditions, traitaient l'histoire même contemporaine, d'une manière beaucoup moins technique et moins exacte que nous. Le même caractère devait se retrouver dans l'exposé de leur politique. On peut du

---

[1] Ipsæ enim familiæ sua monumenta servabant ad memoriam laudum domesticarum. Quamquam his laudationibus historia rerum nostrarum facta est mendosior. Multa enim scripta sunt in iis quæ facta non sunt; falsi triumphi, plures consulatus, genera etiam falsa. (*Cic. Brutus seu de Claris Oratoribus.*)

reste le remarquer, jamais l'histoire d'un peuple, écrite par un compatriote, jamais un ouvrage national sur les institutions d'un pays ne répond à toutes les questions, à tous les doutes que peut former la curiosité étrangère; et la cause en est simple : ce qui embarrasse les étrangers, ce qu'ils ignorent le plus dans l'histoire d'une nation, c'est presque toujours ce qu'il y a de plus familier, de plus usité dans la forme de ses lois et dans la pratique habituelle du gouvernement. Et ce sont là précisément les choses que néglige l'auteur qui écrit sur le théâtre des faits, et pour des concitoyens instruits de tout le détail des institutions et des mœurs. On ne doit donc pas s'étonner si la grande histoire de Tite-Live laisse tant d'obscurité sur une foule de points de l'organisation romaine; et il n'est pas surprenant que des livres presque entiers du traité *de la République* offrent également peu de lumières tout-à-fait nouvelles.

Combien de difficultés se présentent à notre esprit, après avoir lu les historiens latins! et l'homme qui a le plus étudié le livre où Montesquieu explique, d'après eux, la grandeur et la décadence des Romains, pourrait-il résoudre une foule de questions très-simples en apparence, et qui touchent aux principes les plus essentiels de toute société? Quel était, par exemple, l'ordre des tribunaux à Rome? Y avait-il plusieurs degrés de juridiction? Comment se renouvelait le sénat? Etait-ce par droit de naissance, par élection, ou en vertu de certaines charges une fois remplies? Un plébiscite était-il loi souveraine, et pouvait-il intervenir en toute matière?

Les citoyens romains payaient-ils un impôt? Quelles étaient les dépenses publiques de l'Etat? Et, pour passer à des détails plus secondaires, mais toujours curieux, les grandes magistratures étaient-elles gratuites? Ces dictateurs, ces consuls dont l'histoire célèbre la pauvreté ne recevaient-ils aucun salaire de la république? Cet usage fut-il constant? A quelle date peut-on en marquer la fin?

En posant ces questions, que la critique savante est encore loin d'avoir éclaircies, nous sommes persuadés que les parties perdues de l'ouvrage de Cicéron ne contenaient pas sur tous ces points des explications exactes et positives. Aucune de ces prétendues difficultés n'était un problème pour les contemporains; et ces grands hommes que Cicéron faisait converser ensemble, se comprenant à demi-mot sur tout ce qui touchait aux principes et aux usages de la république romaine, devaient, dans la rapide élévation de leurs entretiens, sous-entendre une foule de notions et de détails que l'érudition recherche aujourd'hui.

D'ailleurs, en comparant le caractère de généralité qui domine dans les plus beaux passages de ce dialogue sur le gouvernement, avec la finesse si pratique, l'expérience si nette et si précise que Cicéron montre dans ses lettres, je suis tenté de croire qu'il distinguait beaucoup la politique des livres de celle des affaires, et que dans l'une il ne disait pas tous les secrets de l'autre. Sa manière de composer sur ce sujet ne semblera pas, il est vrai, toute paradoxale et systématique comme celle de Platon; mais elle est oratoire et beaucoup plus morale que ne

le sont les réalités. Son livre est une exhortation au patriotisme, un panégyrique de Rome, peut-être un manifeste adroit en faveur de l'autorité du sénat. En tout, le genre de politique dont il est rempli rappelle les pensées ingénieuses et les belles images d'Isocrate, dans son *Eloge d'Athènes*, plutôt que les vues fortes et le sens énergique de Démosthènes, dans ses *Harangues*. Ce jugement sans doute ne répond pas à la première idée que fait naître un ouvrage politique de Cicéron, d'un grand homme d'état, quelque temps le chef, et toujours l'un des premiers citoyens de la plus forte et de la plus habile nation du monde.

Un historien de l'antiquité disait, en parlant des lettres de Cicéron à Atticus : « Il y marque si bien les passions « des chefs de parti, les fautes des généraux, les chan« gemens de la république, qu'il n'est rien qu'on n'y « voie à découvert : d'où l'on peut juger que la prudence « est une sorte de divination. Car Cicéron n'a pas seu« lement prévu et annoncé les choses qui sont arrivées « durant sa vie ; mais il a comme prophétisé ce qui « se fait aujourd'hui.[1] » Il y a loin d'un tel éloge à ce reproche d'un peu de vague et de généralité, que nous

[1] Quæ qui legat, non multum desideret historiam illorum temporum. Sic enim omnia de studiis principum, vitiis ducum, mutationibus rei publicæ prescripta sunt, ut nihil in iis non appareat, et facile existimari possit, prudentiam quodam modo esse divinationem. Non enim Cicero ea solum quæ vivo se acciderunt futura prædixit ; sed etiam quæ nunc usu veniunt cecinit ut vates. (*Corn. Nep. in Attici vitâ.*)

ne craignons pas d'adresser au livre *de la République*; mais ce défaut qui existe pour nous, s'explique, comme nous l'avons dit, par la volonté même de l'auteur, et par la nature du gouvernement romain. Pareille observation pourrait s'appliquer aux harangues de Cicéron; et elle a été faite plus d'une fois. Ces harangues, lorsqu'elles roulent sur les affaires d'état les plus importantes, paraissent moins raisonnées, moins remplies de vues et de faits, moins politiques enfin, que les discours de Démosthènes. L'orateur s'y montre davantage: les lieux communs de l'éloquence et de la philosophie y prennent plus de place. On y chercherait en vain l'explication et l'esprit de cette politique profonde que Bossuet et Montesquieu ont si admirablement définie, et par laquelle Rome mit l'univers à ses pieds. C'est que cette politique ne se publiait pas, et n'était pas le texte de l'éloquence du Forum; elle résidait dans le corps et les traditions du sénat. C'est là que s'étudiait l'art de maintenir dans l'obéissance un peuple si tumultueux et si fier, de le conduire où il ne voulait pas aller, de le faire servir à des desseins que souvent il ignorait. Le gouvernement de Rome républicaine avait été, dans l'origine, un privilége et presque un mystère, concentré dans les mains d'un petit nombre de familles qui réunissaient la possession de toutes les charges publiques, la magistrature, le sacerdoce, la science exclusive des lois et des rites religieux. Quelques brèches que le temps eût faites à ce rempart, et bien que la plupart des barrières qui fermaient l'entrée de cette puissante aristo-

cratie, eussent été successivement arrachées par des fortunes et des ambitions nouvelles; sans cesse cependant elle tendait à se rétablir; elle se fortifiait de ce qu'elle cédait; elle s'enrichissait de ses défaites, en unissant à elle, en pénétrant de ses maximes les grands hommes que le flot des lois populaires apportait dans son sein. A cette *confarréation* mystérieuse, qui liait jadis tous les membres des familles patriciennes, elle substituait une ambitieuse confédération de dignités, de richesses, de talens. Quand le monopole des superstitions augurales, qu'elle retint si long-temps, eut perdu sa puissance, elle conserva la science exclusive des intérêts de l'état, devenus chaque jour plus compliqués, plus nombreux, plus impénétrables à la foule, par la grandeur même des entreprises et des prospérités publiques.

Vainement le peuple enleva successivement toutes les grandes dignités, le consulat, la préture : l'aristocratie du sénat, toujours renouvelée, mais immuable, s'incorporait les consuls et les préteurs plébéiens; et elle suivait sans s'arrêter le cours de ses vastes projets, au dedans, au dehors, infatigable, inflexible; tantôt immolant les Gracques, tantôt même se réfugiant sous le glaive du proscripteur Sylla, et enfin retrouvant pour frapper César, une force qui n'était pas dans le reste des Romains, et qui ressemblait plus au désespoir de souverains déshérités qu'au fanatisme populaire des premiers temps.

Homme nouveau, mais entraîné par cette action si puissante de l'aristocratie, c'est dans les rangs du sénat que

s'était naturellement placé Cicéron, quoiqu'il eût consacré ses premiers écrits à célébrer Marius. Il apprit dans le sénat les profondes maximes du gouvernement romain; il y trouva son appui pour enlever Rome à Catilina; il y attacha pour toujours sa gloire et son génie. C'est là, qu'avec tous les principes de cette politique intérieure qui maintenait le sénat lui-même contre tant d'orages, se conservaient la suite et les traditions de cette habileté dominatrice qui avait subjugué, et qui gouvernait tant de royaumes, tant de peuples appelés du nom d'alliés, et tant de villes prétendues libres. C'est de là que se transmettaient les règles de cette administration ferme, sûre, quoique souvent odieuse, qui s'étendait à tant de contrées lointaines, embrassait des populations si diverses, et éprouvait si rarement des révoltes ou des troubles.

Par quel art les Romains soutenaient-ils des guerres si éloignées avec des armées si peu nombreuses? Quel était le système de leurs alliances; avec quelle sagesse, respectant les cultes, les lois des vaincus, leur laissaient-ils tout ce qui ne nuisait pas à la conquête? Comment le sénat tenait-il dans la main ce gouvernement municipal, dont il avait couvert l'Italie? Voilà ce qui nous semble constituer la politique romaine; et voilà ce que Cicéron ne disait pas dans ses discours aux Comices; et ce qu'on ne trouvera nulle part dans le traité *de la République*. Ces confidences publiques et complètes sur tous les intérêts d'un peuple, étaient bonnes pour la démocratie d'Athènes, et expliquent le caractère

des discours de Démosthènes. Mais, dans la grande aristocratie romaine, les discours de Cicéron au Forum n'étaient que des plaidoyers habilement ménagés, pour apprendre au peuple seulement ce qu'il était utile de lui faire connaître, au profit et pour la grandeur du sénat.

C'est dans le secret du sénat même que se discutait la vraie politique de Rome. Quelques lettres où Cicéron rend compte à son ami de ces débats intimes, nous font assez concevoir cette différence. En effet, la politique ne peut jamais devenir une science populaire, même dans les gouvernemens les plus libres. Il y a toujours beaucoup d'illusion dans cette idée qu'un peuple conduit lui-même ses affaires : le mieux, c'est une forme de gouvernement qui les fasse tomber dans les mains des plus habiles. Aujourd'hui même que tant de découvertes ont porté partout la lumière et la publicité, s'il est une nation, qui selon la diversité des temps, approche du génie des Romains, en se servant du commerce et de l'industrie, comme ils se servaient de la conquête, croit-on que toute la politique de ceux qui la dirigent soit complétement à découvert dans des livres ou dans des discours? Trouverait-on quelque part tous les secrets de cette science du commandement, qui domine le continent indien, de ce génie maritime qui tient sous sa garde toutes les voies du commerce et tous les passages des navigateurs, depuis Malte jusqu'à Ceylan; enfin, de cette politique changeante, mais pour un seul but, qui porte sur tous les points de l'Europe, ses armes, son alliance, ou sa neutralité? Doit-on s'étonner dès-lors que les

ouvrages de l'antiquité nous laissent ignorer, sur les anciens, ce que les écrits même contemporains ne nous apprennent pas toujours sur les modernes?

Mais si ce traité *de Re Publicâ*, tel qu'il nous est rendu, offre peu de nouveaux détails sur la constitution de Rome et sur sa politique, l'intérêt de ce précieux monument ne semble-t-il pas s'affaiblir, et la curiosité publique n'éprouvera-t-elle pas quelque mécompte? Il reste les grandes idées générales que nous avons indiquées plus haut, et qui sont d'un intérêt si puissant et si moderne; il reste, ce qui nous paraît toujours inappréciable, les pensées et les sentimens d'un grand homme; il reste ce caractère, ce langage de l'antiquité, qui lors même qu'il ne s'applique pas à la révélation de tel ou tel fait particulier, est à lui seul et par lui-même un objet d'instruction et d'étude, un renseignement pour l'érudition et le goût.

Que de choses d'ailleurs des yeux plus éclairés que les nôtres ne pourront-ils pas découvrir dans deux cents pages nouvelles de Cicéron! Et pour ne parler ici que des beautés littéraires, de quelle émotion ne sera-t-on pas saisi en lisant l'admirable début du premier livre, où Cicéron se montre lui-même, avant de faire place aux acteurs de son drame oratoire, et où il met à nu toute son âme, avec une sincérité de noble orgueil, une grandeur, une éloquence que le souvenir tant reproduit de son consulat ne lui a jamais inspirée au même degré, dans aucun autre de ses ouvrages? Combien de peintures gracieuses, de traits caractéristiques dans les détails qui lui

servent à préparer le dialogue, et à présenter les différens personnages! Puis, quelle dignité, quelle élévation dans le langage de Scipion! Comme on sent bien que ce n'est pas ici un sophiste grec qui disserte; mais Scipion, ou Cicéron lui-même qui parle de Rome! Vous trouvez trop peu de critique dans le choix des faits historiques; mais vous y voyez la superstition de ces grands hommes pour la gloire de leur patrie; et cela même est un fait qui vous instruit et vous touche; enfin, ce charme continu de la parole, donné à si peu d'hommes, et que personne n'a porté plus loin que Cicéron, cette vérité de style, cette pureté, cette éloquence, répandue dans tout le dialogue *de la République*, ne sont-elles pas aussi pour l'imagination de précieuses découvertes, dont elle profite et s'enrichit?

Nous irons plus loin même, dût-on nous reprocher cette manie d'admiration innée dans les traducteurs. Telle digression du traité *de la République*, par elle-même assez froide, nous semble offrir par réflexion un intérêt remarquable. Ainsi, dans le premier livre, le dialogue commence par une controverse astronomique, assez inutilement amenée. A l'occasion d'un parélie observé dans le ciel, on raisonne sur le soleil, sur les éclipses, sur le monde planétaire, sur une sphère mobile inventée par Archimède; et la transition pour arriver au sujet, c'est de dire: « Pourquoi « tant discuter sur ce qui arrive dans le ciel, quand nous ne « sommes pas sûrs de ce qui se fait dans nos murailles et « dans notre patrie? » Toute cette astronomie ignorante et fautive, comme on peut le croire, paraîtra sans doute

médiocrement utile. Mais peut-on se défendre d'un mouvement de respect, quand on songe à ce beau caractère de curiosité philosophique, à ce goût universel de la science dont fut animé Cicéron, et qui au milieu d'une vie agitée par tant de travaux, et dans un état de civilisation encore dénué de secours, lui fit rechercher avec une insatiable ardeur tous les moyens de connaissances nouvelles et de lumières?

Cet homme, qui avait si laborieusement médité l'art de l'éloquence, et le pratiquait chaque jour dans le Forum, dans le sénat, dans les tribunaux; ce grand orateur, qui même pendant son consulat plaidait encore des causes privées, au milieu d'une vie toute de gloire, d'agitations et de périls, dans ce mouvement d'inquiétudes et d'affaires attesté par cette foule de lettres si admirables et si rapidement écrites, étudiait encore tout ce que dans son siècle il était possible de savoir. Il avait cultivé la poésie: il avait approfondi et transporté chez les Romains toutes les philosophies de la Grèce; il cherchait à recueillir les notions encore imparfaites des sciences physiques. Nous voyons même par une de ses lettres qu'il s'occupa de faire un traité technique de géographie, à peu près comme Voltaire compilait laborieusement un abrégé chronologique de l'histoire d'Allemagne. Ces deux génies, que nous ne voulons pas comparer, ont eu en effet ce caractère distinctif de mêler aux plus brillans trésors de l'imagination et du goût, l'ardeur de toutes les connaissances, et cette activité intellectuelle qui ne s'arrête, ni ne se lasse jamais.

Sans doute il y avait entre eux de grandes dissemblances, surtout dans cette vocation prédominante qui entraînait l'un vers l'éloquence et l'autre vers la poésie; sans doute aussi la diversité des temps et des situations mettait plus de différence encore entre l'auteur français du dix-huitième siècle, et le consul de la république romaine; mais cette ardeur de tout savoir, ce mouvement de la pensée qui s'appliquait également à tout, forme un trait éminent qui les rapproche; et peut-être le sentiment confus de cette vérité agissait-il sur Voltaire dans l'admiration si vivement sentie, si sérieuse, que cet esprit contempteur de tant de renommées antiques exprima toujours pour le génie de Cicéron.

Après avoir beaucoup parlé de Cicéron et du traité *de la République*, il resterait quelques mots à dire sur cette traduction. J'avouerai que je l'avais commencée avec enthousiasme, si le mot n'était pas bien ambitieux pour un traducteur: il y avait un charme d'illusion dans ce travail, dans cette jouissance exclusive d'un chef-d'œuvre si long-temps inconnu. On m'envoyait les feuilles de Rome, à mesure qu'elles étaient enlevées au précieux manuscrit. Je les attendais avec impatience: j'étais comme un Gaulois quelque peu lettré, un habitant de Lugdunum ou de Lutetia qui, lié avec un citoyen de Rome par quelque souvenir de clientèle, ou d'hospitalité, aurait reçu de lui successivement, et par chapitres détachés, le livre nouveau du célèbre consul.

Dans cette espérance si curieuse, je maudissais souvent la lenteur des courriers romains; souvent j'accusais les

pertes que l'ouvrage me semblait avoir éprouvées dans ce long trajet, avant d'arriver jusqu'à moi; et en effet, il avait traversé deux mille ans. Quelquefois aussi mon illusion se dissipait presque entièrement; et je me retrouvais au dix-neuvième siècle, en lisant les longues notes et les curieux commentaires dont M. Mai entourait le texte trop abrégé de son manuscrit. Cependant, mon intérêt, un moment affaibli, se ranimait par l'importance et la singularité de la découverte; par les grandes beautés philosophiques et littéraires qui m'apparaissaient du milieu de ces ruines renaissantes; par ce caractère inimitable de l'écrivain de génie, et du consul romain, qui brille dans toutes les pages, dans les moindres traits du livre original, et leur donne une sublime authenticité.

J'ai achevé une difficile entreprise, soutenu par la satisfaction de m'associer aux pensées d'un grand homme, et peut-être aussi par l'espérance que mes faibles efforts, en s'attachant à un monument désormais indestructible, deviendraient moins périssables, et laisseraient une fois quelque souvenir. Mon travail, tout imparfait qu'il doit être, se conservera, protégé par l'heureux hasard d'avoir le premier fait connaître cette précieuse et tardive découverte; et moi qui ne suis ici qu'un copiste et qu'un imitateur, j'aurai cependant le même privilége que cet artiste d'Athènes, qui, ayant travaillé à la statue de Minerve, grava son nom dans un coin de l'immortel ouvrage, sous le bouclier de la déesse.

DE LA RÉPUBLIQUE.

M. TULLI CICERONIS

DE RE PUBLICA

LIBER PRIMUS.

I..... IMPETU liberavissent; nec G. Duelius [1], Aulus Atilius [2], L. Metellus terrore Carthaginis; non duo Scipiones oriens incendium belli [3] punici secundi sanguine suo restinxissent; nec id excitatum majoribus copiis aut Quintus Maximus enervavisset, aut M. Marcellus contudisset, aut a portis hujus urbis avulsum [4] P. Africanus compulisset intra hostium

---

[1] Ita cod. pro *Duilius*. Et quidem ad Cic. de Sen. XIII observat Ursinus veterem librum habuisse *Duelium* : monetque ita scripsisse veteres. Nonnullæ vero ejus loci editiones exhibent *Duellium*, sicuti diserte legitur in Oratore XLV, et in var. lect. de Nat. D. II. 66, et pro Plancio XXV, quo loco perperam Ursinus malebat scribere *Duilium*. Sed et Quintilianus Inst. I. 4. 7. scribit *Duellium*, itemque Plinius XXXIV, 5, Seneca de Clem. I. 10. Inscriptiones tamen Gruterianæ atque alia monumenta retinent *Duilium*. Variat hæc scriptura apud Servium ad Æn. XI. 206. Codices quoque græci habent Δουέλλιος vel Δουέλιος apud Dion. halic. hist. X. 58. XI. 23. 46. Quin adeo Leonardus Aretinus scripturæ illius per *e* memor ep. VII. 7. scribebat *Duellium*.

[2] Prænomina hæc in codice scribuntur partim siglis, partim explicata.

[3] Cod. *e belli*; sed mox ibidem deleta littera *e*.

[4] Prisca scriptura *avolsum* pro *avulsum*. Sic *convolsis* Cicero in Verr.

DE LA RÉPUBLIQUE.

LIVRE PREMIER.

I...... SANS cette vertu [1], Duillius, Regulus, Metellus, n'auraient point affranchi Rome de la terreur de Carthage; les deux Scipions n'auraient point éteint dans leur sang l'incendie à peine allumé de la seconde guerre punique; Fabius n'eût point affaibli, Marcellus n'eût point écrasé ce fléau reproduit plus terrible; et Scipion, l'arrachant de nos portes, ne l'eût point repoussé tout entier dans les murs de nos ennemis. Ca-

[1] Cette première lacune du manuscrit paraît peu considérable. Peut-être nous prive-t-elle seulement de quelques pages, par lesquelles Cicéron ouvrait ce beau prologue, où il va s'attacher à combattre les philosophes qui blâmaient l'intervention dans les affaires publiques. On connaît la célèbre maxime des Epicuriens, si ingénieusement et si poétiquement commentée dans une pièce de *Chaulieu*: *sapiens ne accedat ad rem publicam*. Les Pythagoriciens avaient développé le même principe avec plus de gravité. Aristote examine le pour et le contre de la question, en concluant pour la vie active. Parmi les disciples d'Aristote, Théophraste, écrivain si élégant et si pur, avait soutenu la prééminence de la vie contemplative sur l'activité politique, dans un ouvrage dont Cicéron parle avec admiration, et auquel il semblait revenir avec complaisance, toutes les fois qu'il était las et découragé des affaires. Mais ici, ce grand homme, intéressé par le sujet qu'il traite, et par sa vie toute entière, à réfuter, à cet égard, les maximes d'une sagesse timide, ou d'un insouciant égoïsme, avait sans doute énoncé d'abord le préjugé qu'il voulait combattre, en avait

mœnia. M. vero Catoni homini ignoto et novo quo omnes, qui isdem [1] rebus studemus, quasi exemplari ad industriam virtutemque ducimur, certe licuit Tusculi se in otio delectare, salubri et propinquo loco. Sed homo demens, ut isti putant, cum cogeret eum necessitas nulla, in his undis [2] et tempestatibus ad summam senectutem maluit jactari, quam in illâ tranquillitate atque otio jucundissime vivere. Omitto innumerabiles viros, quorum singuli saluti huic civitati fuerunt: et qui sunt *haud* [3] procul ab ætatis hujus memoriâ, commemorare eos desino, ne quis se aut suorum aliquem prætermissum queratur [4]. Unum hoc definio, tantam esse

---

IV. apud Paulum voc. *repagula*. Memorabile est Quintiliani dictum Inst. I. 7: *quid dicam vortices et vorsus, cæteraque ad eumdem modum, quæ primo Scipio Africanus in* e *litteram secundam vertisse dicitur?* Idem Quintilianus ibidem monet *Gaium* notari litterâ *C*; id est aliter scribi, aliter enuntiari. Secus autem modo vidimus in nostro codice ubi scribitur *G*. Quintiliani doctrinam repetit Cassiodorius comm. de Or. cap. I.

[1] Cod. primâ manu *sdem* per aphæresin; tamen secundâ factum *isdem*. Jam de scripturâ *isdem* præclaram habemus Ciceronis ipsius doctrinam in Oratore XLVII: *idem campus habet, inquit Ennius; et in templis isdem probavit. At eisdem erat verius, nec tamen opimius. Male sonabat iisdem. Impetratum est a consuetudine ut peccare suavitatis causâ liceret.*

[2] Ita cod. secundâ manu; at primâ *umdis*.

[3] Desideratur in codice *haud*; ego vero hanc particulam scribere non dubitavi.

[4] Cod. *quæratur*. Alibi contra scribitur *que* ubi requiritur *quæ*. Is

ton, que nous tous qui aspirons au même but, suivons comme le premier guide dans la route du talent et de la vertu, Caton, d'abord homme nouveau et inconnu, était libre de jouir, à Tusculum, d'un agréable repos, dans une retraite salutaire et voisine de Rome; mais cet homme, insensé s'il faut en croire de tels philosophes, aima mieux, quand nulle nécessité ne lui en faisait une loi, être battu par les flots de ces tempêtes publiques, jusqu'à la dernière vieillesse, que de mener une vie délicieuse dans cette paix et ce loisir. Je laisse de côté cette foule immense d'hommes qui ont successivement aidé au salut de la république; je ne rappelle point ceux dont les noms touchent encore aux souvenirs de nos contemporains, de peur que quelqu'un ne me reproche d'oublier ou sa famille, ou lui-même. J'établis seulement une vérité. La na-

---

indiqué les différens prétextes et les formes diverses; puis il se hâtait d'y opposer les grands exemples et les glorieux effets du patriotisme : notre manuscrit mutilé commence à cet endroit même. Les deux premiers mots qu'il offre, étant séparés de toute construction, et ne formant pas un sens, ne pouvaient pas être traduits; mais on doit présumer, avec M. Mai, d'après le mouvement et l'idée de la phrase qui suit immédiatement, que ces expressions, *impetu liberavissent*, se rapportaient à l'invasion des Gaulois, ou à celle de Pyrrhus; et que l'auteur, préludant à l'énumération que présente le texte, avait dit : « Sans « cet amour de la patrie, Camille n'aurait pas délivré l'Italie de l'as- « saut des Gaulois; Duillius, etc. » Ces exemples étaient, dans la bouche d'un Romain, la plus belle réponse à l'éloge exclusif de la vie contemplative; et ils servaient le but de Cicéron, qui était de faire de tout son ouvrage *de Re publicâ*, l'apothéose de l'ancienne constitution romaine, sous laquelle s'étaient élevés tant de grands hommes.

necessitatem virtutis generi hominum a naturâ, tantumque amorem ad communem salutem defendendam datum, ut ea vis[1] omnia blandimenta voluptatis otiique[2] vicerit.

II. Nec vero habere virtutem satis est, quasi artem aliquam, nisi utare. Etsi ars quidem, cum eâ non utare, scientiâ tamen ipsâ teneri potest; virtus in usu suî tota posita est; usus autem ejus est maximus civitatis gubernatio, et earum ipsarum rerum, quas isti in angulis personant, reapse, non oratione, perfectio. Nihil enim dicitur a philosophis, quod quidem recte honesteque dicatur quod *non*[3] ab his partum[4] confirmatumque sit, a quibus civitatibus jura descripta sunt. Unde enim pietas? aut a quibus religio? unde jus aut gentium, aut hoc ipsum civile quod dicitur? unde justitia;

autem error duplici ex causâ manavisse videtur, nempe modo a pronunciatione dictantis, modo a siglis male lectis: nam *q* notariis valet *quæ*, sed interdum a librariis lectum est *que*.

[1] Codicis nostri scriptor sæpè pro *u* seu *v*, scripsit *b*, quam scripturam posterior manus passim sustulit repositâ *u*, uti hic *bis* correctum fuit *uis*.

[2] Cod. *otique* primâ manu, mox secundâ, *otiique*. De unicâ *i* pro duabus sic Martianus lib. III, cap. de Analogiâ: *consuetudo et auctoritas veterum ingeni, consili, imperi, per tres syllabas maluit dicere.*

[3] Ausus sum addere *non*; ita enim sententia postulare videtur.

[4] Vocem *partum* sollicitandam haud arbitror. Locutionem autem fortasse imitatur Augustinus Civ. D. II. 2, dum ait, *Romam partam veterum auctamque laboribus*.

ture donne à l'homme un sentiment si impérieux de la vertu, et une ardeur si vive pour la défense du salut commun, que cet instinct triomphe en lui de tous les charmes du plaisir et du repos.

II. Or, la vertu n'est pas comme un art qu'il suffise de posséder sans le mettre en usage. Un art, en effet, lors même que vous ne l'appliquez pas, vous appartient par la théorie; mais la vertu n'est rien, si elle n'est active. Son activité la plus glorieuse, c'est de gouverner l'état et de réaliser, non par des paroles, mais en fait, tout ce que l'on entend retentir dans les écoles. Car les philosophes, dans ce qu'ils disent de conforme au juste et à l'honnête, n'avancent rien que les premiers législateurs des états n'aient découvert, n'aient proclamé. D'où nous viennent en effet le respect des dieux et le culte public? D'où vient le droit des nations, et cette législation que l'on appelle droit civil? D'où vient la justice[1], la foi, l'équité?

---

[1] La justice ne vient pas du législateur. Montesquieu a mieux dit: « Avant qu'il y eût des lois faites, il y avait des rapports de justice « possibles. Dire qu'il n'y a rien de juste, ni d'injuste que ce qu'or- « donnent ou défendent les lois positives, c'est dire qu'avant qu'on « eût tracé de cercle, tous les rayons n'étaient pas égaux. Il faut donc « avouer des rapports d'équité antérieurs à la loi positive qui les « établit. »

Au reste, cette manière élevée de concevoir la justice, et de la lier à l'éternelle vérité des choses, n'était pas inconnue des anciens : on en trouverait bien des exemples dans Platon ; et dans les mémoires sur Socrate, Xénophon lui fait dire qu'aucune volonté du peuple ne peut créer la justice; que cette justice est indépendante de l'homme,

fides, æquitas? unde pudor, continentia, fuga turpidinis [1], adpetentia [2] laudis et honestatis? unde in laboribus [3] et periculis fortitudo? nempe ab his, qui hæc disciplinis informata, alia moribus confirmârunt, sanxerunt autem alia legibus. Quin etiam Xenocraten ferunt, nobilem in primis philosophum, cum quæreretur [4] ex eo, quid adsequerentur ejus discipuli, respondisse, ut id suâ sponte facerent quod cogerentur facere legibus. Ergo ille civis qui id cogit omnes imperio legumque pœnâ, quod vix paucis persuadere oratione philosophi [5] possunt, etiam his [6], qui illa disputant, ipsis est præferendus doctoribus. Quæ etenim istorum oratio tam exquisita, quæ sit anteponenda bene constitutæ civitati, publico juri [7], et moribus? Equidem quemadmo-

[1] Ita *turpido* pro *turpitudo* scribit etiam Tertullianus de Cor. mil. XIV: quo in loco frustra Gesnerus suspicabatur vitium librarii, frustra quidam editores reponebant *turpitudo*. Sic obtinuit *pinguedo* pro *pinguitudo*.

[2] Ita cod. pro *appetentia*.

[3] Ita cod. secundâ manu; et primâ *lavoribus*.

[4] Cod. *queretur*.

[5] Cod. *filosofi;* mox antiquâ manu factum *philosophi*. Superior quoque vox *philosophum* in codice interpolata fuit. Litteram *ph* olim a Latinis non fuisse adhibitam monet nos Cicero Or. XLVIII. Tum Martianus lib. III, cap. de Conjug. ait : *nec* f *excludent, cum dicamus triumfo, quamquam a Græcis veniat, et per* p *et* h *potius scribatur.*

[6] Cod. primâ manu videtur habere *is*.

[7] Cod. primâ manu *jure*; mox factum secundâ *juri*. Si illud retineas, mutabis interpunctionem.

D'où vient le sentiment de la pudeur [1], la continence, l'horreur de l'infamie, l'ambition de la gloire et de l'estime, le courage dans les peines et dans les dangers? De ces hommes qui, après en avoir préparé le principe par l'éducation, l'ont affermi par l'influence des mœurs, ou consacré par les lois.

On rapporte que Xénocrate, philosophe du premier ordre, interrogé sur l'avantage que ses disciples retiraient de ses leçons, répondit : « Ils apprennent à faire par leur choix ce que les lois leur ordonnent de faire. » Le citoyen qui, par l'autorité et les menaces de la loi, oblige tout un peuple aux mêmes choses que les conseils de la philosophie peuvent à peine inspirer à quelques hommes, ce citoyen est donc préférable même aux démonstrateurs les plus éloquens des vérités que seul il met en action. Quel discours si achevé peuvent-ils faire qui vaille mieux qu'un état sagement ordonné, qu'une constitution sociale, que des mœurs publiques? Pour

---

et ne peut être ni changée, ni remplacée par la loi. Nous verrons Cicéron lui-même revenir à ce grand principe, et le présenter avec beaucoup de force.

[1] Rousseau, dans la *Lettre sur les Spectacles*, a donné une autre origine au sentiment de la pudeur. Au lieu d'en faire une convention sociale, comme le voulaient quelques épicuriens du dix-huitième siècle, et comme Cicéron le veut ici, dans une autre pensée, Rousseau y voit un instinct de la nature, une disposition native; et le développement de cette idée a pris, sous sa plume éloquente, un charme inexprimable de passion et de pureté.

dum urbes magnas atque imperiosas, ut appellat Ennius, viculis et castellis præferendas puto, sic eos qui his urbibus consilio atque auctoritate præsunt, his qui omnis negotii publici expertes sint, longe duco sapientiâ ipsâ esse anteponendos. Et quoniam maxime rapimur ad opes augendas generis humani, studemusque nostris consiliis et laboribus [1] tutiorem et opulentiorem vitam hominum reddere, et ad hanc voluptatem ipsius naturæ stimulis incitamur; teneamus eum cursum, qui semper fuit optimi cujusque; neque ea signa audiamus, quæ receptui canunt, ut eos etiam revocent, qui jam processerint.

III. His rationibus tam certis tamque inlustribus opponuntur ab his, qui contra disputant, primum labores qui sint re publicâ defendendâ sustinendi: leve sane impedimentum vigilanti et industrio; neque solum [2] in tantis rebus, sed [3] etiam in mediocribus vel studiis vel officiis vel vero etiam negotiis contemnendum. Adjunguntur pericula vitæ, turpis-

---

[1] Ita cod. secundâ manu; at primâ *lavoribus*.

[2] Cod. *neque tai solum*; sed *tai* deinde expunctum, quæ fuit metathesis τοῦ *ita*, vocabuli hoc loco minime ferendi.

[3] Cod. *set* pro *sed*, quod alibi tamen in codice occurrit. Ego quidem utramque *set* et *sed* scripturam in antiquissimis mss. reperio.

moi, autant les grandes cités, les cités dominatrices, suivant l'expression d'Ennius, me paraissent supérieures à des bourgades et à des châteaux forts, autant les hommes qui gouvernent ces villes par le conseil et le commandement, l'emportent à mes yeux en sagesse véritable sur ces esprits spéculatifs, étrangers à toute affaire publique. Aussi, puisque notre passion la plus vive est d'accroître l'héritage du genre humain[1], puisque nos pensées et nos efforts aspirent à rendre l'existence humaine plus forte et plus assurée, puisque nous sommes excités à cette heureuse tâche par le cri même de la nature, suivons dans ce but la route qui fut toujours celle des plus grands hommes; et n'écoutons point ce signal de la retraite, qui retentit à nos oreilles assez haut pour rappeler ceux mêmes qui se sont le plus avancés dans la carrière.

III. A ces raisons si certaines et si visibles, nos adversaires opposent les travaux à supporter dans la défense de l'état; faible obstacle pour le zèle et pour le talent, considération méprisable, lors même qu'il s'agit d'intérêts médiocres, de devoirs, d'occupations secondaires, loin que l'on puisse jamais l'appliquer à des intérêts si grands. On ajoute les périls dont la vie est menacée; on allègue cette crainte de la mort, si honteuse aux yeux des hommes

[1] On trouve rarement, chez les anciens, cette espérance de perfectionnement et surtout ce vœu du perfectionnement général de l'espèce humaine. Sous ce double rapport, le passage de Cicéron est fort remarquable.

que ab his formido mortis fortibus viris opponitur : quibus magis id miserum videri solet, naturâ se consumi et senectute, quàm sibi [1] dari tempus, ut possint eam vitam, quæ tamen esset [2] reddenda naturæ, pro patriâ potissimum reddere.

Illo vero se loco copiosos et [3] disertos putant, cum calamitates clarissimorum virorum, injuriasque iis ab ingratis impositas civibus colligunt. Hinc enim illa et apud Græcos exempla, Miltiadem victorem domitoremque Persarum, nondum sanatis vulneribus iis, quæ corpore adverso in clarissimâ victoriâ accepisset, vitam ex hostium telis servatam, in civium vinclis profudisse : et Themistoclem patriâ, quam liberavisset, pulsum atque proterritum, non in Græciæ portus per se servatos, sed in barbariæ sinus confugisse, quam adflixerat. Nec vero levitatis Atheniensium crudelitatisque in amplissimos cives exempla deficiunt : quæ nata et frequentata apud illos, etiam in gravissimam civitatem nostram dicuntur redundasse. Nam vel exilium Camilli, vel offensio commemoratur Ahalæ, vel invidia Nasicæ, vel expulsio Lænatis, vel Opimi damnatio, vel fuga Me-

---

[1] Cod. primâ manu *sivi;* mox factum *sibi.*
[2] Cod. *essed*, cum contra paulo ante viderimus *set* pro *sed.*
[3] Cod. *ed.*

de courage, qui trouvent bien plus malheureux de périr lentement consumés par le temps et la vieillesse, que de saisir un moment, pour déposer, au profit de la patrie, cette vie mortelle qu'il fallait bien toujours rendre à la nature.

Cependant, c'est là surtout que nos contradicteurs triomphent, et se croient éloquens, lorsqu'ils rassemblent toutes les infortunes des grands hommes, et les injustices qu'ont fait peser sur eux d'ingrats concitoyens. Là se retrouvent ces fameux exemples empruntés aux Grecs; Miltiade, vainqueur et exterminateur des Perses, encore saignant des blessures qu'il avait reçues en face, dans une glorieuse journée [1], et sauvé des glaives ennemis pour venir expirer dans les cachots d'Athènes: Thémistocle proscrit et chassé de sa patrie délivrée, se réfugiant non dans les ports de la Grèce, sauvés par son bras, mais sur les lointains rivages de la puissance barbare qu'il avait abattue. Les exemples de l'inconstance et de la cruauté des Athéniens envers leurs plus grands hommes sont infinis; et ces exemples, nés et souvent renouvelés chez ce peuple, ont passé, dit-on, jusque dans la gravité des mœurs romaines; et l'on rappelle alors, ou l'exil de Camille, ou la disgrâce d'Ahala, ou l'impopularité de Nasica, ou le bannissement de Lénas, ou la condamnation d'Opimius, ou la fuite de Metellus, ou le désastre de Ma-

[1] Il ne s'agit point ici de *Marathon*. Ce n'est pas dans cette journée, mais au siége de Paros que Miltiade reçut les blessures dont il mourut, en effet, dans la prison d'Athènes.

telli, vel acerbissima C.[1] Marii clades, principum cædes, vel eorum multorum pestes, quæ paulo post secutæ sunt. Nec vero jam meo nomine abstinent. Et credo quia nostro consilio ac periculo sese in illâ vitâ atque otio conservatos putant, gravius etiam de nobis queruntur et amantius. Sed haud facile dixerim, cur cùm ipsi discendi aut visendi causâ maria tramittant[2] . . . .

IV. . . . . Salvam esse consulatu abiens in concione P. R. idem jurante juravissem[3], facile injuriarum omnium compensarem curam et molestiam. Quamquam nostri casus plus honoris habuerunt quam laboris[4], neque tantum molestiæ, quantum gloriæ; majoremque lætitiam ex desiderio bonorum percepimus, quàm ex lætitiâ improborum dolorem. Sed si aliter, ut dixi, accidisset, quî possem queri[5]? cum mihi nihil improviso, nec gravius quam expectavissem pro tantis meis factis, evenisset. Is enim fueram, cui cum liceret aut majores

---

[1] Ita codex, qui tamen superius habet *G.* pro *Gaius*.

[2] Ita cod. Docet autem Longus p. 2228 hoc verbum ab aliis plene poni, ab aliis lenitatem intuentibus minui; nempe dici *transmisit* et *tramisit*.

[3] Cod. *jurassem*; sed mox factum ibidem *juravissem*.

[4] Ita cod. secundâ manu; at primâ *lavoris*.

[5] Cod. *quæri*.

rius, et les morts violentes des chefs, et les meurtres si nombreux qui suivirent. On en vient à citer mon nom; et peut-être même dans la pensée que l'on doit à mes conseils et à mes périls la conservation de la vie et du repos, on s'arrête avec plus de force et d'attendrissement sur les maux que j'ai soufferts; mais moi, j'ai peine à concevoir que les mêmes hommes que l'étude ou la curiosité entraîne au-delà des mers, s'étonnent de voir braver de plus grands périls pour servir la patrie[1] . . . .

IV. Lorsque sortant du consulat, je jurai dans l'assemblée du peuple romain que j'avais sauvé la patrie et que le peuple entier répéta mon serment, ce jour-là, je reçus le dédommagement de toutes les injustices et de toutes les douleurs; ma disgrâce même, à tout prendre, fut plus éclatante que pénible; j'y trouvai moins d'amertume que de gloire; et la joie d'être regretté par les bons citoyens, surpassa la douleur que m'inspirait l'allégresse des méchans; mais le succès même eût-il été différent, quelle plainte pouvais-je former? Il ne me serait arrivé rien d'imprévu, rien de plus terrible que ce qu'il était naturel d'attendre pour prix de si grandes actions.

---

[1] La phrase latine est incomplète; mais le sens est assez marqué par les premières expressions, pour que la traduction ait pu facilement le rendre sans aucune supposition arbitraire. L'éditeur de Rome annonce ici une lacune de deux pages. On présume sans peine que Cicéron insistait sur la grandeur du but que son ambition pa-

ex otio fructus capere, quam cæteris, propter variam suavitatem studiorum, in quibus a pueritiâ vixeram; aut si quid accideret acerbius universis, non præcipuam sed parem cum cæteris fortunæ conditionem subire; non dubitaverim me gravissimis tempestatibus ac pæne [1] fluminibus ipsis obvium ferre, conservandorum civium causâ, meisque propriis periculis parere commune reliquis otium. Neque enim hâc nos patria lege genuit aut educavit, ut nulla quasi alimenta expectaret a nobis, ac tantummodo nostris ipsa commodis serviens, tutum perfugium otio nostro suppeditaret, et tranquillum ad quietem locum; sed ut plurimas et maximas nostri animi, ingenii, consilii partes [2] ipsa sibi ad utilitatem suam pigneraretur; tantumque nobis in nostrum privatum usum, quantum ipsi superesse posset, remiteret [3].

V. Jam illa perfugia, quæ sumunt sibi ad excusationem, quò facilius otio perfruantur, certe minime sunt audienda; cum ita dicunt, accedere ad rem pu-

---

[1] Cod. *pœnæ*.

[2] Cod. *partis* pro *partes*. Id sæpe fit, casu tamen accusativo.

[3] Ita cod. consonâ haud duplicatâ, quam lectionem idcirco retinui, quia hujusmodi mihi aliæ se in antiquis codd. obtulerunt: v. gr. in ambrosiano plautinæ Vidulariæ palimpsesto *naravisti* pro *narravisti*; et in Ciceronis fragmentis pro Tullio VI, et in Clodium I. 4. *aderet* pro *adderet*.

N'étais-je pas maître, en effet, de partager le repos général, et d'en faire un plus heureux emploi que tout autre, par la douceur et la variété des études que j'avais cultivées dès l'enfance? Ne pouvais-je pas même, s'il survenait quelque désastre public, ne m'y trouver associé que dans la proportion commune, et sans un surcroît personnel de malheur? Et n'était-ce pas volontairement que j'avais couru au-devant des plus terribles tempêtes et des fleuves débordés, pour sauver mes concitoyens, et conquérir, par mes périls, le repos de tous les autres? En effet, je le pense, la patrie ne nous a point donné la naissance et l'éducation, pour n'avoir à espérer aucun retour de notre part, pour être seulement l'esclave de nos intérêts, pour fournir une paisible retraite à notre inaction, et nous servir de lieu d'asile et de repos; elle entend au contraire avoir un droit privilégié sur les plus nombreuses et les meilleures facultés de notre âme, de notre esprit, de notre raison, et ne nous en laisse, pour notre propre usage, que la part qui lui est inutile à elle-même.

V. Les détours, les excuses que l'on prend pour s'autoriser plus facilement dans le repos, ne méritent pas d'être écoutés. On allègue que la république est

---

triotique s'était proposée, et qu'il comparait probablement cette noble poursuite aux autres objets des passions humaines. De là, sans doute, il passait aux récompenses que lui avait décernées l'estime de ses concitoyens; il en venait à ce magnifique témoignage que lui rendit le peuple romain, à la sortie de son consulat. La

blicam plerumque homines nullâ re bonâ dignos, cum quibus comparari sordidum, confligere autem, multitudine præsertim [1] incitatâ, miserum et periculosum sit. Quam ob rem neque sapientis esse accipere habenas, cùm insanos atque indomitos impetus vulgi cohibere non possit; neque liberalis, cum impuris atque immanibus adversariis decertantem, vel contumeliarum verbera subire, vel expectare sapienti non ferendas injurias: proinde quasi bonis, et fortibus et magno animo præditis ulla sit ad rem publicam adeundi causa justior, quam ne pareant improbis, neve ab îsdem [2] lacerari [3] rem publicam patiantur, cùm ipsi auxilium ferre si cupiant, non queant.

VI. Illa autem exceptio cui probari tandem potest, quòd negant sapientem suscepturum ullam rei publicæ partem, extra quam si eum tempus et necessitas coegerit? quasi vero major cuiquam necessitas accidere possit [4], quam accidit nobis [5]; in quâ quid fa-

[1] Cod. *presertim*.

[2] Ita cod. pro *iisdem*.

[3] Cod. *lacelari*, quod retinendum non judicavi, quamquam codicis emendator nihil mutavit. Confer infra de Rep. I. 14. Scaurus tamen p. 2252, probe observat, hasce consonas inter se mutuis vicibus fungi.

[4] Ita cod. secundâ manu; at primâ *posset*.

[5] Ita *nobis*, et mox *potuissem*, cujusmodi locutio haud infrequens in Tullio est. Legatur autem de Or. I. 1. 2. ubi similes et dictiones et sententiæ sunt.

entourée par des hommes incapables de tout bien, avec lesquels le parallèle est humiliant [1], et le combat déplorable et dangereux, surtout en présence des passions populaires; que dès-lors, il n'appartient ni au sage de prendre en main les rênes, puisqu'il ne pourrait contenir les mouvemens aveugles et désordonnés de la foule; ni à l'homme généreux de s'exposer, en luttant contre d'impurs et coupables adversaires, à subir d'outrageuses atteintes, et de se livrer en butte à des injures intolérables pour sa vertu; comme si, pour les hommes vertueux, fermes, et doués d'une grande âme, il pouvait exister une plus juste cause d'ambitionner le gouvernement, que ce besoin même de ne pas obéir aux méchans, et de ne pas leur livrer la république à déchirer, pour se voir ensuite, quand on veut la secourir, impuissant à la sauver.

VI. Quant à cette restriction qui interdit au sage de se charger d'aucune partie de la chose publique, à moins que la circonstance et la nécessité ne l'y forcent, peut-on jamais l'approuver? Certes, il ne saurait survenir pour personne une nécessité plus pressante que celle où je me suis rencontré: eh bien, qu'aurais-je pu faire dans cette grande circonstance,

---

phrase qui exprime cette dernière idée est encore mutilée dans le texte; mais le sens est visible, et nous l'avons traduit sans la plus légère addition.

[1] Tacite, qui, plus qu'on ne le croit, a fait des emprunts à Cicéron, paraît avoir imité la tournure de ce passage, dans la *Vie d'Agricola*,

cere potuissem, nisi tum consul fuissem? consul autem esse quî potui, nisi eum vitæ cursum tenuissem a pueritiâ, per quem equestri loco natus pervenirem ad honorem amplissimum? Non igitur potestas est ex[1] tempore, aut cùm velis, opitulandi rei publicæ, quamvis ea prematur[2] periculis, nisi eo loco sis, ut tibi id facere liceat. Maximequè hoc in hominum doctorum oratione mihi mirum videri solet, quòd qui tranquillo mari gubernare se negent posse, quod nec didicerint nec unquam scire curaverint, iidem ad gubernacula se accessuros profiteantur, excitatis maximis fluctibus. Isti enim palam dicere, atque in eo multum etiam gloriari solent, se de rationibus rerum publicarum aut constituendarum aut tuendarum, nihil nec didicisse unquam nec docere; earumque rerum scientiam non doctis hominibus ac sapientibus, sed in illo genere exercitatis concedendam putant. Quare quî convenit polliceri operam suam rei publicæ tum denique, si necessitate cogantur? cùm, quod est multo proclivius, nullâ necessitate premente rem publicam, regere nesciant. Equidem, ut verum esset suâ voluntate sapientem descendere ad rationes civitatis non solere; sin

---

[1] Ita cod. primâ manu; sed secundâ haud scio an *in*.

[2] Cod. primâ manu *præmatur;* secundâ *inpræmatur*, nempe ab *inpremo*.

si, alors même, je n'avais été consul? et comment pouvais-je me trouver consul, si je n'avais suivi dès l'enfance tous les degrés de la carrière qui, du point où j'étais né, dans le rang des chevaliers, devait me conduire à cet honneur suprême? Vous ne pouvez donc trouver en vous à l'improviste et à volonté, la puissance de secourir l'état, quels que soient ses périls, si vous ne vous êtes ménagé d'avance une situation qui vous permette d'agir. Et, ce qui m'étonne le plus dans les discours de nos sages, c'est d'entendre les mêmes hommes qui s'avouent incapables de gouverner sur une mer paisible, parce qu'ils n'ont, à cet égard, ni instruction ni expérience, déclarer qu'ils approcheraient du gouvernail au milieu de la tempête. C'est une chose en effet qu'ils disent hautement, et dont ils aiment à tirer gloire; ils n'ont point recherché, et ils n'enseignent pas les moyens qui servent à l'établissement et à la stabilité des républiques; ils regardent cette connaissance comme étrangère à la méditation des savans et des sages, et l'abandonnent aux hommes qui en ont fait leur étude exclusive. Sont-ils donc raisonnables et conséquens, de promettre leur secours à la république dans la chance d'une impérieuse nécessité; lorsque trop faibles pour une tâche plus aisée, ils ne savent point conduire l'état en l'absence même de tout péril? Pour moi, en

---

lorsqu'il dit : *Procul a contentione adversus procuratores et vincere inglorium et atteri sordidum arbitrabatur*. L'imitation est légère, presque imperceptible ; mais elle ne trompera pas les latinistes.

autem temporibus cogeretur, tum id[1] munus denique non recusare; tamen arbitrarer hanc rerum civilium minime negligendam scientiam sapienti, propterea quòd omnia essent ei præparanda, quibus nesciret àn aliquando uti necesse esset.

VII. Hæc plurimis a me verbis dicta sunt ob eam causam, quòd his libris erat instituta et suscepta mihi de re publicâ disputatio; quæ ne frustra haberetur, dubitationem ad rem publicam adeundi in primis debui tollere. Ac tamen si qui sunt, qui philosophorum auctoritate moveantur, dent operam parumper atque[2] audiant eos, quorum summa est auctoritas apud[3] doctissimos homines et gloria: quos ego existimo, etiam si qui ipsi rem publicam non gesserint; tamen quoniam de re publicâ multa quæsierint et scripserint, functos esse aliquo rei publicæ munere. Eos vero septem, quos Græci sapientes nominaverunt, omnes pæne video in mediâ re publicâ esse versatos. Neque enim est ulla res, in quâ propius[4] ad deorum numen virtus accedat humana,

---

[1] Cod. *it* pro *id*.

[2] Cod. modo *adque* modo *atque*.

[3] Cod. variat *aput* vel *apud*. Sed prior scriptura frequentior in antiquis codd.

[4] Cod. *proprius*; sed altera *r* videtur expuncta.

admettant tout à la fois, que le sage n'aime pas à se porter par son choix à l'administration des affaires, et que, si les circonstances l'y forcent, il ne refuse point ce mandat; je croirais encore qu'il ne doit nullement négliger la science des affaires publiques, pour se préparer d'avance toutes les ressources, dont il ignore s'il n'aura pas besoin quelque jour.

VII. J'ai donné sur ce point quelque développement à mes idées, parce que cet ouvrage est une discussion entreprise et suivie par moi, sur le gouvernement de l'état, et que, pour ne pas la rendre vaine, j'ai dû, avant tout, combattre cette hésitation pusillanime, qui éloigne des affaires publiques. S'il est des personnes qui soient fort touchées de l'autorité des philosophes, je les engage à prendre garde au choix, et à écouter de préférence, parmi ces philosophes, ceux qui ont obtenu le plus de crédit et de gloire dans l'opinion des esprits les plus éclairés: elles verront que ces hommes, lors même qu'ils n'ont point personnellement régi la chose publique, doivent être considérés, par l'étendue de leurs recherches et de leurs écrits sur l'administration des états, comme ayant exercé[1] une sorte de magistrature politique. Quant à ceux que la Grèce a désignés

[1] Sénèque paraît avoir eu souvenir de ce passage. Dans le chapitre 3 du Traité *de Tranquillitate animi*, il reproduit cette belle idée d'une magistrature publique toujours exercée par l'homme de talent, sans qu'il ait besoin de porter aucun titre. Sénèque amplifie par des antithèses ce que Cicéron avait noblement exprimé; mais le fond est le même.

quam civitates aut condere novas, aut conservare jam conditas.

VIII. Quibus de rebus, quoniam nobis contigit, ut îdem[1] et in gerendâ re publicâ aliquid essemus memoriâ dignum consecuti, et in explicandis rationibus rerum civilium quamdam facultatem, non modo usu sed etiam studio discendi[2] et docendi essemus auctores[3]; cùm superióres alii[4] fuissent in disputationibus perpoliti[5], quorum res gestæ nullæ invenirentur, alii, in gerendo probabiles[6], in disserendo rudes: nec vero nostra quædam est instituenda nova et a nobis inventa ratio, sed unius ætatis clarissimorum ac sapientissimorum nostræ civitatis virorum disputatio repetenda memoriâ est, quæ mihi tibique quondam adolescentulo est a P. Rutilio Rufo Zmyrnæ[7] cùm simul essemus complures dies exposita, in quâ nihil fere quod magno opere[8]

---

[1] Ita cod. pro *iidem*.

[2] Cod. *discedendi*.

[3] Ita cod. *auctores*. Verborum structura durior est, loco fortasse mutilo an corrupto; sed patet sensus. (*Gallicus interpres.*)

[4] Cod. *ali* pro *alii*.

[5] Cœptum in codice scribi *expoliti*; mox factum *perpoliti*.

[6] Cod. primâ manu *provabiles*; mox factum *probabiles*.

[7] Ita cod. primâ manu; sed mox superposita fuit *S* pro *Z*.

[8] Cod. primâ manu *magnopere*; mox factum *magno opere*, quæ pos-

sous le nom des sept sages, je vois qu'ils ont tous vécu au milieu des affaires. Et en effet, il n'est rien qui élève le génie de l'homme plus près de la providence des dieux, que de fonder ou maintenir des états.

VIII. Pour nous, puisqu'il nous a été donné de faire dans le gouvernement quelque chose digne de mémoire, et que nous avons acquis quelque facilité pour expliquer les mouvemens et les ressorts de la politique, nous pouvons porter dans ce sujet, avec notre expérience personnelle, l'art d'étudier et d'instruire; tandis que, avant nous, les uns, habiles dans la théorie, n'auraient pu citer aucune action; les autres, hommes d'état estimés, étaient inhabiles à parler. Au reste, il ne s'agit pas ici pour moi d'établir un système nouveau et arbitrairement imaginé. Je veux reproduire l'opinion des hommes les plus illustres de leur siècle et de notre république, telle que vous et moi, dans notre jeunesse, nous trouvant à Smyrne, l'avons entendue de la bouche de Rutilius [1], qui nous rendit compte d'un entretien prolongé pendant plusieurs jours, et dans lequel, à

---

[1] Ce Rutilius, élève du philosophe Panætius, et sectateur de la philosophie stoïcienne, fut l'un des hommes les plus vertueux de l'ancienne Rome. Il avait été l'ami de Scipion, et son compagnon d'armes au siége de Numance. Il composa une vie de ce grand homme, et une histoire de la république, en grec. Il écrivit également sa propre vie : ce qui, de sa part, dit Tacite, était plutôt la confiance de la vertu que le faste de l'amour-propre. Banni par une intrigue des chevaliers romains, dont il avait réprimé les concussions, il vécut en exil à Smyrne, et devint citoyen de cette ville. On voit assez avec quelle vraisemblance et quel goût Cicéron a pu supposer tenir d'un tel au-

ad rationes omnium rerum pertineret prætermissum puto.

IX. Nam cùm P. Africanus hic [1] Pauli filius, feriis latinis, Tuditano consule et Aquilio, constituisset in hortis esse; familiarissimique ejus ad eum frequenter per eos dies ventitaturos [2] se esse dixissent; latinis ipsis mane ad eum primus sororis filius venit Q. Tubero [3], quem cùm comiter Scipio appellavisset [4] libenterque vidisset: Quid tu, inquit [5], tam [6] mane, Tubero? Dabant [7] enim hæ feriæ tibi opportunam sane facultatem ad explicandas tuas litteras. Tum ille: Mihi vero omne tempus est ad meos libros vacuum; nunquam enim sunt illi occupati; te autem permagnum est nancisci [8] otiosum,

---

terior scriptura sapit magis antiquitatem, et in palimpsesto Frontonis non semel occurrit.

[1] Ita pro *ille*. Nempe et pro Archiâ VII *hunc* pro *illum* scribit loquens de eodem Africano Tullius.

[2] Cod. primâ manu *ventaturos*: mox superadditum *ti*. Porro si prima lectio retineatur, ea quidem non caret exemplis Varronis Festique.

[3] Cod. *Tuvero*, mox factum *Tubero*. Atqui paulo post omnino scribitur primâ manu *Tubero*: librarius enim ne in suis quidem vitiis constans est, ut alia plurima codicis exempla docent.

[4] Cod. *atpellavisset*; mox *p* pro *t* scripta fuit posteriore manu. Superius cap. II. scribitur primâ manu *appellat*.

[5] Cod. *inquid* pro *inquit*.

[6] Cod. *n* pro *m*.

[7] Cod. *davant*; mox factum *dabant*.

[8] Cod. primâ manu *nanciscei*, secundâ *nancisci*.

mon avis, on n'avait oublié aucun point de ces grandes questions.

IX. Dans l'année du consulat de Tuditanus et d'Aquilius, Scipion l'Africain, le fils de Paul-Emile, ayant fait le projet de passer les féries latines dans ses jardins, où ses plus intimes amis lui avaient promis de fréquentes visites pendant ces jours de repos; dès le matin de la première féerie, il vit entrer avant tout le monde, son neveu Quintus Tubéron [1]. Charmé de le voir, et l'accueillant avec amitié : Comment, vous de si bonne heure, mon cher Tubéron! lui dit-il; il me semble que ces jours de fêtes vous donnaient une belle occasion pour vous livrer à vos études. — Mais, répondit Tubéron, tout le temps qui me reste est bon pour mes livres; car ils sont toujours là, et n'ont rien à faire que de m'attendre; tandis que vous, Scipion, c'est une chose difficile que de vous trouver libre, surtout dans cette crise de la république. Vous me trouvez en effet, dit Sci-

---

diteur l'entretien qu'il va rapporter. Cette sorte de tradition orale, imitée de Platon, est ici bien heureusement amenée. C'est l'ami de Scipion, c'est un sage aussi incorruptible qu'éclairé, qui, dans un exil mérité par sa vertu, a raconté à Cicéron, tout jeune encore, ce qu'avait dit Scipion. Belle et simple fiction! Entre le grand homme dont les paroles sont transmises, et Cicéron qui les écrit, il n'y a que le témoignage du plus vertueux des Romains.

[1] Quintus Ælius Tubero était petit-fils de Paul-Emile, et neveu de Scipion. Il s'adonnait beaucoup à l'étude de la philosophie, et avait adopté la secte stoïque. L'austérité de ses principes nuisit à son élévation politique et à son éloquence. Le peuple romain fut blessé de voir sa contenance impassible aux funérailles de Scipion.

hoc præsertim motu rei publicæ. Tum Scipio : Atqui [1] nactus es, sed mehercule otiosiorem operâ quam animo. Et ille : At tu [2] vero animum quoque relaxes oportet; sumus enim multi, ut constituimus, parati, si tuo commodo fieri potest, abuti tecum hoc otio. —Libenter [3] me vero, ut aliquid aliquando de doctrinæ studiis admoneamur.

X. Tum ille : Vis ne igitur, quoniam et me quodammodo invitas, et tuî [4] spem das, hoc primum, Africane, videamus, ante quam veniunt alii [5], quidnam sit de isto altero sole quod nuntiatum est in senatu [6]? neque enim pauci neque leves sunt qui se duo soles vidisse dicant; ut non tam fides non habenda, qàum ratio quærenda sit. Hic Scipio : Quàm vellem Panætium nostrum nobiscum haberemus, qui cùm cætera tum hæc cælestia vel studiosissime

---

[1] Cod. *adqui* pro *atqui*.

[2] Cod. *at ut;* tum expunctum *ut*. Fortasse metathesis fuit primâ scripturâ *at ut* pro *at tu*, quam lectionem retinere malui.

[3] Valde suspicor scribendum esse *libente*. Equidem Cicero de Or. II. 73, similiter loquitur : *sed Cæsar de isto ipso quiddam velle dicere videbatur. Me vero lubente, inquit Antonius, dixerit.*

[4] Ita cod. primâ manu *tuî;* sed mox lævo consilio extrita fuit *i* littera, quam ego restituendam judicavi.

[5] Cod. *ali* primâ manu; secundâ *alii*.

[6] In codice sæpe scribitur *sænatus*; superaddita *a*, si quando omissa fuerat. Sed tamen cùm et lex quantitatum, et ipsa etymologia nominis diphthongum excludat, mendum retinere piaculum fuisset.

pion, plutôt libre d'affaires que d'inquiétude. Il faudra bien, répondit Tubéron, que votre liberté d'esprit soit entière; car nous sommes plusieurs, suivant nos conventions, très-disposés, si notre empressement ne vous gêne pas, à nous emparer de votre loisir. — *Scipion*. Volontiers de ma part, pourvu que nous puissions y gagner quelques lumières nouvelles sur les questions philosophiques.

X. Eh bien, dit Tubéron, puisque vous m'y invitez, et que vous vous offrez vous-même, examinons d'abord, avant l'arrivée de nos amis, ce que signifie cette apparition d'un double soleil dont il a été parlé dans le sénat. Les témoins prétendus de ce prodige ne sont ni peu nombreux, ni peu dignes de foi, de sorte qu'il s'agit moins désormais de le nier que d'en chercher l'explication.

« Ah! dit Scipion, que je voudrais avoir ici notre ami Panætius[1], qui, dans les recherches de son esprit curieux, se plaît surtout à l'étude de ces merveilles

---

[1] Suidas, et après lui, quelques savans, ont parlé de deux Panætius, tous deux philosophes, et natifs de l'île de Rhodes. Celui dont il est question dans le texte, est le plus célèbre, ou même le seul célèbre. Il avait été le maître et l'ami de Scipion l'Africain, qui, dans sa fameuse ambassade en Egypte et auprès des rois de l'Asie, se fit accompagner par lui. Il appartenait à la secte stoïque, et avait composé beaucoup d'ouvrages sur les matières de philosophie. On sait que Cicéron a tiré d'un livre de ce Grec la plus grande partie de son immortel traité *des Devoirs*. Un passage du dialogue *de Legibus* prouve que Panætius avait écrit avec un égal succès sur la politique et le gouvernement; et nous voyons ici qu'il cultivait les sciences naturelles. Quel peuple que celui dont la décadence produisait encore de

solet quærere! Sed ego, Tubero, nam tecum aperte quod sentio loquar, non nimis adsentior in omni isto genere nostro illi familiari, qui quæ vix conjecturâ qualia sint possumus suspicari, sic adfirmat, ut oculis ea cernere videatur [1] aut tractare plane manu. Quò etiam sapientiorem Socratem soleo judicare, qui omnem ejusmodi curam deposuerit; eaque quæ de naturâ quærerentur, aut majora quam hominum ratio consequi possit, aut nihil omnino ad vitam hominum adtinere dixerit.

Dein Tubero: Nescio, Africane, cur ita memoriæ proditum sit, Socratem omnem istam disputationem rejecisse, et tantum de vitâ [2] et de moribus solitum esse quærere. Quem enim auctorem de illo locupletiorem Platone laudare possumus? cujus in libris multis locis ita loquitur Socrates, ut etiam cùm de moribus, de virtutibus, denique de re publicâ disputet, numeros tamen et geometriam et harmoniam studeat Pythagoræ more conjungere.

Tum Scipio: Sunt ista, ut dicis; sed audisse te credo, Tubero, Platonem, Socrate mortuo, primum in Ægyptum discendi causâ [3], post in Italiam et in Si-

---

[1] Cod. *videuntur*; sed *n* videtur deleta.

[2] Cod. *bita*; mox ibidem factum *vita*.

[3] Vocabulum *causa* deest in codice; id tamen legebat Nonius loco citato. Nonius omittit *et in Siciliam*.

célestes! Pour moi, cependant, Tubéron, car avec vous je dis franchement ce que je pense, je ne puis, en toute cette matière, me ranger à l'opinion de notre ami, lorsque, sur des choses que nous pouvons à peine soupçonner par conjecture, je l'entends parler avec tant de certitude, qu'il semblerait les voir de ses yeux et les toucher de ses mains; et je n'en admire que davantage la sagesse de Socrate, d'avoir laissé là toute curiosité semblable, et d'avoir dit que ces investigations sur la nature étaient, ou supérieures aux efforts de l'humaine raison, ou indifférentes à la conduite de la vie humaine.

« Mais, dit Tubéron, je ne sais, Emilien, pourquoi cette tradition, qui suppose Socrate ennemi de toute étude semblable, et occupé seulement de recherches sur les mœurs et la conduite de la vie. A son égard, quelle autorité plus complète pouvons-nous citer, que celle de Platon? Et dans ses ouvrages, en beaucoup d'endroits, tel est le langage de Socrate, que, même discutant sur les mœurs, sur les vertus, sur le gouvernement, il a soin d'y mêler toujours la puissance des nombres, la géométrie, l'harmonie, suivant le procédé de Pythagore.

« Il est vrai, dit Scipion, mais vous savez, je le crois, que Platon, après la mort de Socrate, avait été conduit en Egypte, par le goût des sciences, puis en Italie, en Sicile, par l'envie de pénétrer les dog-

---

tels hommes, des hommes dignes d'éclairer la grande âme de Scipion, et d'inspirer le génie de Cicéron !

ciliam contendisse, ut Pythagoræ inventa perdisceret; eumque et cum Archytâ tarentino, et cum Timæo locro multum fuisse; et Philolai [1] commentarios esse nactum [2]: cumque eo tempore in his locis Pythagoræ nomen vigeret, illum se et hominibus pythagoreis [3] et studiis illis dedisse. Itaque cùm Socratem unice dilexisset, eique omnia tribuere voluisset; leporem socraticum subtilitatemque sermonis cum obscuritate Pythagoræ et cum illâ plurimarum artium gravitate contexuit.

XI. Hæc Scipio cùm dixisset, L. Furium repente venientem aspexit; eumque ut salutavit amicissime, adprehendit et in lecto suo collocavit. Et cùm simul P. Rutilius venisset, qui est nobis lautus [4] sermonis auctor, eum quoque ut salutavit, propter Tuberonem jussit adsidere. Tum Furius: Quid vos agitis? num sermonem vestrum aliquem diremit

---

[1] Ita cod. secundâ manu; at primâ *Philoleo*.

[2] Cod. *nanctum;* at superius cap. IX. et libro II. *nactus*, quam inconstantiam in Caii quoque scripturâ notavit diligentissimus editor. *Nanctus* legitur a me in copiosis quoque fragmentis antiquioris justinianeo juris, quæ inedita in vaticano palimpsesto perantiquo reperi, quæque in publicum commodum vulganda curabo.

[3] Ita cod. primâ manu; sed mox videtur factum *Pythagoriis*. Sic in antiquis mss. lego *aristarchii*, *epicurii;* quæ melior scriptura est et græco de fonte manans.

[4] Nempe *abundans*, vel *competens*, vel *elegans*, vel *suavis ;* has quippe notiones omnes Nonius voci *lautus* tribuit.

mes de Pythagore ; qu'il communiqua beaucoup avec Archytas de Tarente et Timée de Locres ; qu'il recueillit les ouvrages de Philolaüs, et que trouvant à cette époque et dans ces lieux, la renommée de Pythagore toute florissante, il s'était livré aux hommes de cette école et à leurs études : mais, dans sa première et dominante affection pour Socrate, voulant tout reporter sur lui, il unit avec art l'enjouement et la finesse de l'élocution socratique [1], à la profondeur de Pythagore et à cette variété de connaissances mystérieuses.

XI. Scipion achevait ces mots, lorsqu'il vit entrer Furius, et après un salut plein d'amitié, lui prenant la main, il le plaça près de lui. Au même instant Rutilius, celui qui nous a si heureusement conservé cet entretien, étant survenu, il le fit, après un semblable accueil, asseoir près de Tubéron. « Eh bien, dit Furius, où en êtes-vous? notre présence a-t-elle coupé court à quelque conversation? — Nullement, reprit

[1] S. Jérôme et S. Augustin, grands admirateurs de Cicéron, et quelquefois ses copistes, ont évidemment imité ce passage. La ressemblance sera plus sensible, en citant leurs expressions en latin. S. Jérôme a dit le premier : *Plato post academiam et innumerabiles discipulos sentiens multum suæ deesse doctrinæ, venit ad magnam Græciam ; ibique ab Archytâ tarentino et Timæo locrensi Pythagoræ doctrinâ eruditus, elegantiam et saporem Socratis cum hujus miscuit disciplinis.* — C'est l'expression même de Cicéron, légèrement affaiblie. S. Augustin répète les mêmes choses presqu'en mêmes termes. *Plato dicitur post mortem Socratis magistri sui quem singulariter dilexerat, a Pythagoreis etiam multa didicisse ; igitur adjiciens lepori subtilitatique socraticæ naturalium divinarumque rerum scientiam, etc.*

noster interventus? Minime vero, Africanus; soles enim tu hæc studiose investigare quæ sunt in hoc genere, de quo instituerat paulo ante Tubero quærere [1]. Rutilius quidem noster, etiam sub ipsis Numantiæ mœnibus, solebat mecum interdum ejusmodi aliquid conquirere. Quæ res tandem inciderat, inquit Philus [2]? Tum ille : De solibus istis duobus, de quo [3] studeo [4], Phile, ex te audire quid sentias.

XII. Dixerat hoc ille, cùm puer nunciavit venire ad eum Lælium, domoque jam exîsse. Tum Scipio, calceis et vestimentis sumptis, e cubiculo est egressus; et cùm paululum inambulavisset in porticu, Lælium advenientem salutavit [5], et eos, qui una venerant, Spurium Mummium, quem in primis diligebat, et C. Fannium, et Quintum Scævolam, generos Læli, doctos adolescentes, jam ætate quæsto-

---

[1] Cod. *querere*, et inferius *querendus* et *querimus*. Alibi tamen plerumque cum diphthongo.

[2] In codice scribitur modo *Philus*, modo *Pilus*; et quidem posterior manus plerumque refecit in codice *Pilus*, quæ est scriptura magis propria latini sermonis. Apud Augustinum quoque C. D. II. 21 legitur *Pilus*; nec non in variis lectionibus chronici Cassiodorii. Quin adeo Ennius annal x. 2. scripsit *Pilippus* pro *Philippus*: nec alia vetera ejusmodi exempla desunt.

[3] Ita codex, non *quibus*.

[4] Ita cod. secundâ manu; at primâ *studio*, ideoque fortasse fuit scriptum *de quo* pro *de quibus*, quæ postrema lectio adsumenda videtur.

[5] Cod. *salutabit*; mox ibidem factum *salutavit*.

Scipion, car vous êtes, pour votre part, habituellement curieux de toutes les questions qui rentrent dans le sujet que Tubéron avait tout-à-l'heure entrepris; et notre ami Rutilius même, au siége de Numance, s'occupait quelquefois avec moi de recherches semblables. — Quel était enfin l'objet en discussion? reprit Philus. — Nous parlions du double soleil récemment apparu; et, sur ce point, je voudrais savoir de vous ce que vous pensez.

XII. Dans le moment où Scipion parlait, un esclave annonça que Lælius[1] allait venir, et qu'il était déjà sorti de chez lui. Scipion s'étant chaussé et habillé, quitta aussitôt son appartement; et à peine avait-il fait quelques pas sous le portique, qu'il vit à portée du salut Lælius et ceux qui l'accompagnaient. C'étaient Mummius, que Scipion aimait particulièrement, C. Fannius et Q. Scévola, gendres de Lælius, jeunes gens fort instruits, et déjà dans l'âge de la questure.

Après les avoir tous salués, il fit un nouveau tour

---

[1] Presque tous les personnages placés ici par Cicéron figurent déjà dans son traité *de l'Amitié*. Il est inutile de citer Lælius, aussi connu que Scipion lui-même; car l'amitié d'un grand homme est presque un partage de sa gloire. Fannius avait composé des annales que Cicéron a louées ailleurs, et dont Brutus n'avait pas dédaigné de faire un abrégé. Quintus Scévola est le même qui, dans sa vieillesse, fut pour Cicéron l'objet d'une tendre vénération et d'une curieuse assiduité. Sp. Mummius était frère de Mummius qui prit Corinthe. Il connaissait mieux que lui les arts de la Grèce, avait étudié la philosophie stoïque, et écrit beaucoup de harangues politiques.

rios: quos cùm omnes salutavisset, convertit se in porticu et conjecit in medium Lælium: fuit enim hoc in amicitiâ quasi quoddam jus inter illos, ut militiæ propter eximiam belli gloriam, Africanum ut deum coleret Lælius; domi vicissim Lælium, quòd ætate antecedebat, observaret in parentis loco Scipio. Dein cùm essent perpauca inter se uno an [1] altero spatio conlocuti, Scipioni quo [2] eorum adventus perjucundus et pergratus fuisset, placitum est ut in aprico maxime pratuli loco, quòd erat hibernum tempus anni, considerent: quod cùm facere vellent, intervenit vir prudens omnibusque illis et jucundus et carus M. Manilius, qui a Scipione cæterisque amicissime consalutatus, adsedit proximus Lælio.

XIII. Tum Philus: Non mihi videtur, inquit, quòd hi venerunt, alius nobis sermo esse quærendus [3]; sed agendum accuratius, et dicendum dignum aliquid horum auribus. Hîc Lælius: Quid tandem agebatis, aut cui sermoni nos intervenimus? — [4] Quæsierat ex

---

[1] Ita cod. pro *aut* vel *sive*, cujusmodi alia exempla non desunt; itemque viceversa. Vide Gesnerum in *an* et *aut*.

[2] Ita cod. primâ manu; secundâ autem male *quorum*. Suspicor dicendum *quod eorum*.—Suspicor scriptum esse *quoi* pro *cui*, antiquo more (*Gall. int.*).

[3] Cod. *querendus*.

[4] In hoc et similibus locis, ubi frequenter taciteque mutatur loquentis persona, interponendam censui litteram ipsius personæ initialem, pro quâ superius duxi lineolam.

sous le portique, en donnant à Lælius la place du milieu; car dans leur amitié ce fut un principe de droit, pour ainsi dire, que dans les camps Lælius, en considération de la gloire éminente du vainqueur de l'Afrique, adorait Scipion comme un dieu, et que dans la vie civile[1], Scipion, à son tour, par égard pour la supériorité de l'âge, révérait Lælius comme un père.

Après qu'ils eurent échangé quelques paroles en faisant un ou deux tours d'allée, Scipion, que flattait et charmait leur présence, eut envie de les faire asseoir dans le lieu de la prairie le plus exposé au soleil; car c'était encore la saison de l'hiver. Comme ils s'y rendaient, survint un homme fort éclairé, également agréable et cher à tous les amis assemblés, Manilius. Après le plus affectueux accueil, il s'assit à côté de Lælius.

XIII. Philus prenant alors la parole : « Je ne crois pas, dit-il, que la présence de ces nouveaux venus nous oblige de chercher un autre texte à nos entretiens : elle nous impose seulement une discussion plus soignée, et des paroles quelque peu dignes des oreilles qui nous écoutent. — Mais enfin, dit Lælius, que disiez-vous? quelle conversation avons-nous in-

[1] Cette pensée a, dans l'original, un tour de simplicité antique et une grâce inexprimable. Jamais cette célèbre amitié de Scipion et de Lælius n'a inspiré une réflexion plus délicate et plus noble. Rien de plus heureux que cette manière de combler par la vertu et par le respect de l'âge, tout l'intervalle que laisse après elle une gloire comme celle de Scipion. Les détails qui précèdent et qui suivent n'ont pas moins de charmes, et sont tout-à-fait dans la manière de Platon.

me Scipio[1], quidnam sentirem de hoc quod duo soles visos esse constaret. *L.* Ain vero, Phile[2], jam explorata nobis sunt ea quæ ad[3] domos nostras quæque ad[4] rem publicam pertineant[5], si quidem quid agatur in cœlo quærimus[6]? Et ille: An tu ad[7] domos nostras non censes pertinere scire quid agatur et quid fiat domi, quæ non ea est, quam parietes nostri cingunt, sed mundus hic totus, quod domicilium, quamque patriam dii nobis communem secum dederunt? cùm præsertim, si hæc ignoremus, multa nobis et magna ignoranda sint. Ac me quidem, ut hercule etiam te ipsum, Læli, omnesque avidos sapientiæ cognitio ipsa rerum consideratioque delectat. Tum Lælius: Non impedio, præsertim quoniam feriati sumus; sed possumus audire aliquid, an serius venimus? *Ph.* Nihil est adhuc disputatum; et quoniam est integrum libenter tibi, Læli, ut de eo disseras equidem concessero. *L.* Imo vero te audiamus; nisi forte Manilius interdictum aliquod

---

[1] Cod. post *Scipio* repetit *ex me*; verum id postea expunctum fuit.

[2] Ita cod. primâ manu; at secundâ *Pile*.

[3] Cod. *at*.

[4] Ita cod. *ad*.

[5] Cod. primâ manu *pertinent*; sed mox superaddita *a*, recte an secus, non definio.

[6] Cod. *querimus*.

[7] Cod. *at*.

terrompue? — *Philus*. Scipion venait de me demander mon opinion sur le fait généralement attesté de l'apparition de deux soleils. — *Lælius*. Eh! quoi, Philus [1], avons-nous déjà si fort éclairci ce qui intéresse nos maisons et la république, pour nous enquérir de ce qui se passe dans le ciel! — Pensez-vous donc, reprit Philus, que nos demeures ne soient pas intéressées à ce qui survient dans cette grande demeure, qui n'est pas celle qu'enferment ici-bas nos murailles, et qui n'est autre que le monde lui-même, dans son immensité, le monde, que les dieux nous ont donné pour domicile et pour patrie à partager avec eux-mêmes? D'ailleurs, on ne peut ignorer ces choses, sans renoncer à de nombreuses et hautes vérités. Pour moi, ainsi que vous, certainement, Lælius, et comme tous les esprits amoureux de la sagesse, l'étude et la seule pensée de ces grands objets me ravissent. — Je ne m'y oppose en rien, reprit Lælius, surtout puisque nous sommes dans l'oisiveté d'un jour de fête. Mais pourrons-nous encore entendre quelque chose, ou sommes-nous arrivés trop tard? — *Scipion*. Il n'y a pas encore de débat commencé; et la question demeurant toute entière, je vous céderai volontiers la parole, pour que vous en disiez votre avis. — *Lælius*. Ayons plutôt le plaisir de vous entendre, à moins que Manilius ne juge

---

[1] Dans cette manière d'amener le véritable sujet du dialogue au milieu d'une digression qui s'en écarte si fort, on peut remarquer un art tout imité de Platon.

inter duos [1] soles putat esse componendum, ut ita cœlum possideant ut uterque possederit. Tum Manilius: Pergisne eam, Læli, artem inludere, in quâ primum excello ipse; deinde sine quâ scire nemo potest quid sit suum, quid alienum? Sed ista mox: nunc audiamus Philum, quem video majoribus jam de rebus, quàm me aut quàm P. Mucium consuli.

XIV. Tum Philus: Nihil novi vobis afferam, neque quod a me sit cogitatum aut inventum: nam memoriâ teneo C. Sulpicium Gallum, doctissimum ut scitis hominem, cùm idem hoc visum diceretur, et esset casu apud M. Marcellum, qui cum eo consul fuerat, sphæram [2], quam M. Marcellus avus [3] captis Syracusis ex urbe locupletissimâ atque ornatissimâ sustulisset, cùm aliud nihil ex tantâ prædâ domum suam deportavisset jussisse proferri: cujus ego sphæræ cùm persæpe propter Archimedi [4] gloriam

---

[1] Ita cod. *duos*, quum alibi scribatur eodem casu *duo*.

[2] In codice modo scribitur *sfæra*, modo *sphæra*, modo *sphera*.

[3] Cod. primâ manu *Marcellus*; secundâ *Marcelli avus*, quæ est emendatio certissima.

[4] *Archimedi* in secundo casu more suo Tullius, ut pro Balbo xxv *Theophani*; ad Brut. ep. xv, et de Or. II. 74 *Themistocli*; ad Att. xiii. 28 *Aristoteli*; Brut. vii. lxxxiii *Thucydidi*; Tusc. I. 41 *Ulyxi*; de Or. II. 22. 23. Brut. xv. lxxxiii *Demostheni* et *Pericli*: unde etiam Persius iv. 3 *magni pupille Pericli*. Lege et Quintilianum Inst. I. 5. Sic loquitur etiam Fronto.

à propos de régler le litige entre ces deux soleils, et d'ordonner de part et d'autre le maintien du possessoire [1]. — Manilius, reprit aussitôt : Voulez-vous donc, Lælius, toujours ridiculiser une science où d'abord je me pique d'être habile, et sans laquelle d'ailleurs personne ne pourrait distinguer son bien ni le bien d'autrui? Mais nous y reviendrons : il faut d'abord écouter Philus, qui me paraît en ce moment consulté sur une difficulté plus grave que toutes celles qui occupent ou Mucius ou moi.

XIV. Philus prenant la parole : Je ne vous présenterai, dit-il, rien de nouveau, ni découverte, ni pensée qui m'appartienne; car voici ce dont je me souviens. Sulpicius Gallus [2], homme d'une profonde doctrine, comme vous le savez, entendant un jour le récit d'un prodige semblable, et se trouvant chez Marcellus, qui avait été son collègue dans le consulat, demanda qu'on lui mît sous les yeux un globe céleste que l'aïeul de Marcellus avait autrefois enlevé après la prise de Syracuse, du milieu de cette magnifique et opulente ville, sans rapporter dans sa maison d'autre butin d'une si grande conquête.

---

[1] Cicéron fait ici une application plaisante de quelques expressions de droit qui n'ont pas beaucoup de grâce en notre langue. La formule du préteur, sur laquelle il joue, était ainsi conçue : *uti nunc possidetis, quominus ita possideatis, vim fieri veto*. C'était, comme l'on voit, un mode d'interlocutoire, ce qui est assez barbare, même pour une note.

[2] Cicéron nomme plusieurs fois ce Gallus, pour sa science et sa passion de l'astronomie. — Pline, liv. 2, ch. 19, le cite comme par-

nomen audissem, speciem ipsam non sum tanto opere admiratus : erat enim illa venustior et nobilior [1] in vulgus, quam ab eodem Archimede factam posuerat in templo Virtutis Marcellus idem. Sed postea quàm cœpit rationem hujus operis scientissime Gallus exponere, plus in illo siculo ingenii, quàm videretur natura humana ferre potuisse, judicabam [2] fuisse. Dicebat enim Gallus, sphæræ illius alterius solidæ atque plenæ vetus esse inventum, et eam a Thalete milesio primum esse tornatam [3] : post autem ab Eudoxo cnidio discipulo, ut ferebat, Platonis eamdem illam astris [4] cœlo inhærentibus [5] esse descriptam; cujus omnem ornatum et descriptionem, sumptam ab Eudoxo, multis annis post non astrologiæ scientiâ sed poeticâ quâdam facultate versibus Aratum extulisse. Hoc autem sphæræ genus, in quo solis et lunæ motus inessent, et earum quinque stellarum, quæ errantes et quasi vagæ nominarentur, in illâ

---

[1] Cod. primâ manu *novilior,* secundâ *nobilior.*

[2] Cod. *judicam;* sed mox factum *judicabat.* Mihi videbatur scribendum *judicabam.*

[3] Ita cod. secundâ manu; at primâ *ornatam.* Cicero in Arateis 304 : *tam tornare cate contortos possiet orbes.*

[4] Cod. primâ manu *illam stellisque cœlo;* secundâ vero deletum *stellisque* et scriptum *astris.*

[5] Cod. sine diphthongo, *inherentibus,* sed deinde haud scio an sit superaddita *a.*

J'avais entendu souvent citer cette sphère, à cause de la grande renommée d'Archimède. L'aspect ne m'en parut pas fort remarquable. Il en existait une autre, d'une forme plus élégante et plus connue du vulgaire, ouvrage du même Archimède, et placée par le même Marcellus à Rome, dans le temple de la Vertu. Mais sitôt que Gallus eut commencé d'expliquer avec une haute science la composition de cette machine, je jugeai qu'il y avait eu dans le géomètre[1] sicilien, un génie supérieur à ce qui semblait la portée de l'humaine nature. Gallus nous disait, que cette autre sphère solide et compacte était d'une invention fort ancienne, et que le premier modèle en avait été donné par Thalès de Milet; que, dans la suite, Eudoxe de Gnide, disciple de Platon, avait tracé sur ses contours les astres attachés à la voûte des cieux; et que beaucoup d'années après, empruntant à Eudoxe ce dessin et cette belle ordonnance, Aratus leur avait donné l'éclat des vers, sans avoir lui-même la connaissance de l'astronomie, et par la seule force de son instinct poétique. Il ajoutait que cette configuration de la sphère, qui représente les mouvemens de la lune, du soleil,

---

tageant l'opinion de Pythagore, que la terre est éloignée de la lune de 126,000 stades, et que sa distance du soleil est double de ce nombre.

[1] On sait que ce fut Cicéron qui, curieux de toute espèce d'étude et de gloire, rechercha et découvrit, à Syracuse, la sépulture d'Archimède, oubliée dans un lieu désert, entourée de ronces, et reconnaissable seulement par la figure d'une sphère qui surmontait le tombeau.

sphærâ solidâ non potuisse finiri. Atque in eâ admirandum esse inventum Archimedi, quod excogitasset quemadmodum in dissimillimis motibus inæquabiles et varios cursus servaret una conversio. Hanc sphæram Gallus cùm moveret, fiebat ut soli luna totidem conversionibus in aere illo quot[1] diebus in ipso cœlo succederet; ex quo et in cœlo sphæra[2] solis fieret eadem illa defectio, et incideret luna tum in eam metam, quæ esset umbra terræ, cùm sol e regione. . . . .

XV. . . . . . . fuit quod et[3] ipse hominem diligebam, et in primis patri meo Paulo probatum et earum fuisse cognoveram. Memini, me admodum adolescentulo, cùm pater in Macedonia consul esset, et essemus in castris; perturbari[4] exercitum nostrum religione et metu, quod serenâ nocte subito candens et plena luna defecisset. Tum ille, cùm legatus noster

---

[1] Cod. habet *quod*, ob sonum videlicet similem sequentis litteræ *d*. Profecto Longus p. 2231 jam observavit, *quot* et *quod* male aliquoties confundi.

[2] Cod. *sphela*, quamquam *l* non caret interpolatione. Superius cap. v vidimus *lucelari*. Sed enim vox ipsa *sphæra* hîc omittenda videtur, vel scribendum *cœli sphærâ*.

[3] Cod. *ed;* quamquam hic neque sequitur consona similis soni, ac mox recte scribitur *et*.

[4] Cod. *pertubari*, sed videtur superaddita *r*.

et des cinq étoiles nommées errantes ou irrégulières, n'avait pu s'appliquer à ce premier globe d'une forme solide; et que l'art merveilleux d'Archimède était d'avoir tellement combiné sa nouvelle sphère, que dans le jeu de mouvemens disparates, une seule impulsion déterminait des résultats inégaux et variés. En effet, Gallus touchait-il cette sphère [1], on voyait sur sa surface, la lune remplacer le soleil par un tour de cercle, autant de fois qu'elle le remplace dans les cieux par l'intervalle d'un jour; d'où il résultait que la disparition du soleil s'y trouvait marquée comme dans les cieux, et que la lune touchait le point où elle est obscurcie par l'ombre de la terre, à l'instant où le soleil reparaissait sur l'horizon, etc. [2]

---

[1] Cette sphère, à l'exactitude près, ressemblait, comme l'on voit, à la sphère mobile que les Anglais ont appelée *Orery*, du nom d'un célèbre protecteur des sciences, qui fit construire cette machine: « C'est, « dit Voltaire, une très-faible copie de notre monde planétaire et de « ses révolutions. La période même du changement des solstices et des « équinoxes, qui nous amène, de jour en jour, une nouvelle étoile « polaire, cette période, cette course si lente d'environ vingt-six mille « ans, n'a pu être exécutée par des mains humaines, dans nos *Orery*. « Cette machine est très-imparfaite; il faut la faire tourner avec une « manivelle. Cependant c'est un chef-d'œuvre de l'habileté de nos « artisans. Jugez donc quelle est la puissance, quel est le génie de « l'éternel architecte, si l'on peut se servir de ces termes impropres « si mal assortis à l'Etre-Suprême! » La science actuelle parlerait avec moins de respect de ces *Orery*; mais on concevra sans peine quelle admiration devait inspirer, dans la peu savante et ingénieuse antiquité, la première ébauche d'un semblable travail.

[2] La traduction a complété la phrase mutilée de l'original; la

esset anno fere ante quàm consul est declaratus, haud dubitavit postridie palam in castris docere nullum esse prodigium; idque et tum factum esse, et certis temporibus semper futurum, cùm sol ita locatus fuisset, ut lunam suo lumine non posset attingere. Ain tandem, inquit[1] Tubero, docere hoc poterat ille homines pæne agrestes, et apud imperitos audebat hæc dicere? *S.* Ille vero, et magnâ quidem cum

. . . .

neque insolens ostentatio, neque oratio abhorrens a personâ hominis gravissimi; rem enim magnam adsecutus, quod hominibus perturbatis[2] inanem religionem timoremque dejecerat.

XVI. Atque ejusmodi quiddam etiam bello[3] illo maximo, quod Athenienses et Lacædemonii[4] summâ inter se contentione gesserunt, Pericles ille et auctoritate et eloquentiâ et consilio princeps civitatis suæ,

---

[1] Codex *inquid*, quia scilicet sequitur *t*. Nimirum *d* ante *t* sonabat *t*. Aliter tamen alio loco.

[2] Cod. *pertubatis*, sed mox superaddita *r*.

[3] Cod. primâ manu *vello*, secundâ *bello*.

[4] Ita in cod. constanter *Lacædemonius* et *Lacædemon* cum diphthongo in secundâ syllabâ, cùm vulgo scribatur in tertiâ. Vaticanæ scripturæ favet gentile *lacæna*, et vocis etymologia, siqua est, ex δῆμος.

XV. *Scipion.* D'ailleurs, j'aimais moi-même Gallus, et je savais qu'il avait été placé très-haut dans l'estime et dans l'affection de mon père Paulus. Je me souviens que, dans ma première jeunesse, lorsque mon père, consul, commandait en Macédoine, comme nous étions en campagne, notre armée fut saisie d'une pieuse terreur, parce que dans une nuit claire, la lune pleine et brillante s'était soudainement éclipsée. Gallus qui se trouvait alors notre lieutenant, l'année même avant celle où il fut nommé consul, n'hésita point à publier le lendemain dans le camp, qu'il n'y avait point là de prodige; que cet effet avait eu lieu par une cause qui se reproduirait toujours à certaines époques, quand la position du soleil se trouverait telle, qu'il ne pût pas toucher la lune de sa lumière. — Pouvait-il donc, suivant vous, dit Tubéron, faire comprendre cette explication à des hommes grossiers, et osait-il bien parler ainsi devant des ignorans? — *Scipion.* Tout-à-fait. Je vous assure...... La prétention ne sembla point orgueilleuse de sa part; et son discours ne parut point s'éloigner de la dignité d'un si grave personnage. Et réellement, il avait fait une grande chose, en ôtant à des esprits troublés, leurs craintes et leurs vaines superstitions.

XVI. On raconte même d'une manière à peu-près semblable, que, dans cette grande guerre où les Athé-

---

suite de ce détail astronomique manque dans le manuscrit, jusqu'au moment où Scipion en revient à parler de Gallus.

cùm obscurato sole tenebræ factæ essent[1] repente, Atheniensiumque animos summus timor occupavisset, docuisse cives suos dicitur id quod ipse ab Anaxagora, cujus auditor fuerat, acceperat, certo illud[2] tempore fieri et necessario, cùm tota se luna sub orbem solis subjecisset: itaque etsi non omni intermenstruo, tamen id fieri non posse, nisi certo intermenstruo[3] tempore. Quod cùm disputando rationibusque docuisset, populum liberavit metu: erat enim tunc[4] hæc nova et ignota ratio, solem lunæ oppositum solere deficere; quod Thaletem milesium primum vidisse dicunt. Id autem postea ne nostrum quidem Ennium fugit, qui[5] ut scribit anno quinquagesimo CCC. fere post Romam conditam non. juniis[6] « soli luna obstitit et nox ». Atque hâc in re tantâ inest ratio atque solertia, ut ex hoc die, quem apud Ennium et in maximis annalibus consignatum videmus, superiores[7] solis defectiones reputatæ sint, usque ad illam quæ nonis quinctilibus[8]

---

[1] Eadem locutio est in sacris litteris Matth. XXVII. 45, Marc. XV. 33.
[2] Cod. illut pro *illud*.
[3] *Intermenstruo* superadditum est secundâ manu.
[4] Cod. primâ manu *tum*, secundâ *tunc*.
[5] Ita cod.
[6] Cod. *junis* pro *juniis*.
[7] Cod. primâ manu *superioris*, secundâ *superiores*.
[8] Cod. primâ manu *quinctilibus*; mox deleta c, quod fieri non fuit necesse, propter alia in vetustis codicibus exempla.

niens et les Lacédémoniens luttèrent ensemble avec une si violente animosité, ce fameux Périclès, le premier homme de son pays par le crédit, l'éloquence et le génie politique, voyant les Athéniens préoccupés d'une excessive frayeur, à la suite d'une éclipse de soleil qui avait répandu tout d'un coup les ténèbres, leur enseigna ce qu'il avait lui-même appris à l'école d'Anaxagore; que de semblables effets arrivaient dans un intervalle précis et nécessaire, lorsque la lune se trouvait placée toute entière sous le soleil; et que par ce motif, bien qu'il n'en fût pas ainsi à tous les commencemens de mois, cela ne pouvait jamais avoir lieu qu'à des renouvellemens de la lune. Ayant démontré cette vérité par le raisonnement, il délivra le peuple de ses craintes. Car c'était alors un système nouveau et inconnu, que celui de l'obscurcissement du soleil par l'interposition de la lune; et l'on dit que Thalès de Milet l'avait entrevu le premier; mais dans la suite cette notion ne fut pas ignorée même de notre Ennius, qui écrit que vers l'an 350 de la fondation de Rome, aux nones de juin,

Le soleil fut couvert par la lune et la nuit.

Telle est, au reste, en cette matière, la perfection du calcul et de l'art, qu'à partir de ce jour ainsi consigné pour nous dans les vers d'Ennius, et dans les registres des Pontifes, on a supputé les éclipses antérieures, jusqu'à celle qui était arrivée aux nones de juillet, sous le règne de Romulus, éclipse dont la sou-

fuit regnante Romulo: quibus quidem Romulum tenebris, etiamsi natura ad humanum exitum abripuit, virtus tamen in coelum dicitur sustulisse.

XVII. Tum Tubero: Vides-ne, Africane, quod paulo ante secus tibi videbatur, doc. . . . . lis quæ videant cæteri. Quid porro aut præclarum putet in rebus humanis, qui hæc deorum regna perspexerit? aut diuturnum, qui cognoverit quid sit æternum? aut gloriosum qui viderit quàm parva sit terra, primum universa, deinde ea pars ejus quam homines incolant; quamque nos in exiguâ ejus parte adfixi, plurimis ignotissimi gentibus, speremus tamen nostrum nomen volitare et vagari latissime? Agros vero et ædificia et pecudes et immensum argenti pondus atque auri qui bona nec putare nec appellare soleat, quod earum rerum videatur ei levis fructus, exiguus usus, incertus dominatus, sæpe etiam teterrimorum hominum immensa possessio. Quàm est hic fortunatus putandus, cui soli vere liceat omnia non Quiritium sed sapientium jure pro suis vindicare! nec civili nexo, sed communi lege naturæ, quæ vetat ullam rem esse cujusquam nisi ejus qui tractare et uti sciat: qui imperia[1] consulatusque

[1] Cod. modo per *n* modo per *m*.

daine obscurité permit de supposer que Romulus, en dépit de cette périssable nature qui l'entraîna vers une fin toute humaine, avait été miraculeusement porté dans les cieux.

XVII. Ne vous semble-t-il pas, Emilien, dit alors Tubéron, que cette science, qui paraissait tout à l'heure de peu de prix, mérite d'être enseignée?.... — *Scipion*[1]....... Que peut-il exister de grand parmi les hommes, aux yeux de celui qui a pénétré ce domaine des dieux? Quoi de durable pour celui qui connaît ce qu'il y a d'éternel! quoi de glorieux, enfin, pour celui qui voit combien la terre est petite, et dans toute l'étendue de sa surface, et dans la portion qu'en habitent les hommes; et quel imperceptible point nous en occupons, pour espérer que de ce point qui nous laisse inconnus à beaucoup de nations, notre nom pourra se répandre et voler au loin! Que sont, enfin, toutes les choses terrestres pour celui qui ne regarde ni ne désigne comme des biens, les terres, les palais, les troupeaux, les amas d'argent et d'or, parce qu'à ses yeux, la jouissance en est médiocre, l'usage borné, la propriété incertaine, et que, souvent, les derniers des hommes en ont d'immenses possessions! Combien doit-on estimer heureux, l'homme qui, seul, peut réellement, non pas au nom du *droit* romain, mais par le privilége des sages, prétendre à la jouissance de toutes choses, et

[1] Une lacune fait perdre ici la suite des paroles de Tubéron, et

nostros in necessariis non in expetendis rebus, muneris fungendi gratiâ subeundos, non præmiorum aut gloriæ causâ adpetendos putet: qui denique ut Africanum avum meum scribit Cato solitum esse dicere, possit idem de se prædicare, nunquam se plus agere, quàm nihil cùm ageret; nunquam minus solum esse, quàm cùm solus esset!

Quis enim putare vere potest plus egisse Dionysium tum cùm omnia moliendo eripuerit civibus suis libertatem, quàm ejus civem Archimedem, cùm istam ipsam sphæram, nihil cùm agere videretur, de quâ modo dicebatur, effecerit? Quis autem non magis solos esse qui in foro turbâque quicum conloqui libeat non habeant, quàm qui nullo arbitro vel secum ipsi loquantur, vel quasi doctissimorum hominum in concilio adsint[1] cùm eorum inventis scriptisque se oblectent? Quis vero divitiorem quemquam putet, quàm eum cui nihil desit, quod quidem natura desideret? aut potentiorem quàm illum, qui omnia quæ expetat, consequatur? aut beatiorem quàm qui sit omni perturbatione animi liberatus? aut firmiore fortunâ, quàm qui ea possideat, quæ secum, ut aiunt, vel e naufragio possit ef-

[1] Cod. *adsent*, pro *adsint*.

s'autoriser, non d'un contrat civil, mais de la loi commune de la nature, par laquelle une chose n'appartient qu'à celui qui en sait la direction et l'usage! l'homme qui, plaçant les dictatures, les consulats, dans le rang des devoirs imposés, et non dans celui des jouissances désirables, croit qu'il faut les subir pour acquitter une dette, et non pas les briguer en vue des récompenses et de la gloire; l'homme, enfin, qui peut dire de lui-même, le mot qu'au rapport de Caton, mon aïeul l'Africain aimait à répéter: « qu'il ne faisait jamais mieux, que lorsqu'il ne faisait rien; et qu'il n'était jamais moins seul que dans la solitude! »

Qui peut, en effet, croire sérieusement que Denys, lorsqu'il fut parvenu, par mille efforts, à ravir à ses concitoyens leur liberté, avait accompli une plus grande œuvre qu'Archimède, lorsque, sans qu'il ait paru rien faire, ce globe céleste dont nous parlions tout-à-l'heure, fut sorti de ses mains? Aux yeux de quel homme, ceux qui, dans une place et au milieu de la foule, ne trouvent personne auquel il leur soit doux de parler, ne sont-ils pas plus réellement seuls, que celui qui, sans témoins, s'entretient avec lui-même;

---

mutile même la première phrase, dont le sens reste pourtant assez visible. Il est à croire qu'après quelques autres phrases, Scipion, reprenant la parole, expliquait sa pensée sur les études astronomiques, dans leur rapport avec la contemplation de la puissance céleste; ce qui le conduisait à l'admirable passage que l'on lit dans le texte.

ferre[1]. Quod autem imperium, qui magistratus, quod regnum potest esse præstantius, quàm despicientem omnia humana, et inferiora sapientiâ ducentem, nihil unquam nisi sempiternum et divinum animo volutare? cui persuasum sit, appellari cæteros homines, esse solos eos[2] qui essent politi propriis[3] humanitatis artibus? Ut mihi Platonis illud, seu quis dixit alius, perelegans esse videatur; quem cùm ex alto ignotas ad terras tempestas et in desertum littus detulisset, timentibus cæteris propter ignorationem locorum, animadvertisse dicunt in arenâ geometricas formas quasdam esse descriptas; quas ut vidisset, exclamavisse ut bono essent animo; videre enim se hominum vestigia: quæ videlicet ille non ex agri consiturâ, quam cernebat, sed ex doctrinæ indiciis interpretabatur[4]. Quam ob rem, Tubero, semper mihi et doctrina et eruditi homines et tua ista studia placuerunt.

---

[1] Cod. *ecferre* pro *efferre*. Contradicit autem Scaurus p. 2260, qui mavult geminare *ff*, quamquam aliter quosdam putavisse non negat.

[2] Cod. *solos deos*, sed mox expuncta *d*; erat autem facienda *s* ex *d*.

[3] Codex *propris*, non *propriis*.

[4] Cod. *interpræetabatur*, quod verbum cum diphthongo passim occurrit in antiquis codicibus, prosodiâ invitâ. Error inde fluxisse videtur quod *p* significat *præ* et *pre*: librarii autem de more notas male vel intellexerunt vel pronunciaverunt.

ou assiste à la confidence des hommes les plus sages, en se nourrissant du charme de leurs inventions et de leurs écrits? Peut-on imaginer quelqu'un, ou plus riche que celui auquel il ne manque rien de ce que demande la nature; ou plus puissant que celui qui atteint le terme de tous ses vœux; ou plus heureux que celui qui est affranchi de toute agitation de l'âme; ou plus affermi dans son bonheur, que celui qui peut, suivant l'expression commune, emporter avec lui tout ce qu'il possède, même dans un naufrage? Et quel pouvoir, quelle magistrature, quelle royauté peuvent être préférables à une sagesse qui, gardant de haut tous les biens terrestres, et les voyant au-dessous d'elle, ne roule incessamment dans ses pensées rien que d'éternel et de divin, et demeure persuadée que le nom d'homme se prend vulgairement, mais qu'il n'y a d'hommes en effet que par la culture des connaissances, attribut personnel de l'humanité?

C'est en ce sens qu'un mot de Platon, ou peut-être de quelque autre philosophe, me paraît fort heureux. La tempête ayant jeté son vaisseau vers des terres inconnues et sur une plage déserte, au milieu de la crainte que l'ignorance des lieux inspirait à ses compagnons, il aperçut, dit-on, des figures de géométrie que l'on avait tracées sur le sable, et s'écria aussitôt, qu'il fallait avoir bonne espérance, puisqu'il avait vu des vestiges d'hommes: interprétation qu'il tirait, vous le voyez, non de la culture des campagnes, mais de la vue de ces signaux de la science.

XVIII. Tum Lælius : Non audeo quidem, inquit, ad ista, Scipio, dicere; neque tam te aut[1] Philum aut Manilium. . . . .

. . . . . in ipsius paterno genère fuit noster ille amicus, dignus huic ad imitandum,

Egregie cordatus homo catus Ælius[2] Sextus;

qui egregie cordatus et catus fuit et ab Ennio dictus est, non quòd ea quærebat quæ nunquam inveniret, sed quòd ea respondebat, quæ eos, qui quæsissent, et curâ et negotio solverent : cuique contra Galli studia disputanti in ore semper erant[3] illa de Iphigeniâ Achillis[4];

Astrologorum signa in cœlo quid sit[5] observat : Jovis[6]
Cùm capra aut nepa[7] aut exoritur nomen aliquod belluarum.
Quod est ante pedes nemo spectat; cœli scrutantur plagas.

---

[1] Cod. primâ manu pro *aut* habet *quám;* quæ lectio sententiam contrariam et improbabilem faceret. Itaque secunda manus delevit tres litteras *q u m*, ac superposuit *ut*, ita ut fieret *aut*.

[2] Ita cod. pro *Æliu*.

[3] Codex *erat*, non *erant*.

[4] Cod. *Achilles*.

[5] Ita cod.

[6] Cod. perspicue habet *observationis*, quicum satis congrueret præcedens *quid sit*. Verumtamen ego ausus sum facere *observat Jovis*. Ovidius Fast. V. III.-*prima mihi nocte videnda-stella est in cunas officiosa Jovis.-Nascitur oleniæ signum pluviale capellæ*.

[7] In codice scribitur *nlupa*, obscurata est tamen *u*, et *l* videtur

Aussi, Tubéron, pour ma part, j'ai toujours aimé et la science et les hommes savans, et vos doctes recherches.

XVIII. Lælius prenant alors la parole : Je n'ose, Scipion, répondre à cela ; je n'ai pas la hardiesse d'attaquer, ou vous, ou Manilius, ou Philus. Nous avons eu, dans la famille de Tubéron, un ami qui pourrait lui servir de modèle,

Un vieux Romain, Sextus, le sage et l'avisé.

Sage et avisé il fut en effet, et bien nommé par Ennius, non qu'il cherchât ce qu'il n'aurait pu trouver ; mais parce qu'il savait faire aux curieux des réponses qui devaient les tirer de peine et d'embarras. C'était lui qui, raisonnant contre les études astronomiques de Gallus, avait toujours à la bouche ces paroles d'Achille, dans Iphigénie :

Ces chercheurs d'avenir, astrologues, devins,
Follement entêtés de leurs présages vains,
Des signes étoilés, de la Chèvre et de l'Ourse,
Attendent le retour, interrogent la course :
Ils ne savent point voir ce qu'ils ont sous les yeux,
Et se flattent de lire en l'abîme des cieux.[1]

Il disait encore, car je l'écoutais souvent et avec

[1] Je dois cette traduction à mon collègue M. ANDRIEUX, poëte et professeur si distingué, classique par son style comme par ses leçons.

Atque idem, multum enim illum audiebam et libenter, Zethum illum Pacuvii nimis inimicum doctrinæ esse dicebat: magis eum delectabat Neoptolemus Ennii, qui se ait philosophari[1] velle, sed paucis; nam omnino haud placere. Quòd si studia Græcorum vos tanto opere delectant, sunt alia liberiora et transfusa latius, quæ vel ad usum vitæ vel etiam ad ipsam rem publicam conferre possumus. Istæ quidem artes, si modo aliquid, valent ut paulum acuant et tanquam irritent ingenia puerorum, quo facilius possint majora discere.

XIX. Tum Tubero: Non dissentio a te, Læli; sed, quæro, quæ tu esse majora intelligis[2]? *L.* Dicam mehercule[3], et contemnar a te fortasse, cùm tu ista cælestia de Scipione quæsieris[4]; ego autem hæc, quæ videntur ante oculos, esse magis putem

---

inflexa in *e*. Est autem prorsus insignis hæc scriptura, quæ innuit varias lectiones duas *nepa* et *lupa*; quæ varietas eadem occurrit apud Tullium etiam Nat. D. III. 16: *singulas enim stellas numeras deos, eosque aut beluarum nomine appellas, ut capram, ut lupam.* Ibi vero Ursinus aliique critici observant, non sine codicum auctoritate, legendum esse *nepam*, non *lupam*; præsertim cùm *lupæ* signum cæleste nullum sit. *Nepæ* signum apud Cic. in Arateis.

[1] Cod. *filosofari.*

[2] Cod. primâ manu *intellegas*; sed secundâ factum *intellegis*. Utramlibet lectionem eruditi amplectantur.

[3] Cod. *hercule*; mox superadditum *me*.

[4] Cod. *quesieris*.

plaisir, que Zethus, dans la pièce de Pacuvius, était trop ennemi de la science. Il goûtait davantage le Néoptolême d'Ennius, qui dit quelque part, qu'il veut de la philosophie, mais sobrement; et sans s'y livrer tout entier. Si les études des Grecs ont tant de charmes pour vous, il en est d'autres, plus libres et plus communicatives, que nous pouvons appliquer à l'usage de la vie, ou même à la chose publique. Quant à ces sciences abstraites, leur utilité, si elles peuvent en avoir, sera d'exciter, et, pour ainsi dire, d'agacer l'esprit de l'enfance, pour lui rendre plus faciles de plus importantes études.

XIX. *Tubéron*. Je ne m'éloigne pas de votre opinion, Lælius; mais quelles sont, je vous prie, ces études que vous supposez plus importantes? — *Lælius*. Je le dirai, et m'exposerai peut-être à vos dédains, puisque c'est vous qui avez interrogé Scipion sur ces objets célestes; et que moi, je crois les choses qui sont devant nos yeux, plus faites pour occuper nos recherches[1]. En effet, d'où vient que le

---

[1] Cette digression scientifique, un peu longue pour des lecteurs modernes, précisément parce qu'elle n'est pas assez savante, se termine enfin, et nous arrivons, par une transition ingénieuse et naturelle, au véritable sujet du dialogue. On pourra sans doute traiter de hors-d'œuvre tout le morceau qui précède. On peut y reconnaître aussi la manière de Platon, et cette marche irrégulière, ces fréquens détours par lesquels l'élève de Socrate imite l'allure des entretiens familiers. Cicéron, ordinairement plus méthodique, est par cela même moins naturel et moins varié. Nous n'oserons pas lui reprocher, cette fois, d'avoir reproduit toute la liberté de son modèle. Sous un autre point de vue, nous avons indiqué l'intérêt qui s'attache

quærenda. Quid enim mihi L. Pauli nepos, hoc avunculo, nobilissimâ in familiâ atque in hâc tam clarâ re publicâ natus, quærit quomodo duo soles visi sint, non quærit cur in unâ republicâ duo senatus, et duo pæne jam populi sint? Nam, ut videtis, mors Tiberii Gracchi, et jam [1] ante tota illius ratio tribunatus divisit populum unum in duas partes: obtrectatores autem et invidi Scipionis [2] initiis [3] factis a P. Crasso et Appio Claudio, tenent nihilo minus illis mortuis senatus alteram partem dissidentem a nobis, auctore Metello et P. Mucio: neque hunc, qui unus potest, concitatis sociis [4] et nomine latino, fœderibus violatis, triumviris seditiosissimis aliquid quotidie novi moventibus, bonis viris locupletibus perturbatis [5] his tam periculosis rebus subvenire patiuntur. Quam ob rem, si me audietis, adolescentes, solem alterum ne metueritis; aut enim nullus esse potest; aut sit sane, ut visus [6] est, modo ne sit molestus; aut

---

[1] Ita malo legere quàm *etiam*.

[2] Cod. *Scipiis*; sed videtur superadditum *on*. Item scriptem *invidis*, mox deleta *s*. Si legas *Scipionis*, vox *invidi* est substantiva. Factionem adversam Scipionibus memorat Livius XXXVIII. 55.

[3] Cod. *initionis*; sed mox expunctæ litteræ *on*. Nimirum librarius quod detraxerat priori verbo, adjunxit posteriori. Hujusmodi metatheses aliquot aliæ inferius recurrent.

[4] Cod. *socis* pro *sociis*.

[5] Cod. *pertubatis*; sed mox superaddita *r*.

[6] Ita emendatur secundâ manu codex, cum primâ esset *ut sius*.

fils de Paul Emilien, le neveu d'Emilien, l'enfant d'une si noble famille et d'une si glorieuse république, s'inquiète de l'apparition de deux soleils, et ne cherche point quelle cause nous montre aujourd'hui dans un seul gouvernement, deux sénats et presque deux peuples en présence? Car, vous le voyez, la mort de Tibérius Gracchus, et auparavant, tout le système de son tribunat, a divisé la nation en deux parties. Les calomniateurs et les ennemis de Scipion, soulevés d'abord par P. Crassus[1] et Appius Claudius, persévèrent, depuis la mort de ces deux chefs, à maintenir contre nous la scission d'une moitié du sénat, sous l'influence de Metellus et de Mucius; et l'homme qui, seul, pourrait tout dans ce mouvement des alliés et des Latins vers la révolte, parmi les traités rompus, en présence des triumvirs factieux, remuant chaque jour quelque intrigue nouvelle, au milieu de la consternation des riches et des bons citoyens; ils ne lui permettent pas de prêter secours à nos périls. Aussi, jeunes gens, si vous m'en croyez, ne redoutez pas ce phénomène d'un second soleil; car, ou il ne peut exister; ou il peut exister, comme on l'a vu, sans être fâcheux pour nous; ou, de quel-

---

à ces excursions, qu'un esprit tel que celui de Cicéron a besoin d'essayer sur toutes les parties des connaissances humaines.

[1] Cicéron, qui, dans ses ouvrages, a tantôt loué, tantôt blâmé l'entreprise des Gracches, parle ailleurs de ce P. Crassus comme ayant été, avec son frère Mucius Scævola, le conseiller de Tiberius Gracchus, et l'inspirateur des lois agraires; et il lui donne, en cet endroit même, le titre d'homme très-sage et très-illustre. *Acad.* IV. 5.

scire istarum rerum nihil[1]; aut etiamsi maxime sciemus, nec meliores ob eam scientiam nec beatiores esse possumus: senatum vero et populum ut unum habeamus, et fieri potest; et permolestum est nisi fit; et secus esse scimus: et videmus, si id effectum sit, et melius nos esse victuros et beatius.

XX. Tum Mucius: Quid esse igitur censes, Læli, discendum nobis, ut istud efficere possimus ipsum quod postulas? — *L.* Eas artes quæ efficiant ut usui civitati simus: id enim esse præclarissimum sapientiæ munus maximumque virtutis vel documentum vel officium puto. Quam ob rem ut hæ feriæ nobis ad utilissimos rei publicæ sermones potissimum conferantur, Scipionem rogemus, ut explicet quem existimet esse optimum statum civitatis. Deinde alia quæremus: quibus cognitis, spero nos ad hæc ipsâ viâ perventuros; earumque rerum rationem, quæ nunc instant, explicaturos.

XXI. Cùm id et Philus et Manilius et Mummius admodum adprobavissent[2]. [3]. . . . .

---

[1] Nempe *possumus*, quod verbum paulo post sequitur; nisi mavis subintelligere *interest*.

[2] Cod. primâ manu *adprova....* secundâ *adproba....*

[3] Nullum est exemplum; quasi alius assimulare rem publicam. *Diomedes lib. I.* — Quare, si placet, deduc orationem tuam de cœlo ad hæc cituma. *Nonius*, *voc.* cituma *et voc.* deductum.

que manière qu'il existe, nous sommes hors d'état d'en rien connaître; ou, lors même que nous en aurions la plus parfaite intelligence, ce savoir ne nous rendrait ni plus sages, ni plus heureux. Mais qu'il n'existe qu'un peuple, qu'un sénat, c'est chose possible : c'est chose fâcheuse, si elle n'est pas; c'est une chose, enfin, dont le contraire est connu de nous; et dont la réalité, nous le voyons bien, nous ferait vivre avec plus de sagesse et de bonheur.

XX. — A votre avis, dit alors Mucius, que nous faut-il donc apprendre, pour être à portée de faire ce que vous demandez? — *LÆLIUS.* Les sciences qui ont pour effet de nous rendre utiles à la république; car c'est là, je pense, le plus glorieux bienfait de la sagesse, et le plus grand témoignage de la vertu, comme son plus grand devoir. Ainsi, afin de consacrer ces jours de fête aux entretiens qui peuvent être le plus profitables à l'Etat, prions Emilien de nous développer quelle est, à ses yeux, la meilleure forme de gouvernement; ensuite, nous passerons à d'autres points, dont la connaissance nous ramènera, j'espère, au sujet du moment, et nous expliquera les causes des dangers qui nous menacent aujourd'hui.

XXI. Philus, Manilius et Mummius approuvèrent fort cette idée.[1] . . . .

[1] Il manque ici deux pages, dans lesquelles, peut-être, Scipion exprimait-il une excuse à laquelle ses amis répondaient par de nouvelles instances. On voit, en effet, dans la suite du texte, que Lælius

. . . .

. . . . . . non solum ob eam causam fieri volui, quod erat æquum[1] de re publicâ potissimum principem rei publicæ dicere; sed etiam quod memineram, persæpe te cum Panætio disserere solitum coram Polybio duobus græcis[2] vel peritissimis rerum civilium; multaque colligere ac docere, optimum longe statum civitatis esse eum quem majores nostri nobis reliquissent. Quâ in disputatione quoniam tu paratior es[3]; feceris, ut etiam pro his dicam, si de re publicâ quid sentias explicâris, nobis gratum omnibus.

XXII. Tum ille: Non possum equidem dicere me ullâ in cogitatione acrius aut diligentius solere versari, quàm in istâ ipsâ quæ mihi, Læli, a te proponitur. Etenim cùm in suo quemque opere artificem, qui quidem excellat, nihil aliud cogitare, meditari, curare videam, nisi quo sit in illo genere melior[4], ego cùm mihi sit unum opus hoc a parentibus majoribus meis relictum, procuratio atque administratio

---

[1] Cod. *æcum* pro *æquum*. Lectio exemplis aliis non caret, ut olim notavi ad fragmenta or. pro Tullio cap. III.

[2] Cod. *vel græcis;* sed vox *vel* fortasse expuncta est.

[3] Cod. primâ manu *parationes;* secundâ vero substituta *r* pro *n*. Et quidem ego lego *paratior es*, non *paratiores*, et ante *feceris* interpungo.

[4] Ita cod. primâ manu; secundâ vero superaddita *i* ita ut sit *meliori*, quæ lectio parum est probabilis.

Lælius. . . . . . . J'ai insisté pour cela, d'abord parce qu'il était juste que, sur la république, le premier citoyen de la république parlât de préférence : de plus, je me souviens que vous aviez coutume de discuter avec Panetius et devant Polybe, deux Grecs fort instruits dans les questions politiques ; et que vous établissiez, par beaucoup de particularités et de raisonnemens, l'excellence de notre constitution sociale, telle que nous l'avons reçue de nos aïeux. Préparé comme vous l'êtes sur ce sujet, si vous voulez donc nous exposer votre pensée touchant la république, (je parle ici pour nos amis), vous nous ferez plaisir à tous.

XXII. Scipion reprenant alors : Je puis dire qu'il n'est aucun sujet de méditation, où mon esprit se porte habituellement avec plus d'ardeur et de soin que celui même, Lælius, qui m'est en ce moment proposé par vous ; et en effet, lorsque dans chaque profession, tout artisan, j'entends celui qui se distingue, ne rêve, ne médite, ne travaille qu'au moyen d'obtenir la supériorité dans son art, moi, dont l'œuvre unique, à l'exemple de mon père et de mes ancêtres, doit être la défense et l'administration de l'état, ne serais-je pas, de mon propre aveu, plus in-

---

a repris la parole, et qu'il presse son illustre ami de leur expliquer ces grandes questions que seul il a le droit de bien juger. Le savant éditeur de Rome a cru devoir rapporter à cette lacune deux parcelles de phrase qui étaient citées par les grammairiens comme appartenant au premier livre du traité *de la République*, et dont la place probable ne pourrait être assignée à nulle autre partie de ce même

rei publicæ, non me inertiorem [1] esse confitear quàm opificem quemquam, si minus in maximâ arte, quàm illi in minimis, operæ consumpserim [2]? Sed neque his contentus sum, quæ de istâ consultatione scripta nobis summi ex Græciâ sapientissimique homines [3] reliquerunt, neque ea quæ mihi videntur, anteferre illis audeo. Quam ob rem peto a vobis, ut me sic audiatis neque ut omnino expertem græcarum rerum, neque ut eas nostris in hoc præsertim genere anteponentem; sed ut unum e togatis patris diligentiâ non inliberaliter institutum, studioque discendi a pueritiâ incensum, usu tamen et domesticis præceptis multo magis eruditum quàm litteris.

XXIII. Hîc Philus: Non hercule, inquit, Scipio, dubito quin tibi ingenio præstiterit nemo, usu quidem in re publicâ rerum maximarum facile omnes viceris: quibus autem studiis semper fueris tenemus. Quam ob rem si, ut dicis, animum quoque contulisti in istam rationem et quasi artem, habeo maximam gratiam Lælio: spero enim multo uberiora fore

---

[1] Cod. primâ manu *inritiorem*; secundâ *inertiorem*.

[2] Cod. *consumscrint*. Ego vero vix dubito quin Cicero scripserit *consumserim*.

[3] Cod. primâ manu *hominis*; sed recte secundâ *homines* propter casum nominativum.

dolent qu'un ouvrier vulgaire, si je donnais au plus noble des arts moins de peine et de soins qu'ils n'en mettent aux plus obscurs métiers? Au reste, d'une part, je ne suis point satisfait des choses que nous ont laissées sur cette question les hommes les plus grands et les plus sages de la Grèce; et de l'autre, je n'ose préférer mes propres vues aux leurs. Ainsi, je vous prie, ne me regardez ni comme tout-à-fait étranger aux lettres grecques, ni comme disposé à leur accorder, surtout en ce genre, la prééminence sur les nôtres. Voyez plutôt en moi un de nos Romains élevé, par les soins de son père [1], avec le goût, peut-être, des études libérales, passionné, dès l'enfance, du désir d'apprendre, mais en tout formé par l'expérience et les leçons domestiques, beaucoup plus que par les livres.

XXIII. Philus dit alors: je ne doute pas que, pour le génie naturel, personne ne vous soit supérieur, et que pour l'expérience des plus grandes choses en fait de gouvernement, vous ne l'emportiez facilement sur tous les autres. Nous savons, d'ailleurs, quelles furent toujours vos études; et si, comme

livre. Nous respectons cette superstitieuse exactitude; mais le premier de ces imperceptibles fragmens donne à peine un sens. Il signifie peut-être: « Un autre pourrait-il, mieux que vous, concevoir « un type de gouvernement? » L'autre phrase est une instance nouvelle adressée à Scipion: « Veuillez faire descendre vos discours « de cette sphère céleste à notre monde d'ici-bas. »

[1] « Après la défaite de Persée, dit Pline, Paul Emile ayant demandé aux Athéniens de lui envoyer leur philosophe le plus estimé,

quæ a te dicentur, quàm illa quæ a Græcis nobis scripta sunt omnia. Tum ille: Permagnam tu quidem expectationem, quod onus est ei qui magnis de rebus dicturus est gravissimum, imponis orationi meæ. Et Philus: Quamvis sit magna, tamen eam vinces, ut soles: neque enim est periculum, ne te de re publicâ disserentem deficiat oratio.

XXIV. Hic Scipio: Faciam quod vultis, ut potero, et ingrediar in disputationem eâ lege, quâ credo omnibus in rebus disserendis utendum esse, si errorem velis tollere, ut ejus rei de quâ quæretur[1] si nomen quod sit conveniat, explicetur quid declaretur eo nomine: quod si convenerit, tum demum decebit ingredi in sermonem: nunquam enim quale sit illud, de quo disputabitur, intelligi poterit, nisi quod[2] sit, fuerit intellectum prius. Quare quoniam de re publicâ quærimus, hoc primum videamus quid sit id ipsum quod quærimus. Cùm adprobavisset Lælius; nec vero, inquit Africanus, ita disseram de re tam inlustri tamque notâ, ut ad illa elementa revolvar, quibus uti docti homines his in rebus solent, ut a primâ congressione maris et feminæ, deinde a progenie[3] et cognatione ordiar; verbisque quid sit et

[1] Ita cod. secundâ manu; at primâ *quæritur*.
[2] Ita cod. non *quid*.
[3] Cod. *progeniæ*.

vous le dites, vous avez également porté votre esprit vers ces spéculations, vers cette science de la politique, je remercie beaucoup Lælius; car j'ai l'espérance que vos idées sur ce sujet seront bien plus fécondes que tout ce que les Grecs en ont écrit pour nous. Scipion reprit : Vous appelez une grande attention sur mon discours; et c'est le fardeau le plus pénible pour qui va traiter un sujet difficile. — *Philus.* Quelle que soit cette difficulté, vous la vaincrez, suivant votre habitude, et il n'est pas à craindre que vous, Scipion, parlant de la république, les expressions vous manquent.

XXIV. *Scipion.* Je ferai ce que vous voulez, de mon mieux; et en commençant je me prescrirai la règle que l'on doit, à mon avis, observer dans toute discussion si l'on veut éviter l'erreur : c'est lorsque l'on est d'accord sur la dénomination de l'objet discuté, d'expliquer nettement ce qu'elle signifie; et, si les esprits sont fixés sur ce point, d'entrer aussitôt en matière : car jamais on ne pourra comprendre quels sont les élémens de la chose sur laquelle on discute, si l'on n'a d'abord compris ce qu'elle est. Ainsi, puisque nos recherches portent sur la république, voyons d'abord quel est cet objet que nous cherchons.

---

pour élever ses enfans, et un peintre non moins habile pour retracer son triomphe, les Athéniens choisirent Métrodore, en promettant que seul il remplirait ce double vœu avec une égale supériorité; et Paul Emile en jugea de même. » On voit par là que cette glorieuse maison de Paul Emile, où naquit Scipion Emilien, avait dû lui offrir une école de science comme de vertu.

quot modis[1] quidque dicatur definiam sæpius : apud prudentes enim homines et in maximâ re publicâ summâ cum gloriâ belli domique versatos cùm loquar, non committam ut sit inlustrior illa ipsa res, de quâ disputem, quàm oratio mea : nec enim hoc suscepi ut tamquam magister persequerer omnia : neque hoc polliceor me effecturum, ut ne qua particula in hoc sermone prætermissa sit. Tum Lælius : Ego vero istud ipsum genus orationis quod polliceris exspecto.

XXV. Est igitur, inquit Africanus, res publica res populi; populus autem non omnis hominum coetus quoquo modo congregatus, sed coetus multitudinis juris consensu et utilitatis communione sociatus. Ejus autem prima causa coeundi est non tam imbecillitas quàm naturalis quædam hominum quasi congregatio : non est enim singulare nec solivagum genus hoc; sed ita generatum, ut ne in omnium quidem rerum affluentiâ[2]. . . . .

---

[1] Cod. *commodis;* sed mendum putavi pro *cot modis*; *cot* autem pro *quot*, ut *cotidie* pro *quotidie*.

[2] Quid est res publica, nisi res populi? Res ergo communis, res utique civitatis. Quid est autem civitas, nisi multitudo hominum in quoddam vinculum reducta concordiæ? Apud eos enim ita legitur: « Brevi multitudo dispersa atque vaga, concordiâ civitas facta erat. » (*Augustinus*, epist. CXXXVIII. 10.)

Lælius fit un signe d'approbation ; et Scipion poursuivant : je n'adopterai pas, dit-il, sur une chose si claire et si connue, ce système de discussion qui remonte aux premières origines, comme le font ordinairement nos savans, de manière à reprendre les faits à partir du premier rapprochement des deux sexes, pour passer ensuite à la première naissance et à la formation de la première famille, et pour définir vingt fois chaque fait et chacune de ses variétés. En effet, parlant à des hommes instruits, et qui se sont mêlés avec gloire à toutes les transactions militaires et civiles d'une puissante république, je n'aurai pas le tort de faire que la chose dont je raisonne, soit par elle-même plus claire que mon explication. Car je ne me suis pas chargé de suivre magistralement la question dans tous ses points ; et je ne m'engage pas à ne laisser échapper aucun détail.—*LÆLIUS*. Pour moi, j'attends de vous précisément ce que vous promettez.

XXV. Eh bien ! dit Scipion, la chose publique est la chose du peuple ; un peuple n'est pas toute aggrégation d'hommes formée de quelque manière que ce soit ; mais seulement une réunion cimentée par un pacte de justice et une communauté d'intérêts. La première cause pour se réunir, est moins dans la faiblesse de l'homme, que dans l'esprit d'association qui lui est naturel. Car l'espèce humaine n'est pas une race d'individus isolés, errans, solitaires ; elle naît avec une disposition qui, même dans l'abon-

. . . .

XXVI. . . . quædam quasi semina; neque reliquarum virtutum, nec ipsius rei publicæ repperiatur[1] ulla institutio. Hi cœtus igitur hâc, de quâ exposui, causâ instituti sedem primum certo loco domiciliorum causâ constituerunt; quam cùm locis manuque sæpsissent[2], ejusmodi conjunctionem tectorum oppidum vel urbem appellaverunt, delubris distinctam spatiisque communibus. Omnis ergo populus, qui est talis cœtus multitudinis qualem exposui; omnis civitas[3], quæ est constitutio populi; omnis res publica, quæ ut dixi populi res est, consilio quodam regenda est, ut diuturna sit. Id autem consilium primum semper ad eam causam referendum est, quæ causa genuit civitatem. Deinde aut uni tribuendum est; aut delectis[4] quibusdam; aut suscipiendum est multitudini atque omnibus. Quare cùm penes unum est omnium summa rerum, regem illum unum vocamus, et regnum ejus rei publicæ statum. Cùm autem est

---

[1] Ita cod. Vide quæ infra II. 8 dicemus in voce *reccidisset*.

[2] Ita cod. cum diphthongo.

[3] Cod. *civitatis* primâ manu; sed secundâ emendatum *civitas*.

[4] Cod. habet *adjectis* pro *aut delectis*; quamquam emendationis indicia in membranis apparent. Et quidem paulò post codex habet *delectos* non *adjectos*.

dance de toutes choses et sans besoin de secours, lui rend nécessaire la societé des hommes.[1] . . .

. . . .

XXVI. Il faut supposer ces germes originels, car on ne trouverait nulle convention première, qui ait institué ni les autres vertus, ni même l'état social. Ces réunions, formées par le principe dont j'ai parlé, établirent d'abord leurs habitations dans un lieu fixe, choisi pour la demeure commune : l'ayant fortifiée par l'avantage de la position et par des travaux, ils appellèrent forteresse ou ville cet assemblage de maisons, entremêlé de temples et de places destinées à l'usage public. Or, tout peuple, c'est-à-dire toute réunion d'une multitude aux conditions que j'ai posées ; toute cité, c'est-à-dire, toute constitution particulière d'un peuple, toute chose publique enfin, et par là j'entends comme je l'ai dit, la chose du peuple, a besoin, pour se maintenir durable, d'être régie par une autorité intelligente[2]. Cette autorité doit toujours se rapporter avant tout, au premier principe qui a produit la cité. Ensuite, il faut qu'elle soit placée ou dans la main d'un seul, ou dans quelques mains choisies ; ou qu'elle soit prise par la mul-

---

[1] On doit bien regretter la lacune que présente ici le manuscrit. Elle nous enlève un développement précieux, où Cicéron établissait sans doute la force originelle de cet instinct social, que l'éloquent Rousseau n'a combattu que par des sophismes, dans le *Discours sur l'inégalité des conditions*.

[2] Cicéron est ici bien supérieur à l'anglais Hobbes, à ce dur partisan du despotisme, qui faisait résulter tout état social de la peur

penes delectos, tum illa civitas optimatium[1] arbitrio regi dicitur. Illa autem est civitas popularis, sic enim appellant, in quâ in populo sunt omnia. Atque horum trium generum quodvis, si teneat illud vinculum[2], quod primum homines inter se rei publicæ causâ societate[3] devinxit; non perfectum illud quidem neque meâ sententiâ optimum, sed tolerabile tamen, et aliud alio possit esse præstantius. Nam vel rex æquus[4] ac sapiens; vel delecti ac principes cives; vel ipse populus, quamquam id est minimè probandum, tamen nullis interjectis iniquitatibus aut cupiditatibus, posse videtur aliquo esse non incerto statu.

XXVII. Sed et in regnis nimis expertes sunt cæteri communis juris et consilii: et in optimatium dominatu vix particeps libertatis potest esse multitudo, cùm omni consilio communi ac potestate careat: et cùm omnia per populum geruntur, quamvis justum atque moderatum, tamen ipsa æquabilitas est iniqua, cùm habet nullos gradus dignitatis. Itaque si Cyrus ille Perses justissimus fuit sapientissimusque rex,

---

[1] De hâc terminatione sic Martianus lib. III, cap. de Analogiâ: *Optimatium dicimus, quia accusativus pluralis i litteram habet, ut hos vel has optimatis; quamvis veteres optimatum dixerunt.*

[2] Cod. primâ manu *vinclum*, ut cap. III. Hîc tamen secunda manus fecit *vinculum*.

[3] Cod. *societatem*, sed *m* deinde deleta fuit.

[4] Cod. *æcus*. Recole superius cap. XXI.

titude, par l'universalité. Ainsi, lorsque la direction de toutes choses dépend d'un seul, nous appelons cet individu roi, et cette forme de constitution politique, royaume. Lorsque la souveraineté dépend d'un petit nombre choisi, on dit que c'est une cité soumise à la volonté de l'aristocratie. Enfin, l'état populaire, car telle est l'expression usitée, est celui où toute chose réside dans le peuple; et si le lien qui a primitivement réuni les hommes en société pour un motif d'intérêt public, se conserve dans sa force, chacune de ces formes de gouvernement est, je ne dirai pas parfaite, ni même bonne à mon avis, mais tolérable et susceptible d'être préférée l'une à l'autre. En effet, soit avec un roi juste et sage, soit avec une élite de citoyens éminens, soit avec le peuple lui-même, bien que cette supposition paraisse la moins favorable, il peut, sauf quelques injustices et quelques passions jetées à la traverse, s'établir un état de choses assez régulier.

XXVII. Mais dans la monarchie, tout ce qui n'est pas le monarque est trop dépouillé de droit et de pouvoir public. Sous la domination aristocratique, la multitude participe à peine à la liberté, étant privée de toute puissance et de toute délibération publique; et

---

et de la force. Quel malheur que ces beaux principes de philosophie politique, exposés par Cicéron, nous arrivent tronqués et incomplets! Mais on admire, et on a reçu avec reconnaissance, cette statue antique si mutilée, et pourtant si belle, qu'un voyageur a récemment apportée de la Grèce.

tamen mihi populi res; ea enim est, ut dixi antea, publica; non maxime expetenda fuisse illa videtur, cùm regeretur unius nutu. Ac modo si Massilienses nostri clientes per delectos et principes cives summâ justitiâ reguntur, inest tamen in eâ conditione populi similitudo quædam servitutis. Si Athenienses quibusdam temporibus, sublato areopago [1], nihil nisi populi scitis ac decretis agebant; quoniam distinctos dignitatis gradus non habebant, non tenebat ornatum suum civitas.

XXVIII. Atque hoc loquor de tribus his generibus rerum publicarum non turbatis atque permixtis, sed suum statum tenentibus. Quæ genera primum sunt in iis singula vitiis, quæ ante dixi: deinde habent perniciosa alia vitia; nullum est enim genus illarum rerum publicarum, quod non habeat iter ad finitimum quoddam malum præceps ac lubricum. Nam illi regi, ut eum potissimum nominem, tolerabili, aut si vultis [2], etiam amabili Cyro, subest ad immutandi animi licentiam crudelissimus ille Phalaris, cujus in similitudinem dominatus unius proclivi cursu

---

[1] Cod. *areopogo*, sine ullâ emendatione. Mutandam censui lectionem propter nominis nimiam celebritatem, quæ librarii mendum coarguere videtur. Cæterum vulgari illi *areopagi* etymologiæ fidem derogat Varro apud Augustinum Civ. D. XVIII. 10.

[2] Cod. *voltis* pro *vultis*.

dans les états où le peuple fait tout, en le supposant juste et modéré, l'égalité même devient une injuste inégalité, en ce qu'elle ne souffre aucun degré d'honneur. Aussi, que Cyrus ait été le plus juste et le plus sage des rois, je ne trouve pas pour cela fort désirable *cette chose du peuple* (telle est, je l'ai dit, ma définition de la chose publique), qui dépendait du coup d'œil d'un seul homme. Et maintenant, si les Marseillais, nos cliens, sont gouvernés avec la plus grande justice par quelques citoyens principaux, il y a toujours dans cette condition d'un peuple, je ne sais quelle apparence de servitude. Enfin, si les Athéniens, à certaines époques, après avoir supprimé l'aréopage, faisaient tout par les actes et les décrets du peuple, leur république n'offrant plus alors une gradation de rangs et d'honneurs, avait perdu son plus bel ornement.

XXVIII. Et je raisonne ainsi sur ces trois formes de gouvernement, en les concevant, non pas désordonnées et confondues, mais dans leur situation fixe et régulière. Ces trois formes, en effet, ont d'abord, chacune en soi, les défauts que j'ai désignés; puis elles ont d'autres défauts encore qui sont cause de ruine. Car il n'existe aucune de ces formes de gouvernement, qui n'ait son passage glissant et rapide vers un fléau voisin. Après ce roi tolérable, pour me servir de l'expression la plus juste, ou même si vous le voulez, après ce roi digne d'amour, Cyrus enfin, je vois un barbare Phalaris, modèle odieux, dont la

et facili delabitur [1]. Illi [2] autem Massiliensium paucorum et principum administrationi civitatis finitimus est qui fuit quodam tempore apud Athenienses triginta consensus et factio. Jam Atheniensium populi potestatem omnium rerum ipsi ne alios requiramus, ad furorem multitudinis licentiamque conversam pesti . . . .

XXIX. . . . . teterrimus et ex hâc vel optimatium, vel factiosâ tyrannicâ illâ, vel regiâ, vel etiam persæpe populari [3] : itemque ex eâ genus aliquod ecflorescere ex illis, quæ ante dixi, solet : mirique sunt orbes et quasi circuitus [4] in rebus publicis commutationum et vicissitudinum : quos cum cognosse sapientis est, tum vero prospicere impendentes, *in* gubernandâ re publicâ moderantem cursum [5] atque in suâ potestate retinentem [6], magni cujusdam civis et divini pæne est viri. Itaque quartum quoddam genus rei publicæ maxime probandum esse sentio,

---

[1] Ita cod. secundâ manu; at primâ *dilabitur*.

[2] Cod. primâ manu *ille*; secundâ *illi*, quæ melior lectio est. Alioqui *ille* referas ad *finitimus*.

[3] Cod. primo casu *popularis*, malim *populari*.

[4] Ita cod. secundâ manu; at primâ *circumitus*.

[5] Cod. *cursu*, tum superaddita *m*.

[6] Cod. *retinentes*, tum deleta *s* et addita *m*.

domination d'un seul tend toujours à se rapprocher par une pente facile et naturelle. A côté de cette sage aristocratie de Marseille, se présente ce qui exista dans Athènes à une certaine époque, le complot et la faction des Trente. Enfin, pour ne pas chercher d'autres exemples, chez les Athéniens, le pouvoir illimité du peuple étant dévolu aux mains d'une multitude aveugle et effrénée, causa la ruine de ce même peuple[1] . . . .

XXIX. Le pire état de choses résulte quelquefois d'une confusion de l'aristocratie, de l'oligarchie factieuse, du pouvoir royal, et même du pouvoir populaire; et il arrive aussi que, de ces élémens divers, on voit souvent éclore une nouvelle espèce de gouvernement. Car il y a dans la constitution des états un merveilleux enchaînement, et comme des retours périodiques de changemens et de vicissitudes. Il appartient au sage de les connaître; mais en calculer l'approche, et joindre à cette prévoyance, l'habileté qui modère le cours des événemens et les retient dans sa main, c'est l'œuvre du grand citoyen, et je dirai presque de l'homme inspiré. Aussi je crois qu'une quatrième forme politique particulièrement digne d'éloges, est

---

[1] Cette dernière phrase, encore mutilée dans le texte, laisse cependant apercevoir un sens qui n'est pas douteux. La suite de ce beau développement remplissait deux pages, qui manquent au manuscrit. Cicéron nous paraît avoir résumé avec une admirable précision, et une sagesse impartiale, les avantages et les inconvéniens de chaque forme de gouvernement. Il n'est là ni républicain, ni Romain : il juge comme Montesquieu.

quod est ex his, quæ prima dixi, moderatum et permixtum tribus.

XXX. Hîc Lælius : Scio tibi ita placere, Africane; sæpe enim ex te audivi; sed tamen, nisi molestum est, ex tribus istis modis rerum publicarum velim scire quod optimum judices. Nam vel profuerit aliquid ad cog . . . .

. . . .

XXXI. . . . et talis est quæque res publica, qualis ejus aut natura aut voluntas qui illam regit. Itaque nullâ aliâ in civitate, nisi in quâ populi potestas summa est, ullum domicilium libertas habet : quâ quidem certe nihil potest esse dulcius; et quæ si æqua non est, ne libertas quidem est. Quî autem æqua potest esse omitto dicere in regno, ubi ne obscura quidem est aut dubia servitus, sed in istis civitatibus, in quibus verbo sunt liberi omnes; ferunt enim suffragia, mandant imperia, magistratus ambiuntur, rogantur; sed ea dant magis, quæ etiamsi nolint, danda sint; et quæ ipsi non habent, unde alii [1] petunt : sunt enim expertes imperii [2], consilii publici, judicii delectorum judicum; quæ familia-

[1] Cod. *ali* pro *alii*. Videtur autem in codice addita *s*; quod nec certum est, nec nisi perperam fieri puto.

[2] Ita cod. per *m* cum paulò ante sit per *n*. Ita etiam *set* et *sed*, *aput* et *apud*, et complures ejusmodi varietates.

celle qui se forme par le balancement et le mélange des trois premières que j'ai désignées.

XXX. *Lælius.* Je n'ignore pas, Scipion, que c'est là votre préférence [1]; je vous l'ai souvent entendu dire. Je n'en désire pas moins, si je ne parais pas importun, apprendre de vous quel est, de ces trois modes de gouvernement, le meilleur à vos yeux. Cela doit toujours servir pour l'examen de la question. . . . .

XXXI. . . . . [2] Chaque forme de gouvernement vaut suivant la nature et la volonté du pouvoir qui la dirige. Nulle autre société, que celle où le peuple exerce la puissance souveraine, n'est véritablement le séjour de la liberté, de cette liberté, le plus doux des biens, et qui, si elle n'est pas égale pour tous, n'est plus la liberté. Et comment peut-elle avoir ce caractère d'égalité, je ne dis pas sous la monarchie, où l'esclavage n'est ni douteux, ni déguisé, mais

[1] On doit supposer d'après ces mots que Cicéron, en attribuant à Scipion du goût pour un gouvernement mixte et un pouvoir modérateur, suivait quelque tradition généralement connue. N'oublions pas, d'ailleurs, qu'aux yeux de Cicéron, ce pouvoir modérateur existait dans le sénat; et que dès-lors Scipion souhaite moins ici une innovation politique, que le retour à l'ancienne constitution de Rome, c'est-à-dire la prééminence du consulat et de l'aristocratie.

[2] Il est évident, par les pages qui suivent, que Scipion a repris ici la parole, et qu'il expose, non pas son opinion personnelle, mais les objections des partisans de l'extrême démocratie.

rum[1] vetustatibus aut pecuniis[2] ponderantur. In libero autem populo, ut Rhodi, ut Athenis[3], nemo est civium qui . . . .

XXXII. . . . populo aliquis unus pluresve divitiores opulentioresque extitissent, tum ex eorum fastidio et superbiâ nata esse commemorant, cedentibus ignavis et imbecillis[4], et arrogantiæ divitum succumbentibus. Si vero jus suum populi teneant, negant quicquam esse præstantius, liberius, beatius: quippe qui domini sint legum, judiciorum, belli[5], pacis, fœderum, capitis uniuscujusque, pecuniæ. Hanc unam rite rem publicam, id est[6] rem populi, appellari putant. Itaque et a regum et a patrum dominatione solere in libertatem rem populi vindicari; non ex liberis populis reges requiri, aut potestatem atque opes optimatium. Et vero negant oportere indomiti populi vitio genus hoc totum liberi populi repudiari: concordi populo, et omnia referenti ad

---

[1] Cod. *familiarium;* verùm tertia *i* videtur expuncta.

[2] Cod. *pecunis* pro *pecuniis.*

[3] Ita emendatur in codice; nam primo scriptum fuit *ut Rhodii ut Athenienses.*

[4] Cod. primâ manu *invecillis;* secundâ *imbecillis.*

[5] Cod. primâ manu *velli*; secundâ *belli.*

[6] Cod. *id est rite rem publicam;* verum hæc vitiosa metathesis in ipso codice deinceps, signis superimpositis, ita emendata fuit ut nos scribimus.

même dans ces états où tous les citoyens ne sont libres que de nom ? En effet, ils donnent des suffrages, ils délèguent des commandemens ; ils sont sollicités, suppliés par les candidats aux magistratures ; mais ils donnent des choses que, bon gré malgré, il faut toujours donner ; des choses qu'ils ne possèdent pas eux-mêmes, bien que l'on vienne les chercher près d'eux. Car ils ne sont point admis au commandement, à l'exercice de l'autorité publique, au rang des juges, avantages qui se déterminent par l'antiquité des familles, ou d'après la richesse. Mais dans une nation vraiment libre, à Athènes, à Rhodes, il n'est aucun citoyen qui ne puisse parvenir à tout.

. . . .

XXXII. . . . . Suivant ces philosophes, sitôt que, chez un peuple, un ou plusieurs hommes se sont élevés par la richesse et la puissance, on a vu les priviléges naître de leurs prétentions et de leur orgueil, les timides et les faibles s'empressant de céder, et pliant sous l'orgueil des riches. Ils ajoutent qu'au contraire, si le peuple savait maintenir son droit, rien ne serait plus glorieux, plus libre et plus prospère : car il resterait alors souverain dispensateur des lois, des jugemens, de la guerre, de la paix, des traités, de la fortune et de la vie de chaque citoyen ; et ainsi seulement, à leur gré, l'état pourrait être appelé chose publique, c'est-à-dire chose du peuple. C'est par ce principe que, suivant eux, l'on voit souvent une nation remonter de la domination des patriciens

incolumitatem et ad libertatem suam, nihil esse immutabilius, nihil firmius. Facillimam autem in eâ re publicâ esse concordiam, in quâ idem conducat omnibus: ex utilitatis varietatibus, cùm aliis [1] aliud expediat, nasci discordias. Itaque cùm patres rerum potirentur, nunquam constitisse civitatis statum. Multo jam id in regnis minus, quorum [2], ut ait Ennius,

Nulla regni sancta societas nec fides est.

Quare cùm lex sit civilis societatis vinculum, jus autem legis æquale, quo jure societas civium teneri potest, cùm par non sit conditio civium? Si enim pecunias æquari non placet; si ingenia omnium paria esse non possunt; jura certe paria debent esse eorum inter se, qui sunt cives in eâdem re publicâ. Quid est enim civitas, nisi juris societas? [3]. . . . .

. . . .

[1] Cod. *alis* pro *aliis*.

[2] Ita cod. Cæterum vel *quoniam* scribendum videtur, vel in sequenti versu omittenda vox *regni*. — Nihil hîc immutandum videtur; durior est constructio, sed quam sæpe reperias, verborum numeris interpolatis, obvio tamen sensu. *Gall. interp.*

[3] In hâc paginâ pars extrema secundi laterculi cubat in mendis; repetitur scilicet prior periodus, et deinde punctis exploditur.

ou des rois, vers la liberté, et non pas de son état de peuple libre, se remettre sous le gouvernement des rois, ou sous l'influence et la protection des grands. Ils ne croient pas, d'ailleurs, que les excès d'un peuple sans frein soient un motif de repousser dans son ensemble ce caractère d'un peuple libre. Ils disent que si ce peuple est uni, et rapporte inviolablement tous ses efforts au salut et à la liberté commune, rien n'est plus fort, rien n'est plus immuable; que cette union nécessaire est très-facile dans une république combinée de manière à créer le même intérêt pour tous; et que les diversités d'intérêt, l'utilité de l'un opposée à celle de l'autre, produisent les discordes; qu'aussi, tant que le sénat avait été maître, jamais la république n'avait eu de stabilité; que cet avantage était encore plus rare dans les royautés, où, comme l'a dit Ennius,

La puissance jamais ne peut se partager.

Or, la loi étant le lien de la société civile, et le principe de la loi étant l'égalité, quel droit peut-il rester à une association de citoyens, lorsque la condition de ces citoyens n'est pas égale? Si, en effet, on n'a point voulu mettre l'égalité entre les fortunes; si on ne peut la mettre entre les esprits, au moins doit-elle exister entre les droits de ceux qui sont citoyens d'une même république. Qu'est-ce, en effet, qu'une cité, sinon un partage égal de la justice?[1] . . . .

[1] Il manque ici deux pages au manuscrit. C'était le développement

XXXIII. Cæteras vero res publicas ne appellandas quidem putant iis[1] nominibus quibus illæ sese appellari velint. Cur enim regem appellem Jovis optimi nomine hominem dominandi cupidum aut imperii singularis, populo oppresso dominantem, non tyrannum potius? tam enim esse[2] clemens tyrannus quàm rex importunus potest; ut hoc populorum intersit, utrum comi domino an aspero serviant; quin serviant quidem fieri non potest. Quo autem modo adsequi poterat Lacædemon illa tum[3] cùm præstare putabatur disciplinâ rei publicæ, ut[4] bonis uteretur justisque regibus, cùm esset habendus rex quicumque genere regio natus esset? Nam optimates[5] quidem quis ferat, qui non populi concessu, sed suis comitiis hoc sibi nomen arrogaverunt? Qui[6] enim judicatur iste optimus doctrinâ, artibus, studiis? Audio quando. . . . .

. . . .

---

[1] Ita cod. secundâ manu; at primâ *is* solitâ crasi.

[2] Cod. *tumeninesse*; quibus ex litteris unâ *n* (quam haud semel in hoc codice pro *m* vidimus) in *m* mutatâ, exsculpo *tàm enìm esse*.

[3] Vocabulum *tum* superadditum est in codice.

[4] Cod. *cum*; sed videbatur omninò scribendum *ut*.

[5] Cod. *optimatis*; de terminatione *optimatis* pro *optimates* lege Martiani locum supra relatum.

[6] Ita cod. secundâ manu; at primâ *quid*. Nonius legebat *qua*; nisi potius ipse Nonius mendosus est.

XXXIII. Quant aux autres constitutions politiques, ces philosophes ne pensent pas qu'elles méritent d'être désignées par les noms qu'elles prétendent s'attribuer. Pourquoi en effet, du nom de roi réservé à Jupiter très-bon, irais-je qualifier un homme avide de commander, de réunir en lui le pouvoir, et qui domine sur un peuple abattu? Pourquoi ne l'appellerai-je pas plutôt du nom de tyran? Car il est tout aussi facile à un tyran d'être clément, qu'à un roi d'être oppresseur. Toute la question, pour le peuple, est de servir sous un maître indulgent ou cruel; mais il ne peut pas ne pas servir. Du reste, comment Lacédémone pouvait-elle, à l'époque même de la supériorité prétendue de son institution politique, avoir des rois justes et bons, puisqu'elle recevait nécessairement pour roi l'héritier, quel qu'il fût, sorti du sang royal? Quant aux *aristocrates*, peut-on supporter des hommes se décernant eux-mêmes un tel titre, non de l'aveu du peuple, mais par leurs propres votes? Où est-il en effet parmi eux cet homme jugé le *meilleur* par la science, les talens, les travaux? [1] . . . .

---

de cette idée simple et féconde, qui fait consister la perfection de l'ordre public, non pas dans un nivellement chimérique de rangs et de fortunes; non pas dans le principe anti-social des lois agraires, mais dans l'impartialité de la loi et la jouissance, égale pour tous, de tous les droits civils.

[1] Encore une lacune... Nous ne dissimulons pas qu'il résulte, de ces interruptions désespérantes, quelque obscurité. On verra cependant,

XXXIV. . . . si[1] fortuito id faciet, tam cito evertetur, quàm navis, si e vectoribus sorte ductus ad gubernacula accesserit. Quòd si liber populus deliget quibus se committat; deligetque, si modo salvus esse vult, optimum quemque; certe in optimorum consiliis posita est civitatum[2] salus : præsertim cùm hoc natura tulerit, non solum ut summi virtute et animo præessent imbecillioribus, sed ut hi etiam parere summis velint. Verùm hunc optimum statum pravis hominum opinionibus eversum esse dicunt, qui ignoratione virtutis, quæ cùm in paucis est, tum in paucis judicatur et cernitur, opulentos homines et copiosos, tum genere nobili natos, esse optimos putant. Hoc errore vulgi cùm rem publicam opes paucorum, non virtutes, tenere cœperunt, nomen illi principes optimatum mordicus tenent, re autem carent eo nomine. Nam divitiæ, nomen, opes vacuæ consilio et vivendi atque aliis[5] imperandi modo, dedecoris plenæ sunt et insolentis superbiæ : nec ulla deformior[4] species est civitatis, quàm illa in quâ opu-

---

[1] Cod. *se fortuito;* tum factum *si*, haud fortasse deletâ *e;* quare videtur *si e fortuito*.

[2] Cod. *civitatium;* quæ terminatio confirmatur a palatinis Livii membranis, aliisque exemplis.

[5] Ita cod. *aliis;* cùm alibi plerùmque sit *alis*.

[4] Cod. *demformior;* sed *m* fortasse expuncta.

XXXIV. Si l'état choisit ses guides au hasard, il sera renversé aussi facilement qu'un vaisseau où l'on appellerait au gouvernail un des passagers désigné par le sort. Si un peuple est libre, il aura le choix de ceux auxquels il entend se confier; et s'il veut sa propre conservation, il choisira toujours les plus sages. C'est aux avis des sages que le salut des états est attaché, d'autant plus que la nature, non-seulement a donné à ces hommes supérieurs par la vertu et le génie, le talent de gouverner les faibles, mais qu'elle inspire à ceux-ci l'envie d'obéir aux hommes supérieurs. Mais l'excellence de cette combinaison est détruite, dit-on, par les faux jugemens de la foule, qui, dans l'ignorance de cette vertu dont les modèles sont si peu nombreux, et dont les juges et les appréciateurs ne sont pas moins rares, s'imagine que, parmi les hommes, les meilleurs sont les puissans, les riches et ceux qui descendent d'une illustre origine. Lorsqu'à la faveur de cette méprise du vulgaire, la puissance, et non la vertu de quelques hommes, a pris possession de l'état, ces hommes retiennent obstinément le titre de grands; mais, dans le fait, ils ne le justifient pas; car les richesses, le nom, la puissance, dépourvues de la sagesse et d'un juste tempérament

---

par la suite du texte, que Scipion, sans doute après avoir exposé tous les raisonnemens des sectateurs de l'extrême démocratie, était passé à l'examen de l'aristocratie, et la faisait parler à son tour. Nous n'essayerons ni de suppléer, ni de discuter par conjecture ce que renfermait cette lacune intermédiaire. Une indication suffit au lecteur.

lentissimi optimi putantur. Virtute vero gubernante rem publicam, quid potest esse præclarius? Cùm is qui imperat aliis[1] servit ipse nulli cupiditati; cùm quas ad res cives[2] instituit et vocat, eas omnes complexus est ipse[3]; nec leges imponit populo, quibus ipse non pareat; sed suam vitam ut legem præfert suis civibus. Qui si unus satis omnia consequi posset, nihil opus esset pluribus; si universi videre[4] optimum et in eo consentire possent, nemo delectos principes quæreret. Difficultas ineundi consilii rem a rege ad plures; error et temeritas populorum a multitudine ad paucos transtulit. Sic inter infirmitatem[5] unius temeritatemque multorum medium optimates possederunt locum, quo nihil potest esse moderatius: quibus rem publicam tuentibus, beatissimos esse populos necesse est, vacuos omni curâ et cogitatione; aliis[6] permisso otio suo, quibus id tuendum est, neque committendum ut sua commoda populus negligi a principibus putet. Nam æquabilitas quidem

---

[1] Cod. *inperat talis;* tum deleta altera *t*. Et nota *inperat*, cùm supra sit per *m*: item *alis*, quum paulo ante sit *aliis*.

[2] Cod. *civis*, solemni hujus vocis terminatione in quarto casu.

[3] Cod. *in ullâ cupiditate;* sed hæc verba deleta postea videntur; quod merito factum puto.

[4] Cod. *videret*; tum expuncta *t*.

[5] Cod. *firmitatem*, quæ lectio prorsus mendosa videtur.

[6] Cod. alis pro *aliis*.

pour se conduire et pour commander aux autres, ne sont plus que déshonneur et fastueuse insolence; et il n'est pas de cité dont l'aspect soit plus révoltant que celle où les plus riches sont considérés comme les meilleurs. Quoi de plus admirable, au contraire, qu'une république gouvernée par la vertu, alors que celui qui commande aux autres n'est lui-même esclave d'aucune passion honteuse! alors que toutes les choses dont il fait la règle et le but des citoyens, il les embrasse lui-même; qu'il n'impose pas de loi à laquelle lui-même n'obéisse; et que sa propre vie est comme une loi qu'il présente à ses concitoyens. Si un seul homme pouvait suffire à tout, il ne serait pas besoin de plusieurs; et si l'universalité des citoyens pouvait toujours voir le bien et s'accorder sur ce point, personne ne demanderait des chefs élus. La difficulté d'une sage détermination a fait passer le pouvoir du roi aux grands; l'ignorance et l'aveuglement des peuples l'a ramené des mains de la foule dans celles du petit nombre. De cette manière, entre l'impuissance d'un seul et l'égarement du grand nombre, les aristocrates ont occupé une situation moyenne, la mieux ordonnée de toutes; et tandis qu'ils surveillent la chose publique, les peuples jouissent nécessairement du plus grand bonheur possible, étant libres de tout soin et de toute pensée, et s'en étant remis de leur repos sur d'autres, qui doivent le garantir, et ne pas commettre la faute de laisser croire au peuple que ses intérêts sont négligés

juris, quam amplexantur liberi populi, neque servari[1] potest: ipsi enim populi, quamvis soluti effrenatique sint, præcipue multis multa tribuunt; et est in ipsis magnus delectus[2] hominum et dignitatum; eaque quæ appellatur[3] æquabilitas iniquissima est[4]. Cùm enim par habetur honos summis et infimis, qui sint in omni populo, necesse est ipsa æquitas iniquissima sit: quod in iis civitatibus, quæ ab optimis reguntur, accidere non potest. Hæc fere, Læli, et quædam ejusdem generis ab iis, qui eam formam rei publicæ maximè laudant, disputari solent.

XXXV. Tum Lælius: Quid tu, inquit, Scipio, e tribus istis, quid maxime probas? *S.* Recte quæris quod[5] maxime e tribus; quoniam eorum nullum ipsum per se separatim[6] probo; anteponoque singulis illud, quod conflatum fuerit ex omnibus. Sed si

---

[1] Ita cod. pro *ne servari quidem*, vel pro *servari non*.

[2] Cod. *dilectus* pro *delectus*.

[3] Ita cod. secundâ manu; at primâ *appellabitur*.

[4] Cod. primâ manu *st*; at secundâ *est*. Fit autem frequens illa aphæresis post *a*, saltem primâ manu in hoc codice et in aliis antiquis scripturis, quas inter est kalend. prænest. januar. ubi *dedicata st*, pro *dedicata est*.

[5] Cod. primâ manu *quod*; secundâ *quid*, ut paulo ante. Sed enim superius cap. XXX. erat *quod*.

[6] Cod. primâ manu *separatum*; secundâ *separatim*.

par les grands. Quant à cette égalité de droits que chérissent les peuples libres, remarquons qu'elle ne saurait se maintenir: les peuples même les plus ennemis du joug et de la contrainte, ont toujours beaucoup de condescendance pour beaucoup de personnes; et il existe dans leur esprit un merveilleux discernement des rangs et des hommes: de plus, cette égalité prétendue est la plus injuste du monde. En effet, si semblable honneur est exactement rendu aux hommes les plus éminens et les plus infimes dans toute la masse d'un peuple, il est inévitable que l'égalité même [1] devienne une extrême injustice: et c'est le malheur que n'ont pas à craindre les états qui sont gouvernés par l'élite des citoyens. Ces raisonnemens, et quelques autres du même genre, Lælius, sont à peu près le texte habituel des plus zélés partisans de cette forme politique.

XXXV. *Lælius*. Mais vous, Scipion, des trois natures de gouvernement, quelle est celle que vous approuvez le plus? — *Scipion*. Vous avez raison de me demander celle que j'approuve le plus; car il n'est aucune de ces formes, prise isolément, que j'approuve d'une manière absolue; et je préfère à chacune d'elles un gouvernement sorti du mélange de toutes. S'il fallait cependant me borner à l'une de ces formes dans sa simplicité et dans son unité,

---

[1] « Autant que le ciel est éloigné de la terre, autant le véritable esprit d'égalité l'est-il de l'esprit d'égalité extrême. » (Montesquieu, *Esprit des Lois*, liv. viii.)

unum ac simplex[1] probandum[2] sit, regium probem[3] atque in primis laudem. In primo genere tamen quod hoc loco appellatur, occurrit nomen quasi patrium regis, ut ex se natis ita consulentis suis civibus, et[4] eos conservantis studiosius[5] quàm redigentis[6] in servitutem : ut sane utilius sit facultatibus et mente exiguos[7] sustentari unius optimi et summi viri diligentiâ. Adsunt optimates, qui se melius hoc idem facere profiteantur; plusque fore dicant in pluribus consilii quàm in uno, et eamdem[8] tamen æquitatem et fidem. Ecce autem maximâ voce clamat populus, neque se uni neque paucis velle parere; libertate ne feris quidem quicquam esse dulcius; hâc omnes carere sive regi, sive optimatibus serviant. Ita caritate nos capiunt reges, consilio optimates, libertate populi : ut in comparando difficile ad eligendum sit quid maxime velis. *L.* Credo, inquit, sed expediri

---

[1] Cod. primâ manu *sinplex*; secunda superposuit *m*.

[2] Exin pagellæ angulus lacer est, ita ut in obliquo vulnere sex fere verba perierint, quæ ego supputatis litterarum spatiis restituere conatus sum; neque tamen mea pro tullianis haberi volo.

[3] Cod. *vem.*, sed superposita *b*.

[4] Cod. primâ manu *ut;* secundâ *et*.

[5] Versa hæc quoque pagella necessario lacera est, quam pariter reparandam conjecturaliter curo.

[6] Litteræ *g* in hâc voce nonnisi vestigium breve manet.

[7] Item in hâc voce vix levis apex est litteræ *g*.

[8] Cod. secundâ manu *eandem*; at primâ *eamdem*.

mon approbation, mes premiers éloges seraient pour la monarchie. Mais, dans les idées que je renferme sous cette dénomination, se présente d'abord le titre de père attaché à celui de roi, pour exprimer qu'il veille sur les citoyens comme sur ses enfans, et s'applique bien plus à les conserver qu'à les assujétir; d'où il résulte que les petits et les faibles gagnent à être soutenus par cette surveillance protectrice d'un seul homme, très-bon et très-puissant. Viennent aussi les grands qui s'offrent à faire la même chose, et à la faire mieux; ils disent qu'il y a plus de lumières dans plusieurs que dans un seul, et ils promettent d'ailleurs la même justice et la même bonne foi. Enfin voici venir le peuple, nous crier tumultueusement qu'il ne veut obéir ni à un seul ni à plusieurs; que pour les bêtes même, la liberté est le plus doux des biens; et que les hommes en sont privés, soit qu'ils servent un roi ou des grands. Ainsi, les rois nous présentent l'attrait de l'affection[1], les grands celui du talent, les peuples celui de la liberté; et, dans cette concurrence, le choix est difficile. — Je le conçois, dit Lælius; mais il n'est guère possible

---

[1] Si l'on s'étonne de cette balance égale que Scipion, ou plutôt Cicéron, citoyen d'une république, paraît garder entre les formes de gouvernement les plus opposées, et de cette impartialité avec laquelle il apprécie la royauté, il faut se souvenir de tout ce que les philosophes grecs avaient dit en faveur de la monarchie, par haine de la licence populaire. Il faut se souvenir que Cicéron regardait presque le consulat comme une royauté temporaire et limitée; qu'il l'avait ainsi exercé lui-même; qu'il le représente ainsi dans son *Traité*

quæ restant vix poterunt, si hoc inchoatum[1] reliqueris.

XXXVI. *S*. Imitemur[2] ergo Aratum, qui magnis de rebus dicere exordiens, a Jove incipiendum putat. *L*. Quo Jove? aut quid habet illius carminis simile hæc oratio? *S*. Tantum, inquit, ut rite ab eo dicendi principia capiamus, quem unum omnium deorum et hominum regem esse omnes docti indoctique uno ore[3] consentiunt. Quid? inquit[4] Lælius. Et ille, quid censes nisi quod est ante oculos? Sive hæc ad utilitatem vitæ constituta sint a principibus rerum publicarum, ut rex putaretur unus esse in cœlo, qui nutu, ut ait Homerus, totum olympum converteret; idemque et rex et pater haberetur omnium; magna auctoritas est multique testes; siquidem omnes multos appellari placet; ita consensisse gentes, decretis videlicet principum, nihil esse rege melius, quoniam deos omnes censent unius regi numine. Sive hæc in errore imperitorum posita esse et fabularum

---

[1] Cod. *incohatum*.

[2] Ita cod. secundâ manu; at primâ *imitabor*, quæ lectio item probabilis est.

[3] Cod. primâ manu *omnes doctique expoliri*; tum factum *docti indoctique expoliri*. Jam *expoliri* vel convertendum est, ut me sapiens vir monuit, in hæc verba *uno ore*; vel est scribendum *omnes indocti expolitique*.

[4] Cod. *inquid*.

d'éclaircir le reste de la question, si vous laissez ce premier point encore en ébauche.

XXXVI. *Scipion.* Il faut donc imiter Aratus, qui, se préparant à traiter de grandes choses, se croit obligé de commencer par Jupiter. — *Lælius.* Pourquoi Jupiter? et qu'a de commun ce discours avec le poëme d'Aratus? — *Scipion.* C'est un avis pour nous de remonter à celui que, d'une voix unanime, les ignorans et les sages nomment tous également le seul maître de tous les dieux et des hommes. Comment! dit Lælius. — Scipion reprit: Que pouvez-vous supposer autre chose que ce qui frappe les yeux? Si ce sont les chefs des états qui ont établi, pour l'utilité de la vie humaine, la croyance qu'il existe un roi unique dans les cieux, dont le clin d'œil, suivant l'expression d'Homère, fait mouvoir tout l'Olympe, et qu'il est le roi et le père de tous les êtres; voilà toujours une éclatante autorité et de nombreux ou plutôt d'universels témoignages, qui nous attestent que les nations ont unanimement reconnu, par les décrets des princes, l'excellence de la royauté, puisqu'elles s'accordent à penser que tous les dieux sont gouvernés par la providence d'un seul; et si nous

---

des Lois; et qu'il a dit quelque part : *nil unquam mihi populare placuit.* Il faut se souvenir que Scipion Emilien, quoique sa modération et sa vertu l'élevassent au-dessus du projet d'asservir ses concitoyens, avait, dans la dignité de sa vie et l'élégance de ses mœurs, quelque chose qui rappelait le génie doucement impérieux et la séduisante domination de Périclès; que surtout il haïssait les assemblées tumultueuses du peuple; et que sa gloire avait été souvent insultée

similia didicimus; audiamus communes quasi doctores eruditorum hominum, qui tamquam oculis illa viderunt, quæ nos vix audiendo cognoscimus. Quinam, inquit Lælius, isti sunt? Et ille : Qui naturâ omnium rerum pervestigandâ senserunt omnem hunc mundum mente[1]. . . . .

XXXVII. . . . Sed si vis, Læli, dabo tibi testes nec nimis antiquos nec ullo modo barbaros. *L.* Istos, inquit, volo. *S.* Videsne igitur minus quadringentorum annorum esse hanc urbem ut sine regibus sit? *L.* Vero minus. *S.* Quid ergo hæc quadringentorum annorum ætas ut[2] urbis et civitatis, num valde longa est? *L.* Ista[3] vero, inquit, adulta vix[4]. *S.* Ergo his annis quadringentis Romæ rex erat. *L.* Et superbus quidem. *S.* Quid supra? *L.* Justissimus; et deinceps retro usque ad Romulum, qui ab hoc tempore anno sexcentesimo[5] rex erat. *S.* Ergo ne iste quidem pervetus. *L.* Minime, ac prope senescente jam Græciâ.

---

[1] Cod. *mundum exite*, cui postremo verbo deleto superpositum fuit *mente*.

[2] Ita cod.

[3] Cod. primâ manu *ea*; secundâ *ista*.

[4] Ita interpungitur in codice, puncto scilicet recurvo post *x*.

[5] Cod. *sescentesimo* : ita etiam inferius cap. XLVIII, *sescentos*, et lib. II, 10, *sescentis* : tum et palatinæ membranæ fragmentorum Tullii pro Fonteio cap. IV, *sescentorum*; quæ scriptura aliis quoque exemplis facile confirmatur.

avons appris que cette opinion reposait sur l'erreur des ignorans, et devait être rangée parmi les fables; écoutons du moins, comme les précepteurs publics des gens éclairés, les hommes qui ont vu, pour ainsi dire de leurs yeux, ce que nous savons à peine par ouï-dire. Quels sont ces hommes? dit Lælius. Ceux, dit Scipion, qui, par l'investigation de la nature, sont arrivés à l'opinion que ce monde tout entier est mû par une âme universelle, ...

XXXVII. Mais si vous voulez, Lælius, je vous citerai des autorités qui ne sont ni trop antiques, ni barbares en aucune façon. — *LÆLIUS.* A ce compte, je le veux. — *SCIPION.* Et d'abord, remarquez-vous qu'il s'est écoulé un peu moins de quatre cents ans, depuis que cette ville n'a plus de rois. — *L.* Un peu moins, en effet. — *S.* Eh bien! que sont quatre cents années, dans l'âge d'une ville, d'un état? est-ce une longue durée? — *L.* C'est à peine l'âge viril. — *S.* Ainsi donc, à quatre cents ans de nous, il y avait

---

par les déclamations des tribuns. Il eût sans doute abhorré l'exemple que César donna, un siècle plus tard; mais, habitué au commandement militaire, adoré dans les camps, il souffrait la liberté du Forum avec l'impatience naturelle à un vainqueur. Ce que son génie guerrier avait emprunté de politesse et d'humanité à la philosophie grecque, l'éloignait encore de ces tumultes politiques, où la raison était si souvent opprimée par la passion et la violence. Enfin, comme nous l'avons vu, sa lecture favorite était la *Cyropédie* de Xénophon, ouvrage immortel, mais dans lequel on voit le bonheur du peuple naître des vertus idéales et du pouvoir illimité d'un seul homme.

S. Cedo, num [1], barbarorum Romulus rex fuit? *L*. Si ut Græci dicunt omnes aut Graios [2] esse aut barbaros, vereor ne barbarorum rex fuerit [3]; sin id nomen moribus dandum est non linguis, non Græcos minus barbaros quàm Romanos puto. Et Scipio: Atqui [4] ad hoc, de quo agitur, non quærimus gentem, ingenia quærimus. Si enim et prudentes homines et non veteres reges habere voluerunt, utor neque perantiquis neque inhumanis ac feris testibus.

XXXVIII. Tum Lælius: Video te, Scipio, testimoniis satis instructum: sed apud me, ut apud bonum judicem, argumenta plus quàm testes valent. Tum Scipio: Utere igitur argumento, Læli, tute ipse sensûs tui. Cujus, inquit ille, sensûs? *S*. Si quando si [5] forte tibi visus es irasci alicui. *L*. Ego vero sæpius quàm vellem. *S*. Quid? tum cùm tu es iratus, permittis illi iracundiæ dominatum animi tui? *L*. Non mehercule, inquit: sed imitor Archytam illum tarentinum, qui cùm ad villam venisset, et omnia aliter offendisset ac jusserat: Te te [6] infelicem, inquit villi-

[1] Vox *Scipio* (nominativo, ut arbitror, casu) interposita fuit secundâ manu, videturque glossa quædam.

[2] Cod. primâ manu *Græcos*, secundâ *Grajos*.

[3] Cod. *fuit* pro *fuerit*.

[4] Cod. *adqui*.

[5] Ita in codice repetitur *si*. Num dicendum *ecquando forte?*

[6] Alterum *te* additum fuit secundâ manu: auget autem minarum

un roi dans Rome. — *L.* Et certes un roi superbe. — *S.* Mais, avant lui? — *L.* Il y avait un roi très-juste, et ainsi de suite, en remontant jusqu'à Romulus, qui, six cents années avant cette époque, était roi. — *S.* Ainsi, lui-même n'est pas fort ancien. — *L.* Nullement; c'était déjà presque l'époque de la Grèce vieillissante. — *S.* Mais, dites-moi, Romulus fut-il roi d'un peuple barbare? — *L.* Si, à l'exemple des Grecs, on ne fait d'autre distinction que celle de peuple grec et de peuple barbare, j'ai bien peur qu'il n'ait été un roi de barbares; mais si cette dénomination doit s'appliquer à l'état des mœurs, et non à la différence des langues, je ne crois pas les Romains plus barbares que les Grecs.

Au reste, reprit Scipion, pour le point qui nous occupe, ce que nous cherchons, ce n'est point un peuple, mais des esprits éclairés: et de fait, si des hommes raisonnables et d'une époque peu ancienne ont voulu le gouvernement des rois, en citant cet exemple, je me sers de témoins qui ne sont ni trop antiques, ni grossiers ou barbares.

XXXVIII. *Lælius.* Je vois, Scipion, que les autorités ne vous manquent pas: mais auprès de moi, comme de tout bon juge, les inductions logiques valent mieux que les témoins. — Servez-vous donc, Lælius, reprit Emilien, d'une induction tirée de vous-même et de votre expérience. — Comment! dit Lælius, quelle expérience? — *S.* Celle que vous faites lorsque, par hasard, vous vous sentez en colère

co.[1], quem necassem jam verberibus, nisi iratus essem. Optime, inquit Scipio. Ergo Archytas iracundiam, videlicet dissidentem a ratione, seditionem quamdam animi movere[2] ducebat, eam[3] consilio sedari volebat. Adde avaritiam, adde imperii, adde gloriæ cupiditatem, adde libidines[4]; et illud videre est, in animis hominum regale si imperium sit[5], unius fore dominatum, consilii scilicet: ea est enim animi pars optima: consilio autem dominante, nullum esse libidinibus, nullum iræ, nullum temeritati locum. *L.* Sic, inquit, est. *S.* Probas igitur[6] animum ita affectum? *L.* Nihil vero, inquit, magis. *S.* Ergo non profecto probares, si consilio pulso libidines, quæ sunt innumerabiles, iracundiæve tenerent omnia. *L.* Ego vero nihil isto animo, nihil ita animato homine miserius ducerem. *S.* Sub regno igitur tibi esse placet omnes animi

emphasim. Prima manus scripserat *a te*. Ambrosius habet *o te infelicem*; Lactantius *miserum te*. Differt autem a Tullio Ambrosius in posterioribus, Lactantius in prioribus. Lactantius certè et Hieronymus videntur ipsum Tullii politicum locum exscribere.

[1] Cod. cum unicâ *l*, quæ prisca et recta hujus vocabuli scriptura est, licet *villa* scribatur cum duabus *l*.

[2] Cod. primâ manu *ab animo reducebat*; tum secundâ manu superpositum *mi* et *ve*, deletumque *ab*.

[3] Ita cod. sine copulâ *et*, quod alias usuvenit in antiquis scripturis.

[4] Cod. hîc et alibi primâ manu *lividines*, secundâ *libidines*.

[5] Cod. *videst in animis hominum regale si mperium sit*.

[6] Cod. *probas, inquit*; mox deletum *inquit*, et superpositum *igitur*.

contre quelqu'un. — *L.* Cela m'arrive plus souvent que je ne voudrais. — *S.* Eh bien, lorsque vous êtes irrité, laissez-vous cette colère maîtresse absolue de votre âme? — *L.* Non, par Hercule, j'imite cet Archytas de Tarente, qui, arrivant à sa maison de campagne, y trouva toute chose autrement qu'il n'avait ordonné. Malheureux! dit-il à son fermier, je t'aurais déjà tué de coups, si je n'étais en colère. — Très-bien, dit Scipion; ainsi Archytas regardait la colère, j'entends celle qui fait divorce avec la raison, comme un désordre séditieux de l'âme, qu'il voulait apaiser par la réflexion : comptez encore l'avarice, comptez l'amour du commandement, de la gloire, comptez les passions voluptueuses; et vous verrez que, dans l'esprit de l'homme, il se forme une sorte de royauté qui domine sur tous ces désordres par un seul principe, la réflexion. C'est en effet la partie la plus excellente de l'âme; et, sous son empire, il n'y a plus aucune place pour les voluptés, aucune pour la colère, aucune pour la passion aveugle. — *L.* Oui, sans doute. — *S.* Eh bien, approuvez-vous une âme ainsi disposée? — *L.* Plus que toute chose au monde. — *S.* Ainsi vous n'approuveriez pas que, les mauvais désirs qui sont innombrables, et les passions haineuses chassant la réflexion, s'emparassent de l'homme tout entier? — *L.* Moi, je ne concevrais rien de plus misérable qu'une intelligence ainsi dégradée, et qu'un homme animé par une telle âme. — *S.* Vous voulez donc que toutes les parties

partes, et eas regi consilio. *L.* Mihi vero sic placet. *S.* Cur igitur dubitas quid de re publicâ sentias? In quâ, si in plures translata res sit, intelligi jam licet, nullum fore quod præsit imperium; quod quidem, nisi unum sit, esse nullum potest.

XXXIX. Tum Lælius: Quid quæso [1] interest inter unum et plures, si justitia est in pluribus [2]? Et Scipio: Quoniam testibus meis intellexi, Læli, te non valde moveri, non desinam te uti teste, ut hoc quod dico probem. Me, inquit ille, quonam [3] modo? *S.* Quia animum adverti nuper cùm essemus in Formiano, te familiæ valde interdicere ut uni dicto audiens esset. *L.* Quippe villico. *S.* Quid domi? pluresne præsunt negotiis tuis? *L.* Imo vero unus, inquit. *S.* Quid? totam domum num quis alter, præter te regit? *L.* Minime vero. *S.* Quin tu igitur concedis idem in re publicâ, singulorum dominatus, si modo justi sint, esse optimos? *L.* Adducor igitur [4] et propemodum assentior.

XL. Et Scipio: Tum magis assentiare [5], Læli, si, ut

---

[1] Cod. *quasi.*
[2] Cod. *omnium in pluribus;* sed mox *omnium* expunctum.
[3] Cod. *quoniam.*
[4] Ita cod. Melius fortasse scriberetur *inquit* quàm *igitur*. Sane superius librarius mutavit *inquit* in *igitur*.
[5] Cod. *adsentiar*. Malet fortasse aliquis *adsentiere*.

de l'âme soient soumises à une autorité régnante ; en un mot, dirigées par la réflexion? — *L.* Je le désire ainsi. — *S.* Comment donc, alors, pouvez-vous être en doute de votre opinion sur le gouvernement des états, où, si les affaires sont partagées entre plusieurs, la conséquence immédiate, c'est qu'il n'y aura pas d'autorité qui commande ; car si le pouvoir n'est un, il n'existe nul pouvoir.

XXXIX. — Mais, dit Lælius, qu'importe, je vous prie, d'un seul ou de plusieurs, si la justice se trouve également dans la pluralité? — *S.* Comme je vois, Lælius, que l'autorité de mes témoins vous touche fort médiocrement, je continue de vous prendre encore vous-même pour témoin en preuve de ce que je dis. — Moi, dit-il, à quel sujet? — *S.* Au sujet que je vous ai entendu prescrire fortement à vos esclaves, à notre dernier voyage à Formies, de ne suivre les ordres que d'une seule personne. — *L.* Oui, sans doute, de mon fermier. — *S.* Et à Rome, vos affaires sont-elles en plusieurs mains? — *L.* Non, je les dirige moi seul. — *S.* Mais enfin, toute votre maison a-t-elle quelque autre chef que vous? — *L.* Nullement. — *S.* N'accordez-vous donc pas également que, dans l'ordre politique, le pouvoir d'un seul, pourvu qu'il soit juste, est le plus salutaire? — *L.* Vous me conduisez là ; et je suis presque de votre avis.

XL. — *S.* Vous en serez bien davantage, reprit

omittam similitudines [1], uni gubernatori, uni medico, si digni modo sint iis artibus, rectius esse alteri navem committere, ægrum alteri, quàm multis, ad majora pervenero. *L.* Quænam ista sunt? *S.* Quid? tu non vides unius importunitate et superbiâ Tarquinii, nomen huic populo in odium venisse regium? *L.* Video vero, inquit. *S.* Ergo etiam illud vides, de quo progrediente oratione venturâ [2] me dicturum puto, Tarquinio exacto [3], mirâ quâdam exultasse populum insolentiâ libertatis: tum exacti in exilium innocentes, tum bona direpta multorum, tum annui consules [4], tum demissi populo fasces, tum provocationes omnium rerum, tum secessio [5] plebis [6], tum prorsus ita acta pleraque ut in populo essent omnia. *L.* Est, inquit, ut dicis. Est vero, inquit Scipio, in pace et otio: licet enim lascivire dum nihil metuas, ut in navi ac sæpe etiam in morbo levi. Sed ut ille qui navigat, cùm subito mare cœpit horrescere, et

---

[1] Cod. primâ manu *similitudinis*; at secundâ *similitudines*.

[2] Ita cod. *ventura* (aut *futura*) secundâ manu, cùm primâ fuisset *vita*. Atqui utrumque omitti potuit.

[3] Malet fortasse aliquis *excluso*, cujusmodi est glossa.

[4] Sigonius (jure meritoque dubitante Patricio) in fragmentis editis perperam hîc malebat scribere *tum instituti annui consules*.

[5] Ita cod. secundâ manu; at primâ *secessionem*.

[6] Cod. *plebis*, mox factum *plebi*; erat autem illa metathesis pro *plebei*.

Scipion, si, laissant de côté la comparaison du pilote et du médecin, et ne m'arrêtant pas à vous dire que, pour la conduite d'un vaisseau ou le salut d'un malade, on se confie à un seul, en le supposant au niveau de son art, de préférence à plusieurs, je passe à des considérations plus élevées. — *L.* Quelles sont ces considérations? — *S.* Quoi! ne voyez-vous pas que la cruauté et le génie superbe du seul Tarquin attira la haine du peuple sur le nom de roi? — *L.* Je le sais. — *S.* Alors vous savez aussi ce que, dans la suite de ce discours, je crois avoir bientôt à dire, que le peuple, à l'expulsion de Tarquin, fut emporté par un merveilleux excès de liberté nouvelle. Alors, des bannissemens injustes, le pillage d'un grand nombre de propriétés, les consulats annuels, et l'abaissement des faisceaux en présence du peuple; alors le droit d'appel étendu à toute chose, alors la retraite séditieuse des plébéiens, alors enfin cette conduite presque générale des affaires, qui tendait à placer tous les pouvoirs dans le peuple. — *L.* Il est vrai. — *S.* Et cela, reprit Scipion, dans les époques de paix et de repos; car on peut se permettre quelque licence tant qu'on n'a rien à craindre, comme dans une navigation paisible ou dans une indisposition légère. Mais, de même que si la mer noircit sous la tempête, ou si la maladie s'aggrave, on voit le voyageur ou le malade implorer le secours d'un seul; ainsi notre nation en paix et dans ses foyers, domine et menace ses magistrats, les récuse, les dénonce,

ille æger ingravescente morbo, unius opem implorat; sic noster populus in pace et domi [1] imperat et ipsis magistratibus minatur, recusat, appellat, provocat; in bello sic paret ut regi : valet enim salus plus quàm libido. Gravioribus vero bellis etiam sine collegâ omne imperium nostri penes singulos esse voluerunt, quorum ipsum nomen vim suæ potestatis indicat. Nam dictator quidem ab eo appellatur quia dicitur; sed in nostris libris vides eum, Læli, magistrum populi appellari. *Æ*. Video, inquit. Et Scipio : Sapienter igitur illi veteres. . . . .

. . . .

XLI. . . . . justo quidem rege cùm est populus orbatus, sicut ait Ennius, post optimi regis obitum,

Pectora dia [2] tenet desiderium; simul inter [3]
Sese sic memorant, o Romule, Romule die [4],
Qualem te patriæ custodem dî genuerunt!
O pater! o genitor! o sanguen dîs oriundum!

---

[1] Ita secundâ manu, at primâ *domo*.

[2] Ita cod. secundâ manu, at primâ *diu*. Et sane *dia* recte a poetâ dicitur; *diu* autem sententiæ loci congruit, sed a quantitatum lege recedit.

[3] Cod. *orbatus pectora dia tenet desiderium, sicut ait Ennius, post optimi regis obitum, simul inter*, etc., cujus vitiosæ scripturæ emendationem, duorumque versuum priorum constitutionem perdocti viri animadversioni debeo.

[4] Ridicule in editis Ennii fragmentis annal. I (non II, ut mendosa

les insulte ; mais en guerre, elle leur obéit comme à des rois. L'intérêt du salut l'emporte sur la passion ; et même, dans les guerres les plus importantes, nos Romains ont voulu que tout le commandement fût placé sans partage dans la main d'un seul, dont le nom même indique l'étendue de sa puissance. On l'appelle dictateur, parce qu'il est élu par le *dire* d'un consul ; mais, dans nos livres sacrés, Lælius, vous le voyez nommé le maître du peuple. — *L*. Je le sais. — *S*. Nos ancêtres firent donc sagement [1]. . . . .

. . . .

XLI. — Lorsque le peuple est privé d'un roi juste, comme le dit Ennius, après la mort d'un grand roi,

D'un souvenir pieux, long-temps il le regrette ;
Les yeux levés au ciel, en pleurant il répète :
O divin Romulus !... roi guerrier, fils de Mars !
Défends nos murs sacrés, protége tes remparts !...

---

[1] Une lacune de deux pages était sans doute remplie par la continuation de cet éloge singulier que Scipion fait de la monarchie. Peut-être rappelait-il une tradition qui se retrouve dans Denis d'Halycarnasse, et d'après laquelle le peuple romain avait adopté le gouvernement d'un seul, sur l'offre que lui faisait Romulus de choisir entre la royauté et la république, proposition qui, à la vérité, dans la bouche d'un vainqueur et d'un guerrier, ne laisse jamais les choix parfaitement libres. Peut-être aussi ce passage renfermait-il quelque réflexion sur la manière dont les Romains avaient conservé le nom de roi dans diverses cérémonies, et même employé temporairement

Non heros[1] nec dominos appellabant eos quibus juste paruerunt : denique ne reges quidem; sed patriæ custodes, sed patres et deos. Nec sine causâ. Quid enim adjungunt?

Tu produxisti nos intra[2] luminis oras.

Vitam, honorem, decus sibi datum esse justitiâ regis existimabant[3]. Mansisset eadem voluntas[4] in eorum posteris, si regum similitudo permansisset : sed vides unius injustitiâ concidisse genus illud totum rei publicæ. *L.* Video vero, inquit, et studeo cursus istos mutationum non magis in nostrâ quàm in omni re publicâ noscere.

XLII. Et Scipio : Est omnino, cùm de illo genere rei publicæ, quod maxime probo, quæ sentio dixero, accuratius tibi[5] dicendum de commutationibus re-

---

Prisciani Putschii editio p. 708) pro *die* est *dic.* Quamquam jamdiu Ursinus eam protulit emendationem, quæ nunc a Vaticano palimpsesto confirmatur.

[1] Codex *eros*; tum fortasse superaddita est *h*. Et quidem Fronto de nep. am. ed. med. p. 204, *erili* habet pro *herili.*

[2] In editis fragmentis est archaïsmus *endo* pro *intra;* sed Lactantius *intra* ut codex.

[3] Ita secundâ manu, at primâ *existimant.*

[4] Cod. primâ manu *voluntas*, secundâ *voluntas*.

[5] Cod. primâ manu *tibi;* quæ lectio deinde expuncta est, scriptumque videtur *mihi.* Posteriorem lectionem retineo, quâ docemur Scipionem, non Lælium, in his libris disputavisse de rerum ub. commutationibus. Codicis enim emendatorem, qui integro opere utebatur, haud temere scripsisse *mihi* pro *tibi* puto.

Nos Romains n'appelaient point maîtres ni seigneurs ceux auxquels ils obéissaient suivant la loi; ils ne leur donnaient pas même le titre de rois, mais les noms de gardiens de la patrie, les noms de pères et de dieux; et ils avaient raison : n'ajoutent-ils pas en effet, en s'adressant à Romulus ?

Auteur de la patrie,
Tu nous donnas, toi seul, la naissance et la vie.

Ils croyaient que l'existence, la gloire, l'honneur, étaient un don de la justice du roi. La même volonté se serait maintenue dans leurs descendans, si les mêmes vertus s'étaient conservées sur le trône; mais vous le voyez, par l'injustice d'un seul, s'écroula tout cet ordre de gouvernement. — *Lælius.* Je le vois, et je m'étudie à connaître la marche de ces grandes mutations, et dans notre république, et dans toutes les autres.

XLII. — Scipion reprit : Lorsque j'aurai exposé toute mon opinion touchant la forme de gouverne-

---

le nom et la chose dans l'ordre politique, comme, par exemple, par la création de cet *interrex*, dont le pouvoir ne durait que cinq jours, et qui était chargé, dans certaines circonstances, d'élire ou de suppléer tous les magistrats. Au reste, indépendamment de toute conjecture, ce qui suit dans le texte nous paraît une des choses les plus curieuses, et les plus belles que l'on puisse trouver dans aucun auteur ancien. Avec quelle vigueur de raison et quelle rapidité de coup d'œil, toutes les chances et toutes les formes de révolution sont-elles saisies et exprimées ! ce n'est qu'un sommaire, et c'est un vivant tableau.

rum publicarum; etsi minimè facile eas in eâ re publicâ futuras puto. Sed hujus regiæ prima et certissima est illa mutatio. Cùm rex injustus esse cœperit, perit illud illico genus; et est idem ille tyrannus, deterrimum genus et finitimum optimo: quem si optimates oppresserunt, quod ferme evenit, habet statum res publica de tribus secundarium: est enim quasi regium[1], id est patrium consilium populo bene consulentium principum. Sin per se populus interfecit aut ejecit tyrannum, est moderatior quoad sentit et sapit, et suâ re gestâ lætatur, tuerique vult per se constitutam rem publicam. Si quando aut regi justo vim populus attulerit[2] regnove eum spoliavit[3]; aut etiam, id quod evenit sæpius, optimatum[4] sanguinem gustavit[5], ac totam rem publicam substravit libidini suæ; cave putes autem mare ullum aut flammam[6] esse tantam, quam non facilius

[1] Ita cod. secundâ manu; at primâ *regum*. Recole cap. XXXV.

[2] Ita cod. cùm alibi sit *ad* non *at*. Sic modo *adtinet* modo *attinet;* quam duplicem horum diserte duorum verborum scripturam appellat Scaurus p. 2252 et 2260.

[3] Videtur scribendum *spoliarit;* quamquam alii indicativi sequuntur. Sed locum grammatici considerent.

[4] Cod. primâ manu *optimatum*; secundâ *optimatium*. Recole cap. XXVI.

[5] Cod. primâ manu *gustabit*, secundâ *gustavit*. — *Gustabi* forte legendum est, optimo dicendi more, quo sæpe scribitur, *si fortuna dubitabit* et alia ejusdem modi. *Gall. interp.*

[6] Ita cod. pro *flammum*. Recole cap. IV.

ment que je préfère, il faudra que vous nous parliez avec quelque étendue[1] sur les révolutions des états, bien que ce soit le danger le moins à craindre dans le gouvernement que je conçois. Quant à la royauté absolue, elle offre une première et inévitable chance de révolution. Un roi a-t-il commencé d'être injuste, aussitôt disparaît cette forme de gouvernement; et ce tyran est à la fois le pire de tous les pouvoirs, et le plus voisin du meilleur. A-t-il succombé sous les efforts des grands, l'état prend alors la seconde des trois formes que j'ai désignées, et il se forme une espèce d'autorité royale, c'est-à-dire, paternelle, par la réunion des principaux citoyens veillant avec zèle aux intérêts du peuple. Est-ce au contraire le peuple seul qui, spontanément, a immolé ou banni un tyran, il se montre plus modéré de toute la force de sa raison et de ses lumières, et, dans la joie d'avoir accompli son ouvrage, il veut maintenir l'ordre politique établi par lui-même. Mais si jamais le peuple en est venu à frapper un roi juste, ou à lui ravir le trône, ou même, et l'exemple en est plus fréquent, s'il a goûté du sang des grands, et qu'il ait prostitué l'état tout entier à la fureur de ses caprices, sachez bien qu'il n'est pas de mer ou d'incendie si terrible, dont il ne soit plus facile d'apaiser la violence, que celle d'une multitude insolente et déchaînée.

---

[1] Cette portion du dialogue, où Lælius exposait les causes des révolutions, faisait partie du troisième livre; mais elle manque presque entièrement au manuscrit.

sit sedare, quàm effrenatam[1] insolentià multitudinem.

XLIII. Tum fit illud, quod apud Platonem est luculente dictum, si modo id exprimere latine potuero; nam difficile factu est: sed conabor tamen. « Cùm enim, inquit, inexplebiles populi fauces exaruerunt libertatis siti, malisque usus ille ministris, non modice temperatam sed nimis meracam libertatem sitiens hauserit; tum magistratus et principes, nisi valde lenes et remissi sint et large sibi libertatem ministrent, insequitur, insimulat, arguit; præpotentes, reges, tyrannos vocat. » Puto enim tibi hæc esse nota. *L.* Vero mihi, inquit ille, notissima. *S.* Ergo illa sequuntur[2]: « Eos qui pareant principibus agitari ab eo populo, et[3] servos voluntarios appellari, eos autem, qui in magistratu privatorum similes esse velint; eosque privatos, qui efficiant ne quid inter privatum[4] et magistratum differat, ferunt laudibus et mactant honoribus, ut necesse sit in ejusmodi re publicâ plena libertatis esse omnia; ut[5] et privata domus omnis vacet dominatione, et hoc malum usque

---

[1] Ita cod. At superius cap. XXXIV, *ecfrenati.*
[2] Cod. *secuntur*, ut alibi *æcus* pro *æquus.*
[3] Cod. *ut;* tum emendatum secundâ manu *et.*
[4] Ita cod. secundâ manu; at primâ *pribatum.*
[5] Cod. *aut*; verùm *a* videtur expuncta.

XLIII. Alors, on voit se réaliser ce qui est si vivement décrit dans Platon, pour peu que je parvienne à l'exprimer dans notre langue, effort difficile [1], mais que je tenterai du moins.

« Lorsque, dit-il, l'ardeur du peuple s'est enflammée d'une soif intarissable d'indépendance, et que, servi par des complaisans pervers, il a bu avidement la coupe remplie de liberté sans mélange, alors, ses magistrats et ses chefs, s'ils ne sont tout-à-fait mous et obéissans, et s'ils ne lui versent à flots la liberté, il les poursuit, les incrimine, les accuse, les appelle dominateurs, rois, tyrans. » Vous connaissez, je crois, ce passage. — *Lælius*. Il m'était très-familier. — *Scipion*. Et la suite : « Alors ceux qui veulent obéir aux chefs de l'état sont tourmentés par ce même peuple, qui les nomme esclaves volontaires : mais ceux qui dans les magistratures, affectent l'égalité populaire, ou qui, dans la vie privée, travaillent à effacer toute distinction entre le magistrat et le simple citoyen, on les exalte de louanges, on les surcharge d'honneurs ; et il devient inévitable que, dans une république ainsi conduite, la liberté surabonde de toutes parts ; que la famille même soit, dans son intérieur,

---

[1] Cicéron traduisant Platon, quel objet d'étude ! On peut remarquer le soin un peu trop littéraire, et l'importance que Cicéron semble attacher à cette lutte de style et d'expression. En effet, quoiqu'il imite sans cesse Platon, nulle part, dans ce qui nous reste de ses écrits, on ne trouve la traduction d'un passage aussi étendu et aussi célèbre. Cette traduction vive et libre nous paraît égaler la beauté de l'original. Quant à nous, traducteur de la seconde main, nous

ad bestias perveniat; denique ut pater filium metuat; filius patrem negligat : absit omnis pudor, ut plane liberi sint : nihil intersit civis sit an peregrinus : magister ut discipulos metuat et iis blandiatur; spernantque discipuli magistros : adolescentes ut senum sibi pondus adsumant, senes autem ad ludum adolescentium descendant, ne sint iis odiosi et graves. Ex quo fit ut etiam servi se liberius gerant; uxores eodem jure sint quo viri; quin [1] tantâ libertate canes etiam et equi, aselli [2] denique liberi sint, sic [3] incurrant [4] ut iis [5] de viâ decedendum sit. Ergo ex hâc infinitâ, inquit, licentiâ hæc summa cogitur, ut [6] ita fastidiosæ mollesque mentes evadant civium, ut si minima vis adhibeatur imperii [7], irascantur et perferre nequeant : ex quo leges quoque incipiunt negligere, ut plane sine ullo domino sint. »

XLIV. Tum Lælius : Prorsus, inquit, expressa sunt a te quæ dicta sunt ab illo. *S.* Atque ut jam ad sermonis mei morem revertar : ex hâc nimiâ licen-

---

[1] Cod. *in;* tum superadditum *qu.*

[2] Cod. *asilli;* mox secundâ manu *aselli.*

[3] Ita cod. sine ullâ copulâ.

[4] Ita cod. secundâ manu; at primâ *incurrunt.*

[5] Cod. *is* pro *iis* vel *his.*

[6] Cod. *ud.* Et quidem *ud* superadditum est secundâ manu : nam primâ nihil scripserat, quia paulo post fecerat *evadent;* sed manus secunda fecit *ud*, etc., *evadant.*

[7] Ita cod. secundâ manu; at primâ *imperi.*

dépourvue d'une autorité, et que cette contagion semble presque passer jusqu'aux animaux; que le père craigne le fils; que le fils méprise le père; que toute pudeur soit détruite pour rendre l'indépendance plus entière : qu'il n'importe d'être citoyen ou étranger; que le maître craigne les élèves, et qu'il les flatte; que les élèves prennent en mépris les maîtres; que les jeunes gens s'arrogent l'autorité des vieillards; que les vieillards descendent aux jeux folâtres de la jeunesse, pour ne pas lui être odieux et insupportables. De là vient que bientôt les esclaves se donnent toute licence; que les femmes prennent mêmes droits que leurs maris; qu'enfin les chevaux, les chiens, les ânes, sont libres d'une telle liberté, et courent si impétueusement, qu'il faut se retirer de leur passage. De cette licence démesurée, il résulte, enfin, que les âmes des citoyens deviennent si ombrageuses et si délicates, qu'au moindre essai d'autorité qui se montre, elles s'indignent, et ne peuvent rien souffrir; et que bientôt elles arrivent à mépriser aussi les lois, afin d'être plus complètement affranchies de tout maître [1]. »

XLIV. *Lælius.* Vous venez de reproduire exactement ce qu'avait dit Platon.

---

appliquons volontiers à notre version ce que Platon disait de ces œuvres dramatiques qui, reproduisant des actions humaines, faiblement imitées elles-mêmes d'après les idées éternelles, ne lui paraissaient que des copies de copies.

[1] Ces idées, ces expressions, sont encore empruntées de Platon;

tiâ, quam illi solam libertatem putarent[1], ait ille ut e[2] stirpe quâdam existere et quasi nasci tyrannum. Nam ut ex nimiâ potentiâ principum oritur interitus principum, sic hunc nimis liberum populum libertas ipsa servitute afficit. Sic omnia nimia, cùm vel in tempestate, vel in agris, vel in corporibus lætiora fuerunt, in contraria fere convertuntur, maximeque[3] in rebus publicis evenit: nimiaque illa libertas et populis et privatis in nimiam servitutem cadit[4]. Itaque ex hâc maximâ libertate tyrannus gignitur, et illa injustissima et durissima servitus. Ex hoc enim populo indomito vel potius immani deligitur aliquis[5] plerumque dux contra illos principes afflictos jam et depulsos loco, audax, impurus, consectans proterve bene[6] sæpe de re publicâ meritos, populo gratificans et aliena et sua: cui quia privato sunt oppositi timores, dantur imperia et ea continuantur, præsidiis[7] etiam, ut Athenis Pisistra-

---

[1] Ita cod. secundâ manu; at primâ *putant*.

[2] Ita secundâ manu; at primâ *ex*.

[3] Videtur excidisse *id*.

[4] Ita cod. evidenter *cadit*; nisi est mendum pro *cedit*. Tacitus *Pompeii potentia in Cæsarem cessit*.

[5] Cod. *aliqui*: quæ scriptura in Tullii codicibus non infrequens est pro *aliquis*.

[6] Cod. *bæne*; sed tamen *a* videtur deleta.

[7] Ita secundâ manu; at primâ *præsidis* solitâ crasi.

Scipion. Maintenant, pour en revenir à l'idée de mon discours : de cette extrême licence qui, seule à leurs yeux, était la liberté, Platon fait sortir et naître la tyrannie comme de sa souche naturelle. Car, de même que le pouvoir excessif des grands amène la destruction des grands, ainsi ce peuple trop libre est bientôt affligé de servitude par sa liberté même. C'est ainsi que l'on voit dans la température, dans le sol, dans le corps humain, les dispositions trop favorables, se tourner, par leur excès même, en un mal contraire. Le même effet se marque plus sensiblement encore dans les états. Cette excessive liberté aboutit bientôt, pour les peuples et pour les individus, en excessive servitude. Ainsi, dans une extrême liberté, s'engendre un tyran, et le plus dur comme le plus injuste esclavage. En effet, du milieu de ce peuple indompté et comme effarouché, on choisit presque toujours, en haine de ces grands naguère abattus et dégradés de leur rang, quelque chef nouveau, hardi, corrompu, insolemment acharné sur les citoyens qui souvent ont le mieux mérité de la patrie, prêt enfin à prostituer au peuple, et les autres, et lui-même. Comme la condition privée le laisse en butte

---

mais ce n'est plus une traduction littérale. Il semble que Cicéron s'attache à resserrer l'abondance de son brillant modèle, et qu'il lui donne quelque chose de plus sévère, tempérant la vive imagination du philosophe grec par l'expérience d'un consul romain. Sous ce rapport, rien de plus beau, de plus expressif et de plus vrai que la peinture du tyran populaire s'élevant du milieu de l'anarchie. On peut lire tout le morceau de Platon dans l'élégant recueil de M. Leclerc.

tus, sæpiuntur[1]: postremo a quibus producti sunt, existunt eorum ipsorum tyranni: quos si boni oppresserunt, ut sæpe fit, recreatur civitas; sin audaces, fit illa factio, genus aliud tyrannorum: eademque oritur etiam ex illo[2] sæpe optimatum præclaro statu, cùm ipsos principes aliqua pravitas de viâ deflexit. Sic tamquam pilam rapiunt inter se rei publicæ statum, tyranni ab[3] regibus; ab iis autem[4] principes aut populi; a quibus aut factiones aut tyranni: nec diutius unquam tenetur idem rei publicæ modus.

XLV. Quod ita cùm sit, tribus[5] primis generibus longe præstat, meâ sententiâ, regium; regio autem ipsi præstabit id quod erit æquatum et temperatum ex tribus optimis rerum publicarum modis. Placet enim esse quiddam in re publicâ præstans et regale; esse aliud auctoritate principum partum[6] ac tributum; esse quasdam res servatas judicio voluntatique multitudinis. Hæc constitutio primum habet æquabilitatem quamdam[7] magnam, quâ carere diutius vix possunt liberi; deinde firmitudinem quòd et illa

---

1 Ita cod. cum diphthongo.
2 Cod. *ex illâ*.
3 Fortasse *b* est expuncta.
4 Ita secundâ manu; at primâ *aut*.
5 Ita cod. sine præpositione *ex* vel *e*.
6 Cod. *partium*.
7 *Quamdam* addidit secunda manus; habet *et* Nonius.

à des craintes, on lui donne, on lui continue les commandemens. De tels hommes sont bientôt, comme Pisistrate dans Athènes, entourés d'une barrière de gardes; et ils finissent par s'ériger en tyrans de ceux qui les ont élevés. S'ils périssent par la vengeance des bons citoyens, comme il arrive souvent, alors la cité renaît à la vie. Si, par le bras des méchans, ils sont remplacés par une faction, autre espèce de tyrans, on voit la même révolution, succéder aussi quelquefois à ce beau système de l'aristocratie, lorsque des vices ont égaré les grands qui le composent. Ainsi, le pouvoir est comme une balle que l'on s'arrache les uns aux autres, et qui passe des rois aux tyrans, des tyrans aux aristocrates et au peuple, et de ceux-ci aux factions et aux tyrans, sans que jamais la même forme de constitution politique se maintienne long-temps.

XLV. Les choses étant ainsi, la royauté, dans mon opinion, est de beaucoup préférable aux trois autres formes; mais elle est elle-même inférieure à celle qui se composera du mélange égal des trois meilleurs modes de gouvernement réunis, et tempérés l'un par l'autre. J'aime, en effet, que dans l'Etat il existe un principe éminent et royal; qu'une autre portion de pouvoir soit acquise et donnée à l'influence des grands, et que certaines choses soient réservées au jugement et à la volonté de la multitude. Cette constitution a d'abord un grand caractère d'égalité, condition nécessaire à l'existence de tout

prima facile in contraria vitia convertuntur, ut existat ex rege dominus, ex optimatibus factio, ex populo turba et confusio; quòdque ipsa genera generibus sæpe commutantur novis[1]. Hoc in hâc junctâ moderateque permixtâ conformatione[2] rei publicæ non ferme sine magnis principum vitiis[3] evenit. Non est enim causa conversionis, ubi in suo quisque est gradu firmiter collocatus, et non subest quò præcipitet ac decidat.

XLVI. Sed vereor, Læli, vosque homines amicissimi ac prudentissimi, ne si diutius in hoc genere verser, quasi præcipientis cujusdam et docentis, et non vobiscum simul[4] considerantis esse videatur oratio mea. Quam ob rem ingrediar in ea, quæ nota sunt omnibus, quæsita autem a nobis jamdiu. Sic enim decerno, sic sentio, sic affirmo, nullam omnium rerum publicarum aut constitutione aut descriptione[5] aut disciplinâ conferendam esse cum eâ quam patres nostri nobis acceptam jam inde a majoribus reliquerunt. Quam, si placet, quoniam ea,

---

[1] Ita cod. secundâ manu; at primâ *commutamtur nobis*, nempe *m* pro *n*; *b* pro *v*.

[2] Cod. *commutatione*, quod prorsus mendum videbatur.

[3] Ita cod. secundâ manu; at primâ *vitis*.

[4] *Simul* superadditum est in codice.

[5] Cod. *discriptionem aut disciplinam*; sed mox ibidem expuncta utraque *m*. Tum in priore vocabulo fortasse est refectum *de* pro *di*.

peuple libre; elle offre ensuite une grande stabilité. En effet, les premiers élémens dont j'ai parlé, lorsqu'ils sont isolés, se dénaturent aisément et tombent dans l'extrême opposé, de manière qu'au roi succède le despote; aux grands, l'oligarchie factieuse; au peuple, la tourbe et l'anarchie. Souvent aussi, ils sont remplacés et comme expulsés l'un par l'autre. Mais dans cette combinaison de gouvernement qui les réunit et les confond avec mesure, pareille chose ne saurait arriver, sans de grands vices dans les chefs de l'état: car il n'y a point de cause de révolution, là où chacun est assuré dans son rang, et ne voit pas au-dessous de place libre pour y tomber.

XLVI. Mais, ô Lælius, et vous, mes chers et judicieux amis, je pourrais craindre, si je m'arrêtais trop long-temps sur ce sujet, que mes paroles ne ressemblassent aux leçons d'un maître, plus qu'au libre entretien d'un ami qui conjecture avec vous. Aussi, je vais passer à des choses qui sont connues de tous, et que j'ai, pour ma part, étudiées dès long-temps; et sur cette matière, j'estime, je sens, je déclare que de tous les gouvernemens, il n'en est aucun qui, pour la constitution et la distribution de ses parties, et pour la discipline des mœurs, puisse être comparé avec celui que nos pères avaient reçu de nos aïeux, et qu'ils nous ont transmis à nous-mêmes; et, puisque vous voulez m'entendre redire ce que vous savez, je montrerai quel il est; et qu'il

quæ tenebatis ipsi, etiam ex me audire voluistis, simul et qualis sit, et optimam esse ostendam : expositâque ad exemplum nostrâ re publicâ [1], accommodabo ad eam, si potuero, omnem illam orationem, quæ est mihi habenda de optimo civitatis statu [2]. Quod si tenere et consequi potuero, cumulate munus [3] hoc, cui me Lælius præposuit, ut opinio mea fert, effecero.

XLVII. Tum Lælius : Tuum vero, inquit, Scipio, ac tuum [4] quidem munus. Quis enim te potius aut de [5] majorum dixerit institutis? cùm sis clarissimis ipse majoribus; aut de optimo statu civitatis? quem si habemus, etsi ne nunc quidem, tum [6] vero quis

---

[1] Cod. *nostræ reip.* Sed ablativum casum scribendum esse censebat vir exquisite doctus ; cujus egregio judicio suffragari video quæ dicuntur a Scipione in secundo libro ante finem quaternionis XXIII. Itaque hanc scripturam, invito licet codice vaticano et ipso Nonio, recipere haud dubitavi.

[2] Citat locum Nonius, voc. *accommodatum ;* sed cum varietate, nempe *expositamque* pro *expositâque ; eam* pro *ad eam* ; *potero* pro *potuero*. Codices Nonii vaticani ab editionibus non discrepant. Sed tamen τὸ *ad eam* scribitur manu viri docti in meo Nonii exemplari plantiniano, quam emendationem nunc vaticanus de Re Pub. codex confirmat.

[3] Ita posteriore manu; at priore *manus*.

[4] Ita cod. quæ videtur confirmatio cum emphasi. Suspicabar tamen emendandum esse *aptum*.

[5] Cod. *aude* crasi factâ ob similes sonos. Sic et inferius ; quamquam ibi mox emendatum fuit *aut de*.

[6] Ita cod. posteriore manu ; at priore *tunc*.

est le plus excellent de tous. Ainsi, les yeux fixés sur notre république[1], je tâcherai de rapporter à ce modèle tout ce que j'ai à dire sur la meilleure forme de cité. Si j'y parviens, si je le fais, j'aurai, dans mon opinion, par-delà rempli la tâche que m'a imposée Lælius.

XLVII. *Lælius*. Dites bien votre tâche, Scipion; car elle est réellement la vôtre. Qui peut, en effet, de préférence à vous, parler soit des institutions de nos pères, lorsque vous êtes issu de si glorieux ancêtres; soit de la meilleure forme de cité, lorsque la nôtre ne peut exister, et elle existe à peine aujourd'hui, sans que vous y soyez au premier rang; soit, enfin, des prévoyances de notre politique, lors-

[1] Ceci confirme ce qui a déjà été plus d'une fois indiqué, touchant le projet de Cicéron, dans cet ouvrage. On a vu, à la vérité, que la pensée dominante qui le préoccupe, ne l'a point empêché de faire de fréquentes digressions sur toutes les natures et toutes les formes de gouvernement; mais il revient toujours à l'ancienne constitution romaine, telle qu'elle a existé dans les premiers siècles, ou plutôt telle qu'il la conçoit, telle qu'il la suppose depuis qu'elle n'est plus: car, dans les regrets et les retours de la politique vers un ancien régime social, il y a presque toujours autant d'illusion que de souvenir. Au temps où Cicéron écrivait, après Marius et Sylla, entre les fureurs de Clodius, la dictature de Pompée et la prochaine usurpation de César, la république romaine qu'il se plaît à retracer, n'était guères moins idéale que celle de Platon: et l'on peut ajouter que, même dans des temps meilleurs, Rome toujours agitée, n'avait jamais offert dans ses lois et dans ses mœurs la perfection que Cicéron prétend lui attribuer. Mais quand on a le dégoût du présent ou la crainte de l'avenir, on est naturellement conduit à faire l'*utopie* du passé. C'est dans cette disposition d'esprit qu'écrivait Cicéron.

te possit esse florentior? aut de consiliis in posterum providendis[1]? cùm tu, duobus hujus urbis terroribus depulsis, in omne tempus prospexeris[2].*

---

[1] Subintellige *dixerit.*

[2] Cod. *esse prospexeris;* sed ibidem mox expunctum fuit *esse.*

* FRAGMENTA INCERTÆ SEDIS APUD NONIUM ET LACTANTIUM EXTANTIA.

Sed quoniam plurima beneficia continet patria, et est antiquior parens, quàm is qui creaverit; major ei profecto, quàm parenti debetur gratia. (*Nonius, voc.* Antiquus.)

Nec tantum Carthago habuisset opum sexcentos fere annos sine consiliis et disciplinâ. (*Idem, cap. de Doct. indag.*)

Cognoscere me hercle, inquit, consuetudinem istam et studium sermonis. (*Idem, voc.* cognoscere.)

Profecto, inquit Cicero, omnis istorum disputatio, quamquam uberrimos fontes virtutis et scientiæ contineat, tamen collata cum horum actis perfectisque rebus, vereor ne non tantum videatur attulisse negotiis hominum utilitatis, quantum oblectationem quamdam otii. (*Lactantius, Inst. III.* 16.)

---

que vous, Scipion, en faisant disparaître les deux terreurs de cette ville, vous avez à jamais pourvu à l'avenir de Rome.[1]

---

[1] La fin de ce premier livre paraît manquer, quoique l'éditeur de Rome n'en dise rien. Il se borne à rapporter quelques phrases isolées, anciennement citées par Nonnius et Lactance, et qui faisant partie, sans doute, d'un passage entièrement perdu, n'ont retrouvé leur place nulle part dans le manuscrit Palimpseste. Rien n'a moins d'intérêt, à nos yeux, que ces débris d'expressions latines dénuées de rapport et de liaison : c'est la poussière du marbre de la statue brisée. Cependant nous avons conservé tout ce que le savant éditeur a recueilli. Voici la traduction de celles de ces phrases qui offrent un sens intelligible; et ce sens est quelquefois assez beau :

« Comme la patrie est la source des plus grands bienfaits, comme elle est notre mère bien avant celle qui nous a donné la vie, nous lui devons plus de reconnaissance qu'aux auteurs de nos jours. »

« Carthage n'aurait pas eu tant de puissance, durant près de six *siècles*, sans politique et sans institutions. »

« Tous les raisonnemens de ces esprits spéculatifs, quelque source abondante de science et de vertu qu'ils renferment, si cependant on les compare aux actions et aux œuvres effectives des hommes d'état, paraîtront, je le crains, offrir moins une utilité pour les affaires, qu'une distraction dans le loisir. »

M. TULLI CICERONIS

DE RE PUBLICA[1]

LIBER SECUNDUS.

I. Ut omnes igitur vidit incensos cupiditate audiendi, ingressus est sic loqui Scipio. Catonis hoc senis est, quem, ut scitis, unice dilexi, maximeque sum admiratus, cuique vel patris[2] utriusque judicio, vel

---

[1] Titulo subduntur in codice, ut lithographicum specimen docet, litteræ E I I E spatiis solito majoribus interceptis, ita ut singulis singulæ litteris interponi queant. Eædem plane litteræ iisdem cum spatiis mihi occurrebant Mediolani in ambrosiano palimpsesto ad calcem commentarii in orationem Tullii pro Archiâ : easque ego litteras meo in libro explicavi *feliciter*. Cujus sententiæ cùm me nondum pœniteat, nunc ratio reddenda est. Nimirum calligraphus partim atramento partim alio suco id vocabulum scripsit, vel scribere cogitavit, nempe *fElIcItEr*. Porro evanuit vel ætate vel ablutione is sucus (si reapse scriptus fuit) atramentum autem in membranis hæsit. Sane ejusmodi titulos vidi in aliis priscis codicibus v. gr. in regio vaticano XI, in quo tituli interdum rubris simul cæruleisque litteris constant. Itaque et hoc loco libentius *feliciter* intelligo, quàm inauditum vocabulum *eie;* cui cæteroqui synonymum videretur *eia*, adverbium excitandi, quasi librarius se ad scribendi laborem excitaret.

[2] Ita cod. secundâ manu; at primâ *matris*.

DE LA RÉPUBLIQUE.

LIVRE SECOND.

I. Dès[1] qu'il vit tout le monde empressé de l'entendre, Scipion prit la parole en ces termes : Je commencerai par une pensée du vieux Caton, que, vous le savez, j'ai singulièrement aimé, j'ai beaucoup admiré, et à qui, soit par l'influence éclairée de mes parens adoptifs et naturels, soit de mon propre mouvement, je m'étais donné tout entier dès la jeunesse, sans

[1] Le commencement de ce livre nous paraît présenter une lacune dont l'éditeur de Rome n'indique pas l'étendue, mais qui n'est que trop évidente. On sait que la méthode de Cicéron était d'ouvrir chacun de ses dialogues philosophiques par un préambule, où il parlait en son nom. Il se plaisait ensuite à introduire ou à ramener sur la scène ses différens interlocuteurs ; et il prodiguait ces petits détails dont les anciens ne sont pas toujours assez avares, et où brille cette élégance délicate et cette fleur d'urbanité romaine qu'il opposait à l'atticisme de Platon. Il a usé de cet art avec un goût exquis dans le traité des Lois. Les livres suivans du traité de la République nous montreront, au moins dans de précieux fragmens, plus d'un modèle de ces épisodes qui reposent l'attention fatiguée par la continuité du dialogue, et l'élévation ou la gravité des matières. Ici, toute introduction semblable nous manque : les premiers mots sont même en partie mutilés, et quelques lettres ont été suppléées par l'éditeur.

etiam meo studio me totum ab adolescentiâ dedidi; cujus me nunquam satiare potuit oratio: tantus erat in homine usus rei publicæ, quam et domi et militiæ cùm optime tum etiam diutissime gesserat; et modus in dicendo, et gravitate mixtus lepos, et summum vel discendi [1] studium vel docendi, et orationi [2] vita admodum congruens. Is dicere solebat, ob hanc causam præstare nostræ civitatis statum cæteris civitatibus, quòd in illis singuli [3] fuissent fere, quorum [4] suam quisque rem publicam constituissent legibus atque institutis [5] suis; ut Cretum Minos; Lacædemoniorum Lycurgus; Atheniensium, quæ [6] persæpe commutata esset, tum Theseus, tum Draco, tum Solo, tum Clisthenes, tum multi alii; postremo exsanguem jam et jacentem doctus vir phalereus sustentasset Demetrius: nostra autem res publica non unius esset ingenio, sed multorum; nec unâ hominis vitâ, sed aliquot [7] constituta sæculis et

---

[1] Cod. *dicendi*. Sed scribendum esse *discendi* demonstrat ipse Tullius, de Rep. I. VIII, X. Item Nepos in Catonis vitâ.

[2] Ita cod. secundâ manu; at primâ *oratione*.

[3] Cod. *singulis*; mox altera *s* ibidem expuncta.

[4] Ita cod. secundâ manu; at primâ *qui*.

[5] Postrema hæc verba repetuntur, moxque expunguntur in cod.

[6] Cod. *q*, nempe *que*, sed mendose.

[7] Cod. *aliquod*. Licet autem interdum retinuerim *d* pro *t*, tamen hîc erat vitanda vocabuli molesta ambiguitas.

pouvoir jamais me rassasier de ses sages discours; tant je trouvais en lui une rare expérience de la chose publique, qu'il avait administrée dans la paix et dans la guerre, et si bien et si long-temps; une juste mesure dans toutes ses paroles, un enjouement mêlé de gravité, un goût merveilleux de s'instruire et de communiquer l'instruction, et une vie toute entière en accord avec ses discours! Il disait donc souvent, que si le gouvernement de Rome l'emportait sur celui des autres cités, c'est qu'elles n'avaient presque jamais eu que des grands hommes isolés qui avaient constitué chacun sa patrie, d'après ses lois et ses principes particuliers; Minos, la Crète; Lycurgue, Lacédémone; et dans Athènes, qui subit tant de mutations, d'abord Thésée, puis Dracon, puis Solon, puis Clisthène, puis tant d'autres; et enfin, pour ranimer son épuisement et sa faiblesse, un savant homme, Démétrius de Phalère; tandis que nous, notre constitution politique a été l'œuvre du génie, non d'un seul, mais de plusieurs [1], et s'est affermie,

---

[1] « Une des causes de la prospérité de Rome, dit Montesquieu, « c'est que ses rois furent tous de grands personnages. On ne trouve « point ailleurs, dans les histoires, une suite non-interrompue de « tels hommes d'états et de tels capitaines. » Et ailleurs, il dit : « Rome « ayant chassé les rois, établit les consuls annuels ; c'est encore ce qui « la porta à ce haut degré de puissance. Les princes ont dans leur vie « des périodes d'ambition; après quoi d'autres passions et l'oisiveté « même succèdent: mais la république, ayant des chefs qui chan- « geaient tous les ans, et qui cherchaient à signaler leur magistrature « pour en obtenir de nouvelles, il n'y avait pas un moment de perdu « pour l'ambition. »

ætatibus. Nam neque ullum ingenium tantum extitisse dicebat, ut quem res nulla fugeret quisquam aliquando fuisset; neque cuncta ingenia collata in unum tantum posse uno tempore providere, ut omnia complecterentur sine rerum usu ac vetustate. Quam ob rem, ut ille solebat, ita nunc mea repetet oratio populi originem; libenter enim etiam verbo utor Catonis. Facilius autem[1] quod est propositum consequar, si nostram rem publicam vobis et nascentem, et crescentem, et adultam, et jam firmam atque robustam ostendero, quàm si mihi aliquam, ut apud[2] Platonem Socrates, ipse finxero.

II. Hoc cùm omnes approbavissent: Quod habemus igitur institutæ rei publicæ tam clarum ac tam omnibus notum exordium, quàm hujus urbis condendæ principium profectum a Romulo? qui patre Marte natus; concedamus enim famæ hominum, præsertim non inveteratæ solum, sed etiam sapienter a majoribus proditæ, bene[3] meriti de rebus communibus ut genere etiam putarentur, non solum esse ingenio divino. Is igitur, ut natus sit cum Remo fratre,

---

[1] *Autem* superpositum est in codice.
[2] Cod. primâ manu *multa* mendose; tum id deletum, substitutumque *ut aput*.
[3] Cod. *ut bene*; mox expunctum *ut* propter aliud sequens. Eleganter autem emendator prius *ut* potius quàm posterius ejecit.

non par un seul âge d'homme, mais durant plusieurs générations et plusieurs siècles. Car, ajoutait-il, il n'a jamais existé un génie assez puissant pour que rien ne lui échappât; et tous les génies du monde, réunis en un seul, ne pourraient pas, dans les limites d'une seule époque, exercer une prévoyance assez étendue pour tout embrasser, sans le secours de l'expérience et de la durée.

Ainsi, suivant la manière habituelle de Caton, je remonterai, dans mon discours, à l'*origine* de Rome; car j'aime à me servir d'une expression de Caton. J'atteindrai d'ailleurs plus facilement mon but, en prenant notre république pour la montrer successivement à sa naissance, dans ses progrès, dans son âge adulte, et dans sa force et sa maturité, que si j'allais, à l'exemple de Socrate dans les livres de Platon, me créer une république imaginaire.

II. Tout le monde paraissant approuver, Scipion reprit : Quel commencement d'une constitution politique puis-je choisir qui soit aussi éclatant, aussi connu de tous que la fondation même de cette ville, par la main de Romulus, fils de Mars? Ayons en effet cette déférence pour une tradition tout à la fois antique et sagement accréditée par nos ancêtres, de souffrir que ceux qui ont bien mérité des hommes réunis, aient la réputation d'avoir reçu des dieux, non-seulement le génie, mais la naissance même.

On rapporte donc que, sitôt après la naissance de Romulus et de son frère Rémus, Amulius, roi d'Albe, dans la crainte de voir un jour ébranler sa puissance,

dicitur ab Amulio [1] rege albano ob labefactandi regni timorem ad Tiberim exponi jussus esse : quo in loco cùm esset silvestris belluæ sustentatus uberibus, pastoresque eum sustulissent, et in agresti cultu laboreque aluissent, perhibetur, ut adoleverit [2], et corporis viribus et animi ferocitate tantum cæteris præstitisse, ut omnes qui tum eos agros, ubi hodie est hæc urbs, incolebant, æquo animo illi libenterque parerent. Quorum copiis cùm se ducem præbuisset, ut et jam [3] a fabulis ad facta veniamus, oppressisse Longam Albam validam urbem et [4] potentem temporibus illis, Amuliumque regem interemisse fertur.

III. Quâ gloriâ partâ [5], urbem auspicato condere, et firmare dicitur primum cogitavisse rem publicam. Urbi autem locum, quod est ei qui diuturnam rem publicam serere conatur diligentissime providendum, incredibili opportunitate delegit : neque enim ad mare admovit, quod ei fuit illâ manu copiisque facillimum, ut in agrum Rutulorum Aboriginumve [6] pro-

---

[1] Ita secundâ manu; at primâ *Amulo*.

[2] Ita cod. per *o*, quamquam passim in priscis codicibus occurrit *adulescens*.

[3] Ita loquendum videtur potius quàm *etiam*. Imo *et* delere præstaret.

[4] Cod. *vel;* sed deinde videtur factum *et*.

[5] Cod. *partam;* sed mox *m* expuncta.

[6] Postrema sex verba repetuntur in codice; tum expunguntur. Et quidem priore loco legitur *Aboriginumque*.

le fit exposer sur les bords du Tibre ; que, dans ce lieu, l'enfant secouru et allaité par une bête sauvage [1], ensuite recueilli par des bergers, et nourri dans la rudesse et les travaux des champs, acquit en grandissant une telle supériorité sur les autres par la vigueur de corps et la fierté de courage, que tous les habitans de ces campagnes, où s'élève aujourd'hui Rome, se soumirent volontairement à lui. S'étant mis à la tête de ces bandes, on dit encore, pour en venir des fables aux réalités, qu'il surprit Albe, ville forte et puissante à cette époque, et qu'il mit à mort Amulius.

III. Cette gloire acquise, il eut la pensée, dit-on, de fonder régulièrement une ville et de constituer un état. Sous le rapport du lieu, et ce point doit être la principale prévoyance de quiconque veut jeter le germe d'une cité durable, Romulus choisit la situation de sa ville avec une merveilleuse convenance. En effet, il ne la rapprocha point de la mer, ce qui lui était si facile avec les forces dont il disposait, soit en avançant sur le territoire des

[1] Cicéron, dans le Traité des Lois, se moque de cette tradition sur la naissance merveilleuse du fondateur de Rome, et ici même, il la traite de fable. Il ne fait d'ailleurs aucune recherche critique sur ces premières antiquités de Rome que les modernes ont cru pouvoir éclaircir. Tite-Live se borne à dire, avec une fierté de style très majestueuse, mais peu concluante pour la fidélité historique : « S'il doit « être permis à quelque peuple de s'attribuer une origine sacrée, et « de faire remonter sa naissance jusqu'aux dieux, telle est la gloire « du peuple romain dans la guerre, que, lorsqu'il proclame de « préférence le dieu Mars pour son père, pour le père de son fon-

cederet, aut in ostio tiberino, quem in locum multis post annis rex Ancus coloniam deduxit, urbem ipse conderet; sed hoc vir excellenti providentiâ [1] sensit ac vidit, non esse opportunissimos situs maritimos urbibus eis quæ ad spem diuturnitatis conderentur atque imperii. Primum quòd essent urbes maritimæ non solum multis periculis oppositæ, sed etiam cæcis [2]. Nam terra continens adventus hostium non modo expectatos [3], sed etiam repentinos, multis [4] indiciis [5], et quasi fragore quodam et sonitu ipso ante denuntiat. Neque vero quisquam potest hostis advolare terrâ, quin eum non modo esse, sed etiam quis et unde sit scire possimus. Maritimus vero ille et navalis hostis ante adesse potest, quàm quisquam venturum esse suspicari queat. Nec vero cùm venit, præ se fert aut qui [6] sit, aut unde veniat, aut etiam quid velit; denique ne [7] notâ quidem ullâ pacatus an hostis sit discerni ac judicari potest.

IV. Est autem maritimis urbibus etiam quædam

---

[1] Cod. *providentiam*, sed *m* fortasse expuncta.
[2] Cod. *cæcitatis;* sed mox ibidem emendatum *cæcis*.
[3] Cod. primum *expectatur;* mox emendatum *expectatos*.
[4] Ita emendatum in cod.; cùm primum fuisset *multum*.
[5] Ita fortasse cod. secundâ manu; at primâ *indicis*.
[6] Ita cod. secundâ manu, cùm primâ fuisset *quis*.
[7] Cod. *ne ne*, tum prior particula expuncta; nisi forte eam transferre licet, ut fiat *pacatusne an*. Confer. de Rep. I. XIX, not.

Rutules et des Aborigènes, soit en venant bâtir sa nouvelle cité à l'embouchure du Tibre, dans le lieu même où, longues années après, Ancus Martius conduisit une colonie. Mais cet homme, avec la prévision d'un génie supérieur, comprit et observa que les sites voisins de la mer n'étaient pas les plus favorables pour y fonder des villes qui prétendissent à la durée et à l'empire : et cela, d'abord parce que les villes maritimes seraient toujours exposées, non-seulement à de nombreux périls, mais à des périls imprévus. La terre-ferme, en effet, trahit par de nombreux indices les approches régulières, et même les surprises de l'ennemi ; elle le dénonce, pour ainsi dire, par le bruit seul et comme par le retentissement de ses pas. Il n'est point d'agresseur qui, sur le continent, puisse arriver si vite que nous ne sachions qu'il vient, et ce qu'il est, et d'où il vient. Mais cet ennemi, que la mer et qu'une flotte nous amène, peut descendre sur nos bords avant que personne ait soupçonné son approche ; et lorsqu'il arrive, rien d'extérieur n'indique ni ce qu'il est, ni de quelle terre il est parti, ni ce qu'il veut ; on ne peut enfin reconnaître et distinguer à aucun signe, s'il est ami ou ennemi.

IV. Les villes maritimes éprouvent encore une influence corruptrice et de fréquentes révolutions de

« dateur, les nations de la terre doivent le souffrir avec la même « résignation qu'elles souffrent notre empire. » *Si cui populo licere oportet consecrare origines suas, et ad deos referre auctores, ea belli gloria est*

corruptela ac mutatio [1] morum: admiscentur enim novis sermonibus ac disciplinis, et importantur non merces solum adventitiæ, sed etiam mores, ut nihil possit in patriis [2] institutis manere integrum. Jam qui incolunt eas urbes, non hærent in suis sedibus [3], sed volucri semper spe, et cogitatione rapiuntur a domo longius: atque etiam cùm manent corpore, animo tamen excurrunt [4] et vagantur. Nec vero ulla [5] res magis labefactatam diu et Carthaginem [6] et Corinthum pervertit [7] aliquando, quàm hic error ac dissipatio civium, quòd mercandi cupiditate et navigandi et agrorum et armorum cultum reliquerant. Multa etiam ad luxuriam invitamenta perniciosa civitatibus suppeditantur mari, quæ vel capiuntur vel importan-

---

[1] Cod. *demutatio*; mox expuncta *de*. Equidem magnopere suspicor vocabulum *demutatio* esse genuinum tullianum, quod emendator ut prope insolitum frustra imminuerit. Neque caret duplici exemplo vocabulum apud lexicographos, quamquam alterum est dubium Plinii, alterum Tertulliani. Quid si nunc Tullius accedat? præsertim cùm verbum ipsum *demuto* sine controversiâ sit.

[2] Ita cod. secundâ manu; at primâ *patris* cum crasi.

[3] Ita cod. secundâ manu; at primâ *sædibus*. Sane alibi vidimus *sæpiuntur*, neque obstat prosodia. Videtur etiam supra *sædibus* scriptus alius versus, et mox deletus, vel posteriore ætate abrasus.

[4] Cod. *excurrant*; mox factum *excurlant*. Recole lib. I, v. not.

[5] Ita cod. secundâ manu; at primâ *ullæ*.

[6] Ita per *C*; at alibi per *K*.

[7] Ita cod. secundâ manu; at primâ *perverterunt*.

mœurs. Leur civilisation est en effet mélangée par des langues et des connaissances nouvelles; et le commerce leur apporte de loin, non-seulement des marchandises, mais des mœurs étrangères, qui ne permettent aucune fixité dans les institutions de ces villes: et d'abord, les peuples qui les habitent ne s'attachent pas à leurs foyers; mais une continuelle mobilité d'espérance et de pensée les emporte loin de la patrie; et lors même qu'ils ne changent pas réellement de place, leur esprit toujours aventureux, voyage et court le monde: et nulle autre cause, après avoir miné long-temps et Corinthe et Carthage, ne concourut plus à les détruire que cette vie errante et cette dispersion des citoyens, à qui la passion du commerce et des entreprises maritimes avait fait abandonner le soin des champs et de la guerre[1]. Le voisinage de la mer, d'ailleurs, fournit au luxe des villes un grand nombre de séductions funestes, qui sont importées par la victoire ou par les échanges. L'agré-

---

populo romano, ut, cùm suum conditorisque sui parentem Martem potissimùm ferat, tam et hoc gentes humanæ patiantur æquo animo, quàm et imperium patiuntur.

[1] Cette digression sur les inconvéniens du voisinage de la mer, brille dans le texte original d'une beauté d'élocution qui n'appartient qu'à l'orateur romain. Les idées, nous en convenons, sont un peu arriérées; ce sont quelques belles pensées d'Aristote et de Platon. Tout cela ne rentre guère dans nos systèmes modernes. Navigation, commerce, échanges, voilà les mobiles de notre civilisation: et voilà ce que les publicistes de l'antiquité semblaient croire pernicieux à la force et à la durée des états. Notre liberté même a pour appui le luxe que

tur : atque habet etiam[1] amœnitas ipsa vel sumptuosas vel desidiosas illecebras multas cupiditatum. Et quod de Corintho dixi, id haud[2] scio an liceat de cunctâ Græciâ verissime dicere. Nam et ipsa Peloponesus fere tota in mari est : nec præter Phliensios[3] ulli sunt, quorum agri non contingant mare : et extra Peloponesum Enianes[4] et Doris et Dolopes soli absunt a mari. Quid dicam insulas Græciæ? quæ fluctibus cinctæ natant pene ipsæ[5] simul cum civitatum[6] institutis et moribus. Atque hæc quidem, ut

---

[1] Cod. *iam*. Sed, nisi fallor, oblitus est librarius repetere *et* post *habet*. Genus id mendorum in codicibus satis est exploratum.

[2] Cod. *aut*. Hinc rursus agnoscas pronunciationis vel vitium, vel similitudinem.

[3] Cod. mendose *Philuntios*. Imo vero scribi debuit *Phliasios*; sic enim emendavit suam hanc lectionem librorum de Rep. Cicero ipse ad Atticum scribens VI. 2 : *Phliasios dici sciebam; et ita fac habeas, nos quidem sic habemus. Sed primo me* ἀναλογία *deceperat,* Φλιοῦς, Ὀποῦς, Σιποῦς; *quod* Ὀποὐντιοι, Σιποὐντιοι. *Sed hoc continuo correximus*. In codice tamen vaticano manet prior Tullii scriptura (præter vitiosam metathesim); quod nobile documentum est Tullii libros politicos statim omnibus viguisse (ut ait Cælius, ep. VIII. 1), ideoque distractis exemplaribus, ne ipsius quidem auctoris emendationes potuisse recipi. Cæteroqui gentile φλιούντιος est apud Stephanum byzantinum, qui addit et φλιούσιος atque φλιάσιος. *Phliasios* scribit ipse Cicero, Tusc. V. 3; et sic græci vulgo auctores habent.

[4] Videtur scribendum *Ænianes* cum diphthongo. Legitur enim apud græcos geographos Αἰνιᾶνες; Plinius autem IV. 2, habet *Ænienses* ab Αἰνιεῖς.

[5] Cod. *in ipsæ;* mox expuncta *in*.

[6] Cod. primâ manu *civitatis*; tum secunda manus superposuit *um*,

ment même d'un tel site présente aux passions une foule d'attraits pour le faste et pour la paresse. Ce que j'ai dit de Corinthe, je doute si je ne puis pas l'appliquer, avec la même exactitude, à toute la Grèce; car le Péloponèse même est dans la mer presque de toutes parts[1]: et si vous exceptez les Phliasiens, il n'est aucun de ces peuples dont le territoire ne confine à la mer: et, hors du Péloponèse, les Enianes, les Doriens et les Dolopes sont seuls éloignés de la mer. Que dirai-je des îles de la Grèce, qui, au milieu de cette ceinture de flots, semblent nager encore avec les institutions et les moeurs de leurs mobiles cités; et ceci, comme je l'ai dit plus haut,

---

les républiques anciennes proscrivaient comme le fléau de la leur. Ces différences qui ne sont pas des contradictions, trouveraient leur explication naturelle dans des causes qui seraient trop longues à déduire; mais elles font nécessairement que la politique des anciens nous paraît trop vague, trop remplie de généralités philosophiques. Aujourd'hui on constitue un état avec l'économie politique, c'est-à-dire avec la science de produire et de vendre. Les anciens avaient la simplicité de compter pour quelque chose le patriotisme, les moeurs, les vertus publiques.

[1] Il paraît que Cicéron avait écrit d'abord d'une manière générale, que toutes les villes du Péloponèse étaient maritimes, et que cette erreur fut relevée par la vigilante critique d'Atticus : on lira avec plaisir tout ce détail tiré de la correspondance de Cicéron. « J'en viens, écrit-il « à son ami, à l'observation que vous me faites dans la première page « de votre lettre. Ce n'est pas sur le témoignage de quelque méchant « auteur, que j'ai avancé que toutes les villes du Péloponèse étaient « maritimes, c'est sur la foi de Dicéarque, dont vous faites vous-« même beaucoup de cas. Dans sa description de la descente dans « l'antre de Trophonius, Chéron prouve, par beaucoup de raisons,

supra dixi, veteris [1] sunt Græciæ. Coloniarum vero, quæ est deducta a Græcis [2] in Asiam, Thraciam, Italiam [3], Siciliam, Africam, præter unam Magnesiam [4], quam unda non alluat? Ita barbarorum agris quasi adtexta quædam videtur ora esse Græciæ. Nam e barbaris quidem ipsis nulli erant antea maritimi [5], præter [6] Etruscos et Poenos; alteri mercandi causâ, latrocinandi alteri. Quæ causa perspicua est malorum commutationumque Græciæ [7], propter ea vitia maritimarum urbium, quæ ante paulo perbreviter [8] at-

---

delevitque *s*, et ut videtur etiam *i*.

[1] Cod. *veteres*.

[2] Cod. *Grais*.

[3] Locum citat Servius ad Æn. XII. 335, voc. *Thraca* sic : *Cicero in de* Re Publicâ : *colonia vero quæ est deducta a Græcis in Asiam, Thracam, Italiam, et non dixit Thraciam*. Notandæ sunt in primis variæ lectiones *colonia, Græcis, Thracam;* quamquam vaticanus codex nunc nobis *Thraciam* exhibet. Similis autem huic est Ciceronis locus de Divin. I. 1 : *Quam vero Græcia coloniam misit in Æoliam, Ioniam, Asiam, Siciliam, Italiam sine pythio*, etc.

[4] Verba *Thraciam*, etc. *Magnesiam* addita sunt in codice secundâ manu, quæ prima omiserat, videlicet oscitantiâ librarii.

[5] Cod. *maritumi ;* at paulo post per *i*.

[6] Ita cod. secundâ manu; at primâ *pleter*. Memento autem dictorum superius de scripturâ *s* pro *r*.

[7] Cod. *Greciæ*. At alibi emendate.

[8] Cod. *perubreviter;* tum expuncta *u*. Patet autem ipsum scribam se emendavisse; scriptâ enim *u*, cognitoque mendo suo, expunxit ipsam *u*, vocabulumque uti opus erat continuavit scribendo *b*.

ne regarde que l'ancienne Grèce. Mais quant aux colonies conduites par les Grecs dans l'Asie, la Thrace, la Sicile, l'Italie, l'Afrique, il n'est aucun de ces établissemens, excepté la seule Magnésie, qui ne soit baigné par les flots. Il semblerait qu'une portion détachée des rivages de la Grèce est venue border ces continens barbares. Parmi les barbares, en effet, il n'y avait originairement aucun peuple maritime, à l'exception des Carthaginois et des Etrusques, qui cherchaient les uns le commerce, les autres le pillage. On voit donc la cause manifeste des malheurs et des révolutions de la Grèce : elle tient à ces vices des cités maritimes que j'ai touchés plus haut : mais, à ces vices, se trouve

---

« que les Grecs ont mal fait de bâtir tant de villes sur le bord de la « mer, et il compte pour maritimes toutes celles du Péloponèse. « Quoique j'estime fort cet auteur qui me paraît avoir une grande con- « naissance de l'histoire, et qui d'ailleurs a vécu dans le Péloponèse, « cela ne laissa pas de m'arrêter, et je proposai mon doute à Dionysius. « Il fut d'abord surpris, mais comme il se fie aussi volontiers à Di- « céarque, que vous à Vestorius, et moi à Cluvius, il me dit que je « pouvais m'en rapporter à cet auteur. Il prétend qu'il y a dans l'Ar- « cadie une ville maritime, nommée Lépréon. Pour Téné, Aliphéra « et Critia, il croit que ce sont des villes modernes, et il le prouve « par le dénombrement que fait Homère de toutes celles qui armèrent « des vaisseaux pour la guerre de Troie, où elles ne sont point com- « prises. Tout ce que j'ai dit là-dessus, je l'ai copié mot pour mot « de Dicéarque. » L. VI, lett. 2. On peut juger par ce passage curieux combien les notions géographiques avaient alors peu de certitude et d'étendue.

tigi [1]. Sed tamen in his [2] vitiis inest illa magna commoditas, et quod [3] ubique gentium [4] est ut ad eam [5] urbem quam incolas possit adnare [6] : et rursus, ut id quod agri efferant sui, quascumque velint in terras portare possint ac mittere.

V. Quî potuit igitur divinitus et utilitates complecti maritimas Romulus et vitia vitare? quàm quòd urbem perennis amnis et æquabilis et in mare late influentis posuit in ripâ, quo posset urbs [7] et accipere ex [8] mari quo egeret, et reddere [9] quo redundaret :

---

[1] Cod. *adtigisset;* tum expuncta est prior *s*, a quâ nos separavimus, uti par erat, *set.*

[2] Cod. *hiis.*

[3] *Quod* superadditum est in codice manu posteriore.

[4] Ita cod. primâ manu; at secundâ mendose *genitum.*

[5] Cod. *ad œam;* tum expuncta est prior *a.*

[6] Locum e II. de Rep. citat Fronto exemp. eloc. voc. *adnare.* At in editis fragmentis citatur e I. perperam. Editiones item habent *possis* pro *possit;* quæ etsi lectio videri poterat probabilis, tamen a Frontonis codicibus cunctis exploditur, tum, quod magis interest, a Ciceronis de Rep. codice vaticano. Codicum Frontonis varietates sunt: 1° *ut ad eam urbem*, *ad quam incola possit adnare;* 2° in alio codice τὸ *possit* corrigitur in margine *possis*, quæ conjectura deinceps ab editoribus fragmentorum recepta fuit.

[7] Cod. primâ manu *urps;* quamquam videtur postea interpolata littera, factumque *urbs;* sed tamen inferius occurrit evidenter *urps.* Est autem de hâc scripturâ insignis Papiriani auctoritas, p. 2291: *Urps per* p *debet scribi; licet Varro per* b *scribendum putet, quòd in reliquis casibus* b *habeat.*

[8] Ita cod. primâ manu; at secunda pro *ex* fecit *a.*

[9] Ita cod. secundâ manu; at primâ *redderet.*

un grand avantage : c'est que, des divers points du monde, tout vienne facilement aborder à la ville que vous habitez; et que l'on puisse, en retour, porter et envoyer dans tous les lieux de la terre les produits des champs qui environnent vos murs.

V. Romulus[1] pouvait-il donc, et pour réunir tous les avantages d'une situation maritime, et pour en éviter les dangers, être mieux inspiré qu'il ne le fut, en bâtissant Rome sur la rive d'un fleuve dont le cours égal et constant se décharge dans la mer par une vaste embouchure, de sorte que cette ville peut recevoir par mer tout ce qui lui manque, et renvoyer par le même chemin sa surabondance, et qu'elle trouve

---

[1] Fidèle au plan de tout rapporter à la constitution romaine, et de faire plutôt une histoire qu'une théorie politique, Cicéron va successivement examiner l'état de Rome aux diverses époques de sa durée, à dater de ses rois. Ce plan, s'il produisait quelques lumières nouvelles sur un sujet fort obscur, aurait beaucoup plus d'intérêt pour nous que des idées purement spéculatives. Mais Cicéron ne va guère au-delà des traditions connues, et qui ont souvent exercé le scepticisme des savans. Il prend l'histoire romaine à peu-près telle que nous l'avons ; et ses réflexions ne paraissent pas supposer d'autres faits que ceux dont Tite-Live a rempli ses éloquens récits. On sait que la plupart de ces faits, surtout dans ce qui regarde les premiers siècles de Rome, ont été controversés par la critique moderne. Ce texte repris de nos jours par les savans d'Allemagne, avait fort occupé nos érudits du dix-septième siècle ; et il n'est pas inutile de dire ici quelques mots de la question. Dans le sixième volume des mémoires de l'académie des inscriptions, on trouve une dissertation où M. de Pouilly essaie d'ôter toute authenticité aux premiers siècles de l'histoire romaine, en établissant que les premiers historiens de Rome, Cincius

eodemque ut[1] flumine res ad victum cultumque maxime necessarias non solum mari absorberet[2] sed etiam invectas acciperet ex terrâ: ut mihi jam tum divinasse ille videatur, hanc urbem sedem aliquando et domum summo esse imperio præbituram: nam hanc rerum tantam potentiam non ferme facilius aliâ[3] in parte Italiæ posita urbs[4] tenere potuisset.

VI. Urbis autem ipsius nativa præsidia quis est tam negligens, qui non habeat animo notata planeque cognita? cujus is est tractatus[5] ductusque muri, cùm Romuli tum etiam reliquorum regum sapientiâ definitus ex omni parte arduis præruptisque montibus, ut[6] unus aditus qui esset inter Esquilinum[7] Quirinalemque montem maximo aggere objecto,

---

[1] *Ut* superponitur in codice.

[2] Ita evidenter codex, sine ullâ emendatione. Ut corrigam *subveheret* moneor; meliore equidem et plane verisimili locutione, indice etiam Rutilio Numatiano I. 153, qui Tullii hanc sententiam exprimere videtur de navigatione Tiberis loquens: *placidis commercia ripis—devehat hinc ruris, subvehat inde maris.* Attamen ego miror quî fieri possit, ut amanuensis tantam invexerit varietatem, nempe *absorberet* pro *subveheret*.

[3] Cod. *ulla;* sed fortasse emendatum *alia*. Censeo scribendum *alia ulla*.

[4] Cod. primâ manu *urps;* at secundâ *urbs*.

[5] Ita cod. sine ullâ righturâ *tractatus* pro *tractus*.

[6] *Ut* omissum a librario, fortasse superpositum fuit; sed vix apparet, aut ne vix quidem.

[7] Cod. *Esquiillinum*.

dans le même fleuve une communication, non-seulement pour faire venir par la mer tous les produits nécessaires au soutien et à l'élégance de la vie, mais pour les tirer de ses propres campagnes: aussi je croirais que Romulus avait deviné dès-lors que cette ville serait un jour le siége et le centre d'un puissant empire. Car, placée sur tout autre point de l'Italie, jamais ville n'aurait pu maintenir une si vaste domination.

VI. Quant aux fortifications naturelles de Rome, quel homme est assez indifférent pour ne pas en avoir dans l'esprit l'exacte connaissance et comme le dessin? Tels furent d'abord le plan et la direction des murs, qui, par la sagesse de Romulus et de ses successeurs, confinaient de toutes parts à de hautes et rudes collines, que le seul passage ouvert entre le mont Esquilin et le mont Quirinal, se trouvait fermé par un rempart et un immense fossé; et que la citadelle s'ap-

---

et Fabius Pictor vivaient au moins cinq cents ans après la fondation de cette ville, et que tous les anciens monumens qu'ils auraient pu consulter avaient péri dans l'incendie de Rome par les Gaulois. Il s'attache ensuite à montrer que plusieurs faits rapportés par Tite-Live, sont des copies évidentes de traditions grecques. Il retrouve les Horaces, les Curiaces, et tout ce merveilleux récit, dans un fragment des *Arcadiques* de Démarate, conservé par Stobée, et où il s'agit d'une guerre entre deux petites villes d'Arcadie, Tegée et Pherée, qui choisirent pour terminer leur querelle chacune trois guerriers, frères jumeaux; sans qu'il y manque aucune circonstance, jusqu'à l'amour de la sœur du vainqueur pour l'un des vaincus, et jusqu'au meurtre de cette sœur infortunée. M. de Pouilly retrouve

fossâ cingeretur vastissimâ : atque ut ita munita arx circumjectu arduo et quasi circumciso saxo niteretur, ut etiam in illâ tempestate horribili gallici adventûs incolumis atque intacta permanserit. Locumque delegit et fontibus abundantem [1], et in regione pestilenti salubrem : colles enim sunt, qui cùm perflantur [2] ipsi, tum adferunt umbram vallibus.

VII. Atque hæc quidem perceleriter confecit: nam et urbem constituit, quam e suo nomine Romam jussit nominari : et ad [3] firmandam novam civitatem novum quoddam et subagreste consilium, sed ad muniendas opes regni [4] ac populi sui magni hominis et jam tum longe providentis secutus est, cùm Sabinas honesto ortas loco virgines [5], quæ Romam ludorum gratiâ venissent, quos tum primum anniversarios in Circo facere instituisset, consualibus rapi jussit, easque in familiarum amplissimarum matrimoniis [6] collocavit [7]. Quâ ex causâ cùm bellum Roma-

---

[1] Cod. *undantem;* mox superadditum *ab;* quæ additio vix erat necessaria.

[2] Cod. *perfluantur;* tum ibidem emendatum *perflantur.*

[3] Ita cod. secundâ manu; at primâ *affirmandam.*

[4] Cod. *eg regni;* tum deletum *eg*: volueral enim, ni fallor, librarius scribere *egregium.*

[5] Ita cod. secundâ manu; at primâ *honeste hortas virginis.*

[6] Ita cod. secundâ manu; at primâ *matrimonis.*

[7] Ita cod. primâ manu; at secundâ *collocabit.*

puyait sur un rocher coupé à pic, et d'un abord assez impraticable, pour avoir pu, même dans cet horrible débordement de l'invasion gauloise, se conserver libre et hors d'atteinte.

Il choisit d'ailleurs un lieu rempli de sources vives et remarquable par la salubrité, au milieu d'une région pestilentielle. Il s'y trouve en effet des collines qui, tout à la fois, appellent un air plus vital et protègent la vallée de leur ombre.

VII. Tout cela fut rapidement achevé, car il bâtit une ville à laquelle il donna le nom de Rome, emprunté du sien; et, pour affermir cette nouvelle cité, il conçut un projet singulier sans doute, et même un peu barbare, mais digne d'un grand homme, et d'un esprit qui voyait loin dans l'avenir les moyens de fortifier sa puissance et son peuple. De jeunes filles Sabines, de la meilleure naissance, qui étaient venues à Rome, attirées par les jeux publics, dont Romulus faisait alors célébrer dans le Cirque le premier anniversaire, sont, au milieu de la fête, enlevées par ses ordres; et il les associa, par des mariages, aux premières familles de Rome. Cette cause ayant appelé sur Rome les armes des Sabins, au milieu d'un com-

---

également Scevola dans un héros grec, célébré par l'historien Agatharchide. Il essaye ensuite de prouver que, dans le défaut absolu de monumens primitifs, les traditions menteuses de l'orgueil romain se trouvent cependant contredites quelquefois par des témoignages étrangers. A la défaite des Gaulois sur les ruines de Rome, et à la victoire de Camille racontée par Tite-Live, il oppose le récit de

nis Sabini intulissent, præliique certamen varium atque anceps fuisset, cum T. Tatio rege Sabinorum fœdus icit, matronis ipsis [1] quæ raptæ erant, orantibus: quo fœdere et Sabinos in civitatem adscivit [2], sacris communicatis, et regnum suum cum illorum rege sociavit.

VIII. Post interitum autem Tatii, cùm ad eum potentatus [3] omnis recidisset [4], quamquam cum Tatio in regium consilium delegerat [5] principes, qui appellati sunt propter caritatem Patres; populumque et suo et Tatii [6] nomine et Lucumonis, qui Romuli socius in sabino prælio occiderat, in tribus tres [7] curiasque triginta descripserat, quas curias earum nominibus nuncupavit, quæ ex Sabinis virgines raptæ, postea

---

[1] Cod. primâ manu *is ipsis*; tum expunctum *is*, quod vel mendum fuit, vel pro *iis* positum.

[2] Ita cod. secundâ manu; at primâ *adscibit*.

[3] Ita cod. primâ manu; tum secundâ refectum est *dominatus*; lævo, ut censeo, consilio et nimiâ castigandi libidine: nam *potentatus* generosior vox est, eâque præter alios utitur Lactantius, Inst. VI. 17, Ciceronis pedissequus; eamdemque revocari vult in usum Vorstius, de Lat. negl. IV. 1.

[4] Cod. *reccidisset*. Cæsellius orthographus, p. 2314, ait. Re *præpositio nonnunquam cùm ad consonantes accedit, geminat illas, quod plerumque apud antiquos est, ut duco, redduco; cado, reccido; tuli, rettuli; pello, reppello*.

[5] Ita cod. secundâ manu; at primâ *delegerant*.

[6] Codex *Tati*, quamquam paulo ante est *Tatii*.

[7] Cod. *tris*. Ita Virg. Æn., V. 560: *Tris equitum turmæ*.

bat qui se prolongeait indécis, Romulus fait alliance avec Tatius, roi des Sabins, à la prière des femmes que les Romains avaient enlevées. Par cette alliance, il admit les Sabins dans la nouvelle cité, reçut le culte de leurs dieux, et partagea sa puissance avec leur roi.

VIII. Après la mort de Tatius, l'autorité toute entière retomba dans ses mains; il avait à la vérité, du temps même de Tatius, réuni en conseil royal des citoyens principaux, auxquels l'affection populaire donna le titre de Pères. Il avait partagé le peuple en trois tribus, appelées du nom de Tatius, du sien, et de celui de Lucumon, mort à ses côtés dans le combat contre les Sabins; et il avait fait une autre division en trente curies, désignées par les noms de celles des jeunes Sabines qui étaient devenues les heureuses médiatrices de l'alliance et de la paix. Mais quoique

---

Polybe, suivant lequel les Gaulois, ayant assiégé le Capitole durant neuf mois, sur l'avis que leur propre territoire était ravagé par les Venètes, se retirèrent volontairement après avoir reçu la rançon des Romains. De tout cela le savant académicien conclut, qu'indépendamment des prodiges ridicules et des fables manifestes qui défigurent l'histoire des premiers siècles de Rome, cette histoire ne mérite aucune confiance sous le rapport même de faits plus graves, et qui offrent plutôt le caractère de l'héroïsme que celui du merveilleux. Une conclusion si sévère a été appuyée de preuves et de conjectures nouvelles dans la curieuse dissertation de Beaufort, *sur l'incertitude de l'histoire des premiers siècles de Rome*. Cependant cette opinion a trouvé dès l'origine de savans contradicteurs. Un membre de l'académie des belles-lettres, le docte Sallier, réfuta le scepticisme de son collègue M. de Pouilly, dans deux mémoires très-bien faits, où il établit surtout

fuerant [1] oratrices pacis et fœderis : sed quamquam ea [2] Tatio sic erant descripta vivo, tamen eo interfecto, multo etiam magis Romulus Patrum auctoritate consilioque regnavit.

IX. Quo facto primum vidit judicavitque idem quod Spartæ Lycurgus paulo ante viderat, singulari imperio et potestate regiâ tum melius gubernari et regi civitates, si esset optimi cujusque ad illam vim dominationis adjuncta auctoritas. Itaque hoc consilio et quasi senatu [3] fultus et munitus, et bella cum finitimis felicissime multa gessit : et cùm ipse nihil ex prædâ domum suam reportaret, locupletare cives non destitit. Tunc [4], id quod retinemus hodie magnâ cum salute rei publicæ, auspiciis plurimùm obsecutus est Romulus. Nam et ipse, quod principium rei publicæ fuit, urbem condidit [5] auspicato, et omnibus publicis rebus instituendis, qui sibi essent [6] in auspiciis ex singulis tribubus [7] singulos cooptavit augures : et habuit plebem in clientelas principum des-

---

[1] Ita cod. secundâ manu; at primâ *fuerunt*.
[2] Ita secundâ manu; at primâ *et*.
[3] Cod. primâ manu *senatu;* tum super imposita *a* factumque *sænatu*. Perversa hæc castigatio haud semel inferius occurrit in codice.
[4] Ita cod. pro *tum*, ut alibi.
[5] Cod. *condididit*.
[6] Ita cod. Sed num scribendum *adessent?*
[7] Ita cod. primâ manu; at secundâ mendose *tribus*.

l'établissement de cet ordre eût commencé pendant la vie de Tatius, après lui, cependant, Romulus régna plus que jamais par l'ascendant et la sagesse du sénat.

IX. En cela, Romulus comprit et adopta ce même principe que Lycurgue à Lacédémone avait aperçu peu de temps avant lui : c'est que l'unité d'empire et la puissance royale valent mieux pour gouverner et régir les états, si l'on peut joindre à cette force de gouvernement l'influence morale des meilleurs citoyens. Ainsi, fort et comme appuyé de ce conseil, de ce sénat, il fit avec succès plusieurs guerres aux peuples voisins; et, sans rapporter dans sa propre maison aucune part du butin, il ne se lassa pas d'enrichir les citoyens. Ce fut alors aussi que Romulus eut tant d'égards pour cette institution des auspices, qu'aujourd'hui nous maintenons encore au grand profit du salut public : car d'abord il les consulta lui-même pour la fondation de Rome, ce qui fut la première base de la république ; et, dans la création de tous les établissemens publics, il eut soin également de prendre les auspices, en s'associant à lui-même, dans cette cérémonie, un augure tiré de chacune des tribus. Il mit aussi le peuple sous la clientèle

---

l'existence de monumens antérieurs au cinquième siècle de Rome, et consultés par les premiers auteurs qui écrivirent son histoire. Cicéron parle de ces monumens dans le traité de l'Orateur. « Depuis « les commencemens de Rome, dit-il, jusqu'au grand pontife « Publius Mucius, le souverain-pontife, en mémoire des événemens

criptam; quod quantæ fuerit utilitati [1] post videro [2]: mulctæque dictione [3] ovium et boum [4], quod tum erat res in pecore et locorum possessionibus, ex quo pecuniosi et locupletes vocabantur, non vi et suppliciis coercebat.

X. Ac Romulus cùm septem [5] et triginta regnavisset annos, et hæc egregia duo firmamenta rei publicæ peperisset, auspicia et senatum [6], tantum est consecutus, ut cùm subito sole obscurato non comparuisset, deorum in numero conlocatus [7] putaretur: quam

---

[1] Ita cod. secundâ manu; at primâ *quante fuerit utilitate*.

[2] Cod. *viderom*; tum *m* fuit deleta. Sane littera *m* sæpe abundat in codice, multo autem rarius desideratur.

[3] Locum hunc e II. de Rep. citat. Nonius, voc. *pecuniosum et locupletum*; et quidem in plantinianâ et gotofredianâ editione *multaque ditione*. Jam primi verbi mendum satis videtur priscum, namque in membranis ipsis de Rep. vaticanis prior manus scripserat *multa*, tum superaddita *e* fuit. Sed bene in parisiacâ Nonii editione *multæque dictione*, sicuti utrumque vocabulum peracute emendaverat Cujacius Observ. XI. 9. Locum e II. de Rep. citat etiam Isidorus Orig. X. 156. Et quidem recte Grialius dederat in Isidoro *multæ dictione*; verum Arevalus ad Nonium respiciens locum nolens pessumdedit. In gotofredianâ autem Isidori editione legitur *multa quæ editione*, in quâ pessimâ lectione latet nihilominus scintilla veritatis, namque *e* a voce *multæ* translata fuit ad vocem *ditione*.

[4] Ita secundâ manu; at primâ *bouum*, quæ est rectior scriptura, si casuum flexiones spectes.

[5] Cod. *septe*. Jam *m* finalem omitti interdum in antiquis codicibus exploratum est. An vero illud *septe* e linguâ rusticâ est? Certe ita fere nunc loquuntur Itali.

[6] Ita cod. primâ manu; at secundâ *sænatum*.

[7] Ita cod. modo *conl.* modo *coll.*

des grands, mesure dont j'examinerai dans la suite quel fut l'avantage. Les punitions étaient des amendes qui se payaient en bœufs et en moutons; car toute la fortune consistait alors en troupeaux et en terres, ce qui même a déterminé le choix des expressions par lesquelles, en latin, on désigne les riches. Romulus n'employait point d'ailleurs la violence et les supplices.

X. Après qu'il eut régné trente-sept ans, et fondé ces deux illustres appuis de la république, les auspices et le sénat, étant disparu dans une soudaine éclipse de soleil, il obtint cette gloire qu'on le crut transporté parmi les dieux, renommée que nul mortel n'a jamais pu mériter sans l'éclat d'une vertu ex-

---

« publics, tenait constamment un registre des faits de chaque année, « et les inscrivait sur des tables qu'il laissait en vue dans sa maison, « pour que le peuple eût la facilité d'en prendre connaissance. Et « c'est là ce que l'on nomme encore aujourd'hui les grandes an- « nales. » Ailleurs, Cicéron disait, parlant de ce même recueil : « Où « peut-on puiser plus aisément que dans les annales, la connaissance « de nos guerres et de toute notre discipline politique? d'où peut-on « tirer, soit pour la conduite, soit pour le discours, un plus riche « trésor d'exemples imposans et d'irrécusables témoignages? »

C'est aussi de ces vieux monumens que, dans un autre passage, il tire des inductions sur l'éloquence de quelques orateurs des premiers temps de la république. Enfin il nomme encore ces annales dans le traité des Lois, au moment même où il convient que les Romains n'ont pas eu jusqu'à ce jour une histoire digne d'eux, et où il se fait prier par Atticus d'entreprendre ce grand ouvrage. Voilà donc un point bien prouvé, l'existence d'annales non interrompues, écrites par le souverain pontife, renfermant un grand nombre d'événe-

opinionem nemo unquam mortalis assequi potuit sine eximiâ virtutis gloriâ. Atque hoc eo magis est in Romulo admirandum, quòd cæteri qui dii ex hominibus facti esse dicuntur, minus eruditis hominum sæculis fuerunt, ut[1] fingendi proclivis[2] esset ratio, cùm imperiti facile ad credendum impellerentur. Romuli autem ætatem, minus his sexcentis[3] annis, jam inveteratis litteris atque doctrinis, omnique illo antiquo ex incultâ hominum vitâ errore sublato, fuisse cernimus. Nam si, id quod Græcorum investigatur annalibus, Roma condita est[4] secundo anno olympiadis septimæ, in id sæculum Romuli cecidit ætas cùm jam plena Græcia poetarum et musicorum esset; minorque fabulis, nisi de veteribus rebus, haberetur fides. Nam centum et octo annis postquam Lycurgus leges scribere instituit, prima posita est olympias[5]: quam quidam nominis errore ab eodem

---

[1] Cod. *et;* mox ibi emendatum *ut.*

[2] Male in Augustini contextu (qui hunc locum citat Civ. D. XXII. 6) *proclivior;* verum ibi Maurini editores admonent, in mss. Augustini legi *proclivis*, quæ nunc lectio mire confirmatur.

[3] Cod. *sescentis.* Recole lib. I. XXXVII. not.

[4] Cod. *st* primâ manu; archaismo crebriùs usurpato: at secunda superaddidit *e.*

[5] Locutionem *posita est olympias* græco de fonte Tullius derivat τιθῆναι ἀγῶνα vel ὀλυμπιάδα, uti est apud Eusebium Chron. I. 32, ed. mediol. Item quod paulo post ait *constitutam olympiadem* manat

traordinaire; et cette apothéose est d'autant plus admirable dans Romulus, que les autres hommes divinisés le furent à des époques peu éclairées, où la fiction était plus facile, l'ignorance poussant à la crédulité. Mais nous voyons que Romulus vivait, il y a moins de six cents ans, dans un temps où les sciences et les lumières étaient déjà fort anciennes, et où l'on avait dépouillé ces antiques erreurs d'une civilisation naissante et grossière. En effet, si, comme on l'établit par les annales des Grecs, Rome fut fondée dans la seconde année de la septième olympiade, l'existence de Romulus se rapporte au temps que la Grèce était déjà remplie de poëtes et de musiciens, siècle où des fables contemporaines n'auraient obtenu que bien peu de croyance.

En effet, ce fut cent huit ans après la promulgation des lois de Lycurgue, que l'on établit la première olympiade; bien que, par une méprise de nom, quelques auteurs en aient rapporté l'institution à Lycur-

---

mens, d'anecdotes, et même des analyses, des fragmens de discours prononcés au sénat ou devant le peuple. C'étaient ces recueils anciens, c'étaient les livres des augures, et les hymnes des prêtres saliens, que Varron avait étudiés, et où il avait puisé cette connaissance profonde de l'antiquité romaine, que Cicéron admire avec enthousiasme, et qui sans doute reposait sur quelque chose de réel et d'authentique. — A ce premier genre de monument, il faut ajouter des actes publics: par exemple, ces tables de dénombrement dont parle Denys d'Halicarnasse, et dont Varron cite un passage, dans son ouvrage sur la langue latine. — Il faut ajouter les anciens traités de paix ou d'alliance, tels que celui dont Denys d'Halicarnasse parle en ces termes : « On voit encore aujourd'hui, dans

Lycurgo constitutam putant. Homerum autem, qui minimum dicunt, Lycurgi ætati triginta annis anteponunt fere. Ex quo intelligi potest permultis annis ante [1] Homerum fuisse, quàm Romulum : ut jam doctis hominibus ac temporibus ipsis eruditis ad fingendum vix cuiquam [2] esset locus. Antiquitas enim recepit fabulas fictas etiam nonnunquam incondite; hæc ætas autem jam exculta, præsertim eludens [3]

---

de græco ὀλυμπιὰς ἐτάχθη: Euseb. ibidem. A Tullii vero auctoritate nimis recedit Eusebius, qui Chron. lib. II, leges a Lycurgo scriptas ait annis ferme quinquaginta ante primam olympiadem.

[1] Hoc est codicis folium postremum, cujus nonnisi frustum intimum superest laceræ membranæ. Cùm autem cujusque paginæ sint duo latercula, folii vero latercula quatuor; hoc quidem in folio nihil reliquum est præter primi quartique laterculi partes dimidiatas a vertice ad imum. Sed enim prior folii pagina ferme tota suppletur feliciter ab Augustino locum citante Civ. D. XVIII. 24, et XXII. 6, quo postremo capite, ne interpolationem aliquam suspicemur, ait Augustinus se verba Ciceronis prout scripta sunt inserere. Desideramus itaque particulam laterculi secundi, laterculum tertium, et quarti dimidium; supputatis autem spatiis constat ereptas nobis esse litteras circiter CCXXX. En autem hiatum codicis, p. 301, laterc. 1 : *te Ho... fuisse... Romu.... ut jam... homi.... ac tem.... ipsis er... ad fin .. vix cui... esset lo... antiqu... nim r... fabula .. etiam n... numqu....* p. 302, laterc. 2.... *us ne....* etc., ut scribimus in textu. Jamvero paginæ 301 supplementa augustiniana, quia certissima sunt, eodem genere litterarum excudo; supplementa autem paginæ 302 litteris inclinatis exaro, quia sunt conjecturalia, etsi vix dubia.

[2] Textus Augustini *quidquam*.

[3] Ita textus Augustini *eludens*, quod vocabulum parum placet Patricio, quamquam vocabulum idem is observat apud Ciceronem in Verr. III. 4. In editis fragmentis legitur *jam exculta præsertim et*

gue lui-même. D'autre part, les calculs les plus modérés placent Homère trente ans au moins avant Lycurgue. On peut en conclure aisément, qu'Homère précéda de beaucoup d'années le temps de Romulus. Ainsi l'instruction des hommes et les lumières même du siècle devaient laisser alors peu de place au succès d'une fiction. L'antiquité, en effet, a pu recevoir des fables, quelquefois même assez grossières; mais cette époque, déjà cultivée, était prête

---

« le temple de Jupiter-Fidius, que les Romains appellent *Sancus*, le « traité de Tarquin avec ceux de Gabies; c'est un bouclier de bois « couvert de la peau du bœuf qui fut immolé après le serment d'al- « liance; et sur cette peau se lisent écrits en caractères anciens, les « articles et les conditions du traité. » Polybe traduit littéralement un autre traité des premiers jours de la république, celui que les Romains firent avec les Carthaginois pour des intérêts de commerce, sous le consulat de Junius Brutus et de Marcus Horatius; et il annonce que l'original de ce traité se conserve encore de son temps dans le trésor des édiles, près le temple de Jupiter Capitolin. Tel était le nombre des monumens de cette nature, qu'au rapport de Suétone, dans l'incendie du Capitole, sous Vespasien, trois mille tables d'airain, qui contenaient, presque depuis l'origine de Rome, les sénatus-consultes, les plébiscites, les chartes d'alliance et de concession, furent détruites ou perdues, et que l'empereur à force de soins, en faisant rechercher d'autres exemplaires des mêmes actes, recomposa ces précieuses archives, et, comme dit l'historien, *rétablit ce superbe et antique mobilier de l'empire.* Instrumentum imperii pulcherrimum ac vetustissimum.

A côté de ces monumens ainsi conservés dans les archives publiques de l'Etat, il faut placer ces lois des douze tables, que l'on faisait apprendre de mémoire aux enfans, et que Cicéron commente et discute avec tant de respect On ne peut douter même qu'il ne se fût conservé des lois plus anciennes et du siècle des rois : Aulu-Gelle

omne quod fieri non potest, respuit. . . . . *eodem no-mine ali*us ne*pos ej*us, ut di*xeru*nt quidam *ex* filiâ, quo*niam* ille mor*tuus e*odem *est an*no; na*tus Si*mo-ni*des* [1] *ol*ympia*de se*xtâ et quin*quag*esimâ : *quò fa*-

---

erudita, *omne*, etc. Cave tamen putes id fluxisse ex aliquo Augustini codice, cùm reapse mera fuerit critici alicujus conjectura et immutatio, quia scilicet apud eumdem Augustinum Civ. D. XVIII. 24, ubi aliis verbis eadem recitatur sententia, scriptum vidit *temporibus jam expolitis et eruditis*.

[1] Cùm ego hanc lacunam ill. Niebuhrio considerandam obtulissem, is e superstitibus elementis *moni* exsculpsit *Simonides*; quo supplemento nihil ego vidi verius aut doctius. Datis autem pro suâ humanitate ad me litteris toti huic Ciceronis loco lucem plurimam attulit; quarum litterarum verba ipsa hîc scribere pretium operæ est : *In Suidâ lego :* Σιμωνίδης Λεωπρεποῦς ἰουλιήτης γέγονε δ᾽ ἐπὶ τῆς νς ὀλυμπιάδος; *scilicet natus est : nam qui prope nonagenarius ol.* LXXVIII *obiit, nasci debuit ol.* LVI. *Habemus autem olympiadis numerum, tum superstites litteras* moni, *quæ, litterarum calculo inito, ex nullo alio vocabulo esse possunt. Certe illud mihi extra controversiam esse videtur, Ciceronem in hâc lacunâ enumeravisse poetas græcos qui sub romanis regibus floruerint, atque ita desivisse in Simonide sene, qui, cùm reges urbe pellerentur, quadragenario major erat. Pluribus sane locis Græcorum ætates cum Romanorum temporibus a Cicerone componi videmus; in Bruto v. gr. et in Tusculanis : nominatumque fuisse ante alios Archilochum propterea mihi persuadeo, quod in Tusc. I. 1, sub Romulo floruisse dicitur : id quidem parum accurate; sed vixit certe ante Romuli excessum : tum vero Alcæum, Stesichorum, etc. At Simonidem alium, nepotem ex filiâ majoris Simonidis, propterea posui, quod Suidas hæc habet :* Σιμωνίδης κεῖος, θυγατριδοῦς κατά τινας τοῦ προτέρου, *etc. Quæ quidem ex Apollodori chronicis in Suidam illata esse, tot alii loci comprobant : Apollodorum autem Ciceronis ætate omnes manibus versabant, qui de illustrium hominum temporibus quærerent. Neque tamen nego magis mihi arrisurum fuisse si licuisset credere Bacchylidem, quem*

à repousser par la dérision toute supposition invraisemblable . . . .

. . . .

Nouvelle preuve que l'on crut à l'apothéose de Romulus, au milieu d'une civilisation déjà perfectionnée par le temps, l'expérience et la réflexion. Sans doute il y avait en lui une grande puissance

---

et Servius en ont rapporté des courts fragmens; enfin, Tite-Live cite plusieurs fois les livres écrits sur le lin *libri lintei*, qui ne pouvaient être autre chose que d'anciennes annales publiques, rédigées dans les premiers temps de la grossièreté romaine. Mémoires contemporains, registres pontificaux, actes civils, lois écrites, traités, inscriptions : il existait donc des documens de diverse nature pour les premiers historiens de Rome; et l'on ne peut démentir leurs récits par un pyrrhonisme universel fondé sur la supposition de leur ignorance. — Ces remarques laissent, il est vrai, subsister de grandes difficultés, de grandes invraisemblances dans l'histoire des premiers temps de Rome. Comment concevoir, par exemple, ce calcul chronologique qui remplit une durée de 242 ans par une succession de sept rois électifs, dont trois seraient morts assassinés, et dont le dernier a été chassé du trône fort long-temps avant sa mort? Cela est bien loin de la supputation de Newton, qui n'admet pour les règnes héréditaires qu'une durée commune et probable de vingt à vingt-deux ans. Comment supposer aussi que Rome ait pu, cent ans après son origine, sous le règne d'Ancus Martius, construire ces étonnans travaux de magnificence et de salubrité, que la République dans sa puissance avait peine à réparer, que l'incurie du moyen âge a laissé dépérir, et dont la grandeur fait dire à Montesquieu : « On commençait déjà à bâtir la ville éternelle. » — Tout cela sans doute présente un problême fort difficile à résoudre, et que Cicéron n'éclaircit pas. Il faut même avouer que son témoignage augmente plutôt le scepticisme; car, après avoir beaucoup rai-

cilius intelligi possit tum de Romuli immortalitate[1] creditum, cùm jam inveterata vita hominum ac tractata esset et cognita. Sed profecto tanta fuit in eo vis ingenii atque virtutis, ut id de Romulo Proculo Julio homini agresti crederetur, quod multis jam ante sæculis nullo alio de mortali[2] homines credidissent: qui impulsu Patrum, quò illi a se invidiam interitûs Romuli pellerent, in concione dixisse fertur, a se visum esse in eo colle Romulum, qui nunc Quirinalis vocatur: eum sibi mandasse ut populum rogaret ut sibi eo in colle delubrum fieret: se deum esse et Quirinum vocari[3].

XI. Videtisne igitur unius viri consilio non solum ortum novum populum, neque ut in cunabulis[4] va-

---

græci auctores, quos quidem novi, συγγενῆ Simonidis senis vocant, a Cicerone nepotem ejus ex filiâ dictum fuisse; nobilissimum quippe haberemus pro incognito, qui tamen μελίγηρυς dictus est. Fuerit autem ejus commemorandi ratio, quod Cicero committere nolebat, ut recentior nepos, post reges exactos natus, cum illo vetusto permutaretur. Poetas vero istos græcos omnes propterea recensuerat, quia nemo ex illorum numero de suis temporibus prodigiosas res retulisset.

[1] Cod. *iam mortalitate;* tum superpositum fuit *im*. Atqui delenda erat potius littera *a* ex *iam* ut nos fecimus. Neque enim τὸ *iam* hic belle retineretur.

[2] Cod. primâ manu *mortalitate;* mox litteræ quatuor extremæ fuerunt expunctæ.

[3] Sive a *curi* hasta, sive a κοίρανος, sive a κύριος. Postremam originem tuetur Lydus m. r. I. 5, qui testibus confirmat, Romulum et ejus æquales haud ignaros fuisse linguæ æolicæ.

[4] Sic lego *in cunabulis* non *incunabulis*. Paulinus item Ep. XXXII.

de vertu et de génie, pour que, sur la foi d'un homme simple, on admît à l'honneur de Romulus ce que, depuis plusieurs siècles, les hommes n'avaient voulu croire en faveur d'aucun autre mortel. On écouta Proculus[1], lorsque, par l'inspiration des sénateurs, qui voulaient écarter loin d'eux le soupçon de la mort de Romulus, il affirma devant le peuple qu'il avait vu Romulus sur la colline appelée maintenant *Quirinal*, et qu'il en avait reçu l'ordre d'inviter le peuple à bâtir sur cette colline un temple à ce dieu nouveau, qui s'appelait *Quirinus*.

XI. Ne voyez-vous donc pas que le génie de cet homme ne se borna point à donner nais-

---

sonné sur les institutions de Romulus et de ses successeurs, il lui échappe de dire que, *de toute cette époque, on ne sait bien positivement que le nom des rois*. La sagacité des savans pourra donc, autorisée par cet aveu, faire de nouvelles conjectures, et supposer, si elle veut, que Rome étant d'abord une colonie Etrusque, reçut dès l'origine les arts et la civilisation de l'Etrurie; qu'elle eut sous le règne de ses rois une puissante marine; qu'elle déchut dans la suite. Les érudits pourront enfin deviner et même affirmer tout ce que Cicéron ne savait pas. Nous nous sommes bornés à exposer les deux points de vue de la question, persuadés qu'en matière si obscure, il faut douter de son scepticisme, autant même que des choses auxquelles on l'applique.

[1] Cicéron, dans le traité des Lois, raille beaucoup cette prétendue apparition de Romulus, et la range sur la même ligne que la fable de Borée et d'Orithie. Mais ce qui est remarquable ici, c'est l'induction qu'il tire de cette même fable, et l'opinion qu'il exprime touchant la civilisation des peuples d'Italie. Les Romains, héritiers de la civilisation étrusque, ou de toute autre, étaient-ils en effet un peuple éclairé dès son origine? Cela contredit les notions ordinaires;

gientem relictum, sed adultum[1] jam et pene puberem? Tum Lælius : Nos vero videmus; et te quidem ingressum ratione ad disputandum novâ, quæ nusquam est in Græcorum libris. Nam princeps ille, quo nemo in scribendo præstantior fuit, aream sibi sumpsit in quâ civitatem extrueret arbitratu suo[2]; præclaram ille quidem fortasse, sed a vitâ hominum abhorrentem et a moribus[3]. Reliqui disseruerunt, sine ullo certo exemplari formâque rei publicæ, de generibus et de rationibus civitatum[4]. Tu mihi videris utrumque facturus; es enim ita ingressus, ut quæ ipse reperias[5] tribuere aliis malis, quàm, ut facit apud Platonem Socrates, ipse fingere; et illa de urbis[6] situ revoces ad rationem, quæ a Romulo casu aut necessitate facta sunt; et disputes non vaganti oratione, sed defixâ in unâ re publicâ. Quare perge, ut instituisti : prospicere enim jam videor te

---

4, inter augustinianas scribit divisim *adultum ætate corporea, in spiritalibus adhuc cunabulis vagientem.*

[1] Cod. manifeste *aduitum.*

[2] Festive hanc formulam *arbitratu suo* usurpat Cicero, in locandis ædificationibus usitatam. Gruter. CLXXXV. 2.

[3] Cod. priore manu *a majoribus;* posteriore *moribus* sine præp. quam ego retineo.

[4] Ita codex; at alibi *civitatium.*

[5] Cod. *repperias.*

[6] Cod. *verbis;* tum fortasse expuncta fuit *e*, quæ sententiam oppido perturbabat.

sance à un peuple nouveau, pour le laisser ensuite dans les langes du premier âge; mais qu'il dirigea son développement et sa jeunesse. Lælius répondit : Nous voyons aussi que vous avez pris une méthode nouvelle de discussion qui ne se retrouve nulle part dans les livres des Grecs; car ce premier maître que personne n'a surpassé pour l'éloquence, Platon, s'était choisi lui-même une libre arène pour y bâtir une ville au gré de son génie, ville admirablement imaginée peut-être, mais étrangère aux mœurs communes et à la vie réelle des hommes. Les autres, sans se proposer aucun modèle, aucun type particulier de république, ont disserté sur les formes et les constitutions des états. Vous me paraissez, au contraire, réunir les deux méthodes; car, dans la marche que vous avez prise, vous aimez mieux attribuer à d'autres vos découvertes, que d'imaginer en votre propre nom, comme le fait Socrate dans Platon; et en parlant du site de Rome, vous ramenez à un système ce qui, dans Romulus, fut le résultat du hasard ou de la nécessité; et vous ne laissez pas errer votre discours sur mille exemples divers, mais vous le concentrez sur une seule république. Suivez donc la route que vous avez choisie : je crois déjà entrevoir que vous allez examiner successivement les autres

---

mais cela s'accorderait mieux avec ces grands travaux achevés incontestablement avant la république, et qui semblent n'avoir pu appartenir qu'à une époque de puissance et d'industrie.

reliquos reges persequentem quasi perfectam rem publicam.

XII. Ergo, inquit Scipio, cùm ille Romuli senatus[1], qui constabat ex optimatibus, quibus ipse rex tantum tribuisset, ut eos Patres vellet nominari, patriciosque eorum liberos, tentaret post Romuli excessum ut ipse gereret[2] sine rege rem publicam, populus id non tulit; desiderioque Romuli postea regem flagitare non destitit : cùm prudenter illi principes novam et inauditam cæteris gentibus interregni ineundi rationem excogitaverunt, ut quoad certus rex declaratus esset, nec sine rege civitas, nec diuturno rege esset uno, nec committeretur ut quisquam inveteratâ potestate aut ad deponendum imperium tardior esset[3], aut ad obtinendum munitior. Quo[4] quidem tempore novus ille populus vidit tamen id quod fugit Lacædemonium Lycurgum, qui regem non deligendum[5] duxit; si modo hoc[6] in

---

[1] Ita cod. priore manu; at posteriore *sænatus*.

[2] Ita cod. priore manu; at altera fecit *regeret*, quam emendationem haud recipio : prior enim scriptura et latino sermoni satis congruit, et elegantior est quàm *regeret sine rege*. Eamdem tamen scripturæ varietatem apud Augustinum observabimus in hujus libri fine.

[3] Cod. *essed*. Neque emendator quidquam mutavit.

[4] Cod. *quod*, manifesto mendo.

[5] Cod. priore manu *redigendum*; mox alterâ manu *diligendum* vetere orthographiâ pro *deligendum*.

[6] Ita posteriore manu; at primum *hæc*.

règnes, comme offrant une forme de gouvernement entière et complète.

XII. Ce sénat de Romulus, continua Scipion, qui se composait des grands que le Roi avait assez favorisés pour vouloir qu'ils fussent nommés Pères, et leurs enfans patriciens, tenta, après la mort de Romulus, de gouverner sans roi la république : mais le peuple ne le souffrit pas, et, dans le regret de la perte de Romulus, il ne cessa de réclamer un roi. Les grands, alors, imaginèrent prudemment, pour établir un interrègne [1], une forme nouvelle et inconnue des autres nations; de manière qu'en attendant la nomination définitive d'un roi, l'état ne fût ni sans roi, ni soumis trop long-temps au même roi, ni exposé à voir quelqu'un, par l'exercice prolongé du pouvoir, contracter de la répugnance à le déposer, ou prendre des forces pour le retenir; et dès-lors, ce peuple nouveau comprit une chose échappée au Lacédémonien Lycurgue, qui ne jugea pas que le roi devait être élu, si toutefois la question dépendit de lui, mais qui préféra de garder pour souverain le descen-

[1] Tite-Live, qui est généralement conforme à Cicéron sur ces premiers faits de l'histoire romaine, rapporte que l'autorité était exercée par une réunion de dix sénateurs, dont un seul avait les faisceaux et les licteurs, et qui se renouvelait tous les cinq jours; il ajoute que cet état provisoire se prolongea pendant une année, et que le peuple, lassé de tant de maîtres, redemanda la royauté.

Lycurgi potestate potuit esse; sed habendum qualiscumque is foret, qui modo esset Herculis stirpe generatus. Nostri illi etiam tum agrestes viderunt, virtutem et sapientiam regalem, non progeniem, quæri oportere.

XIII. Quibus cùm esse præstantem Numam Pompilium fama ferret, prætermissis suis civibus, regem alienigenam, patribus auctoribus, sibi ipse populus adscivit[1]; eumque ad regnandum sabinum hominem Romam Curibus accivit. Qui ut huc venit, quamquam populus curiatis eum comitiis[2] regem esse jusserat, tamen ipse de suo imperio curiatam legem tulit: hominesque romanos instituto Romuli bellicis studiis ut vidit incensos, existimavit eos paulum ab illâ consuetudine esse revocandos.

XIV. Ac primum[3] agros, quos bello Romulus ceperat, divisit viritim civibus: docuitque sine depopulatione atque prædâ posse eos colendis agris abundare[4] commodis omnibus: amoremque eis otii[5] et

---

[1] Itá posteriore manu; at primum *adscibit.*

[2] Cod. comitis pro *comitiis*, solitâ crasi.

[3] Nonius, qui hunc locum e II. de Rep. citat. voc. *viritim*, habet *primus.*

[4] Ita cod. posteriore manu; at priore *abundari.*

[5] Cod. *eoistii;* tum alterà manu factum *his otii;* mihi vero videtur prior scriptio peccare metathesi, cæterum nulla littera desiderari.

dant[1], quel qu'il fût, de la race d'Hercule. En effet, nos Romains, tout rudes et tout grossiers qu'ils étaient alors, sentirent qu'il fallait chercher non pas une descendance royale, mais une sagesse et une vertu dignes du trône.

XIII. La renommée reconnaissant ces qualités éminentes dans Numa Pompilius, le peuple romain, sans tenir compte de ses propres citoyens, se donna lui-même, par le conseil des sénateurs, un roi d'origine étrangère, et il appela de la ville de Cure à Rome, ce Sabin pour régner sur lui. Numa, quoique le peuple l'eût nommé roi, dans une assemblée tenue par curies, proposa lui-même, touchant la forme de son pouvoir, une loi qui fut également votée par les curies; et voyant que les institutions de Romulus avaient passionné les Romains pour la guerre, il jugea qu'il fallait affaiblir en eux cette première habitude.

XIV. Et d'abord, il divisa par tête, entre les citoyens, les terres que Romulus avait conquises; et il leur fit comprendre que, sans le secours du pillage et de la guerre, ils pouvaient, par la culture des

---

[1] On ne s'attendra pas, sans doute, à nous voir ici soutenir une thèse contre Scipion; d'ailleurs, la question est jugée depuis longtemps; et il suffit d'ajouter un fait. Depuis tant de siècles, dans l'Europe moderne, une seule monarchie a perdu son existence et a été rayée du nombre des états indépendans, celle où la royauté fut élective.

pacis injecit; quibus[1] facillime justitia et fides convalescit, et quorum patrocinio[2] maxime cultus agrorum perceptioque frugum defenditur. Idemque Pompilius et auspiciis majoribus inventis, ad pristinum numerum duo augures addidit; et sacris e principum numero pontifices quinque præfecit: et animos, propositis legibus his quas in monumentis habemus, ardentes consuetudine et cupiditate bellandi religionum cærimoniis mitigavit: adjunxitque præterea flamines, salios, virginesque vestales; omnesque partes religionis statuit sanctissime. Sacrorum autem ipsorum diligentiam difficilem, apparatum perfacilem esse voluit. Nam quæ perdiscenda, quæque observanda essent multa constituit, sed ea sine impensâ. Sic religionibus colendis operam addidit, sumptum removit: idemque[3] mercatus, ludos, omnesque conveniundi causas et celebritates invenit. Quibus rebus institutis, ad humanitatem, adque mansuetudinem revocavit animos hominum studiis bellandi jam[4] immanes ac feros. Sic ille cùm un-

---

[1] Ita cod. posteriore manu; at priore *in quibus*.

[2] Male cod. superadditis alterâ manu duabus &c, cùm prior nullam scripsisset.

[3] Cod. *ut idemque*; verum *ut* (quod in codice satis videtur expunctum) profecto hîc locum non habet.

[4] Ita cod. alterâ manu; at priore *tam*.

champs, se procurer tous les avantages; et il leur inspira l'amour du repos et de la paix, le meilleur abri pour faire prospérer aisément la justice et la bonne foi, et la protection la plus puissante pour garantir les travaux des champs et la sûreté des moissons. Pompilius ayant créé des auspices d'un ordre supérieur, ajouta deux augures à l'ancien nombre. Il confia la présidence des sacrifices à cinq pontifes, choisis parmi les principaux citoyens; et par les lois que nous conservons dans nos monumens, il calma les âmes enflammées par l'usage et l'ardeur des combats, et les retint au milieu des tranquilles cérémonies de la religion. Il établit encore les Flamines, les Saliens, les vierges Vestales, et il régla saintement toutes les parties du culte public. Dans l'ordonnance des sacrifices, il voulut que la cérémonie fût très-compliquée, et l'offrande très-simple. En effet, il fixa beaucoup de formes et d'observances qu'il était nécessaire de connaître, mais qui n'exigeaient aucuns frais dispendieux. Ainsi, dans la pratique du culte, il rendit la piété plus attentive et moins coûteuse. Ce fut aussi Numa qui mit le premier en usage les marchés, les jeux, et toutes les occasions de rapprocher et d'assembler les hommes. Par ces établissemens il ramena vers la douceur et la bienveillance, des esprits que la passion des armes avait rendu cruels et farouches. Ayant ainsi régné, au milieu de la paix et de l'union la plus profonde, pendant quarante-deux ans, (car

dequadraginta annos summâ in pace concordiâque regnavisset; sequamur enim potissimum Polybium nostrum, quo nemo fuit in exquirendis temporibus diligentior : excessit e vitâ, duabus præclarissimis ad diuturnitatem rei publicæ rebus confirmatis, religione atque clementiâ [1].

XV. Quæ cùm Scipio dixisset : Vere ne, inquit Manilius, hoc memoriæ proditum est [2], Africane, regem istum Numam Pythagoræ [3] ipsius discipulum, an certe pithagoreum fuisse? Sæpe enim hoc de majoribus natu audivimus [4], et ita intellegimus vulgo existimari : neque vero satis id annalium publicorum auctoritate declaratum videmus. Tum Scipio : Falsum est [5], Manili, inquit, id [6] totum ; neque solum fictum [7], sed etiam imperite absurdeque fictum : ea sunt enim demum non ferenda in mendacio, quæ

---

[1] Cod. *religionem atque clementiam.*

[2] Ita cod. alterâ manu ; at priore *sit.*

[3] Cod. *Pythagoræ ne;* sed enim cum hâc particulâ incipiunt posteriore manu supplementa verborum sequentium usque ad *sæpe*, quæ ante omissa fuerant. Itaque et τὸ *ne* videbatur mihi mendosum et minime ferendum.

[4] Cod. *audibus ;* tum ibidem emendatum *audivimus.* Jam et sequentia verba *et ita intellegimus* expuncta fuerunt temerariâ libertate emendantis, quæ nos retinenda censemus tullianaque existimamus.

[5] Hîc superponitur in codice *enim* posteriore manu.

[6] *Id* superadditur in codice.

[7] Ita cod. alterâ manu hîc et inferius ; at priore *factum.*

nous devons suivre ici, de préférence, notre Polybe, que personne n'a surpassé pour le soin de vérifier les temps et les dates), il quitta la vie[1], après avoir affermi les deux gages les plus puissans de la durée de la république, la religion et la clémence.

XV. Quand Scipion eut achevé ces mots : Est-elle vraie, dit Manilius, la tradition qui suppose que ce Numa avait été l'élève de Pythagore lui-même, ou du moins qu'il fût pythagoricien. Je l'ai souvent ouï dire à des vieillards ; et nous savons que c'est l'opinion vulgaire ; mais cela n'est pas clairement indiqué par le témoignage des annales publiques. Fausseté de tout point, reprit l'Africain, supposition non-seulement fausse, mais ignorante et absurde dans sa fausseté. Car il ne faut jamais tolérer ces suppositions de faits qui non-seulement n'ont pas eu lieu, mais qui, nous

[1] A cette belle peinture des institutions de Numa, opposerons-nous le pyrrhonisme de Beaufort, qui, dans son savant *ouvrage sur la République Romaine,* doute de l'époque et de la durée du règne de Numa? Remarquons seulement que Cicéron désigne ici formellement les lois de Numa, conservées dans les monumens publics, et qu'il invoque sur un autre point le témoignage ou plutôt le silence des annales publiques : ce qui du moins semble toujours attester l'existence et l'authenticité de ces annales. Au reste, les savans pensent que, dans toutes les suppositions, le culte religieux établi par Numa ne se maintint pas dans sa forme première, et ne ressemblait pas à ce que nous connaissons de la religion des Romains. On sait à ce sujet l'anecdote rapportée par Tite-Live et Pline : dans le septième siècle de la république, un Romain découvrit dans son champ un coffre de pierre renfermant les livres de Numa sur le droit du sacerdoce et sur la philosophie, écrits, quelques-uns en grec, d'au-

non solum facta [1] esse, sed ne fieri quidem potuisse cernimus. Nam quartum jam annum regnante Lucio [2] Tarquinio Superbo [3], Sybarim et Crotonem et in eas Italiæ partes Pythagoras venisse reperitur. Olympias enim secunda et sexagesima eadem Superbi regni initium et Pythagoræ declarat adventum. Ex quo intelligi, regiis [4] annis dinumeratis, potest, anno fere centesimo et quadragesimo [5] post mortem Numæ primum Italiam Pythagoram attigisse [6] : neque hoc inter eos, qui diligentissime persecuti sunt temporum annales, ullâ est [7] unquam in dubitatione versatum. Di immortales, inquit Manilius, quantus iste est hominum et quàm inveteratus error! Ac tamen facile patior non esse nos transmarinis nec importatis artibus eruditos, sed genuinis domesticisque virtutibus.

---

[1] Ita cod. priore manu; at posteriore *falsa*. Scilicet emendator ignorabat, recte et eleganter dici *non solum sed*, omisso *non*; quam particulam Cicero et Cæsar fere non ponunt.

[2] Cod. primâ manu *M. Lucilio*; sed deinde videtur in codice facta emendatio.

[3] Rursus mendose cod. *Tarquinios*, et deinde *Ybarim*, quæ mox metathesis sublata fuit.

[4] Ita cod. alterâ manu; at priore *regis* cum crasi.

[5] Ita cod. alterâ manu; at priore *quatragesimo*.

[6] Ita cod. alterâ manu; at priore *attingisse*; cujusmodi alia occurrunt antiquis in codicibus v. gr. *relinquisse*, *nanctus*.

[7] Cod. *st* priore manu; at posteriore superposuit *e*.

le voyons, étaient impossibles. Ce fut, en effet, la quatrième année du règne de Tarquin le Superbe que Pythagore vint à Sybaris, à Crotone, et dans cette portion de l'Italie. La soixante-douzième olympiade est la date commune de l'élévation de Tarquin au trône, et du voyage de Pythagore; d'où l'on peut conclure, en calculant la durée des règnes, que cent quarante ans s'étaient écoulés depuis la mort de Numa, quand Pythagore toucha pour la première fois l'Italie; et ce fait, dans l'esprit des hommes qui ont soigneusement étudié les annales des temps, n'a jamais rencontré le plus léger doute. Grands dieux! dit Manilius, que l'erreur contraire est générale et invétérée! Mais je me résigne aisément à croire que notre éducation ne nous est pas venue d'outre-mer et par des connaissances importées, mais qu'elle est due toute entière à des vertus indigènes et domestiques.

---

tres en latin. Ces livres portés à Rome et lus par le prêteur, sur la déclaration de ce magistrat qu'ils étaient en grande partie destructifs de la religion établie, furent, par l'ordre du sénat, brûlés dans la place publique. Montesquieu donne beaucoup d'importance à ce fait dans une dissertation particulière intitulée *de la Politique des Romains dans la Religion;* il y voit une preuve du soin constant des législateurs de Rome pour subordonner le culte religieux aux institutions sociales. Tite-Live, à l'endroit où il raconte l'anecdote curieuse des livres de Numa trouvés dans le coffre de pierre, parle aussi de cette tradition, qui faisait Numa contemporain et disciple de Pythagore, et en ajoutant qu'elle avait été accréditée par l'historien Valérius Antias, il la rejette comme une fable.

XVI. Atqui multo id facilius cognosces, inquit Africanus, si progredientem rem publicam, atque in optimum statum naturali quodam itinere et cursu venientem videris. Quin hoc ipso sapientiam majorum natu esse [1] laudandam, quòd [2] multa intelliges etiam aliunde sumpta meliora apud nos multo [3] esse facta, quàm ibi [4] fuissent unde huc translata essent, atque ubi primum extitissent : intelligesque non fortuito populum romanum, sed consilio et disciplinâ confirmatum esse, nec tamen adversante fortunâ [5].

XVII. Mortuo rege Pompilio [6], Tullum Hostilium populus regem, interrege rogante, comitiis [7] curiatis creavit [8] : isque de imperio suo, exemplo Pompilii, populum consuluit curiatim : cujus excellens in re militari gloria, magnæque extiterunt res bellicæ.

---

[1] Cod. *es esse.*

[2] Cod. sine ullâ emendatione *quot* pro *quod;* de quâ confusione loquentem Longum superius laudavimus.

[3] *Multo* additur secundâ manu.

[4] Cod. *sibi.* Num pro *si ibi?*

[5] Cod. *fortunam.* Geminavit scilicet amanuensis *m*, quia sequitur *mortuo.* Nisi credendum est potius detractam esse syllabam, quasi scribendum foret *fortunâ. Nam mortuo.*

[6] Ita cod. alterâ manu; at priore *Popilio.*

[7] Cod. *comittis.*

[8] Codex priore manu his locis valde mendosus; sed posteriore emendatus.

XVI. Vous le verrez beaucoup mieux encore, reprit l'Africain, si vous suivez la marche successive de notre république, et son progrès vers la perfection, par un chemin et comme par un mouvement naturel. De plus, vous trouverez encore à louer la sagesse de nos aïeux, en ce que beaucoup de choses qu'ils ont empruntées vous paraîtront devenues meilleures chez nous qu'elles ne l'étaient à la source d'où on les a prises, et au lieu même de leur première origine; et vous comprendrez que le peuple romain s'est agrandi, non par le hasard [1], mais par une prudence et une discipline qu'à la vérité la fortune n'a pas contrariées.

XVII. Après la mort de Numa, le peuple, sur la proposition d'un entre-roi, créa roi Tullus Hostilius, dans des comices formées par curies; et Tullus, à l'exemple de Numa, fit délibérer sur son élévation à l'empire les curies assemblées. Sa gloire éclata dans les armes; et ses exploits militaires furent grands. Il construisit la place des Comices, et le palais du Sénat; et il les décora de dépouilles triomphales. Il établit des

---

[1] « De tous les peuples au monde, le plus fier et le plus hardi, « mais tout ensemble le plus réglé dans ses conseils, le plus constant « dans ses maximes, le plus avisé, le plus laborieux, et enfin le plus « patient, a été le peuple romain. De tout cela s'est formée la meilleure « milice et la politique la plus prévoyante, la plus ferme et la plus « suivie qui fut jamais. » — Bossuet. *Discours sur l'histoire universelle.*

Fecitque idem, et sæpsit[1] de manubiis[2] comitium et curiam: constituitque jus quo bella indicerentur; quod per se justissime inventum sanxit feciali religione, ut omne bellum quod denuntiatum indictumque non esset, id injustum esse atque impium judicaretur. Et ut advertatis animum quàm sapienter jam reges hoc nostri viderint tribuenda quædam esse populo, multa enim nobis de eo genere dicenda sunt, ne insignibus quidem regiis[3] Tullus nisi jussu populi est ausus uti. Nam ut sibi duodecim lictores cum fascibus anteire liceret*. . . . .

. . . .

---

*Propterea et istum non creditum inter deos receptum tali morte, quia fortasse quod erat in Romulo probatum, Romani vulgare noluerunt, si hoc et alteri facile tribueretur (a).

(a) Hic mihi videbatur collocandum fragmentum ab Augustino Civ. D. III. 15. servatum, cui sic præfatur: « De Tullo quippe etiam « Hostilio, qui tertius a Romulo rex fuit, qui et ipse fulmine ab-« sumptus est, dicit in eisdem (de Rep.) libris Cicero: *propterea et* « *istum*, etc. » Cæterum hic Ciceronis locus videtur aliquantum ab ipso Augustino interpolatus, saltem quod attinet ad flexiones grammaticas. Jam vero prædicto genere mortis periisse Tullum aiunt Livius, I. 31; Plinius, II. 53; XXVIII. 2; Victor; Eutropius; Valerius Max. IX. 12. 1; Appianus apud Photium cod. LVII. Dionysius autem, III. 35 more suo varias ejus interitûs famas narrat.

[1] Cod. priore manu *sempsit*; posteriore *sæpsit* cum diphthongo.

[2] Cod. *manubis* pro *manubiis*. Ob has fortasse Tullus dicitur *dives* apud Hor., od. IV. VII. 15.

[3] Ita alterâ manu; at priore *regis* cum crasi.

formes légales pour les déclarations de guerre, et il consacra cet équitable usage par l'intervention religieuse des *féciaux* : au point que toute guerre qui n'était pas ainsi annoncée et déclarée, devait être regardée comme injuste et sacrilége; et remarquez bien avec quelle sagesse nos rois comprirent dès-lors ce qu'il fallait accorder au peuple; car nous avons beaucoup à dire sur ce point. Tullus ne se permit pas même de déployer les insignes de la royauté sans l'ordre du peuple; et pour avoir le droit de se faire précéder de douze licteurs, il crut avoir besoin de son aveu [1]. . . . .
. . . .

[1] Une lacune interrompt la suite de ce récit, et mutile le sens de la dernière phrase, que la traduction a facilement suppléée. L'éditeur de Rome croit pouvoir intercaler ici un passage cité par Saint-Augustin, comme appartenant au second livre du traité *de la République*, et assez insignifiant par lui-même. Voici le sens de ce court fragment, que nous avons rejeté dans les notes, et qui dédommagera fort peu le lecteur des lacunes si fréquentes de notre manuscrit *palimpseste*.

« Ce genre de mort ne fit pas croire cependant que Tullus Hos-« tilius eût été reçu parmi les dieux, sans doute parce que les « Romains ne voulurent pas rabaisser le prix d'une apothéose admise « pour Romulus, en l'accordant facilement à un autre. » Ce peu de mots prouve seulement que Cicéron avait rapporté la mort de Tullus Hostilius, comme on la trouve racontée dans Tite-Live. Dirai-je que cette mort, arrivée par un coup de tonnerre, a donné lieu à un savant moderne, à Lévesque, de supposer que Tullus était fort habile, ou du moins fort curieux en électricité, et qu'il avait péri par une opération mal dirigée?

XVIII. . . . Neque enim serpit, sed volat in optimum statum instituta[1] tuo sermone res publica. *S*. Post eum Numæ Pompilii nepos ex filiâ rex a populo est Ancus Marcius constitutus : idemque[2] de imperio suo legem curiatam tulit. Qui cùm Latinos bello devicisset, adscivit[3] eos in civitatem. Atque idem Aventinum et Cœlium montem[4] adjunxit urbi; quosque agros ceperat, divisit; et silvas maritimas omnes publicavit quas ceperat; et ad ostium Tiberis urbem condidit, colonisque firmavit. Atque ita cùm tres et viginti regnavisset annos, est mortuus[5]. Tum Lælius : Laudandus etiam iste rex; sed obscura est historia romana; siquidem istius regis matrem habemus, ignoramus patrem. *S*. Ita est, inquit : sed temporum illorum tantum fere regum inlustrata sunt nomina.

---

[1] Cod. *instituto*, quod mendum videbatur.

[2] Cod. *itemque*.

[3] In codice perperam fit pausa post *adscivit*.

[4] Cœlius *mons*, non *collis*, constanter appellatus videtur a scriptoribus, quos inter est M. Aurelius, Ep. ad. Front. II. 1. Hinc *cœlimontana* seu melius *cœliomontana regio*.

[5] Cod. *mortus* pro *mortuus*. Est autem prior declinatio magis naturalis. Sed audiamus Augustinum, Civ. D. XIII. 11 : *non importune arbitror accidisse, ut hoc verbum quod est moritur, in latinâ linguâ nec grammatici declinare potuerint eâ regulâ quâ cætera talia declinantur. Namque ab eo quod est oritur, fit verbum præteriti temporis, ortus est, et si qua similia sunt. Ab eo vero quod est moritur, si quæramus præteriti temporis verbum, responderi adsolet, mortuus est*, u *litterâ*

XVIII. *Manilius ou Lælius*. Cette république dont votre éloquence a tracé les fondemens, ne se traîne pas vers la perfection; elle y marche à grands pas. — *Scipion*. Après Tullus, un descendant de Numa par sa fille, Ancus Marcius, fut établi roi par le peuple; et il eut aussi le soin de faire sanctionner son pouvoir par une loi *curiate*[1]. Après avoir vaincu les Latins, il les admit au droit de cité dans Rome. Il joignit à la ville le mont Aventin et le mont Cœlius. Il distribua les terres labourables qu'il avait prises dans la guerre; et il garda dans le domaine public les forêts qu'il avait conquises, et qui étaient voisines de la mer. Il bâtit une ville à l'embouchure du Tibre, et la peupla d'une colonie. Après avoir ainsi régné vingt-trois ans, il mourut. Lælius dit : Ce roi mérite sans doute des éloges; mais l'histoire romaine est obscure, puisque nous savons le nom de la mère de ce roi, et que nous ignorons celui de son père. — *Scipion*. Il est vrai; mais de toute cette époque, il n'y a guère que les noms des rois qui soient entourés de quelque lumière.

[1] La répétition de cette circonstance à l'avénement de chacun de ces rois, est fort curieuse. Il ne s'agit pas simplement d'y voir la forme plus ou moins limitée, plus ou moins républicaine, que prenait l'autorité de ces rois électifs; mais ne peut-on pas en conclure qu'il existait, dans les archives romaines, quelques preuves de l'observation de cette formalité singulière, si soigneusement marquée par Cicéron? et dès-lors l'histoire des premiers rois de Rome ne pourrait-elle pas paraître plus authentique et mieux attestée qu'on ne le suppose?

XIX. Sed hoc loco primum videtur insitivâ[1] quâdam disciplinâ[2] doctior facta esse civitas. Influxit[3] enim non tenuis quidam e Græciâ rivulus in hanc urbem, sed abundantissimus amnis illarum disciplinarum et artium. Fuisse enim quemdam ferunt Demaratum corinthium et honore et auctoritate et fortunis facile civitatis suæ principem[4]; qui cùm Corinthiorum tyrannum Cypselum ferre non potuisset, fugisse cum magnâ[5] pecuniâ dicitur, ac se contulisse Tarquinios in urbem Etruriæ florentissimam. Cùmque audiret dominationem Cypseli confirmari, defugit[6] patriam vir liber ac fortis, et adscitus est civis

---

geminatâ. Convenienter itaque factum est, ut quemadmodum id quod significat non potest agendo, ita ipsum verbum declinari loquendo non possit. Ludit scilicet Augustinus in verbi *declinare* duplici significatione. Sed enim Ciceronis vel certe codicis auctoritas lepidis Augustini argutiis contradicit. Quamquam, ut vere dicam, videtur librarii mendum, non tam declinantis *mortus* pro *mortuus*, quàm incaute scribentis : alibi enim hoc ipso in codice scribuntur duæ *uu* hujus vocabuli.

[1] Ita cod. alterâ manu ; at priore *insitiba*.

[2] Cod. primâ manu *discipulina ;* tum *u* expuncta.

[3] Ita cod. posteriore manu ; at priore *influcxit*.

[4] Locutio Ciceroni familiaris, v. gr. pro Roscio amer. VI ; de Divin. II. 42 ; ad Fam. VI. 10.

[5] Quoties *g* est ante *n*, toties memini me videre in antiquis codd. si quando vocabulum divideretur, litteram *g* adhærere priori vocabuli parti, *n* autem posteriori. Ergone Hispani, Angli et Germani melius quàm Itali pronunciare hæc verba videntur?

[6] Ita cod. posteriore manu ; at priore *confirmatam, fugit*. Sane Tullius de eodem Demarato Tusc. V. 37, scribit *fugit Tarquinios Corintho*.

XIX. Pour la première fois, à cette époque, Rome paraît s'être éclairée par l'influence d'une civilisation adoptive. Ce ne fut pas, en effet, alors un faible ruisseau détourné dans nos murs [1], mais un fleuve immense qui nous apportait par torrens les sciences et les arts de la Grèce. Un Corinthien, est-il dit à ce sujet, Démarate, le premier homme de son pays par la considération, le crédit et la richesse, ne pouvant supporter le joug de Cypselus, tyran de Corinthe, avait fui avec de grands trésors, et était venu à Tarquinies, ville très-florissante de l'Etrurie. Instruit bientôt que la domination de Cypselus ne faisait que s'affermir, en homme libre et courageux, il renonça pour jamais à sa patrie, se fit admettre au nombre

[1] Ce fait avoué par les historiens romains, qu'un Grec fut le cinquième roi de Rome, a paru favoriser les conjectures des critiques modernes qui ne voient dans Rome qu'une colonie grecque. Mais cette conjecture n'explique rien. Avant ce roi, Corinthien d'origine, Rome avait déjà construit de grands ouvrages qui semblent supposer une civilisation florissante. Ancus Marcius fit bâtir, disent tous les historiens, le fameux aquéduc appelé de son nom, et qui, pendant plusieurs siècles, suffit pour fournir à Rome, en abondance, une eau plus salutaire que celle du Tibre. Le témoignage de Pline le Naturaliste à cet égard est curieux. « De toutes les eaux de l'univers, dit-il, la plus « célèbre pour la fraîcheur et la salubrité, c'est l'eau Marcia, illustrée « par la reconnaissance et les louanges de Rome, à laquelle les dieux « l'ont accordée parmi tant de bienfaits. Elle s'appelait autrefois Au- « feia, et sa source Pitonia. Elle prend naissance dans les montagnes « les plus reculées des Abruzes. Elle traverse le pays des Marses, et « le lac Ficin, comme si elle voulait gagner Rome. Bientôt elle se « perd dans une caverne, d'où elle sort près de Tibur, et continue « son chemin sous des voûtes construites dans une longueur de cent

a Tarquiniensibus, atque in eâ civitate domicilium et sedes collocavit. Ubi cùm de matrefamilias tarquiniensi duo filios procreavisset, omnibus eos artibus ad Græcorum disciplinam erudiit . . . . .

XX. . . . . . facile in civitatem receptus esset; propter humanitatem atque doctrinam Anco regi familiaris est factus, usque eo ut consiliorum omnium particeps, et socius pene regni putaretur. Erat in eo præterea summa comitas, summa in omnes cives, opis, auxilii, defensionis, largiendi etiam benignitas. Itaque mortuo Marcio, cunctis populi suffragiis rex est creatus L. Tarquinius[1]: sic enim suum nomen ex græco nomine inflexerat, ut in omni genere hujus populi consuetudinem videretur imitatus. Isque ut de suo imperio legem tulit, principio duplicavit illum pristinum Patrum numerum; et antiquos Patres majorum gentium appellavit[2], quos priores sen-

[1] Merito ergo Sigonius delebat apud Livium, I. 34, agnomen *Priscus*, quod ei posteri demum imposuerunt ut a Superbo distingueretur, uti diserte ajunt Dionysius, IV. 41, et Paulus voc. *Priscus*. Cæterum Strabo, V. p. 336, eodem prorsus modo loquitur quo Livius. Igitur quòd Sigonius castigat Livii lectionem, recte habet; quòd vero idem existimat glossema id esse potius quàm Livii errorem, clementius agit. Numquid enim Strabonis quoque textum glossémate corruptum dicemus?

[2] Ita cod. posteriore manu; at priore *appellabit*.

des citoyens de Tarquinies, et fixa dans cette ville sa fortune et sa demeure. Ayant eu deux enfans de son union avec une femme de cette ville, il les instruisit dans toutes les sciences, sur le modèle de l'éducation grecque. . . . .

XX. . . . . . L'un d'eux fut aisément reçu dans Rome; et par la politesse de ses mœurs et ses connaissances, il devint cher au roi Ancus, et passa pour être associé à tous ses projets, et partager presque avec lui le soin du royaume. Il avait, d'ailleurs, l'humeur la plus affable, et se montrait, à l'égard de tous les citoyens, prodigue de secours, de protection, de bienfaits. Aussi Ancus étant mort, le peuple, par ses suffrages, choisit pour roi Lucius Tarquin; car il avait ainsi transformé le nom grec de sa famille, afin de paraître imiter en tout les manières de ses concitoyens adoptifs. Dès qu'il eut fait ratifier son autorité par une loi, il s'occupa d'abord de doubler le nombre du sénat. Les anciens sénateurs, qu'il faisait opiner les premiers, furent appelés les pères des grandes familles; ceux qu'il avait ajoutés, les pères

« mille pas. Ancus Marcius, l'un des rois de Rome, forma le premier l'entreprise de la conduire dans la ville. Dans la suite Quintus Marcius Rex s'en occupa pendant sa préture, et Agrippa répara de nouveau ce monument. » *Clarissima aquarum omnium in toto orbe, frigoris salubritatisque palmâ, præconio urbis, Marcia est, inter reliqua deûm munere urbi tributa. Vocabatur hæc quondam Aufeia, fons autem ipse Pitonia. Oritur in ultimis montibus Pelignorum : transit Marsos et Fucinum lacum, Romam non dubie petens. Mox in specus*

tentiam rogabat; a se adscitos, minorum. Deinde equitatum ad hunc morem constituit, qui usque adhuc est retentus : nec potuit Titiensum[1] et Rhamnensium[2] et Lucerum mutare, cùm cuperet, nomina, quòd auctor ei summâ augur gloriâ[3] Attus[4] Nævius non erat. Atque etiam Corinthios video publicis equis assignandis et alendis, orborum et viduarum tributis, fuisse quondam diligentes. Sed tamen prioribus equitum partibus, secundis additis, · ∞ · ac cc[5]

---

[1] Ita codex, non *Titiensium*. At Plutarchus Romul. xx, et Servius ad Æn. V. 560; scribunt *Tatienses*, scilicet a *Tatio;* non a *Tito Titienses*, ut Livius et Cicero. Recole superius cap. VIII. not.

[2] Cod. *Rhamensinum;* mox ita expunctæ litteræ ut reliquum sit *Rhamnium*. Ego vero cunctas retinui, quia mendum haud excessus, sed metathesis litterarum fecerat. Quamquam nec *Rhamnium* improbaverim, quoniam Horatius p. 342 usurpat *Rhamnes*.

[3] Ita posteriore manu; at priore *summâ gloriâ augur*.

[4] Cod. *Tatus*. Sed tamen prior *t* fuit deleta, cùm potius esset metathesis pro *Attus*, uti habet Livius, I. 36. Cæterum varietates hujus nominis collegit Drakenborchius ad prædictum Livii locum.

[5] Cod ∞. ACCC. Mihi vero visum est interpungendum esse ut feci; ita ut prior C sit littera, reliquæ sint notæ numerales. Jam ad notam ∞ *mille* quod attinet, eam Maffeius (Hist. dipl. p. 132–133), in ravennate papyro, circa annum Christi CDXLIV scriptâ, observavit; ego autem ipse in Verrinarum orationum palimpsesto mirabili vaticano, p. 81. col. 2. v. 17; Verrin. II. 25 eamdem video; quem palimpsestum prædictâ papyro antiquiorem existimo : est enim scriptura ejus quadrata perpulchra, ceu plautina illa mediolanensis; imo prope speciosior Galbæ imp. honestâ missione, quæ extat apud eumdem Maffeium, p. 30. Papyrus autem illa Ravennâ Romam migravit, et nunc in vaticanâ bibliothecâ legentium oculis prostat, rudibus plane et festinatis litteris exarata. Eadem nota ∞ est etiam in tabulâ velleiate.

de familles du second ordre. Ensuite il régla l'établissement de l'ordre équestre, sur le plan qui se conserve encore aujourd'hui. Il ne put, malgré tout son désir, changer les dénominations de Tatiens Rhamnenses et Luceres, parce que Nævius[1], augure très-renommé, l'en dissuada. On sait que les Corinthiens étaient attentifs à donner et à entretenir des chevaux, par une taxe mise sur les orphelins et les veuves. Du reste, aux premières compagnies équestres Tarquin en ajouta de nouvelles, qui portèrent le

---

mersa in Tiburtina se aperit novem millibus passibus, fornicibus structis perducta. Primus eam in urbem ducere auspicatus est Ancus Marcius, unus e regibus; postea Q. Marcius Rex in præturâ; rursusque restituit M. Agrippa. Plin. Hist. nat. lib. XXXI. cap. 24. N'est-il pas assez remarquable qu'il se trouve une conformité de nom entre le roi que Pline suppose le premier fondateur de ce grand ouvrage, et le préteur qui le fit reconstruire, et que cette ressemblance soit encore augmentée par le surnom de *Rex* que portait ce magistrat? Ne peut-on pas en conclure ici quelque méprise de l'orgueil romain, qui se serait plu à reculer la date d'un si précieux monument, pour illustrer à la fois ses antiquités et ce monument même? C'est ainsi que le doute peut encore se mêler aux faits en apparence les plus avérés des premiers temps de Rome.

[1] Cicéron laisse de côté la fable ridicule rapportée par Tite-Live, et ne nous dit pas que l'augure Nævius, en preuve de la vérité de son art, ait fait le miracle de couper une pierre avec un rasoir. Pline rapporte que l'on voyait à Rome, de son temps, une statue élevée en l'honneur de cet augure par le roi. C'est une preuve de plus de l'observation souvent faite que les monumens, même contemporains, ne démontrent nullement la vérité des traditions.

fecit equites[1]; numerumque duplicavit, postquam bello subegit Æquorum magnam gentem et ferocem et rebus populi romani imminentem. Idemque Sabinos cùm a mœnibus urbis repulisset[2], equitatu fudit belloque devicit. Atque eumdem primum ludos maximos, qui romani dicti sunt, fecisse accepimus; ædemque in Capitolio Jovi optimo maximo bello sabino, in ipsâ pugnâ vovisse[3] faciendam, mortuumque esse cùm duodequadraginta regnavisset annos.

XXI. Tum Lælius: Nunc fit illud Catonis certius, nec temporis unius, nec hominis esse constitutionem rei publicæ: perspicuum est enim quanta in singulos reges rerum bonarum et utilium fiat accessio. Sed sequitur is qui mihi videtur ex omnibus in re publicâ vidisse plurimum. Ita est, inquit Scipio. Nam post eum Servius Sulpicius[4] primus injussu populi re-

---

[1] Præclara Ciceronis lectio, quæ Livii, I. 36 mendosum locum purgat, ubi equites dicuntur facti *mille et octingenti;* felicemque Glareani et Salmasii conjecturam dilaudat, qui legendum in Livio *MCC* jamdiu docuerant. Utinam vero livianæ primæ decados, etsi non integræ, nobilis veronensis palimpsestus aliquando ad verbum exscribatur, ejusque fructus, ut spero non modicus, cum erudito orbe communicetur!

[2] Cod. *reppulisset*, ut alibi.

[3] Ita cod. posteriore manu; at priore *bovisse.*

[4] Ita codex; quamquam secundâ manu expunctis litteris videtur factum *Tullus.* Prænominis certe varietas explorata est; namque ab Eusebio chron., I. 46. 47 et in tabulis, itemque in scholio Sigonii

corps des chevaliers à treize cents; et il doubla ce nombre après avoir soumis les Eques, nation forte, guerrière, et menaçante pour Rome. Ayant aussi repoussé de nos murs une invasion des Sabins, il les mit en fuite avec sa cavalerie, et remporta sur eux tout le succès de la guerre. Nous apprenons également que ce roi institua le premier les grands jeux appelés *jeux romains*; que dans la guerre sabine, au fort d'une bataille, il promit de consacrer, sur le Capitole, un temple à Jupiter très-grand et très-bon, et qu'il mourut après un règne de trente-huit ans.

XXI. Lælius dit alors: Tout justifie davantage le mot de Caton, que la constitution de la république ne fut l'œuvre ni d'un siècle, ni d'un homme; car on voit clairement quel progrès de choses bonnes et utiles fut amené par la succession de chaque règne. Mais nous sommes arrivés au roi qui me paraît avoir eu, de tous, les plus grandes vues[1] pour l'Etat. Oui, dit Scipion, après Tarquin, en effet, on place Servius, qui le premier régna sans un ordre du peuple.

---

[1] Cicéron va donner d'assez grands détails sur les institutions établies par Servius. Ces détails, exprimés avec beaucoup d'élégance et de précision, portent sur un point soigneusement exposé par Tite-Live et par Denys d'Halicarnasse. Il semble difficile de douter, d'après le récit circonstancié de ces écrivains, qu'ici l'histoire romaine ne prenne un caractère plus authentique, et que les lois de Servius n'aient en effet eu beaucoup d'influence sur la constitution de la république romaine. Tacite, qui ne ménage pas les fausses traditions des premiers temps de Rome, dit dans ses Annales: Servius

gnavisse traditur: quem ferunt ex servâ [1] tarquiniense natum, cùm esset ex quodam regis cliente conceptus. Qui cùm famulorum numero educatus ad epulas regis adsisteret, non latuit scintilla ingenii, quæ jam tum elucebat in puero [2]: sic erat in omni vel officio vel sermone solers. Itaque Tarquinius, qui admodum parvos tum haberet liberos, sic Servium diligebat, ut is ejus vulgo haberetur filius; atque eum summo studio omnibus iis [3] artibus, quas ipse didicerat, ad exquisitissimam consuetudinem Græcorum erudiit. Sed, cùm Tarquinius insidiis Anci filiorum interisset, Serviusque, ut ante dixi, regnare cœpisset non jussu, sed voluntate atque concessu civium [4]; quòd, cùm Tarquinius ex vulnere æger fuisse et vivere falso diceretur, ille regio ornatu jus

---

ad Livium x. 46 dicitur *Servilius*, quæ est derivatio a *Servio*. Sane et *Servius Sulpicius Galba* imp. dicitur *Servilius Sulpicius Galba* a Zonarâ xi. 13. Utrum vero apud aliquem auctorem rex hic non *Tullus* seu *Tullius* audiat, sed *Sulpicius*, nondum equidem novi; factum tamen puto, quandoquidem in Coquæi adnotationibus ad Augustinum Civ. D. xviii. 37 video diserte hunc regem dici *Servium Sulpitium*.

[1] Cod. *exerva*, extritâ *s* pronunciationis vitio.

[2] Cod. *pueros*. Locutionem sine dubio imitatur Fronto de M. Aurelio scribens in fragmentis de orationibus II. 3: *elucebat in puero jam tunc nobilitas mentis*.

[3] Ita cod. posteriore manu; at priore *is*.

[4] Ita posteriore manu; at priore *coivium*, qui est archaismus.

On le croit fils d'une femme esclave de Tarquinies, qui avait eu commerce avec un client du roi. Elevé parmi les esclaves du prince, et le servant à table, il fit remarquer le feu d'esprit qui déjà brillait en lui: tant il mettait de dextérité dans ses moindres actions, de grâce dans toutes ses paroles. Aussi, Tarquin qui n'avait que des fils au berceau, le prit en telle affection, que Servius passait généralement pour son fils; et il l'instruisit avec un soin extrême dans toutes les sciences qu'il possédait lui-même, et sur le plus complet modèle de l'éducation grecque.

Tarquin périt par les embûches des fils d'Ancus; et Servius, comme je l'ai dit, commença de régner sans un ordre des citoyens, mais favorisé de leur bienveillance et de leur aveu. En effet, sur le bruit faussement répandu que Tarquin survivait à sa bles-

---

fut principalement le créateur de lois auxquelles devaient obéir même les rois: *præcipuus Servius Tullius sanctor legum fuit quis et reges obtemperarent.*

Quoi qu'il en soit de la nature de ces lois, celles qui étaient relatives à la distribution des suffrages subsistèrent du moins en partie sous la république; et les changemens que l'on y introduisit, l'application plus restreinte ou plus étendue qu'on leur donna, furent les plus grands événemens de la politique intérieure de Rome. Ainsi la substitution du vote par tribus au vote par centuries qu'avait établi Tullus: cette substitution tantôt partielle, tantôt générale, tantôt appliquée à l'élection pour certaines magistratures; tantôt à l'adoption des lois, souvent même au jugement des accusés, fut la révolution à la fois la plus décisive et la plus disputée que Rome éprouva dans sa durée républicaine. Il est donc fort curieux de connaître, d'après Cicéron, le système de ces fameuses centuries.

dixisset, obæratosque pecuniâ suâ liberavisset, multâque comitate usus jussu Tarquinii se jus dicere probavisset, non commisit se Patribus, sed, Tarquinio sepulto, populum de se ipse consuluit, jussusque regnare legem de imperio suo curiatam tulit. Et primum Etruscorum [1] injurias bello est ultus; ex quo cum ma. . . . .

XXII. . . . . . . scripsit centurias equitum duodeviginti censu maximo. Deinde equitum magno numero ex omni populi summâ separato, reliquum populum distribuit in quinque classes, senioresque a junioribus divisit; eosque ita disparavit, ut suffragia non in multitudinis, sed in locupletium potestate essent; curavitque, quod semper in re publicâ tenendum est, ne plurimum valeant plurimi. Quæ descriptio [2] si esset ignota vobis explicaretur a me. Nunc rationem videtis esse talem, ut equitum centuriæ cum sex suffragiis [3], et prima classis, additâ centuriâ quæ ad summum usum urbis fabris tignariis est data, LXXXIX [4] centurias habeat: qui-

---

[1] Cod. priore manu *rusticorum*; secundâ *Etruscorum*, recte. Confer Dionysium IV. 12, 27, et Victorem, cap. VII.

[2] Cod. *discriptio*.

[3] Ita cod. alterâ manu; at priore *equitum certamine et suffragiis*.

[4] Ita cod. alterâ manu; at priore *tantummodo* IX.

sure, Servius parut d'abord emprunter l'appareil royal, soulagea par ses bienfaits les débiteurs obérés, et montrant une grande affabilité, annonça qu'il rendait la justice par ordre de Tarquin. Ainsi, il évita de se confier au sénat. Enfin, après les funérailles de Tarquin, il consulta sur lui-même l'opinion du peuple; et, autorisé à régner, il fit sanctionner son pouvoir par une loi rendue dans les curies assemblées. Il réprima d'abord par les armes les insultes des Etrusques. . . . .

XXII. . . . . . Il inscrivit dix-huit centuries de chevaliers du premier degré; puis ensuite, ayant créé encore un nombre considérable de chevaliers, distinct de la masse populaire, il divisa le reste du peuple en cinq classes, sépara les plus âgés et les plus jeunes. Il régla cette distribution de manière à placer les suffrages dans la main, non de la multitude, mais des riches; et il eut soin, chose importante à maintenir dans le gouvernement, que le plus grand nombre n'eût pas le plus de pouvoir[1]. Cette combinaison, si elle vous était moins connue, serait expliquée par moi; mais vous voyez tout le système: les centuries des chevaliers, augmentées de six nouvelles centuries, et la première classe, en y ajoutant une centurie de charpentiers, admis à cause de leur extrême

[1] « Servius Tullius suivit dans la composition de ses classes l'es-
« prit de l'aristocratie. Nous voyons dans Tite-Live et dans Denys
« d'Halicarnasse comment il mit le droit de suffrage entre les mains
« des principaux citoyens. Il avait divisé le peuple de Rome en

bus ex centum quatuor centuriis [1], tot enim reliquæ sunt, octo solæ si accesserunt, confecta est vis populi universa: reliquaque multo major multitudo sex et nonaginta centuriarum neque excluderetur suffragiis, ne superbum esset; nec valeret nimis, ne esset periculosum. In quo etiam verbis ac nominibus ipsis fuit diligens; qui cùm locupletes assiduos [2] appellasset ab ære dando, eos qui aut non plus mille quingentum [3] æris, aut omnino nihil in suum censum prœter caput attulissent, proletarios nominavit; ut ex iis quasi proles, id est quasi progenies civitatis expectari videretur. Illarum autem sex et nonaginta centuriarum in unâ centuriâ tum quidem plures censebantur, quàm pene in primâ classe totâ. Ita nec

---

[1] Ita cod. alterâ manu, at priore manu IX *centurias*; *tot enim reliquæ sunt*, etc.; sine illis verbis *habeat quibus ex centum quatuor centuriis*. Totum hunc vexatissimum locum ill. Niebuhrius sic esse persanandum docte arbitratur : « ut equitum centuriæ cum sex suffragiis, « et prima classis, additâ centuriâ, quæ ad summum usum urbis « fabris tignariis est data, LXXXVII centurias habeant : quibus « XII centuriæ, tot enim reliquæ sunt equitum, solæ si accesse- « runt, etc. » Scilicet erunt tunc IC centuriæ, oppositæ reliquæ multitudini XCVI centuriarum.

[2] Cod. *adsiduos*. Charisius autem p. 58: *adsiduus quidam per* d *scribunt, quasi sit a sedendo figuratum, sed errant*, etc. Tum Vindex, p. 2318, diserte jubet scribere per duo *ss assiduus*. Tum idem Charisius: *qui asses dabant assidui dicti sunt*. Confer et Paulum in hâc voce.

[3] Cod primâ manu *centum*; mox videtur superaddita *D*, id est factum *quingentum*.

utilité, formaient quatre-vingt-neuf centuries. Réunissez-y seulement huit centuries prises sur les cent quatre centuries restantes, vous avez la force entière du peuple romain : et la multitude bien plus nombreuse qui est répartie dans les quatre-vingt-seize dernières centuries ne se trouvera ni éloignée du droit de suffrage par une superbe exclusion, ni en état d'exercer une dangereuse prépondérance. Servius dans cet arrangement fut même attentif au choix des termes et des dénominations. Il appela les riches d'un nom[1] qui indiquait les secours qu'ils donnaient à l'état : et, quant à ceux dont la fortune n'excédait pas quinze cents sols d'airain, ou qui même ne possédaient rien que leur personne, il les nomma *prolétaires*, pour faire voir qu'on leur demandait seulement de donner des enfans et une postérité à l'état. Dans une seule des quatre-vingt-seize dernières centuries, il y avait numériquement plus de citoyens que dans la première classe toute entière. Ainsi, personne n'était exclu du droit de voter ; mais

---

« cent quatre-vingt-treize centuries, qui formaient six classes : et « mettant les riches, mais en plus petit nombre, dans les premières « centuries, les moins riches, mais en plus grand nombre, dans les « suivantes, il jeta toute la foule des indigens dans la dernière ; et « chaque centurie n'ayant qu'une voix, c'étaient les moyens et les « richesses qui donnaient le suffrage plutôt que les personnes. » Montesquieu. *Esprit des Lois*.

[1] L'allusion intraduisible du texte tient à l'emploi du mot latin *assiduus*, dérivé des deux mots *asses dare*, *donner de l'argent*, et appliquée par Servius à la dénomination des riches.

prohibebatur quisquam jure suffragii; et is [1] valebat [2] in suffragio plurimum, cujus plurimum intererat esse in optimo statu civitatem. Quin etiam accensis, velatis, liticinibus, cornicinibus [3], proletariis*. . . .

XXIII. . . . *quinque et* sexaginta annis antiquior, quòd erat XXXIX ante primam olympiadem condita. Et antiquissimus ille Lycurgus eadem vidit fere. Itaque ista æquabilitas atque hoc triplex rerum publicarum genus videtur mihi commune nobis cum illis populis fuisse. Sed quod proprium sit in nostrâ re publicâ, quo nihil possit esse præclarius, id persequar si potero subtilius, quod erit ejusmodi, nihil ut tale ullâ in republicâ reperiatur. Hæc enim quæ adhuc exposui, ita mixta fuerunt et in hâc civitate et in Lacædemoniorum et in Carthaginiensium, ut temperata nullo fuerint modo. Nam in quâ re publicâ est unus aliquis perpetuâ potestate, præsertim regiâ, quamvis in eâ sit et senatus, ut tum fuit [4]

---

*Statu esse optimo constitutam rem publicam quæ ex tribus generibus illis, regali et optimati et populari confusa modice, nec puniendo irritet animum immanem ac ferum. (*Nonius*, *voc.* modicum).

[1] Cod *iis*.

[2] Ita cod. posteriore manu; at priore *valebit*.

[3] Cod. *liticinibus*; tum *litici* videtur deletum, et certe superpositum est *cornici*. Mihi utrumque vocabulum retinendum videbatur. De liticinibus. Gell. XX. 2.

[4] Cod. *fuit et;* sed *et* postea ibidem expunctum.

la prééminence dans les suffrages était assurée à ceux qui étaient le plus intéressés au bon ordre de la république[1]. . . . . .

XXIII. . . . . Carthage était de soixante-quinze ans plus ancienne que Rome, puisqu'elle fut fondée trente-neuf ans avant la première olympiade ; et dans une antiquité beaucoup plus reculée, Lycurgue avait eu les mêmes vues : ainsi, ce système d'égalité et ce mélange de trois formes de gouvernement, me paraît nous avoir été commun avec Carthage et Lacédémone. Mais il est un avantage particulier à notre patrie, avantage auquel rien n'est préférable, que je tâcherai de caractériser avec le plus de justesse qu'il me sera possible, et qui semblera tel que l'on ne saurait, dans aucune autre république, découvrir quelque chose d'analogue. En effet, les élémens divers dont j'ai parlé furent d'abord réunis dans la constitution de Rome, dans celle de Lacédémone et dans celle de Carthage, sans être pondérés par aucun équilibre ; car, dans une société où quelqu'un est investi d'un pouvoir perpétuel, et surtout d'un pouvoir royal, existât-il d'ailleurs un sénat comme à Rome sous les rois, et à

[1] Une lacune de plusieurs pages interrompt cette analyse des lois de Servius. Là se trouvaient des réflexions sur la monarchie mixte, auxquelles se rattache probablement une phrase conservée par le grammairien Nonius, et qui est comme un extrait de la théorie politique développée dans le premier livre. Voici la traduction de cette phrase : « La meilleure constitution politique est celle qui, mêlant dans une juste mesure les trois principes monarchique, aristocratique et populaire, n'effarouche pas les âmes en les aigrissant

Romæ cùm erant reges; ut Spartæ Lycurgi legibus; et ut[1] sit aliquod etiam populi jus, ut fuit apud nostros reges; tamen illud excellit regium nomen; neque potest ejusmodi res publica non regnum et esse et vocari. Ea autem forma civitatis mutabilis maxime est hanc ob causam, quòd unius vitio præcipitata in perniciosissimam partem facillime decidit. Nam ipsum regale genus civitatis non modo non est reprehendendum; sed haud scio an reliquis simplicibus longe anteponendum, si ullum probarem simplex rei publicæ genus. Sed ita quoad[2] statum suum retinet: is est[3] autem status, ut unius perpetuâ potestate et justitiâ omnique[4] sapientiâ regatur salus et æquabilitas et otium civium. Desunt omnino ei populo multa qui[5] sub rege est, in primisque libertas; quæ non in eo est ut justo utamur domino, sed[6] ut nullo. . . .

XXIV. . . . . ferebant. Etenim illi injusto domino[7] atque acerbo aliquamdiu in rebus gerundis prospere fortuna comitata est. Nam et omne Latium

---

[1] Ita cod. alterâ manu; at priore *ut et*.
[2] Ita alterâ manu; at priore *hoc ad*.
[3] Cod. priore manu *isset;* tum posteriore manu expuncta prior *s*, additâ aliâ *s* ante *t*. Atqui nullum erat erratum præter metathesim.
[4] Ita alterâ manu; at priore *omneque*.
[5] *Qui* additur posteriore manu.
[6] Cod. *set* etsi paulo ante *sed*.
[7] Cod. *dominato*; tum expunctæ litteræ *at*.

Lacédémone par les lois de Lycurgue, ou même le peuple exerçât-il une sorte de juridiction, comme du temps de notre monarchie, ce titre de roi emporte toujours la balance; et il est impossible qu'un état ainsi constitué ne soit pas un royaume et de fait et de nom. Or, cette nature de gouvernement est sujette aux révolutions, parce qu'il suffit de la faute d'un seul pour la précipiter vers l'extrémité la plus funeste. En elle-même, la royauté non-seulement n'est pas une forme vicieuse; mais je la croirais même fort supérieure à tous les autres gouvernemens simples, si je pouvais pourtant approuver aucune forme simple, en fait de gouvernement. Mais, cette préférence ne s'applique à la royauté qu'autant qu'elle garde son caractère; et ce caractère, c'est que la puissance perpétuelle d'un seul, sa justice et sa haute sagesse garantissent la sûreté, l'égalité et le repos de tous les citoyens. Beaucoup de choses manquent au peuple gouverné par un roi, et d'abord la liberté, qui consiste non pas à dépendre d'un maître juste, mais à n'avoir point de maître [1]. . . . .

XXIV. . . . . . Ce maître injuste et cruel eut quelque temps la fortune pour compagne dans toutes ses entreprises. Il subjugua tout le Latium; il prit Pometia, ville

---

par la punition. » Ces réflexions conduisaient Scipion à parler de Carthage et de Lacédémone.

[1] Le but de ces réflexions, dont la fin manque au manuscrit, était sans doute d'établir l'excellence du consulat, et de le considérer comme l'élément le mieux choisi d'un gouvernement mixte. Mais

bello devicit, et Suessam Pometiam urbem opulentam refertamque cepit; et maximâ auri argentique prædâ locupletatus votum patris Capitolii ædificatione persolvit; et colonias deduxit; et institutis eorum, a quibus ortus erat, dona magnifica, quasi libamenta prædarum, Delphos ad Apollinem misit.

XXV. Hîc ille jam vertetur orbis, cujus naturalem motum atque [1] circuitum a primo discite agnoscere [2]. Id enim est caput civilis prudentiæ, in quâ omnis hæc nostra versatur oratio, videre itinera flexusque rerum publicarum, ut cùm sciatis quo quæque res inclinet, retinere, aut ante possitis occurrere. Nam rex ille, de quo loquor, primum optimi regis cæde maculatus, integrâ mente non erat; et cùm metueret ipse pœnam sceleris sui summam [3], metui se volebat. Deinde victoriis divitiisque subnixus exultabat insolentiâ, neque suos mores regere poterat, neque suorum libidines. Itaque cùm major [4] ejus filius Lucretiæ, Tricipitini filiæ, Collatini uxori,

---

[1] Cod. *adque* etsi paulo ante *atque*.

[2] Ita cod. alterâ manu; at priore *adque cognoscere*. Quamquam reapse non *ad* sed *que* et *co* litteræ tantum videntur deletæ. Addita est tamen *a* ante *agnoscere*. Sed scribendum videtur *atque cognoscite*.

[3] Vocabula a *metueret* ad *metui* posteriore manu supplentur.

[4] Post *major* ponitur in codice punctum crassum recurvum supra versum, scilicet ne legatur *majore jus*.

puissante et remplie de richesses : et maître d'une immense proie d'argent et d'or, il acquitta le vœu de son aïeul par la fondation du Capitole. Il forma des colonies; et, fidèle aux usages du peuple dont il tirait son origine, il fit porter à Delphes, au temple d'Apollon, des dons magnifiques, comme une offrande prélevée sur ses conquêtes.

XXV. Ici commence et naît sous nos yeux ce cercle, dont je vous prie d'étudier le mouvement et la progression dans le premier exemple qui s'en montre. Car le point capital de l'habileté politique, objet de nos discours, c'est de connaître la marche et les déviations des états, afin que sachant vers quel écueil incline chaque gouvernement, vous puissiez le retenir sur le penchant, ou d'avance lui opposer des barrières. Et d'abord, ce roi dont je parle, souillé du meurtre d'un vertueux souverain, n'avait plus l'âme assez libre, et craignant pour lui-même une punition égale à la grandeur de son crime, il voulait se faire craindre. Puis, du haut de ses victoires et de ses trésors, il s'enivrait d'un insolent orgueil, et ne pouvait ni se régler lui-même, ni modérer les passions des siens. Son fils aîné, ayant fait violence à Lucrèce, fille de Tricipitinus, épouse de Collatin, et cette femme

combien Cicéron n'éprouva-t-il pas lui-même, après avoir si glorieusement usé de cette dignité, la faiblesse d'une magistrature passagère, sans cesse usurpée par l'intrigue, vendue par la corruption, envahie par la force, et enfin anéantie par cette terrible dictature, la dernière punition des états où les lois n'ont pas assez conservé de puissance !

vim [1] attulisset, mulierque pudens et nobilis ob illam injuriam sese [2] ipsâ morte mulctavisset; tum vir ingenio et virtute præstans L. Brutus depulit a civibus suis injustum illud duræ servitutis jugum: qui cùm privatus esset, totam rem publicam sustinuit; primusque in hâc civitate docuit, in conservandâ civium libertate esse privatum neminem. Quo auctore et principe, concitata civitas et hâc recenti querelâ [3] Lucretiæ patris ac propinquorum, et recordatione superbiæ Tarquinii multarumque injuriarum et ipsius et filiorum, exulem et regem ipsum, et liberos ejus, et gentem Tarquiniorum esse jussit.

XXVI. Videtisne igitur, ut de rege dominus extiterit, uniusque vitio genus rei publicæ ex bono in deterrimum [4] conversum sit? Hic est enim dominus populi, quem Græci tyrannum vocant: nam regem

---

[1] Ita cod. alterâ manu; at priore *uxorium*. Confirmat lectionem suam Cicero Fin. II. 20: *stuprata per vim Lucretia a regis filio*.

[2] Cod. *esse;* vitiosâ metathesi, quæ correcta deinde fuit, expunctâ priore *s*, aliâque superadditâ.

[3] *Querella* cum duplici *l* constanter prope scribitur in antiquis seu codicibus seu etiam lapidibus. Attamen geminari hoc in vocabulo *l* vetant Caper et Scaurus p. 2241, 2249; quorum grammaticorum præceptum præ tot contrariis exemplis vix audiendum videtur: cùm præsertim Papirianus p. 2290 paulo recentiorem consuetudinem scribendi id vocabulum per duas *l* testetur. Scripturam *querella* retinet lingua hispanica, ut alias bene multas vetustæ latinitatis reliquias.

[4] Cod. *deterrumum* priore manu; at alterâ *deterrimum*.

noble et pure s'étant frappée d'un coup mortel, en expiation de son outrage, un homme éminent par le génie et la vertu, Junius Brutus, écarta de ses concitoyens le joug illégitime d'une odieuse servitude. Homme privé, il se chargea des destins de tout l'état, et, le premier parmi nous, enseigna cette grande maxime, que, lorsqu'il s'agit de sauver la liberté publique, tout homme est magistrat. A sa voix, à son exemple, Rome indignée se souleva; et tout à la fois émue par la douleur si récente du père et des parens de Lucrèce, et par le ressouvenir de la tyrannie de Tarquin, et des nombreuses injustices de ses fils et de lui-même, elle prononça le bannissement du roi, de ses enfans, et de toute la famille des Tarquins.

XXVI. Remarquez ici comment du roi sortit le despote[1], et comment, par le crime d'un seul, une forme de gouvernement, de bonne qu'elle était, devint pernicieuse. Voilà bien en effet le vrai caractère du despote que les Grecs appellent tyran; car ils ré-

[1] « Le portrait de Tarquin n'a point été flatté; son nom n'a « échappé à aucun des orateurs qui ont eu à parler contre la tyran- « nie; mais sa conduite, avant son malheur que l'on voit qu'il « prévoyait, sa douceur pour les peuples vaincus, sa libéralité en- « vers les soldats, cet art qu'il eut d'intéresser tant de gens à sa « conservation, ses ouvrages publics, son courage à la guerre, sa « constance dans son malheur, une guerre de vingt ans qu'il fit ou « qu'il fit faire au peuple romain, sans royaume et sans biens, ses « continuelles ressources, font bien voir que ce n'était pas un « homme ordinaire.

« Les places que la postérité donne sont sujettes, comme les « autres, aux caprices de la fortune. Malheur à la réputation de

illum volunt esse, qui consulit ut parens populo, conservatque eos, quibus est præpositus, quàm optimâ in conditione vivendi. Sane bonum, ut dixi, rei[1] publicæ genus, sed tamen inclinatum et quasi pronum ad[2] perniciosissimum statum. Simul atque enim se inflexit hic rex in dominatum injustiorem, fit continuo tyrannus, quo neque tetrius, neque fœdius, nec dîs hominibusque invisius[3] animal ullum cogitari potest: qui, quamquam figurâ est hominis, morum tamen immanitate[4] vastissimas vincit belluas. Quis enim hunc hominem rite dixerit, qui sibi[5] cum suis civibus, qui denique cum omni hominum genere nullam juris communionem, nullam humanitatis societatem velit? Sed erit hoc de genere nobis alius aptior dicendi locus, cùm res ipsa admonuerit ut in eos dicamus, qui etiam liberatâ jam civitate dominationes appetiverunt.

---

[1] Cod. *re*.

[2] Ita cod. álterâ manu; sed priore *at*, quod et supra vidimus lib. I. XIII.

[3] Vox *invisius* repetitur in margine codicis tamquam notabilis.

[4] Cod. *tamen initate;* tum plures litteræ, quæ legi nequeunt, suprascriptæ fuerunt; quæ tamen additio et litura videtur mihi potius ad augustinianum superimpositum opus pertinere. Verbum correxi ex ipso Tullio de Off. III. 6. ubi de tyranno sic loquitur: *istâ in figurâ hominis feritas et immanitas belluæ, a communi tamquam humanitatis corpore segreganda est.* Sed *feritas* in textum nostrum recipi non potest, si certe prædicta litura ad Tullii textum non pertinet.

[5] Cod. *sinbi;* sed deinde *n* videtur fuisse expuncta.

servent le nom de roi pour celui qui veille comme un père sur le peuple, et qui maintient ceux dont il est le chef dans la condition de vie la plus heureuse : forme de gouvernement bonne, je l'ai dit, mais qui touche, et, pour ainsi dire, incline à la plus dangereuse de toutes. En effet, un roi a-t-il dévié jusqu'à l'injustice dans le pouvoir, aussitôt il est tyran; et l'imagination ne peut concevoir un monstre plus épouvantable, plus funeste, plus haï des hommes et des dieux que le tyran qui, sous la forme humaine, surpasse en cruauté les plus hideux animaux. Peut-on en effet laisser avec vérité le nom d'homme à celui qui n'admet, entre lui et ses compatriotes, entre lui et l'humanité toute entière, aucune communauté de droits, aucun partage de sentimens humains? Mais nous aurons une occasion plus naturelle d'en parler, quand notre sujet nous aura conduits à nous élever contre les hommes qui, au milieu d'une société dès long-temps affranchie, ont tenté l'usurpation du pouvoir.

« tout prince qui est opprimé par un parti qui devient le dominant, « ou qui a tenté de détruire un préjugé qui lui survit! » *Grandeur et décadence des Romains.*

Cette hypothèse ingénieuse et brillamment exprimée est tout-à-fait démentie par le passage de Cicéron. Appréciateur impartial de la royauté, il semble ici, comme il l'a fait d'ailleurs dans le traité des Lois, imputer aux crimes réels de Tarquin, et non à la nature de l'ancien gouvernement de Rome, la haine des Romains pour la monarchie. La même idée se retrouve plus d'une fois dans Tite-Live; mais elle est plus remarquable dans Cicéron, qui n'écrivait pas sous l'empire des Césars, et qui serait mort pour le combattre.

XXVII. Habetis igitur primum ortum tyranni: nam hoc nomen Græci regis injusti esse voluerunt; nostri quidem omnes reges vocitaverunt qui soli in populos perpetuam potestatem haberent. Itaque et Spurius[1] Cassius, et M. Manlius[2] et Spurius[3] Mælius[4] regnum occupare voluisse dicti sunt: et modo *Ti. Gracchus*. . . . .

XXVIII. Lycurgus γέροντας[5] Lacædemone appellavit[6], nimis is quidem paucos XXVIII[7], quos penes summam consilii voluit esse, cùm imperii summam rex teneret. Ex quo nostri idem illud secuti atque interpretati[8], quos senes ille appellavit, nominaverunt senatum; ut etiam Romulum Patribus lectis fecisse diximus: tamen excellit atque eminet vis, potestas, nomenque regium. Imperti[9] etiam populo po-

---

[1] Ita alterâ manu; at priore *est Perius*.
[2] Ita priore manu; at posteriore male *Manilius*.
[3] Ita alterâ manu; at priore *est Purius*.
[4] Ita alterâ manu; at priore *Mæcius*.
[5] Scribendam esse græcam vocem γέροντας patebit mox cùm fiet ejusdem interpretatio. Sic autem dicuntur Lycurgi senatores a græcis passim auctoribus.
[6] Ita posteriore manu; at priore *appellabit*.
[7] Cod. priore manu XXXVIII; mox prior nota X fuit expuncta.
[8] Cod. *interpræetati* cum diphthongo, quam passim habet hoc verbum in antiquis codicibus. Hic tamen expuncta fuit *a*.
[9] Cod. *impertit;* tum expuncta posterior *i* mendose, erat enim expungenda potius *t* finalis.

XXVII. Vous avez donc sous les yeux le premier modèle du tyran. Les Grecs ont voulu que ce nom désignât le mauvais roi; et nos Romains ont appelé indistinctement roi, tout homme qui exercerait sur le peuple une puissance perpétuelle et sans partage. Ainsi, l'on a dit que Sp. Cassius, que Manlius, que Sp. Mælius avaient voulu s'emparer de la royauté; et naguère, Tibérius Gracchus a encouru la même accusation[1]. . . . .

XXVIII. Lycurgue, à Lacédémone, forma, sous le nom de vieillards, un conseil trop peu nombreux, et de vingt-huit membres seulement, auxquels il attribua le droit suprême de délibération, tandis que le roi avait le droit suprême de commandement. Nos Romains imitant son exemple, et traduisant son expression, désignèrent ceux qu'il avait appelés *vieillards*, par le terme de sénat; c'est ce que fit Romulus à l'égard des Pères qu'il avait choisis : mais dans cette combinaison, la puissance, l'ascendant, le nom de roi s'élèvent et prédominent toujours. D'autre part,

---

[1] Cicéron disait au peuple romain, dans son beau discours contre la loi agraire : « Je conserve chèrement la mémoire des Gracches, de « ces deux illustres frères, qui sacrifièrent leur vie pour faire resti« tuer au peuple les terres que des particuliers avaient envahies. » Mais il fait parler ici le grand Scipion, l'adversaire des Gracches; et d'ailleurs, lui-même par le plan de son ouvrage, sans excuser l'odieux assassinat de Tibérius et de Caïus, devait réprouver en eux le génie des premiers novateurs qui portèrent atteinte à la vieille constitution romaine. Il est bien à regretter qu'une lacune interrompe ce passage.

testatis aliquid, ut et Lycurgus et Romulus, non satiaris eum libertate, sed incenderis [1] cupiditate libertatis, cùm tantummodo potestatem gustandi feceris : ille quidem semper impendebit timor, ne rex, quod plerumque evenit, exsistat [2] injustus. Est igitur fragilis ea fortuna populi, quæ posita est in unius, ut dixi antea, voluntate vel moribus.

XXIX. Quare prima sit hæc forma et species et origo tyranni, inventa nobis in eâ re publicâ, quam auspicato [3] Romulus condiderit, non in illâ quam, ut perscripsit Plato, sibi ipse Socrates peripatetico illo in sermone depinxerit. Ut quemadmodum Tarquinius non novam potestatem nactus, sed quam habebat usus injuste, totum genus hoc regiæ civitatis everterit; sit huic oppositus alter, bonus et sapiens et peritus utilitatis dignitatisque civilis, quasi tutor et procurator rei publicæ; sic enim appelletur quicumque erit rector et gubernator civitatis. Quem virum facile ut agnoscatis [4] : est enim qui consilio et operâ civitatem tueri potest. Quod quoniam nomen minus est adhuc tritum sermone [5] nostro, sæpiusque genus

[1] Ita alterâ manu; at priore *incendires*, vitiosâ metathesi.
[2] Ita cod. interpositâ *s*, quæ alias omittitur.
[3] Cod. priore manu *auspicatu;* mox factum *auspicato*.
[4] In codice post *s* punctum appingitur, sive pausæ gratiâ, sive admonendi ne legatur *agnoscat is est enim*.
[5] Cod. *sermonem;* mox *m* expuncta.

accordez au peuple quelque portion de pouvoir, comme Lycurgue et Romulus; vous ne l'avez pas assouvi de liberté, mais vous avez irrité l'ardeur de sa soif, en lui permettant de goûter ce breuvage. Il aura toujours suspendue sur sa tête la crainte qu'il ne s'élève un roi injuste. Elle est donc fragile, comme je l'ai dit, cette destinée d'un peuple, qui repose toute entière sur les inclinations et la volonté d'un seul homme.

XXIX. Ainsi le premier exemple, le type, l'origine de la tyrannie nous apparaît dans cette république même que Romulus avait fondée de l'aveu des auspices, et non dans celle que, suivant les récits de Platon, Socrate avait pris plaisir à se tracer à lui-même, dans les libres entretiens de ses promenades. Nous avons vu Tarquin, non par l'usurpation d'une puissance nouvelle, mais par l'injuste emploi de la puissance qu'il avait, renverser tout ce système d'état monarchique. Opposons à cet exemple celui de l'homme vertueux, sage, éclairé sur l'intérêt et la dignité de ses concitoyens, et qui est comme le tuteur et l'intendant de la république : car c'est le nom qu'il faut donner à tout chef, à tout gouverneur d'une société.

Cet homme est facile à reconnaître; c'est celui qui, par le conseil et l'action, peut protéger l'état. Comme le nom de cet homme n'a pas encore été cité dans nos discours, et que nous aurons à en parler sou-

ejus hominis erit in reliquâ nobis oratione tractandum. . . . .

XXX. . . . . Plato regionem sedesque civium æquis apprime partibus divisas requisivit, civitatemque optandam magis quàm sperandam [1] quàm minimam posuit; non quæ possit esse, sed in quâ ratio rerum civilium perspici posset, effecit. Ego autem si quo modo consequi potuero, rationibus eisdem quas ille vidit, non in umbrâ et imagine civitatis, sed in amplissimâ re publicâ enitar, ut cujusque et boni publici et mali causam tamquam virgulâ videar attingere. His [2] enim regiis quadraginta annis et ducentis paulo cum interregnis fere amplius præteritis, expulsoque Tarquinio, tantum odium populum romanum regalis nominis tenuit, quantum tenuerat post obitum, vel potius excessum Romuli, desiderium. Itaque ut tum carere rege, sic pulso Tarquinio, nomen regis audire non poterat. Hic facultatem cum. . .

XXXI*. . . . lex illa tota sublata est. Hâc mente tum nostri majores et Collatinum innocentem suspi-

---

* . . . . Itaque illa præclara constitutio Romuli cùm ducentos annos et quadraginta fere firma mansisset. (*Nonius, cap. de Doct. indag.*).

[1] Cod. *spernandam* manifesto mendo pro *sperandam*.

[2] Cod. *hiis* pro *his* vel *iis*; cujusmodi alia exempla in antiquis codicibus sunt.

vent dans la suite, essayons d'en tracer le caractère[1]. . . . .

XXX. . . . Platon eut soin de supposer un territoire, des établissemens, des fortunes réparties entre les citoyens avec une parfaite égalité; et, dans le cadre le plus étroit, il établit une république plus désirable que possible. Il n'a pas cherché ce qui pouvait exister, mais un modèle sur lequel on pût étudier le jeu des affaires politiques. Pour moi, si j'y parviens de quelque manière, en m'attachant aux mêmes principes que Platon, je les essayerai, non sur un simulacre et une apparence de société, mais sur la plus puissante république qui fut jamais, de manière à paraître marquer du doigt, pour ainsi dire, la cause de tout bien et de tout mal public. Après ces deux cent quarante-deux années toutes monarchiques et quelque temps de plus encore, si l'on compte les interrègnes, Tarquin banni, le peuple romain prit pour le nom de roi autant de haine qu'il avait éprouvé de douleur à la mort, ou plutôt à la disparition de Romulus. Et de même qu'il ne pouvait alors se passer d'un roi, ainsi depuis le bannissement de Tarquin, il ne pouvait entendre prononcer ce même nom de roi. . . . .

XXXI. Dans cet esprit, nos ancêtres bannirent Collatin, malgré son innocence, comme suspect par

---

[1] Plusieurs pages manquent ici, et nous font perdre ce portrait du sage et vertueux souverain, que Cicéron avait sans doute tracé avec des couleurs dignes du pinceau de Fénélon.

cione cognationis expulerunt, et reliquos Tarquinios offensione nominis. Eâdemque mente P. Valerius et fasces primus demitti jussit, cùm dicere in concione cœpisset, et ædes suas detulit sub Veliam, posteaquam quòd in excelsiore loco Veliæ cœpisset ædificare, eo ipso ubi rex Tullus habitaverat, suspicionem populi sensit moveri. Idemque, in quo fuit Publicola maxime, legem ad populum tulit eam quæ centuriatis comitiis prima lata est, ne quis magistratus civem romanum adversus provocationem necaret, neve verberaret. Provocationem autem etiam a regibus fuisse declarant pontifici[1] libri, significant nostri etiam augurales: itemque ab omni judicio pœnâque provocari licere indicant XII tabulæ compluribus legibus: ut, quod proditum memoriâ est decemviros, qui leges scripserint, sine provocatione creatos, satis ostenderit[2] reliquos sine provocatione magistratus non fuisse. Luciique[3] Valerii Potitii et M. Horatii Barbati, hominum concordiæ causâ sapienter popularium, consularis[4] lex sanxit[5], ne qui magistratus[6] sine pro-

[1] Ita cod. pro *pontificii*. Locum autem hunc legebat Seneca ep. CVIII.

[2] Cod. *ostenderint;* sed *n* videtur expuncta.

[3] Cod. *L. Q.*

[4] Cod. *conlularis* sine ullâ emendatione. Docuimus autem lib. I. V. scribi interdum *l* aut *s* pro *r*; hîc vero scripta est *l* pro *s*.

[5] Ita posteriore manu; at priore *lex anxit;* ut supra de Rep. II. XXI *ex ervâ*.

[6] Cod. *mag.* quæ est nota vocabuli *magistratus*.

sa famille, et les autres Tarquins en haine de leur nom. Dans ce même esprit, Valérius fit le premier abaisser les faisceaux devant le peuple, lorsqu'il parlait en public ; et il fit reporter au pied du mont Véli les constructions de sa demeure, s'étant aperçu que les travaux qu'il avait commencés pour la bâtir sur le sommet de cette colline, dans le même lieu où avait habité le roi Tullus, excitaient les soupçons du peuple.

Ce fut également lui, et il mérita surtout ainsi le nom de Publicola, qui fit voter par le peuple la première loi reçue dans les comices par centuries, pour défendre à tout magistrat de faire mettre à mort ou frapper de verges, le citoyen qui en appelait au peuple. Les livres des pontifes attestent, il est vrai, que le droit d'appel existait contre les décisions des rois. Nos archives augurales le disent aussi ; et les douze tables indiquent par un grand nombre de lois, que l'on pouvait appeler de toute sentence et de toute condamnation. Le fait historique même, que les dix hommes qui rédigèrent les lois furent créés avec l'attribution de juger sans appel, montre assez que les autres magistrats n'avaient pas eu le même privilége. Lucius Valérius et Marcus Horatius, hommes sagement populaires, dans l'intérêt de la concorde, consacrèrent par une loi rendue sous leur consulat, le principe qu'il ne serait pas créé de magistrat qui jugeât sans

vocatione crearetur. Neque vero leges Porciæ, quæ tres sunt trium Porciorum, ut scitis, quicquam præter sanctionem attulerunt novi. Itaque Publicola lege illâ de provocatione latâ [1], statim secures de fascibus demi jussit; postridieque sibi collegam Sp. Lucretium subrogavit; suosque ad eum, quod erat major natu, lictores transire jussit: instituitque primus, ut singulis consulibus alternis mensibus lictores præirent, ne plura insignia essent imperii in libero populo, quàm in regno fuissent. Haud mediocris hic, ut ego quidem intelligo, vir fuit, qui modicâ libertate populo datâ, facilius tenuit auctoritatem principum. Neque ego hæc nunc sine causâ tam vetera vobis et tam obsoleta decanto; sed inlustribus in personis temporibusque exempla hominum rerumque definio, ad quæ reliqua oratio dirigatur [2] mea.

XXXII. Tenuit igitur hoc in statu senatus rem publicam temporibus illis, ut in populo libero pauca per populum, pleraque senatûs auctoritate, et instituto ac more gererentur; atque uti consules potestatem haberent tempore duntaxat annuam [3], genere

---

[1] Cod. *sublataperta*. Sed error manifestus in ipso codice emendatus videtur; tulit enim potius legem de provocatione Publicola. Dionys. v. 19, Liv. II. 8. Illud certe *perta* expunctum est.

[2] Cod. *derigatur*.

[3] Cod. *anni annuam*; sed *anni* videtur expunctum.

appel; et les lois Porcia, ouvrage de trois citoyens du nom de Porcius, n'ajoutèrent, comme vous le savez, rien de nouveau que la sanction pénale. Publicola ayant promulgué cette loi en faveur de l'appel au peuple, fit sur-le-champ ôter les haches des faisceaux consulaires; et le lendemain il se donna Sp. Lucrétius pour collègue. Le nouveau consul étant le plus âgé, il lui envoya ses licteurs; et le premier il établit en usage que chacun des consuls alternativement serait suivi par les licteurs, d'un mois à l'autre, afin que les insignes du pouvoir ne fussent pas plus multipliés dans un état libre qu'elles ne l'étaient sous la royauté. Il ne se montra point à mon sens un homme ordinaire, lorsque, donnant au peuple une liberté modérée, il rendit seulement l'influence des grands plus facile et plus sûre. Je ne rebâts pas en ce moment, sans motif, des faits antiques et surannés; mais choisissant des personnages et des temps bien connus, je pose relativement aux hommes et aux institutions, les modèles sur lesquels je règlerai ce qui me reste à dire.

XXXII. A cette époque, le sénat maintint donc la république dans une telle situation que, chez ce peuple si libre, peu de choses se faisaient par le peuple, presque tout au contraire par l'autorité, les usages et les traditions du sénat, et que les consuls exerçaient une puissance annuelle par la durée, mais royale par sa nature et ses prérogatives. Cepen-

ipso ac jure regiam. Quodque [1] erat ad obtinendam [2] potentiam nobilium vel maximum, vehementer id retinebatur, populi comitia ne essent rata, nisi ea patrum approbavisset auctoritas. Atque his ipsis temporibus dictator etiam est institutus decem fere annis post primos consules T. Larcius; novumque id genus imperii visum est, et proximum similitudini regiæ. Sed tamen omnia summâ cum auctoritate a principibus, cedente populo, tenebantur: magnæque res temporibus illis a fortissimis viris, summo imperio præditis, dictatoribus atque consulibus, belli gerebantur.

XXXIII. Sed id quod fieri natura rerum ipsa cogebat, ut plusculum sibi juris populus adscisceret liberatus a regibus, non longo intervallo, sexto decimo fere anno, Posthumo Cominio Sp. [3] Cassio consulibus, consecutus est: in quo defuit fortasse ratio, sed tamen vincit ipsa rerum publicarum natura sæpe [4] rationem. Id enim tenetote [5], quod initio dixi, nisi æquabilis hæc in civitate compensatio sit et juris et officii et muneris, ut et potestatis satis in magistrati-

---

[1] Ita cod. priore manu; at posteriore *quod qui*, aut *quod quia*.
[2] Vox *optinendam* superaddita fuit, et paulo ægrius legitur.
[3] Cod. *S·P·* puncto interposito.
[4] Cod. *sæpa*.
[5] Ita cod. alterâ manu; at priore *idem teneto*.

dant on conservait, avec beaucoup d'énergie, le point peut-être le plus décisif pour l'établissement de la puissance des nobles, le principe que les résolutions du peuple ne pouvaient être définitives, sans l'approbation du sénat. Vers ce même temps, à peine dix ans après les premiers consuls, on vit l'institution de la dictature en la personne de T. Larcius; et cette nouvelle espèce de pouvoir parut fort voisine d'une reproduction de la royauté. Cependant tout restait sous la haute influence des grands, le peuple n'opposant pas de résistance; et dans ces temps, de grandes choses furent faites à la guerre par de vaillans hommes investis d'un grand pouvoir, soit dictateurs, soit consuls.

XXXIII. Mais comme la nature des choses voulait que le peuple[1] s'arrogeât un peu plus de pouvoir, étant une fois affranchi des rois; dans un intervalle assez court, seize ans après, sous le consulat de Cominius et de Sp. Cassius, il atteignit ce but. La raison manqua peut-être à cette entreprise; mais la nature des constitutions politiques l'emporte souvent sur la raison. Car retenez bien ce que j'ai dit en commençant: s'il n'existe dans l'état une juste compensation de droits, de devoirs et de prérogatives, de manière à donner assez de puissance aux magistrats, assez

---

[1] Montesquieu, dans le livre XI de l'*Esprit des Lois*, fait un beau chapitre sur l'état de Rome après l'expulsion des rois, et quelques-unes de ses réflexions rentrent dans ce que Cicéron exprime ici: « la situation des choses, dit Montesquieu, demandait que Rome fût « une démocratie; et cependant elle ne l'était pas : il fallut tempérer

bus, et auctoritatis in principum consilio, et libertatis in populo sit, non posse hunc incommutabilem reipublicæ conservari statum. Nam cùm esset ex ære alieno commota civitas, plebs montem Sacrum prius, deinde Aventinum occupavit. Ac ne Lycurgi quidem disciplina tenuit illos in hominibus græcis frenos: nam etiam Spartæ, regnante Theopompo, sunt item quinque quos illi ephoros appellant; in Cretâ autem decem qui cosmoi vocantur; ut contra consulare imperium tribuni plebis, sic illi contra vim regiam, constituti [1].

XXXIV. Fuerat fortasse aliqua ratio majoribus nostris in illo ære alieno medendi [2], quæ neque Solonem atheniensem non longis temporibus ante fugerat; neque post aliquanto nostrum senatum, cùm sunt propter unius libidinem omnia nexa civium liberata, nectierque postea desitum: semperque huic generi cùm plebes [3] publicâ calamitate impendiis debilitata deficeret, salutis omnium causâ aliqua sublevatio et medicina quæsita est [4]. Quo tum consilio

---

[1] Cod. priore manu *cosmoi vocantur ut contra consularem constituti*. Intermedia verò addita sunt posteriore manu, quæ nos ægre quidem, sed tamen certissime legimus.

[2] Notemus syntaxim *mederi in re aliquâ;* nisi malumus dicere *in illo aere alieno medendo* contra codicis evidentiam.

[3] Ita pro *plebs*.

[4] Cod. *st* priore manu; at posteriore hic et inferius videtur addidisse *e*.

d'influence aux délibérations des grands, assez de liberté au peuple, cette forme de gouvernement ne peut se conserver immuable. Ainsi, parmi nous, les dettes excessives des citoyens ayant mis le désordre dans l'état, le peuple se retira sur le mont Sacré, et ensuite sur l'Aventin. L'austère discipline de Lycurgue n'enchaîna pas non plus les mouvemens d'une population grecque. A Sparte aussi, sous le règne de Théopompe, les cinq magistrats que l'on appelait Ephores; en Crète, les dix magistrats nommés *Régulateurs*, furent établis en opposition à la puissance royale, comme les tribuns furent ajoutés parmi nous, pour balancer l'autorité consulaire.

XXXIV. Il y avait peut-être pour nos aïeux quelques moyens de remédier à ce fléau de la dette, moyen que Solon[1] n'avait pas ignoré dans une époque assez récente, et que notre sénat ne négligea point, le jour où, par l'indignation qu'excita l'odieuse violence d'un créancier, tous les citoyens prisonniers pour dettes furent délivrés, et tout droit d'arrêter fut suspendu. Toujours même, lorsque les plébéiens succombaient sous le poids des dépenses qu'avait entraînées le malheur public, on chercha dans l'intérêt du salut général quelques secours et quelques soulagemens à leurs maux; mais le sénat ayant une fois mis en

---

« le pouvoir des principaux, et que les lois inclinassent vers la dé-
« mocratie. »

[1] « A Athènes et à Rome, il fut d'abord permis de vendre les débi-
« teurs qui n'étaient pas en état de payer. Solon corrigea cet usage
« à Athènes : il ordonna que personne ne serait obligé par corps

prætermisso, causa populo nata est, duobus tribunis plebis per seditionem creatis, ut potentia senatûs atque auctoritas minueretur : quæ tamen gravis et magna remanebat, sapientissimis et fortissimis et armis et consilio civitatem tuentibus; quorum auctoritas maxime florebat, quòd cùm honore longe antecellerent cæteris, voluptatibus erant inferiores, nec pecuniis ferme superiores : eoque erat cujusque gratior in re publicâ virtus, quòd in rebus privatis diligentissime singulos cives operâ, consilio, re tuebantur.

XXXV. Quo in statu rei publicæ, Sp.[1] Cassium de occupando regno molientem, summâ apud populum gratiâ florentem, quæstor accusavit[2]; eumque, ut audistis, cùm pater in eâ culpâ esse comperisse se dixisset, cedente populo, morte mactavit. Gratamque etiam illam rem[3] quarto circiter et quinquagesimo anno post primos consules de mulctæ sacramento[4] Sp. Tarpeius et A. Aternius[5] consules comitiis centuriatis tulerunt. Annis postea XX ex eo quòd L.

---

[1] Cod. ·*S*·*P*· interposito puncto.

[2] Cod. *accusabit*, et mox *mactabit*.

[3] Ita cod. evidenter *rem*. Sed scribe *legem*.

[4] Locutionem declarat Festus : *sacramentum æs significat quod pœnæ nomine penditur*.

[5] Notabilis lectio *Aternius*, quam confirmant fragmenta capitolina, quamque apud Plinium VII. 28. emend. 91 Harduinus sex in codicibus esse ait.

oubli cette politique, ce fut l'occasion dans Rome, d'un changement qui, par la création de deux tribuns dans une émeute populaire, affaiblit le pouvoir et l'ascendant du sénat. Toutefois il lui resta de la force et de la majesté; elle tenait à la personne de ces hommes aussi sages que courageux, qui protégeaient la république par leurs armes et par leur prudence, et prenaient d'autant plus d'empire sur les esprits que, supérieurs aux autres en dignités, ils leur cédaient dans la recherche des plaisirs, et ne les surpassaient pas en richesses. Leurs vertus publiques étaient d'autant plus agréables au peuple que, dans les intérêts privés, ils étaient empressés à servir chaque citoyen, de leurs efforts, de leurs conseils et de leur fortune.

XXXV. Dans cette situation de l'état, Spurius Cassius, enhardi par l'extrême faveur dont il jouissait auprès du peuple, ayant travaillé à s'emparer de la puissance royale, le questeur l'accusa; et, comme vous le savez, le père même de Cassius après avoir déclaré qu'il avait la conviction du crime de son fils, le fit mourir de l'aveu du peuple. Environ cinquante-quatre ans après le premier consulat, Tarpeius et Aternius firent une chose agréable au peuple, en proposant dans les comices par curies, l'établissement d'une amende à substituer aux peines corporelles. Vingt

« pour dettes civiles, etc. Ces lois cruelles contre les débiteurs mi-
« rent bien des fois en danger la république romaine. Un homme
« couvert de plaies s'échappa de la maison de son créancier et parut
« dans la place. Le peuple s'émut à ce spectacle. D'autres citoyens,
« que leurs créanciers n'osaient plus retenir, sortirent de leurs ca-
« chots. On leur fit des promesses; on y manqua : le peuple se retira

Papirius, P. Pinarius censores mulctis dicendis vim armentorum a privatis in publicum averterant, levis æstimatio pecudum in mulctâ lege C. Julii, P. Papirii[1] consulum constituta est.

XXXVI. Sed aliquot[2] ante annis, cùm summa esset auctoritas in senatu, populo patiente atque parente, inita ratio est, ut et consules et[3] tribuni plebis magistratu se abdicarent, atque ut decemviri maximâ potestate sine provocatione crearentur, qui et summum imperium haberent, et leges scriberent. Qui cùm x tabulas summâ legum æquitate prudentiâque conscripsissent, in annum posterum decemviros alios subrogaverunt, quorum non similiter fides nec justitia laudata. Quo tamen e collegio laus est illa eximia C. Julii, qui hominem nobilem L. Sestium, cujus in cubiculo effossum[4] esse, se præsente, mortuum diceret, cùm ipse potestatem summam haberet, quòd decemvir[5] sine provocatione esset, vades tamen poposcit: quòd se legem illam præclaram neglecturum negaret, quæ de capite civis romani, nisi comitiis centuriatis, statui vetaret.

---

[1] Consules hujus anni CCCXXIV Livius IV. 30 habet *L. Papirium* et *L. Iulium*.

[2] Cod. *aliquod*.

[3] Cod. primâ manu *consul esset*.

[4] Cod. *ecfossum*, uti supra *ecferre*, *ecfrenati*.

[5] Cod. *decemvirum*, nisi forte aliqua ibi litura est.

années après, comme les censeurs L. Papirius et Pinarius avaient, par l'application de ces amendes, fait passer à l'état les troupeaux entiers des particuliers, la confiscation en nature fut remplacée par une modique évaluation pécuniaire, d'après une loi rendue sous le consulat de C. Julius et de Papirius.

XXXVI. Mais quelques années auparavant, à une époque où le sénat avait la plus haute influence, de l'aveu du peuple qui se montrait soumis et docile, un système nouveau fut adopté: les consuls et les tribuns abdiquèrent leurs charges; et l'on créa dix hommes, revêtus d'une grande autorité sans appel, pour exercer le pouvoir souverain, et rédiger des lois. Après avoir composé, avec beaucoup de prudence et d'équité, dix tables de lois, ils nommèrent pour leur succéder l'année suivante, d'autres décemvirs, qui ne montrèrent pas la même justice et la même loyauté. On cite cependant le trait remarquable de l'un des membres de ce collége, de Julius: C'est à l'égard du patricien Sestius, dans la chambre duquel il déclarait qu'un cadavre avait été exhumé sous ses yeux. Quoiqu'il eût juridiction suprême, comme pouvant juger sans appel, le décemvir admit des cautions, parce qu'il ne pouvait, dit-il, faire oubli de cette admirable loi qui ne permettait qu'aux comices assemblés par centuries, de statuer sur la vie d'un citoyen romain.

« sur le mont Sacré. Il n'obtint pas l'abrogation de ces lois, mais « un magistrat pour le défendre. On sortait de l'anarchie, on pensa « tomber dans la tyrannie. » Montesquieu. *Esprit des Lois*, liv. XI.

XXXVII. Tertius est annus undecemviralis consecutus, cùm idèm essent, nec alios subrogare voluissent. In hoc statu rei publicæ, quem dixi jam sæpe non posse esse diuturnum, quod non esset in omnes ordines civitatis[1] æquabilis; erat penes principes tota res[2] publica, præpositis decemviris nobilissimis; non oppositis tribunis plebis, nullis aliis adjunctis magistratibus, non provocatione ad populum contra necem et verbera relictâ. Ergo horum ex injustitiâ subito exorta est maxima perturbatio et totius commutatio rei publicæ : qui duabus tabulis iniquarum legum additis, quibus, etiam quæ disjunctis[3] populis tribui solent, connubia, hæc illi ut ne plebei cum[4] Patribus essent inhumanissimâ lege sanxerunt; quæ postea plebiscito[5] Canuleio abrogata[6] est : libidinoseque omni imperio et acerbe et avare populo præfuerunt. Nota scilicet illa res et celebrata monumentis plurimis litterarum, cùm Decimus quidam Virginius virginem filiam propter unius ex illis decemviris

---

[1] Cod. *civitas;* sed ibidem videtur emendatum *civitatis*.

[2] Cod. *re*.

[3] Cod. *dijunctis* et recte, pro *disjunctis*.

[4] Ita cod. alterâ manu; at priore *plebi et Patribus*.

[5] Cod. *plebeiscito* priore manu; at posteriore *plebiscito*, contra prius exemplum.

[6] Ita cod. alterâ manu; at priore statim subjunxerat *ὁ τῷ ο τοῦ Canuleio*, quasi auctor uteretur verbo *obrogata*, cujus *o* elideretur a præcedente.

XXXVII. Une troisième année suivit sous l'autorité des mêmes décemvirs, et sans qu'ils aient voulu se donner de successeurs. Dans cette situation politique, dont j'ai déjà parlé comme ne pouvant être durable, parce qu'elle n'est pas égale pour tous les ordres de l'état, toute la puissance publique était aux mains des grands, par la nomination unique de dix hommes de la première noblesse, sans le contre-poids des tribuns, sans l'adjonction d'aucune autre magistrature, et sans recours devant le peuple contre le fouet et la hache. Ainsi, l'injustice de ces hommes produisit soudainement un grand désordre, et changea toute la face de la république. Ils ajoutèrent deux tables de lois tyranniques : et, tandis que l'alliance du mariage est toujours accordée, même à des peuples étrangers, ils prohibèrent, par la plus odieuse des lois, toute alliance semblable entre les plébéiens et les familles des sénateurs; ce qui fut dans la suite abrogé par un plébiscite de Canuleius. Enfin, ils portèrent dans tout leur gouvernement la dureté, la débauche et l'avarice. On sait, et tous les monumens littéraires racontent comment Virginius, poussé par les fureurs d'un décemvir à immoler sa fille[1] de

[1] « Le spectacle de la mort de Virginie, immolée par son père à « la Pudeur et à la Liberté, fit évanouir la puissance des décemvirs. « Chacun se trouva libre parce que chacun fut offensé. Tout le monde « devint citoyen, parce que tout le monde se trouva père. Le sénat « et le peuple rentrèrent dans une liberté qui avait été confiée à des « tyrans ridicules. Le peuple romain, plus qu'aucun autre, s'émou- « vait par des spectacles. Celui du corps sanglant de Lucrèce fit finir

intemperiem in foro suâ manu interemisset, ac mœrens ad exercitum, qui tum erat in Algido, confugisset; milites bellum illud, quod erat in manibus, reliquisse : et primum montem Sacrum, sicut erat in simili causâ antea factum, deinde Aventinum armatos insedisse[1]. majores nostros et probavisse[2] maximè et retinuisse sapientissime judico.

XXXVIII. Cùm ea Scipio dixisset, silentioque omnium reliqua ejus expectaretur oratio; tum Tubero : Quoniam nihil ex te, Africane, hi majores natu requirunt, ex me audies quid in oratione tuâ desiderem. Sane, inquit Scipio, et libenter quidem. Tum ille : Laudavisse[3] mihi videris nostram rem publicam, cùm ex te non de nostrâ, sed de omni re publicâ quæsisset Lælius. Nec tamen didici ex oratione tuâ istam ipsam rem publicam, quam laudas, quâ disciplinâ, quibus moribus aut legibus, constituere vel conservare possimus.

XXXIX. Hîc Africanus : Puto nobis mox de instituendis et conservandis civitatibus aptiorem, Tu-

---

[1] Ita suppleo verba duo ex Livio III. 50; quamquam Tullius cap XXXIII, utitur verbo *occupare*, in cornelianâ autem verbo *considere*. Ipse Livius prædicto loco semel dicit *insidere*, semel *obsidere*.

[2] Ita cod. alterâ manu; at priore *probabisse*.

[3] Ita alterâ manu; at priore *laudabisse*.

sa propre main dans la place publique, ayant fui désespéré vers l'armée romaine, qui était campée sur le mont Algide, les soldats abandonnèrent aussitôt la guerre qu'ils avaient à soutenir et se rendirent d'abord sur le mont Sacré, comme on l'avait vu déjà dans une occasion semblable, puis sur l'Aventin, qu'ils occupèrent en armes. . . . .

. . . .

XXXVIII. Scipion ayant ainsi parlé, comme tout le monde paraissait attendre en silence la suite de son discours, Tubéron dit alors : Puisque mes aînés se taisent et ne vous demandent rien, Scipion, vous allez apprendre de moi ce que votre discours me laisse à désirer. A la bonne heure, et très-volontiers, répartit Scipion. Eh bien ! dit Tuberon, vous me paraissez avoir fait l'éloge de la constitution romaine, tandis que la question de Lælius portait sur toute espèce de gouvernement, et n'était pas bornée seulement au nôtre. Et de plus, je n'ai pas appris dans votre discours par quels principes, par quelles lois, par quelles mœurs nous pouvons fonder ou affermir ce gouvernement que vous louez tant.

XXXIX. — *Scipion*. Je pense que nous aurons bientôt une occasion plus naturelle de discuter la

---

« la royauté. Le débiteur qui parut sur la place, couvert de plaies, « fit changer la forme de la république. La vue de Virginie fit « chasser les décemvirs. Pour condamner Manlius, il fallut ôter au « peuple la vue du Capitole. La robe sanglante de César remit Rome « dans la servitude. » Montesquieu, *Esprit des Lois*, liv. XI.

bero, fore disserendi[1] locum. De optimo autem statu equidem arbitrabar me satis respondisse ad id quod quæsierat Lælius. Primum enim numero definieram genera civitatum tria probabilia; perniciosa autem tribus illis totidem contraria; nullumque ex eis unum esse optimum; sed id præstare singulis, quod e tribus primis esset modice temperatum. Quòd autem exemplo nostræ civitatis usus sum, non ad definiendum optimum statum valuit; nam id fieri potuit sine exemplo; sed ut a[2] civitate maximâ reapse cerneretur quale esset id quod ratio oratioque describeret. Sin autem sine ullius populi exemplo genus ipsum exquiris optimi statûs, naturæ imagine utendum est nobis; quoniam tu hanc imaginem urbis et populi ni. . . . .

XL. . . . . [3]. *S. quem* jam du-

---

[1] Cod. primâ manu *disserundi*; at secundâ *disserendi*.

[2] Præpositio *a* superaddita fuit.

[3] Exin ad usque libri II finem supersunt in codice paginæ tantum sex. Quæret aliquis quot vel quaterniones vel paginæ in his postremis secundi libri lacunis post quaternionem XXIII amissæ sint? Primi quidem libri quaterniones fuerunt XIII, quorum quatuor prohœmium occupavit. Igitur si libro secundo parem molem attribuere licet, is quidem ultra quaternionem XXVI non processit. Verum idem liber paulo infra potius constitisse videtur; tum quia prohœmio caruit; tum quia tertius liber, qui novum prohœmium præ se fert, in quaternione XXVII jam dialogum instaurat. Ergo mihi secundus liber ante dimidium fere quaternionem XXVI desivisse videtur. Id si vere conjicio, folium quidem pp. 19. 20. 25. 26. erit secundum vel tertium quaternionis XXIV aut XXV. Folium autem pp. 9. 10. 3. 4.

question de l'établissement et de la durée des états. Quant à la meilleure forme de gouvernement, je croyais sur ce point avoir suffisamment répondu à la question de Lælius; car j'avais d'abord reconnu trois formes de gouvernemens raisonnables; puis trois espèces de gouvernemens funestes, qui sont l'opposé des premiers. J'avais dit qu'aucun de ces premiers gouvernemens n'était parfaitement bon; et j'avais désigné comme préférable à chacun d'eux celui qui serait habilement formé de leur mélange : que si j'ai donné notre république en exemple, cela n'avait point pour objet de définir la meilleure forme de gouvernement : la chose était facile sans citer aucun exemple. Mais j'ai voulu, dans l'existence même d'un grand état, rendre présent et visible ce que le raisonnement et la parole n'auraient fait que décrire. Maintenant, si vous cherchez le meilleur mode de république, indépendamment de tout exemple particulier, consultez l'image que vous présente la nature [1]. . . . .

XL. . . . . . . Voici le caractère que je cherche

---

[1] Ici commence une longue lacune. M. Mai, dans sa note latine, fait une description, pour ainsi dire pathologique, de l'état du manuscrit en cet endroit. Il énumère les cahiers et les pages perdues; il additionne ces désastres littéraires; il conjecture par des calculs arithmétiques dans quelle proportion se trouve mutilé ce second livre, et quelle était son étendue primitive. Respectable sollicitude, qui, indépendamment de tant d'autres preuves incontestables, attesterait, s'il était besoin, la probité littéraire que M. Mai a portée dans cette importante publication! Au reste, en adoptant les soigneuses et

dum[1] quæro et ad[2] quem cupio pervenire. *L.* Prudentem fortasse quæris[3]? Tum ille : Istum ipsum. *L.* Est tibi ex eis[4] ipsis qui adsunt bella[5] copia, vel ut a te ipso ordiare. Tum Scipio : Atque utinam ex omni senatu pro ratâ parte esset! Sed tamen est ille prudens, qui, ut sæpe in Africâ vidimus, immani et vastæ insidens belluæ, coercet et regit belluam; quocumque vult levi admonitu non actu inflectit illam feram. *L.* Novi; et tibi cùm essem legatus sæpe vidi. *S.* Ergo ille Indus aut Pœnus unam coercet belluam et eam docilem et humanis moribus adsuetam : at vero ea quæ latet in animis hominum quæque pars animi mens vocatur, non unam aut facilem ad

---

erit item secundum vel tertium quaternionis XXVI. Tum folium pp. 207. 208. 201. 202 erit medium quaternionis XXVII. Denique folium pp. 23. 24. 21. 22 notam habet inscriptam quaternionis XXVIII. Sed hæc, ut dixi, conjecturis partim nituntur, neque satis exploratum est quotam omnino partem foliorum aut quaternionum utrique libro attribuere oporteat. Sed certe a quaternione XXIII ad libri finem sermo fuit de naturâ quæ moderationem justitiamque suadet et servat, de imperii ac libertatis naturali temperatione, de politici hominis prudentiâ ac dexteritate, quem quidem a se ipso docendo instituendoque initium facere decet. Exin dicta sunt illa aliquanto latius atque uberius, ut ait Augustinus, de justitiæ necessitate, libroque imposita coronis fuit.

[1] Cod. *jandudum* pro *jamdudum*.

[2] Cod. *at*.

[3] Ita distinguitur in codice post *quæris*, puncto scilicet adjecto.

[4] Nempe *eis* pro *his*.

[5] Ita cod. primâ manu; at secundâ mendose *belli*.

depuis long-temps et auquel j'étais impatient d'arriver. —*Lælius*. Celui du politique, peut-être? —*Scipion*. Celui-là même. — *Lælius*. Vous en avez dans ce moment assez de modèles sous les yeux, ne fût-ce qu'à commencer par vous. — Plût à Dieu, reprit Scipion, que le sénat nous offrît la même proportion! Mais enfin, le politique c'est l'homme qui, comme nous l'avons vu souvent en Afrique, assis sur le col d'un animal monstrueux, maîtrise et gouverne ce colosse, et plutôt même par le signe que par le toucher, le conduit où il veut. —*Lælius*. Je le sais, et je l'ai vu lorsqu'en Afrique je vous servais de lieutenant. — *Scipion*. Aussi un Numide, un Carthaginois parvient à conduire une seule de ces bêtes monstrueuses, lorsqu'elle est dressée et familiarisée avec les habitudes de l'homme. Mais le principe qui réside au fond de l'âme humaine, et qui en fait partie sous le nom d'intelligence, doit soumettre au frein

---

tristes évaluations de l'éditeur sur le vide que présente ici le manuscrit, nous n'essaierons nullement d'y suppléer. On voit seulement que Scipion, après être entré sans doute dans des réflexions générales et presque métaphysiques sur l'origine et la nature du pouvoir, et après en avoir cherché le modèle dans l'ordonnance même de l'univers, était conduit à dessiner le portrait particulier du politique, ou de l'homme d'état, sujet que Cicéron traite avec une orgueilleuse complaisance, et auquel il revenait encore dans le sixième livre de ces mêmes dialogues.

subigendum frenat et domat, si quando id efficit, quod perraro potest. Namque et illa tenenda est ferox, quæ sanguine alitur, quæ in omni crudelitate sic exsultat, ut vix hominum acerbis funeribus satietur [1]. *. . . . .

XLI. . . . . dici possit. Tum Lælius: Video [2] jam illum, quem expectabam, virum cui præficias officio et muneri. Huic scilicet, Africanus [3], uni pene: nam in hoc fere uno sunt cætera, ut nunquam a se

---

* Cupido autem et expetenti et lubidinoso et volutabundo in voluptatibus. (*Nonius*, *voc.* volutabundus).

Quartaque anxitudo prona ad luctum et mœrens, semperque ipsa se sollicitans. (*Idem*, *voc.* anxitudo).

Esse autem angores, si miseria afflictas atque abjectas timiditate et ignaviâ. (*Idem*, *voc.* timor).

Ut auriga indoctus e curru trahitur, operitur, eliditur, laniatur. (*Idem*, *voc.* elidere).

Concitationes animorum juncto currui similes sunt, in quo recte moderando summum rectoris officium est, ut viam noverit: quam si tenebit, quamlibet concitate ierit, non offendet: si autem aberraverit, licet placide ac leniter eat, aut per confragosa vexabitur, aut per præcipitia labetur, aut certe, quo non est opus, differetur. (*Lactantius*, *Inst.* *VI.* *17*).

[1] *Nonius*, *voc.* exsultare.

[2] Cod. *video* bis; sed alterum deinde expunctum. Si retineretur, fieret quædam emphasis.

[3] Subintellige *inquit*.

et dompter un monstre multiple et bien autrement indocile : aussi, rarement il y parvient; car elle a besoin d'être tenue sous la main, cette bête féroce qui s'abreuve de sang, qui s'emporte si aisément à toute cruauté, et peut à peine se rassasier de victimes humaines[1]. . . . .

XLI. . . . . . Je vois maintenant, dit Lælius, quelle œuvre, quelle tâche vous imposez à cet homme rare que j'attendais. Une seule, reprit Scipion, car ce seul point comprend tout le reste : je lui impose le devoir de ne jamais suspendre son action et sa sur-

---

[1] Ici nouvelle interruption, dont l'éditeur n'essaie pas de mesurer l'étendue. Il se console un peu, en recueillant quelques phrases éparses dans les grammairiens, et qui appartenaient sans doute à cette portion perdue du deuxième livre. Dans l'une de ces phrases, Cicéron compare l'homme d'état imprudent à l'écuyer mal habile qui renversé du char, est froissé, meurtri, déchiré. Dans une autre phrase, transcrite par Lactance, cette même comparaison reçoit un développement plus étendu. « Les passions, disait Cicéron, ressemblent à « un char attelé. Pour le bien diriger, le premier devoir du conduc- « teur est de connaître le chemin ; s'il le suit une fois, quelle que soit « la rapidité de la course il ne heurtera pas; mais s'il s'est égaré, « marchât-il avec lenteur et précaution, il se débatfra sur des ter- « rains impraticables, il s'abîmera dans des précipices, ou du moins « il se détournera vers des lieux où il n'a que faire. »

Les autres fragmens de citations rapportés au bas du texte ne sont, pour ainsi dire, que des exemples de locutions latines, et n'offrent aucun sens complet et satisfaisant; l'ensemble de ces faibles débris semble indiquer seulement que Scipion discutait sur les devoirs, les passions, les vertus de l'homme d'état.

ipso instituendo contemplandoque discedat[1], ut ad imitationem suî vocet alios, ut sese splendore animi et vitæ suæ sicut speculum præbeat civibus. Ut enim in fidibus aut tibiis, atque ut in cantu ipso ac vocibus, concentus est quidam tenendus ex distinctis sonis, quem immutatum[2] aut discrepantem aures eruditæ ferre non possunt; isque concentus ex dissimillimarum vocum moderatione concors tamen efficitur et congruens; sic ex summis et infimis et mediis et[3] interjectis ordinibus, ut sonis, moderatâ ratione civitas consensu dissimillimorum concinit : et quæ harmonia a musicis dicitur in cantu, ea est in civitate concordia, arctissimum atque optimum in omni re publicâ vinculum incolumitatis[4]; eaque sine justitiâ nullo pacto esse potest *. . . . .

---

* Ac deinde cùm aliquanto latius et uberius disseruisset (Scipio) quantum prodesset justitia civitati, quantumque obesset si afuisset; suscepit deinde Philus, unus eorum qui disputationi aderant, et poposcit ut hæc ipsa quæstio diligentius tractaretur, ac de justitiâ plura dicerentur, propter illud quod jam vulgo ferebatur, rem publicam geri sine injuriâ non posse.

[1] Cod. *discendant*, sine ullâ ut videtur emendatione.

[2] Cod. *inmutantum;* sed *n* posterior expuncta. Cœperat nimirum scribi *inmutantem*.

[3] Aug. sine *et*, etiam in codd.

[4] Codd. *incolomitatis*.

veillance sur lui-même, d'exciter les autres à l'imiter, et d'être enfin, par l'éclatante pureté de son caractère et de sa vie, comme un miroir offert à ses concitoyens. Car, de même que par les frémissemens des cordes, les accens des flûtes et les inflexions du chant et de la voix, on doit saisir un mode formé de sons distincts, et dont les moindres altérations, les moindres dissonances offenseraient une oreille exercée [1], de même enfin que ce concert, par l'habile direction des voix les plus dissemblables, produit l'accord et l'harmonie; ainsi un état sagement composé de la réunion de trois ordres inégaux, se met en accord par le concert des élémens les plus divers; et ce que les musiciens appellent l'harmonie dans le chant, est l'union dans l'état social, l'union, le plus fort et le meilleur gage du salut public, mais impossible à conserver sans la justice [2]. . . . .

---

[1] Cette belle comparaison nous avait déjà été conservée par saint Augustin, et Montesquieu l'a même imitée. « Ce que l'on appelle « union, dans un corps politique, dit-il, est une chose fort équivo- « que. La vraie est une union d'harmonie qui fait que toutes les « parties, quelque opposées qu'elles nous paraissent, concourent « au bien général, comme des dissonances dans la musique, qui « concourent à l'accord total. » *Grandeur et décadence des Romains*, chap. x.

[2] Saint Augustin nous apprend à peu près, quoique d'une manière infiniment abrégée, ce que pouvait renfermer le passage qui manque ici. « Lorsque, dit-il, Scipion eut exposé, avec beaucoup d'abon- « dance et d'étendue combien la justice était profitable aux états, et « combien l'absence de ce principe leur était funeste, Philus, un « des auditeurs, prit la parole, et demanda que ce point fût dis-

XLII. ...plenam esse justitiæ. Tum Scipio: Assentior vero; renuncioque vobis nihil esse quod adhuc de re publicâ dictum putemus, aut[1] quo possimus longius progredi, nisi erit confirmatum non modo falsum illud[2] esse, sine injuriâ non posse; sed hoc verissimum esse, sine summâ justitiâ rem publicam geri nullo modo posse[3]. Sed, si placet, in hunc diem hactenus. Reliqua, satis enim multa restant, differamus in crastinum. Cùm ita placuisset, finis disputandi in eum diem factus est.

M. TULLI CICERONIS
DE RE PUBLICA
LIBER II EXPLICIT.
INCIPIT LIBER III.

---

[1] Augustinus infra in notâ scribendus habet *et.*

[2] *Illud* superadditur in codice, et bene habet; confirmatur enim ab Augustino, qui tamen scribit *esse illud.*

[3] Libere Aug. *geri non posse.*

XLII. ... Scipion reprit : Je partage cette opinion, et je vous déclare que nous devons regarder comme nul tout ce qui a été dit jusqu'à ce moment sur la république, et que nous ne devons point passer plus avant, s'il ne demeure établi, non-seulement qu'il est faux que la chose publique ne puisse être gouvernée sans le secours de l'injustice, et qu'il est au contraire de toute vérité que la chose publique ne peut être gouvernée sans une suprême justice. Mais, si vous le voulez, c'est assez pour aujourd'hui : remettons la suite à demain ; car beaucoup de choses nous restent encore. Tout le monde ayant approuvé, les entretiens du jour furent terminés.

« cuté plus exactement, et que l'on ajoutât de nouvelles raisons « en faveur de la justice, à cause de l'opinion fort répandue, qui « consiste à croire que l'on ne peut gouverner sans le secours de « l'injustice. » Cette assertion était probablement combattue; et Scipion, comme nous le voyons dans notre texte mutilé, reprenait la parole pour appuyer le démenti d'une maxime si funeste, en attendant qu'elle fût détruite par une discussion approfondie, que l'on réserve pour l'entretien suivant.

NOTÆ

AB ANGELO MAIO CONCINNATÆ.

NOTÆ

AB ANGELO MAIO CONCINNATÆ

IN LIBRUM PRIMUM.

PAGINA 2, VERSU 1.

Impetu liberavissent.

PRIORE periodi parte videtur Cicero appellavisse Romanos alios qui superioribus bellis inclaruissent; et quidem haud scio an sic : « Nec Italiam M. Camillus Gallorum, nec « M' Curius, C. Fabricius, Ti. Coruncanius Pyrrhi impetu « liberavissent. » Imo paulo fortasse altius romanos heroas recensuit, cujus rei indicem habemus ipsum auctorem, Tusc. I. 37 : « Si mors timeretur, non L. Brutus arcens eum « reditu tyrannum, quem ipse expulerat, in prælio conci- « disset : non cum Latinis decertans pater Decius, cum « Etruscis filius, cum Pyrrho nepos, se hostium telis obje- « cissent : non uno bello pro patria cadentes Scipiones His- « pania vidisset, Paulum et Geminum Cannæ, Venusia Mar- « cellum, Latini Albinum, Lucani Gracchum. » Mox ibidem Cicero commemorat quoque Camillum. Rursus Paradoxo I facem præfert Cicero ad hujus lacunæ latebras pervidendas enumerata Romanorum illustrium serie a Bruto usque ad Africanum utrumque et ad Catonem : « Brutum si quis roget « quid egerit in patria liberanda, etc. » Eosdem heroas verbis fortasse tullianis celebrat Augustinus, de Civ. D. v. 18.

Adi et Horatium Od. I. xii. De hâc denique lacunâ videsis quæ alibi dicemus.

PAG. 4, VERSU 1.

Homini ignoto et novo.

« Cato nomen suum Tusculi ignobile, Romæ nobilissi-« mum reddidit. » Valerius M. III. iv. 6.

PAG. 4, VERSU 3.

industriam virtutemque ducimur.

De se præsertim ait Cicero, cui Velleius ii. 24, testimonium hoc dat : « Cicero, qui omnia incrementa sua sibi de-« buit, vir novitatis nobilissimæ. »

PAG. 4, VERSU 4.

Salubri et propinquo loco.

Ita Seneca de Benef. iv. 12 : « Tusculanum aut Tibur-« tinum paraturus, salubritatis causâ et æstivi secessûs. »

PAG. 6, VERSU 5.

Quasi artem aliquam.

Est enim *virtus bene vivendi ars*, ut aiunt stoici apud Augustinum, Civ. D. ix. 4, xix. 1, et xxii. 24. Similis fere est Aristotelis locus Reip. vii. 2 : Μόνον ἀνδρὸς τον πρακτικὸν εἶναι βίον καὶ πολιτικόν. Ἐφ' ἑκάστης γὰρ ἀρετῆς οὐκ εἶναι πράξεις μᾶλλον τοῖς ἰδιώταις, ἢ τοῖς τὰ κοινὰ πράττουσιν καὶ πολιτευομένοις. Virtutem omnino activam vult idem Aristoteles apud Themistium or. de Præf. suscept. cap. vi. Sed tulliani loci sententiam nemo melius exprimit quàm Damascius, in Isidori vitâ apud Photium cod. ccxlii. p. 1071 ; qui locus laudatur cumulatior a

Suidâ, voc. μισοπράγμων et voc. Οὐλπιανός. En autem perhonorifica viris politicis verba : Πεφύκασιν ἄνθρωποι τῇ μισοπράγμονι ζωῇ τὴν ἀρετὴν ἐπιφημίζειν· οὐχ οὕτως ἔχον, κατά γε τὴν ἐμὴν κρίσιν· ἡ γὰρ ἐν μέσῃ τῇ πολιτείᾳ διὰ τῶν πολιτικῶν ἔργων τε καὶ λόγων ἀναστρεφομένη ἀρετὴ γυμνάζει τε τὴν ψυχὴν πρὸς τὸ ἐῤῥωμενέστερον, καὶ βεβαιοῦται μᾶλλον ἐπὶ τῆς πείρας, ὅσον αὐτῆς ὑγιές τε καὶ ὁλόκληρον· ὅσον δὲ κύβδηλον καὶ ἐπίπλαστον ἐμφωλεύει ταῖς ἀνθρωπίναις ζωαῖς, τοῦτο πᾶν διελέγχεται, καὶ ἑτοιμότερον καθίσταται πρὸς διόρθωσιν· τὸ δὲ ἀγαθόεργόν τε καὶ ὠφελητικὸν ὅσόν ἐστιν ἐν τοῖς πολιτεύμασι; τὸ δὲ θαῤῥάλεον καὶ βέβαιον ἥλικον;

PAG. 6, VERSU 8.

Usús..... maximus civitatis gubernatio.

Plato in Epinomidis (quod opus ei vulgariter tribuitur) fine decernit, ut ad eos qui summam virtutem adepti sint, summa reipublicæ dignitas deferatur, cùm senilem tamen ætatem attigerint. Augustinus, de Ord. II. 25 : « Rem publi- « cam nolint administrare nisi perfecti. » Tum idem in operis fine ex Varronis testimonio : « Pythagoras regendæ reipu- « blicæ disciplinam suis auditoribus ultimam tradebat jam « doctis, jam perfectis, jam sapientibus, jam beatis. Tantos « enim ibi fluctus videbat, ut eis nollet committere nisi « virum, qui et in regendo pene divine scopulos evitaret, et « si omnia defecissent, ipse illis fluctibus quasi scopulus « fieret. »

PAG. 6, VERSU 10.

Reapse.

Vocabulum *reapse* in libris Tullii de Rep. legebat Seneca, Ep. CVIII. Idem vocabulum recurrit inferius in hoc opere, ubi scribitur *reabse*. Africanus ipse Pauli filius usus est in oratione quâdam hoc vocabulo, interpositâ copulâ, *re que eapse*. Lege Festum in hâc voce.

PAG. 6, VERSU 15.

Aut a quibus religio?

Politicum religionis genus docent apud Augustinum, Civ. D. IV. 27, 31; VI. 5, et alibi, Scævola et Varro, quorum utrique etsi politica religio videtur falsa (quippe ficta ab hominibus) tamen adeo necessaria dicitur ut expedire existiment falli in religione civitates. Hinc ille politicus veterum mos Servio memoratus ad Æn. III. 80: « Majorum hæc erat « consuetudo, ut rex esset etiam sacerdos et pontifex. » Vide quæ de Numa dicenda sunt inferius in hoc opere lib. II. Cæterum quod quidam aiunt de deo opinionem a legumlatoribus fuisse inter homines invectam, id egregie coarguit, ut principii petitionem, Sextus Empiricus lib. I, contra phys. sect. 31: licet enim quærere, undenam ipsi legumlatores, cùm nemo deum esse tradidisset, dei notitiam hauserint. Confer etiam Lactantium, de Irâ D. cap. X.

PAG. 8, VERSU 5.

Sanxerunt...... alia legibus

Sane Plato in Politico p. 258 et 293 hominem Politicum in sapientium numero collocandum esse decernit. Quin adeo platonica hominis definitio est apud Sextum Emp. Pyrrh. II. cap. V et XVI, nec non I. contra logic. 281: ἄνθρωπον εἶναι ζῶον ἐπιστήμης πολιτικῆς δεκτικὸν, *hominem esse animal scientiæ politicæ capax*. Quamquam idem Sextus, Instituto suo contradicendi, definitionem hanc vituperat.

PAG. 8, VERSU 6.

Quin etiam Xenocraten ferunt, etc.

Locum hunc libere citari a Servio ad Æn. VII. 204, omisso

Ciceronis nomine, nunc primum videmur cognoscere. En autem Servii verba : « Xenocratis est, qui cùm primus philosophiæ scholam aperuisset (quod antea in porticibus de philosophiâ tractaretur) et interrogatus esset, quid præstare posset discipulis, respondit : ut id voluntate faciant quod alii jure coguntur. » Item nunc primum cognoscimus, hunc locum a Lactantio quoque e politico Tullii procemio fuisse decerptum Inst. VI. 9 : « Sed concedamus sane ut id natura vel, ut ait philosophus, suâ sponte faciant, quod legibus facere coguntur. » De Xenocrate lege Laërtium IV. 2. qui narrat, eum præter alios libros, scripsisse de Rep. unum, et de discipulis duos. Xenocrati discipulo academiam suam reliquit Plato, teste Augustino, ep. CXVIII. 16, et Civ. D. VIII. 12. Xenocraten irridet Aristoteles apud Athenæum XII. 7 ; at illum cum discipulis philosophantem memorat Plutarchus Apoph. reg. ed. Reisk. t. VI. p. 726, et Apoph. lac. p. 825. Xenocratis a vitio retrahentis discipulos exemplum profert Hieronymus comm. in Os. I. 1. Eâdem super re legatur, præter Horatium Sat. II. III. 254, Fronto ad M. Cæs. I. 11 ; Val. M. VII. IX. ext. 1 ; Augustin. ep. CXLIV. 2, nec non contra Julian. pelag. I. 12. Xenocrates *severissimus philosophorum*, Cic. Off. I. 30 ; *gravissimus*, Tusc. V. 18.

PAG. 8, VERSU 9.

Ergo ille civis..... ipsis est præferendus doctoribus.

Hoc tulliani operis caput sine dubio præ oculis Lactantius habuit (ut nunc primum innotescit) cùm Inst. III. 16. scripsit « Sapientia autem, nisi in aliquo actu fuerit, quo vim suam exerceat, inanis et falsa est ; recteque Tullius civiles viros, qui rem publicam gubernent, qui urbes aut novas constituant, aut constitutas æquitate tueantur ; qui

« salutem libertatemque civium vel bonis legibus, vel salu-
« bribus consiliis, vel judiciis gravibus conservent, philoso-
« phiæ doctoribus præfert. »

PAG. 10, VERSU 1.

Urbes..... imperiosas, ut appellat Ennius.

Periit Ennii locus. Augustinus, Civ. D. XV. 19 Romam ipsam dicit *imperiosissimam civitatem*. Item XIX. 21. Apud Tullium, Orat. XXXIV, *imperiosi populi*.

PAG. 10, VERSU 4.

Negotii publici expertes.

Verba hæc citat libere Fronto ex Tullii opere de Rep. (omissâ libri notâ) in exemplis elocutionum, voc. *expers*.

PAG. 10, VERSU 11.

Neque ea signa...... quæ receptui canunt, etc.

Atqui Cicero ipse signa hæc, quæ receptui canerent, audienda sibi aliquando putavit, veluti ad Att. II. 5, 16, quibus in locis grave præ se fert politicæ vitæ tædium, privatæque amorem. De re deliberat etiam Tusc. V. 1. Neque id mirum in variis vitæ humanæ vicissitudinibus; præterquam quod Cicero, academicæ sectæ addictus, diserte de se ait Tusc. V. 11: « Nos in diem vivimus; quodcumque animos nostros « probabilitate percussit, id dicimus: itaque soli sumus « liberi. »

PAG. 12, VERSU 5.

Vitam......pro patriâ potissimum reddere.

Cicero, Tusc. I. 48: « Claræ mortes pro patriâ oppetitæ « non solum gloriosæ rhetoribus, sed etiam beatæ videri « solent. » Idem Fin. II. 30, queritur quòd philosophi in

suis lectulis plerumque moriantur. Juvenalis tamen X. 120. Ciceronis necem ob eloquentiam in reipublicæ tutelâ collocatam, deplorat :

Ingenio manus est et cervix cæsa. . . . . . .
. . . . ridenda poëmata malo
Quàm te conspicuæ divina philippica famæ.

Sic ait et Lactantius, Inst. II. 3, VI. 18.

PAG. 12, VERSU 16.

Nec vero levitatis Atheniensium.

Græcorum levitatem a Cicerone passim suggillari videmus, observante etiam Hieronymo comm. ad Galat. lib. I. 3, et Lactantio, Inst. III. 14. Tum idem Hieronymus loco cit. et ep. X. 3, verba ex oratione mutilâ pro Flacco laudat, quæ nondum inter ejusdem reliquias relata video. En textum Hieronymi : « Doctissimi quique Græcorum, de quibus pro « Flacco agens luculenter Tullius ait *ingenita levitas et* « *erudita vanitas.* » Cur Græci sint leves dicit Servius ad Æn. VI. 724 : « Afros versipelles, Græcos leves videmus : « quod natura climatum facit, sicut Ptolemæus deprehendit. »

PAG. 12, VERSU 20.

Vel exilium Camilli, vel offensio commemoretur Ahalæ.

« M. Furius Camillus et M. Servilius Ahala, cùm « essent optime de rep. meriti, tamen populi incitati vim « iracundiamque subierunt, damnatique comitiis centuria- « tis, cùm in exilium profugissent, etc. » Cicero, pro Domo XXXII.

PAG. 12, VERSU 21.

Vel invidia Nasicæ.

« Nasica ut invidiæ subtraheretur, per speciem legationis

« in Asiam ablegatus est. » Aur. Victor. cap. LXIV. Vide etiam Val. M. V. III; Plin. VII. 34; Cic. pro Flac. XXXI.

PAG. 12, VERSU 22.

Vel expulsio Lænatis......

Popilius Lænas, Opimius, et Metellus damnati sunt ob rem fortiter, quamquam justo crudelius, gestam contra partes gracchanas : namque unus Opimius tria millia civium judiciariâ inquisitione occidisse perhibetur apud Augustinum, Civ. D. III. 24. De his viris sæpissime Cicero, ut in Cat. I, 2; ad Quir. III; pro Domo XXXI; pro Sext. LXVII; pro Planc. XXVIII, XXIX; in Pis. XXXIX; pro Mil. III; XXX; de Ære al. Mil. V; Phil. VIII. 4; Brut. XXXIV; de Or. II. 25, 30, 31, 39, 40; Part. XXX.

PAG. 14, VERSU 1.

Vel acerbissima C. Marii clades.

Paulo aliter Cicero, de Or. III. 2 dicit : « acerbissimam « C. Marii fugam, et illam post reditum ejus cædem crudelissimam. »

PAG. 14, VERSU 2.

Multorum pestes, quæ paulo post secutæ sunt.

Intellige clades Syllæ, Catuli, Lepidi Sertorii, etc. Exin Cicero ad loquendum de proprio consulatu transit, quod facit etiam pro Mil. III, postquam Ahalæ, Nasicæ, Opimii, Mariique, ut hîc, nomina commemoravit. Consulatum decimo anno ante hoc opus de Rep. scriptum Cicero gessit.

PAG. 14, VERSU 3.

Nec vero jam meo nomine abstinent.

Hic locus laudatur a Frontone exempl. eloc. voc. *abstinet*

e I. de Rep. Sed vocabulum *meo*, quod est prorsus necessarium, abest a codice de Rep. vaticano; id tamen miro casu suppletur a Frontone, qui codice Ciceronis meliore utebatur. Revera vocem *meo* habent, præter mediolanensem, quatuor vaticani codices Frontonis.

Pag. 14, versu 6.

Gravius etiam de nobis queruntur et amantius.

In his amicis admonitoribus erat Atticus. Cic. ad Att. II. 19: « Dices fortasse, dignitatis ἅλις, tamquam δρυός; saluti, « si me amas, consule. » In primis vero Quintus frater. Cic. de Or. III. 4: « Mihi sententia sæpe tua vera ac sapiens « videri solet, qui me semper ab omni contentione ac dimi- « catione revocavisti. » Cæteroquin Brutus, ep. XVII, gloriationem Ciceronis timiditatemque simul objurgat.

Pag. 14, versu 8.

Discendi aut visendi causâ maria tramittant.

An hæc Cicero ad Atticum refert, qui adolescens Athenas olim concesserat causâ obsequendi studiis suis, ut loquitur Nepos? Sic idem Cicero, Acad. I. 2: « Meos amicos, in « quibus est studium, in Græciam mitto, id est, etc. » An potius philosophorum, sapientiæ acquirendæ causâ peregrinationes et labores narraturus erat? Sane de Fin. V. 29: « Cur Plato Ægyptum peragravit? etc. Cur Pythagoras et « Ægyptum lustravit, et Persarum magos adiit? cur tantas « regiones barbarorum pedibus obiit, tot maria transmisit? » quæ sunt quodammodo politicæ hujus lacunæ supplementa. Sic loquitur Hieronymus ep. LIII. 1. de itineribus Platonis, Apollonii, et aliorum, eruditionis causâ. Sed enim hoc politico loco vox *ipsi* fortasse refertur ad romanos Ciceronis

admonitores : nisi forte sequebatur *philosophi*. Jam in sequenti hiatu quid amiserimus, ex utriusque limitis vestigiis haud obscure cognoscitur.

PAG. 14, VERSU 9.

Salvam esse consulatu.

En ille recursat hoc quoque in opere « consulatus Cice« ronis non sine causâ, sed tamen sine fine ab ipso laudatus, » ut verbis Senecæ utar, de Brev. vitæ cap. V. Illud videtur mirari Quintilianus, Inst. XI. 1. ante med. quòd Cicero rerum a se gestarum major quàm eloquentiæ fuerit jactator. Verum his fere gloriari non solemus, in quibus æmulum haud extimescimus.

PAG. 14, VERSU 10.

In concione, P. R. idem jurante juravissem.

Quænam huic loco in lacunâ præcesserint, docet fere Cicero in Pis. III : « Ego cùm in concione, abiens magis« tratu, dicere a tribuno plebis prohiberer quæ constitue« ram, cùmque is mihi tantummodo ut jurarem permitte« ret, sine ullâ dubitatione juravi, rempublicam atque hanc « urbem meâ unius operâ esse salvam. Mihi populus ro« manus universus illâ in concione non unius diei gratula« tionem, sed æternitatem immortalitatemque donavit, cùm « meum jusjurandum, tale atque tantum, juratus ipse unâ « voce et consensu approbavit. » Eadem narrat Cicero, ad Fam. V. 2.

PAG. 14, VERSU 16.

Ut dixi.

Periit id dictum in lacunâ.

PAG. 14, VERSU 18.

Nihil pro tantis meis factis evenisset.

Consulatûs sui facta narravit Cicero commentario græco, quem latinum quoque perficere cogitabat, ad Att. I. 19, 20: tum poëmate, ad Att. I. 19, ad Fam. I. 9; quod poëma ambrosiano Tullii interpreti ad Planc. XXX. 2. videbatur minus dignum talis viri nomine: tum longâ epistolâ ad instar voluminis ad Pompeium, ut ait idem ambrosianus vetus interpres ad Planc. XXXIX. Præterea non sine ejusdem, ut puto, hortatu de consulatu illo scripsit Atticus commentarium græcum, qui non satis ornatus Ciceroni visus est, ad Att. II. 1. Denique Luceius historicus Ciceronis precibus exoratus idem argumentum se tractaturum recepit, ad Fam. V. 12, ad Att. IV. 6. De aliis, quos Cicero sperabat super suo consulatu scripturos, vide ad Att. I. 20. Multa de consulatu suo dicturum fuisse denuo Ciceronem in latinâ, quam moliebatur, historiâ, cognoscimus ex primo de Leg. cap. III.

PAG. 16, VERSU 8.

Propriis periculis parere commune reliquis otium.

Hinc Capito apud Senecam, Controv. III. 17: « Romulus « horum mœnium conditor, et sacratus cœlo parens, non « tantam urbem fecit, quantam Cicero servavit. » Confer Cic. in Cat. III. 1. Cæterum Sallustius apud Quintil. IX. 3. post med. Ciceronem amarâ ironiâ dicit *Romulum arpinatem*. Sed amanter Plinius VII. 30: « Salve, primus omnium « parens patriæ appellate. » Tum Juvenalis VIII. 244:

Roma patrem patriæ Ciceronem libera dixit.

PAG. 16, VERSU 13.

Sed ut plurimas..... pigneraretur.

Locum citat e I. de Rep. Nonius, voc. *pigneraretur*.

Eumdem se legisse satis significat Nectarius doctus ethnicus apud Augustinum ep. XC. et CIII. Imo id adfirmat Augustinus ep. XCI, ad eum scribens : « Intuere ipsos de Rep. « libros, unde illum affectum amantissimi civis ebibisti. » Locum imitatur etiam Lucanus II. 382 :

. . . . Patriæque impendere vitam
Nec sibi, sed toti genitum se credere mundo.

De patriæ caritate eximia est sententia apud Platonem Reip. IX. p. 575, itemque apud Plut. an Senibus sit gerenda resp. t. IX. p. 166. Cretensium videlicet effatum, qui patriam μητρίδα καὶ πατρίδα appellabant, ut eam amore utrique parenti debito colendam esse suaderent. Hinc Cicero, Off. I. 17 : « Omnes omnium caritates patria una complexa est. »

PAG. 18, VERSU 4.

Neque sapientis esse accipere habenas, cùm, etc.

Controversiam utrum sapienti sit gerenda respub. attingit etiam Aristoteles, Reip. VII. 2. Eamdem prolixe versat atque in sententiam Ciceronis concedit Themistius in oratione adversus eos, a quibus ob præfecturam susceptam vituperabatur. Ipse Cicero ad Att. II. 16, hâc super re contrarias memorat Dicæarchi et Theophrasti opiniones, quorum ille τὸν πρακτικὸν βίον longe omnibus anteponebat, hic autem τὸν θεωρητικόν. Socraticorum Aristippi et Antisthenis, quorum prior fugiendam, alter administrandam sapienti aiebat esse rempublicam, scribit Augustinus, Civ. D. XVIII. 41. Cæteroquin apud Laërtium II. 5, 14, ipse Socrates otium rerum omnium pulcherrimam esse statuit. Peripateticis vitæ degendæ quietam rationem sapiente dignissimam visam esse, quia deorum vitæ sit simillima (quare et Epicurus providentiam sustulit, ut deum otiosum faceret) docet idem Cicero, de Fin. V. 4; qui tamen IV. 2, 3; et de Divin. II. 1;

et Acad. IV. 56, ait multos peripateticos de capessendâ rep. scripsisse, eorumque præceptis politicis claros viros instructos, magistratibus bene esse perfunctos. Tulliani hujus procemii controversiam, ejusque confirmationes et ἐνστάσεις operæ pretium erit cum Platonis sexto de Rep. libro conferre, ad quem Cicero respexisse videtur. Legatur etiam Plutarchus de stoicorum repugnantiis.

PAG. 18, VERSU 15.

Cum ipsi auxilium ferre si cupiant, non queant.

Bona est in primis et platonica, Reip. I. p. 347. capessendæ reip. causâ hæc, quâ neglectâ homines egregii haud raro habenas deterioribus permiserunt cum publico incommodo. Quare et Augustinus, Civ. D. IV. 15, ait : « Pejus « esset ut injuriosi justioribus dominarentur. » Tum V. 19 : « Illi qui verâ pietate præditi bene vivunt, si habent scien- « tiam regendi populos, nihil est felicius rebus humanis, quàm « si deo miserante habeant potestatem. » Cicero, de Off. I. 21 : « Iis qui habent a naturâ adjumenta rerum gerendarum, « abjectâ omni cunctatione, adipiscendi magistratus et ge- « renda res publica est. » Confer Cassiodorium Var. II. 2. Cato minor, ut improborum potentiæ resisteret, tribunatum affectavit. Plut. in eo cap. XX.

PAG. 20, VERSU 12.

Excitatis maximis fluctibus.

Hâc super re suo more divine disserit, et cum Cicerone consentit, confictâ etiam navis imagine, Plato, Reip. VI. p. 487-489, qui rebus publicis omnino præesse vult doctos philosophos, non homines aliis forte dotibus præditos, sed ingenio et doctrinâ carentes. Præclare et Proclus, quem nos

luce aliquando impertiemur, ad Platonis, Reip. librum X: Παιδείας λυθείσης ἡ συμφωνία λύεται· καὶ ταύτης λυθείσης, τῆς πολιτείας γίνεται λύσις· ἐκ τούτων ἄρα δῆλον, ὅτι τοῖς οὐκ εὐφυέσιν, ἄρχεσθαι μᾶλλον, ἢ ἄρχειν εὐτυχεστέρον· ὅπως μὴ καὶ ἑαυτοῖς τοῦ μὴ ἐπιδοῦναι, καὶ ἄλλοις τοῦ κακυνθῆναι γενονται πατέρες. Jam et stultam eam opinionem, quod homini politiæ ignaro gubernare liceat rempublicam, peracute refellit Socrates apud Xenophontem, Memorab. IV. II. Cicero tamen, pro Plancio XXV, more vel academico vel oratorio: « Virtus, inquit, probitas, integritas in candidato, « non linguæ volubilitas, non ars, non scientia requiri solet. « Quotus enim quisque disertus? quotus quisque juris pe- « ritus est? » Non tamen agit hoc loco orator de summo magistratu reipublicæ, sed de infimo, id est de ædili Plancio. Alioqui non solum sibi ipsi, sed communi adversaretur sensui Cicero.

PAG. 20, VERSU 21.

Rem publicam regere nesciant.

Cum Ciceronis sententiâ conspirat adamussim Damascius apud Photium cod. CCXLII. p. 1073, qui locus emendatior cumulatiorque apud Suidam, voc. Οὐλπιανὸς ita se habet: Οἱ ἐν γωνίᾳ καθήμενοι λόγιοι καὶ φιλοσοφοῦντες πολλὰ μάλα σεμνῶς περὶ δικαιοσύνης καὶ σωφροσύνης, ἐκβαίνειν ἐπὶ τὰς πράξεις ἀναγκαζόμενοι, ἀσχημονοῦσιν· ὡς ἅπας λόγος, ἂν ἀπῇ τὰ ἔργα, μάταιόν τι φαίνεται καὶ κενόν.

PAG. 22, VERSU 5.

Quibus nesciret an aliquando uti necesse esset.

Nimirum etiam Plutarchus inter reip. gerendæ præcepta t. IX. p. 189. hoc ponit, ut ne in rempublicam subito et temere, tamquam in puteum, ruamus, sed ad eam parati pedetemptimque accedamus. Confer Cassiod. Var. I. 4.

PAG. 22, VERSU 8.

De re publicâ disputatio.

Notemus verum operis titulum, qui quidem in vaticani palimpsesti membranis passim elucet, et ab ipso Cicerone aliis in scriptis nec non a multis auctoribus confirmatur : quamquam id opus diversis quoque aliquoties nominibus appellatum fuit, ut collecta a nobis testimonia auctorum demonstrant.

PAG. 22, VERSU 16.

Functos esse aliquo rei publicæ munere.

Puta Platonem, Aristotelem, Xenocraten, Chrysippum, aliosque multos politiæ scriptores, qui nullum fere publicum munus gesserunt. Plato noluit attingere remp. quia videbat se contra civium suorum vitia frustra pugnaturum, uti observat Cicero, ad Fam. I. 9. Sic demum ipse Cicero ad Varronem (ad Fam. IX. 2) scribens, postquam dixit se et scribere et legere πολιτείας, addit : « Et si minus in curiâ « atque in foro, at in litteris et libris, ut doctissimi veteres « fecerunt, juvare rempublicam, et de moribus ac legibus « quærere. » Sic fere loquitur Cicero, etiam de Divin. II. 2, aliisque in locis. Cum Cicerone tantopere conspirat Seneca, de Tranquil. cap. III, ut hoc politicum procemium præ oculis habuisse videatur.

PAG. 22, VERSU 18.

Omnes pene video in mediâ re publicâ esse versatos.

Hos omnes, præter milesium Thaletem, civitatibus suis præfuisse dicit Cicero, de Or. III. 34. E septem unum Solonem leges scripsisse observant idem Cicero, ep. ad Brut. XV,

et Augustinus, Civ. D. XVIII. 25. De his sapientibus deque multorum philosophorum magistratibus gestis legatur Themistii oratio de Præfecturâ susceptâ.

PAG. 24, VERSU 10.

In disserendo rudes.

Intelligit Cicero romanos homines: græcos enim permultos remp. factis simul et scriptis tractavisse ante Ciceronem exploratum est, de quibus legendus Aristoteles, Reip. II. 12. Jamvero utramque laudem, nempe et recte administratæ reip. et excellentis doctrinæ sibi vindicat tacite sed gloriosissime idem Cicero, de Leg. III. 6-7, ubi quæ de Demetrio phalereo ipse prædicaverat, eadem sibi tribuenda curat ab Attico, qui cum Marco Quintoque in iis loquitur libris. Eadem jactat Cicero, ad Fam. VI. 6.

PAG. 26, VERSU 3.

Feriis latinis.

Feriis latinis celebratur a Cicerone disputatio quoque de Naturâ Deorum. Vide id opus. I. 6.

PAG. 26, VERSU 4.

Tuditano consule et Aquilio.

Tuditanus eloquentiâ et laude historicâ claruit. Cic. in Brut. XXV; Gell. VI. 4, XIII. 15, aliique auctores. Aquilius is est, qui bellum debellavit Aristonici, eumque in triumpho duxit. Vell. II. 3, Flor. II. 10.

PAG. 26, VERSU 4.

Constituisset in hortis esse.

Scipionis horti extra urbis pomœrium memorantur a

Cicerone, Nat. D. II. 4. et de Am. VII. Villa Scipionis ab eodem Cicer. Phil. II. 42; rus tiburtinum V. 7; ad Lavernium ab eodem rursus Cicerone apud Macrobium, Sat. II. 12, quo tamen loco legendum esse *Laurentum* docet ipse Cicero, de Or. II. 6. Horti quidem Romanorum suburbani fere erant: itaque Ulpianus de litigioso decernit, (Digest. III. 3, 5, *præsentem haberi et qui in hortis est.*

PAG. 26, VERSU 7.

Latinis ipsis.

Nempe primo feriarum die; id quod docet ratio dialogi in tres dies tributi. Apud Livium XLIV. 19, 22. pridie kal. vel pridie idus aprilis latinis feriis est constituta dies. Dialogus tamen de Repub. habitus est hiberno tempore, ut mox dicetur.

PAG. 26, VERSU 14.

Te autem permagnum est nancisci otiosum.

Idem fere est ingressus dialogi de Finibus I. 5: « Deinde « Torquatus: Quoniam nacti te, inquit, sumus aliquando « otiosum, certe audiam, etc. »

PAG. 28, VERSU 1.

Hoc præsertim motu rei publicæ.

Disputatur scilicet eo tempore, quo C. Gracchus tribunatum gerebat turbulentissimum (quem commemorat apud Tullium Lælius paucis diebus post obitum Scipionis, de Amicitiâ disserens cap. XII.) quo tempore dixerat publice Scipio Tib. Gracchum jure cæsum videri. Vide Livii epitomen LIX. Sed de his turbis dicemus inferius.

PAG. 28, VERSU 14.

Quàm ratio quærenda sit.

Rei dat præclarum testimonium ipse Cicero, Nat. D. II. 5: « Sole geminato, quod Tuditano et Aquilio coss. evenerat, « quo quidem anno P. Africanus sol alter extinctus est. » Item de Divin. I. 43 gemini solis portentum populo romano perniciosas seditiones denunciavisse dicitur. De pareliis autem legantur inter veteres Aristoteles Meteor. III. 2, 6; Plinius Hist. II. 31; Seneca Q. nat. I. 11.

PAG. 28, VERSU 15.

Quàm vellem Panætium nostrum nobiscum haberemus.

Panætius rhodius hospes comesque Scipionis Æmiliani fuit. Legatur Cicero, Acad. IV. 2; Fin. IV. 9; ad Att. IX. 12; pro Mur. XXXI; Symmachus ep. I. 21, et Laud. in Gr. VII; Velleius I. 13; Plutarchus quod philosopho disp. cum princ. t. IX. p. 108. Ejusdem Panætii auditores fuerunt quatuor saltem ex his de Rep. interlocutoribus; nempe Scipio, Lælius, Rutilius, Fannius. Legatur Cicero, Off. I. 26, III. 2; Fin. II. 8; Brut. XXVI, XXX. Denique Panætii scriptorum ad Q. Tuberonem meminit Cicero, Fin. IV. 9; Tusc. IV. 2. Porro Scipionem Panætii præceptis eruditum fuisse testatur etiam Sulpicia in satyrâ vers. 45:

. . . . Numantinus libycusque.
Scipio qui rhodio crevit formante magistro.

PAG. 28, VERSU 16.

Hæc cœlestia vel studiosissime solet quærere.

Panætium rei astrologicæ haud ignarum fuisse cognoscimus etiam de Divin. I. 3, 7; II. 42, et Nat. D. II. 46. Jam

qui sequitur sermo de Socrate, is fortasse a Panætii libris accersitur, quos de Socrate ab eo scriptos memorat Plutarchus in Aristide, cap. XXVII. Nobiles Panætii libros cum socraticis conjungit Horatius, Od. I, XXIX. 14.

PAG. 30, VERSU 5.

Aut tractare plane manu.

Locum hunc Tullii imitatur aperte Lactantius, de Opif. D. cap. I, et Inst. III, 3; quin etiam Ovidius, Fast. I. 305. Hinc Diogenes apud Laërt. VI, 2, 6 cuidam de cœlestibus audacius disputanti, « Quamdudum, inquit, cœlo advenisti? » Adhuc subdubitabat in cœlestibus Augustinus, ep. XIV, 3; quam scientiam nunc tot maximis et certissimis incrementis adultam videmus.

PAG. 30, VERSU 13.

Et de moribus solitum esse quærere.

Augustini ep. CCXXXIII memorabilis locus est : « Solere « aiunt quemdam veterum dicere : Quibus satis persuasum « esset, ut nihil mallent se esse quam viros bonos, his reli- « quam facilem esse doctrinam. Hanc sententiam, nam si « rite recolo, socratica est, etc. » De unico studio virtutis mira dicit Porphyrius in suâ nobili ad Marcellam epistolâ.

PAG. 30, VERSU 19.

Pythagoræ more conjungere.

Vide ex. gr. Reipublicæ VII. p. 522, sqq. Leg. V. p. 737, 747; Vide etiam Epinomidem. Plato in geometriâ et musicâ præstantissimus dicitur a Tullio, de Or. I. 50. Eadem laus tribuitur illi a Themistio or. de Præf. cap. v. Pythagoras numero tantum tribuit, ut etiam deum ex numeris constare

crediderit. Vide Augustinum, Civ. D. VI. 5. Eadem est sententia Porphyrii in poetico fragmento libri decimi Oraculorum. De numeri virtute copiose disserit Proclus in inedito ad decimum Platonis de Rep. librum commentario. Adi et Cassiodorium Variar. I. 10, et de Art. liberal. cap. IV.

PAG. 30, VERSU 22.

Post in Italiam et in Siciliam contendisse.

De Platonis itineribus similia scribunt Cicero, Fin. V. 29, Tusc. I. 17, de Sen. XII; Lucanus X. 181; Valerius M. VIII. VII. ext. 3. Utrum Hebræorum quoque libros Plato cognoverit necne, disputat Augustinus, Civ. D. VIII. 11, XI. 21; negat Lactantius, Inst. IV. 2. Mos hic fuit solemnis, ut eruditionis causâ Græci Ægyptum viserent, Romani Græciam. De Romanis testis paulo ante Cicero, et Symmachus ep. V. 35. Nunc Europæi litterati Italiam lustrant.

PAG. 32, VERSU 3.

Et Philolai commentarios esse nactum.

Philolaï pythagorici, qui Archytæ fuit discipulus (Cic. de Or. III. 34.) libros tres emptos a Platone centum minis, sive, quod idem est, decem millibus denarium, tradunt Laërtius III. 11, Gellius III. 17, Iamblichus Vit. Pythag. XXXI. Hinc apud Timonem et Aristoxenum et Proclum plagiarius audiit Plato, quòd videlicet Timæum suum e Philolao, Rempublicam e Protagorâ, aliosque ex aliis auctoribus dialogos vel sententias videretur expressisse. Legesis Gellium III. 17; Athenæum XI. 15; Suidam, voc. νουμήνιος; Eusebium, Præp. evan. X. 3; denique Holstenium ep. XVII. p. 113. Philolai annum majorem, annis LIX constantem, memorat Censorinus cap. XVIII; ejusdem Philolai dictum

Cassiodorius in Ps. VIII, fin. Jam hic pythagoricus Philolaus a Crotoniensibus civibus suis interfectus est ob affectatæ tyrannidis suspicionem : legesis Laërtium VIII. 7, et Suidam voc. ὑπόνοια. Porro et Philolai corinthii scriptam Thebanis politiam cognoscimus ex Aristotele, Reip. II. 12. In transitu moneo, ab Asopi civibus Æsculapium deum pulchro nomine appellatum fuisse Philolaum, quasi Publicolam. Pausan. III. 22.

PAG. 32, VERSU 9.

Et cum illâ plurimarum artium gravitate contexuit.

Hunc Ciceronis locum legisse videntur Hieronymus et Augustinus; quod ut demonstrem, eorum verba hîc ponere necesse est. Hier. contra Rufin. III. 40: « Plato post academiam et innumerabiles discipulos, sentiens multum suæ deesse doctrinæ, venit ad Magnam Græciam, ibique ab Archytâ tarentino et Timæo locrensi Pythagoræ doctrinâ eruditus, elegantiam et leporem Socratis cum hujus miscuit disciplinis. » Confer et ep. LIII. 1. Jam Augustinus contra Acad. III. 37: « Plato dicitur post mortem Socratis magistri sui quem singulariter dilexerat, a pythagoreis etiam multa didicisse. Igitur adjiciens lepori subtilitatique socraticæ naturalium divinarumque rerum scientiam etc. » Item Civ. D. VIII. 4 : « Et quia magistrum Socratem singulariter diligebat Plato, eum loquentem fere in omnibus sermonibus suis faciens, etiam illa..... cum illius lepore temperavit. »

PAG. 32, VERSU 13.

Et in lecto suo collocavit.

Lecto dicit non *lecticâ*, etsi etiam domi lecticâ vel ad quietem vel ad lucubrationes utebantur Romani. Id autem

moneo quia Rutilius (is qui loquitur in his dialogis) teste Isidoro, Orig. XX. 11, in vitâ Scipionis scripserat, « primum « ipsum contra consuetudinem imperatorum pro lectis lecti « cis esse usum. » Loquebatur ergo in illâ historiâ Rutilius de Scipionis militiâ, quod ipsum per se apparet.

PAG. 34, VERSU 15.

Eum quoque, ut salutavit, propter Tuberonem jussit adsidere.

Locum citat Nonius, voc. *propter*, e I. de Rep.

PAG. 34, VERSU 9.

Nunciavit venire ad eum Lælium, domoque jam exisse.

Locum e I. de Rep. libere citat in exem. eloc. Fronto, voc. *exit*, sic: « Nunciatum est venire Lælium, domoque jam « exisse. »

PAG. 34, VERSU 11.

Calceis et vestimentis sumptis.

Namque, uti dictum est, in lecto erat Scipio, sicut Crassus, de Or. II. 3, III. 5, præterquam quòd Romani domi quidem utebantur soleis, prodibant autem cum calceis. Sic M. Aurelius ad Frontonem lib. IV. ep. 5 in vaticano palimpsesto a me proxime edendo ait: « A secundâ in tertiam « horam soleatus libentissime inambulavi ante cubiculum « meum. Deinde calceatus, sagulo sumpto, etc. » Et nota idem verbum *inambulare* quo utitur etiam Cicero.

PAG. 34, VERSU 16.

Doctos adolescentes, jam ætate quæstorios.

Juvenili ergo ætate adibatur quæstura, ut ex hoc quoque

de Rep. loco cognoscitur. Sed tamen quem diserte ætatis gradum lex Villia annalis decreverit quæsturæ, obscurum est; quamquam certe anno ætatis septimo supra vigesimum licuisse præturam adipisci extra controversiam videtur. Legesis Pitiscum, voc. *ætas quæstoria*. In potestatibus obeundis leges annarias a Romanis suâ demum ætate neglectas ait Arnobius lib. II, ed. Lug.-Bat. p. 91. Ex Valerio M. II. I. 1. apparet a quæsturâ patuisse viam ad ordinem senatorium impetrandum. Diserte vero Cassiodorius Var. VIII. 19: « quæstura vere mater senatoris est. » Tum idem Var. VI. 5, « quæsturam definit gloriam litterarum, genitricem omnium « dignitatum, etc. » Contra Asconius ad div. in Ver. X. ait: « Hæc erat prima senatoris administratio, quæstorem fieri. »

PAG. 36, VERSU 2.

Conjecit in medium Lælium.

Fuit enim is apud Romanos honoratior locus, itemque apud alias gentes aliquot, ut Sallustii locus docet, Jug. XI. Lege tamen Plutarchum, Quæst. conviv. I. 3, Lipsium elect. II. 2. Est autem loci hujus magna similitudo cum de Or. II. 3: nam et ibi Crassus est in lecto, et Sulpicius apud eum sedet, et Antonius inambulat in porticu, et Crassus adventu Catuli senis commotus surgit, et amicissime inter se consalutant, etc.

PAG. 36, VERSU 4.

Africanum ut Deum coleret Lælius.

Scipionis excellentiam in amicorum grege memorat ipse Lælius apud Cic. de Am. XIX.

PAG. 36, VERSU 5.

Quod ætate antecedebat.

Scipione seniorem se dicit Lælius apud Ciceronem, de

Am. IV. Hic autem attingitur jus romanum, de quo Gellius II. 2; nempe ut publice magistratui, privatim aliis prærogativis honor esset habendus.

PAG. 36, VERSU 10.

Quod erat hibernum tempus anni.

Hinc cognoscimus quo tempore anni obierit Scipio, quandoquidem is perpaucis diebus post politicum hunc dialogum mortem cum vitâ commutavisse dicitur a Cicerone, de Am. IV.

PAG. 36, VERSU 12.

Intervenit vir prudens.

Nempe *juris prudens*. Hinc *responsa prudentum*, pro *juris prudentum*.

PAG. 36, VERSU 14.

Adsedit proximus Lælio.

Fortasse propter ætatem, quâ Lælio esset æqualis. Itaque Rutilius juvenis adsedit Tuberoni compari suo, ut nuper vidimus.

PAG. 38, VERSU 9.

Patriam dii nobis communem secum dederunt?

Nectarius, apud Augustinum ep. CIII. 2, hunc Ciceronis locum se legisse demonstrat his verbis: « Non enim illam « mihi civitatem dicere videbare, quam muralis aliquis gyrus « coërcet; nec illam quam philosophorum tractatus munda- « nam memorans communem omnibus profitetur. »

PAG. 38, VERSU 13.

Cognitio ipsa rerum consideratioque delectat.

Locum libere e I. de Rep. citat Fronto, exem. eloc. voc. *delectat*.

PAG. 38, VERSU 17.

Libenter tibi, Læli, ut de eo disseras equidem concessero.

Apud Macrobium de diff. et soc. gr. et lat. verb. cap. de con. mod. locus hic citabatur e I. de Rep. corruptus sic: « Libenter tibi, Læli, uti eum desideras, equidem con« cessero. »

PAG. 40, VERSU 2.

Ut ita cœlum possideant ut uterque possederit.

Indulget more suo facetiis Cicero, quarum laudem ipse sibi vindicat, interpositis etiam interdictis, ad Fam. VII. 32: « Urbanitatis possessionem, amabo, quibusvis interdictis de« fendamus: in quâ te unum (Volumnium) metuo, con« temno cæteros. » De tullianis facetiis Plutarchus in ejus vitâ; Macrobius, Sat. II. 1. 3, aliique auctores, quos inter Petrarcha, Rer. memor. II. 3 et 4. Interdicti formulam exhibet Caius IV. 160, ubi prætor pari sermone cum utroque litigatore loquitur sic; « Uti nunc possidetis, quominus ita « possideatis, vim fieri veto. »

PAG. 40, VERSU 3.

Artem inludere.

Nempe juris civilis.

PAG. 40, VERSU 4.

In quâ primum excello ipse.

Vide quæ de Manilio in præfatione diximus.

PAG. 40, VERSU 5.

Sine quâ scire nemo potest quid sit suum, quid alienum?

Etiam pro Cæcinâ XXV, ait Cicero: « Jure civili sublato,

« nihil est quare exploratum cuiquam possit esse, quid suum « aut quid alienum sit. »

PAG. 40, VERSU 7.

P. Mucium.

Juris item prudentem, de quo homine recole præfationem.

PAG. 40, VERSU 10.

C. Sulpicium Gallum doctissimum, ut scitis, hominem.

C. Sulpicium Gallum passim laudat Cicero, Brut. XX. de Am. I. 2, VI. 21; pro Mur. XXXI; ad Fam. IV. 6. Hujus Galli scientia astrologica memoratur apud Cic. Off. I. 6; tum de Sen. XIV commendatur ab ipso Catone interlocutore sic: « Mori videbamus in studio dimetiendi pene cœli atque « terræ C. Gallum familiarem patris tui, Scipio. Quoties « illum lux noctu aliquid describere ingressum, quoties nox « oppressit, cùm mane cœpisset? Quàm delectabat eum de- « fectiones solis et lunæ multo nobis ante prædicere? » Galli sententia de siderum a terrâ intervallis recitatur a Plinio II, 21.

PAG. 40, VERSU 11.

Cùm idem hoc visum diceretur.

Julius Obsequens cap. XIII, consulibus Graccho et Juventio, anno ante Scipionis Æmiliani obitum trigesimo quarto, narrat Formiis duos soles interdiu visos. De ejus igitur fortasse anni parelio loquitur hîc Cicero.

PAG. 40, VERSU 12.

Apud M. Marcellum, qui cum eo consul fuerat.

Anno urbis DLXXXVIII.

PAG. 40, VERSU 14.

Captis Syracusis ex urbe ornatissimâ.

Imitatur hæc verba Augustinus, Civ. D. I. 6: « Marcus « Marcellus qui Syracusas urbem ornatissimam cepit. »

PAG. 40, VERSU 15.

Sphæram...... sustulisset.

Prudenti consilio; virum enim imperatorium seu politicum sphæram probe callere jubet Polybius, Hist. IX. 15. Quin adeo fortasse Cicero totam hanc de Archimedis sphærâ narrationem e Polybii deperditis historiis derivat, qui auctor libro octavo de Marcello et de Archimede scripserat, uti hos docent Athenæus XIV. 8, itemque Polybii reliquiæ. Sphæræ quoque terrestris, seu geographiæ, studiosum vult esse hominem seu politicum seu militarem Strab. I. p. 17, cui revera studio deditum fuisse Scipionem tradit idem geographus IV. p. 289. Laudes astrologiæ legesis apud Plinium II. 12, et apud Cassiodorium Var. I. 45.

PAG. 40, VERSU 15.

Cùm aliud nihil ex tantâ prædâ domum suam deportavisset.

Locum citat Fronto, exem. eloc. voc. *deporto*, e II. de Rep. tam in ambrosiano codice quàm in quatuor vaticanis: quæ mendi constantia valde innueret cunctos hos Frontonis codices ab unico exemplari manavisse, nisi alibi varietates occurrerent in his ipsis codicibus. Sed jam in Frontone scribatur I pro II. Paupertatem Marcelli innuit Cicero in Oratore LXX.

PAG. 42, VERSU 3.

Ab eodem Archimede factam.

Habemus igitur duas, vacuam alteram, ut mox dicetur, alteram plenam, Archimedis sphæras; qui vir summus a quibusdam apud Plutarchum, in Marcel. XIX traditur Syracusis interemptus miserabiliter dum ipsa instrumenta sua mathematica, inter quæ nominatim sphæras, ad Marcellum placandi ejus causâ deferret. Sphæræ figuram positam fuisse in summo Archimedis sepulchro, quod Cicero detexit (Tusc. v. 23.) nemo est qui nesciat.

PAG. 42, VERSU 4.

In templo Virtutis.

Vulgo id dicitur templum Honoris atque Virtutis, quod unicum fabricare cœpit Marcellus; verum impedientibus pontificibus, duplex effecit. Plutarch. in Marcel. XXVIII; Val. M. I. 1. 8. Sphæra igitur posita fuit in æde propriâ Virtutis. Ædes istas Vespasianus Augustus reparavit, Cornelius Pinus et Accius Priscus pinxerunt. Plin. XXXV. 10. fin.

PAG. 42, VERSU 6.

Plus.... quàm videretur natura humana.

Sic Lucretius Empedoclem pari doctrinâ fulgentem laudans I. 734:

Ut vix humanâ videatur stirpe creatus.

Lucretianam igitur locutionem imitatus videtur Cicero; qui tamen etiam de Nat. D. II. 35 ait : « Archimedem arbitran- « tur plus valuisse in imitandis sphæræ conversionibus, quàm « naturam in efficiendis. »

PAG. 42, VERSU 11.

Eudoxo cnidio discipulo Platonis.

Cicero, de Divin. II. 42 : « Eudoxus Platonis auditor, in « astrologiâ judicio doctissimorum hominum facile princeps. » Eudoxum cum Platone tredecim annos in Ægypto esse versatum dicit Strabo XVII. p. 1159, unde idem reversus anni rationem Græcos docuit; quam deinde Julius Cæsar emendatiorem Romanis tradidit; ex quo illa ejusdem gloriatio apud Lucanum X. 187 :

Nec meus Eudoxi vincetur fastibus annus.

Confer et Servium, Æn. V. 49, qui tamen Æn. III. 326. frustra criminatur Lucani flexionem grammaticam *fastibus* pro *fastis*, quod jamdiu critici docuerunt.

PAG. 42, VERSU 15.

Versibus Aratum extulisse.

Sic etiam de Or. I. 16, Cicero : « Constat inter doctos, ho« minem ignarum astrologiæ, ornatissimis atque optimis ver« sibus Aratum de cœlo stellisque dixisse. » Porro autem hujus poëmatis extat partim Ciceronis ipsius interpretatio satis mediocribus versibus.

PAG. 44, VERSU 1.

In illâ sphærâ solidâ non potuisse finiri.

Concava ergo erat hæc, de quâ nunc sermo fit, sphæra Archimedis. Sphæras vero ægyptiacas atque chaldaicas, in quibus non tam motus cœlestes quàm fata hominum et nativitates superstitiosâ curiositate expressæ erant, vidisse se ait Proclus in comm. ad platonicæ Reip. librum X.

PAG. 44, VERSU 4.

Et varios cursus servaret una conversio.

Confirmat Cicero, Tusc. I, 25: « Cùm Archimedes lunæ, « solis, quinque errantium motus in sphæram illigavit, effe- « cit ut dissimillimos motus una regeret conversio. » Archimedis sphæræ, in quâ sol decurreret, meminit etiam Cassiodorius Var. I. 45.

PAG. 44, VERSU 10.

Cùm sol e regione.

Lacuna incidit in rem notissimam; et quidem veterem et satis congruentem doctrinam tradit etiam Hieron. comm. in Is. lib. XVIII. cap. LXVI, vers. 23: « Luna ab eâ sem- « per orbis parte completur et fulget, a quâ soli vicinior est, « nec umbra terræ obscuratur. » Supplementa quædam lacunæ (nempe de siderum in illâ sphærâ cursu) videtur dare ex ipso Tullio, quem sæpe expilat, Lactantius, Inst. II, 5: « Archimedes siculus concavo ære similitudinem mundi ac « figuram potuit machinari; in quo ita solem ac lunam com- « posuit, ut inæquales motus et cœlestibus similes conver- « sionibus, singulis quasi diebus efficerent et non modo « accessus solis et recessus, vel incrementa diminutionesque « lunæ, verum etiam stellarum vel inerrantium vel vagarum « dispares cursus orbis ille, dum vertitur, exhiberet. »

PAG. 44, VERSU 11.

Et ipse hominem diligebam.

Loquitur Scipio de C. Sulpicio Gallo, de quo ipso antea loquebatur Philus. Porro ut C. Sulpicium dilexit Scipio,

sic idem P. Sulpicium, ejusdem fortasse fratrem, delicatum hominem, probrosâ admodum oratione insectatus est, teste Gellio VII. 12.

PAG. 44, VERSU 13.

Me admodum adolescentulo.

Quippe Scipio annos natus XVII versabatur in macedonico patris exercitu, quod ait Livius XLIV. 44.

PAG. 46, VERSU 1.

Consul est declaratus.

Bellum macedonicum debellatum est an. DLXXXVI; Sulpicius autem consul fuit anno DLXXXVIII, sed designatus de more anno priore.

PAG. 46, VERSU 3.

Nullum esse prodigium.

Solis et lunæ defectiones Plinius II. 10 appellabat « rem « in totâ contemplatione naturæ maxime miram et ostento « similem. » Et quidem omni fere vel eruditissimâ ætate populum eâ re commoveri solitum novimus.

PAG. 46, VERSU 8.

Ille vero.

Iterum loquitur Scipio.

PAG. 46, VERSU 8.

Et magnâ quidem cum.

Videtur statim supplendum « exercitûs nostri salute : » reliqua oratio quæ fuerit, docent historici. Plinius in pri-

mis II. 12 : « Et rationem quidem defectûs utriusque pri-
« mus romani generis in vulgus extulit Sulpicius Gallus, qui « consul cum Marcello fuit : sed tum tribunus militum, sol- « licitudine exercitu liberato, pridie quàm Perseus rex su- « peratus a Paulo est, in concionem ab imperatore produc- « tus ad prædicendam eclipsim, mox et composito volumine. » Rem narrat etiam Polybius apud Suidam, voc. πολλὰ κενά, et Livius XLIV. 37, a quo item Gallus dicitur fuisse tribunus militum. Rursus rem habes apud Frontinum, Strat. I. 12, Valerium M. VIII. II. 1, qui Gallum dicit legatum Pauli, ut Cicero; nec non apud Plutarchum in Æmil. XVII, qui tamen totam illam eclipseos prudentiam atque doctrinam perperam tribuit ipsi Æmilio Paulo. Contra Christ. Columbus lunæ defectu prudenter abusus est ad terrendos animos Americanorum. Robertsonus, Hist. Americ. lib. II. fin. Porro astronomiam esse utilem rei militari confirmat Plato, Reip. VII. p. 527. D.

Pag. 46, versu 10.

Hominis gravissimi.

Adhuc Scipio defendit Sulpicium contra Tuberonis exceptionem. Itaque lacuna hæc brevis admodum fuisse videtur, nempe paginarum duarum; major vero illa anterior, paginarum scilicet octo, præsertim cùm in illâ priore mutetur interlocutoris persona.

Pag. 46, versu 16.

Pericles..... princeps civitatis suæ.

Politici perfectissimi exemplar Pericles, sub quo Thucydides II. 65 observat verbo Athenas fuisse liberas, reapse vero principem et moderatorem civitatis ipsum extitisse.

Idem eximio testimonio orator πάντων τελεώτατος dicitur a Platone, Phædr. p. 269. E.

PAG. 48, VERSU 4.

Ab Anaxagorâ..... acceperat.

Pericli ab Anaxagorâ ait Plutarchus, in illius vitâ, cap. VI, detractam fuisse superstitionem; quâ tamen egregie idem Pericles non sine politico astu usus est, cùm objectâ militibus Ditis patris falsâ imagine, victoriam illam prædicendam sibi curavit, quam reapse consecutus est. Lege Frontinum, Strat. I. 11.

PAG. 48, VERSU 8.

Intermenstruo tempore.

Lege Thucydidem II. 28, Plinium I. 13, Augustinum Civ. III. 15, ibidemque Cocquæum et Vivesium; deque eâdem hâc re disserentem Petavium, Doctr. temp. I. 8, II. 11.

PAG. 48, VERSU 9.

Populum liberavit metu.

Plutarchus in Pericle XXXV ait, classe Atheniensium ob solem deficientem territâ, Periclem navarcho chlamydem præ oculis obtendisse, ac porro rogavisse num id ei prodigium videretur? quo negante. Atqui, inquit Pericles, cur hoc ab illo differt, nisi quia illud, quod tenebras orbi offudit, majus chlamyde est? Eodem astûs genere terrorem fulminis sustulit Pericles. Suid. voc. Περικλῆς. Sapienter vero observat Polybius IX. 19 Niciam contra, qui hæc ignoraret, lunæ defectu territum, se copiasque suas in Siciliâ internecioni obtulisse; quam rem habes apud Thucydidem VII. 50, sqq.

et apud Plinium II. 12. Eadem de Gallo, Pericle, et Niciâ refert Quintilianus Inst. I. 10, qui præterea notat, Dionem illum Platonis discipulum et familiarem cùm ad destruendam Dionysii tyrannidem venit, non esse pari casu deterritum.

PAG. 48, VERSU 12.

Thaletem primum vidisse dicunt.

Laërtius I. 12; Plinius II. 12.

PAG. 48, VERSU 13.

Nostrum quidem Ennium.

Nostrum dicit non tam quia latinus, quàm ob notam Scipionum cum Ennio familiaritatem.

PAG. 48, VERSU 14.

Anno quinquagesimo ccc.

Litteræ CCC superadduntur tertiâ manu. Re autem ipsâ solis defectum vides apud Petavium, Doc. temp., hoc anno (period. jul. 4310.) mense tamen septembri.

PAG. 48, VERSU 15.

Soli luna obstitit et nox.

Ita Plutarchus in Romulo XXVII : Τοῦ μὲν γὰρ ἡλίου τὸ φῶς ἐπιλιπεῖν, νύκτα δὲ κατασχεῖν.

PAG. 48, VERSU 17.

In maximis annalibus.

« Maximi annales appellabantur non magnitudine, sed « quod eos pontifex maximus consecrasset, » ut ait Paulus,

voo. *maximi.* Horum annalium naturam perspicue docent Tullius, de Or. II. 12, et Servius Æn. I. 373. Præter res gestas singulorum annorum, observationes quoque cœlestium φαινομένων ibidem fuisse scriptas testatur apud Gellium II. 28 Cato. Defectuum solis et lunæ canonicas supputationes, quæ litteris essent mandatæ, memorat etiam Augustinus ep. IV. 7, deque iisdem ait Civ. D. III. 15 locutum fuisse in Hortensio Tullium. Profecto eclipsium notatio percommoda historiæ est: eam igitur diligenter scripserunt in utroque chronologici operis corpore ante et post Christum natum gallici auctores. Utrum vero Urbis anno CCCL nonis juniis solaris Romæ eclipsis contingere potuerit, id videlicet astronomi dispicient. Nobiliores quidem solis defectiones, quæ Romæ visæ sunt ab anno MDCCCIV, III. id. febr. retro usque ad Romulum, recensuerunt clarissimi duumviri Josephus Calandrellus et Andreas Comes, romanæ astronomiæ moderatores.

PAG. 50, VERSU 1.

Regnante Romulo.

Non de nihilo est quod Cicero solis defectum in Romuli tantum obitu memorat, non item in ejusdem conceptu, qui videtur quibusdam error Dionysii, Hist. II. 56 traditioni priscæ fidentis. Astronomi autem nonnulli negant Romæ accidere potuisse solis defectionem anno quo Romulus ex vulgari sententiâ procreatus fuit: vel certe annus, quo Urbem is condidit, transferendus est. Nonis quintilibus obiisse Romulum solemque defecisse ait etiam Plutarchus in Rom. XXVII.

PAG. 50, VERSU 5.

Videbatur, doc....

Quid lateat in sequente lacunâ haud difficili conjecturâ

adsequemur. Cùm enim superius cap. x se ægre adsentiri astronomorum affirmationibus dixisset Scipio, jam eam dubitationem Tubero dicit præsenti confabulatione fuisse sublatam. Scipio autem, qui nunc loquitur, e cœlestium consideratione occasionem capiendam ait contemnendi terrestrium parvitatem.

Pag. 50, versu 7.

Hæc deorum regna perspexerit?

Seneca, Quæst. nat. I. præf. « Juvat inter sidera ipsa va« gantem divitum pavimenta ridere, et totam cum auro suo « terram. » Lege cætera hujusmodi, quæ ibidem dicuntur magnifice, multoque magis in Consol. ad Helviam cap. IX.

Pag. 50, versu 8.

Qui cognoverit quid sit æternum?

Cicero Tusc. IV. 17 : « Quid videatur sapienti magnum « in rebus humanis, cui æternitas omnis totiusque mundi « nota sit magnitudo? »

Pag. 50, versu 18.

Teterrimorum hominum immensa possessio.

Imo Plato, Leg. V. p. 742 ait : Πλουσίους δ' αὖ σφόδρα καὶ ἀγαθούς, ἀδύνατον. Apte autem sic loquitur Scipio, qui, tantis rebus gestis, patrimonio satis mediocri contentus fuit. Cic. Or. LXX, Parad. VI. Sed Scipionis abstinentiam pecuniæque contemptum nemo certius prædicat quàm ocularis testis Polybius XXXII. 12. Rursus Cicero, Off. II. 22, de Am. III, Parad. VI; Diodorus, Excerp. de virt. et vit. ed. Wessel. p. 586, sqq. denique Aur. Victor, cap. LVIII.

PAG. 50, VERSU 20.

Non Quiritium sed sapientium jure pro suis vindicare!

Formula *ex jure Quiritium* notissima in jure, sive de dominio sermo sit, sive de acquisitione, sive de aliis quibusdam rei familiaris negotiationibus. De nudo jure Quiritium tollendo extat lex Justiniani, cod. VII. XXV. 1.

PAG. 52, VERSU 3.

Gloriæ causâ adpetendos putet.

Plato, Reipub. I. p. 347: Οὔτε χρημάτων ἕνεκα ἐθέλουσιν ἄρχειν οἱ ἀγαθοὶ, οὔτε τιμῆς οὐ γάρ εἰσι φιλότιμοι· δεῖ δὲ αὐτοῖς ἀνάγκην προσεῖναι καὶ ζημίαν εἰ μέλλουσιν ἐθέλειν ἄρχειν. Cicero, Off. II. 22 : « Habere quæstui remp. non modo turpe est, sed scele-« ratum etiam et nefarium. » Hinc et Maximus (inter Aug. serm. suppos. LXXXII. 1.) « Nec rempublicam gerere crimi-« nosum est; sed ideo agere rempublicam ut rem familiarem « potius augeas, videtur esse damnabile. » Denique ad gloriam quod attinet Augustinus, Civ. D. XIX. 19 ait : « Locus « superior, sine quo regi populus non potest, etsi ita tenea-« tur atque administretur ut decet, tamen indecenter ap-« petitur. »

PAG. 52, VERSU 7.

Quam cùm solus esset.

Id dictum repetit Cicero, Off. III. 1. De otio clarorum virorum atque magnorum videsis quæ docte collegit Pareus in electis symmachianis p. 81.

PAG. 52, VERSU 14.

Quicum conloqui libeat non habeant.

Cicero ad Att. I. 18 : « Cùm ad forum stipati gregibus

« amicorum descendimus, reperire ex magnâ turbâ nemi-
« nem possumus, quocum aut jocari libere aut suspirare
« familiariter possimus. »

PAG. 54, VERSU 3.

Et inferiora sapientiâ ducentem.

Scipionis nostri cæteroqui ambitiosiorem animum dicit Cicero, Off. I. 30: « In C. Lælio multa hilaritas, in ejus familiari Scipione ambitio major, vita tristior. » Et sane hominum ambitiosorum tristissimos sæpe vultus videmus. Multi autem omni ætate fuerunt qui Curios simulârunt. Legesis de rerum humanarum despicientiâ epicureos vel vitâ vel sectâ homines v. gr. Lucretium II. 7, V. 116; Virgilium, Georg. II. 458; Horatium, Sallustium et Senecam passim. Ciceronis etiam sextum paradoxon in hoc argumento versatur.

PAG. 54, VERSU 6.

Homines....., qui essent politi propriis humanitatis artibus?

Hinc illa Diogenis adrogantia, qui cùm in publico clamavisset « heus homines, » compluresque convenissent, baculo eos abegit dicens, se homines, non sterquilinia advocasse. Laërt. VI. 2, 6.

PAG. 54, VERSU 8.

Seu quis dixit alius.

Nempe Aristippus. Profecto Laërtius II. 8, 4. aliud item dictum refert Aristippi, quod quidam Platoni tribuere malebant.

PAG. 54, VERSU 15.

Exclamavisse.

Vocabulum *exclamavisse* superadditum est in codice,

quamquam ægre admodum legitur. Alioqui supplementum loci petivissem e prooemio vitruviani libri sexti, cujus initium est : « Aristippus philosophus socraticus naufragio cùm « ejectus ad Rhodiensium littus animadvertisset geometrica « schemata descripta, exclamavisse ad comites ita dicitur : « bene speremus, hominum enim vestigia video. » De hoc Aristippi naufragio loqui puto Augustinum, Civ. D. IX. 4. Geometriæ scientiam non solum humanæ naturæ diserte propriam voluerunt philosophi, verum etiam divinæ. Cassiodorius, de Art. cap. VI : « Geometriam philosophi ut præ« coniis celeberrimis efferrent, Jovem suum in operibus « propriis geometram fuisse testantur. »

PAG. 54, VERSU 14.

Quæ videlicet ille non ex agri consiturâ, quam cernebat, sed ex doctrinæ indiciis interpretabatur.

Locum e I. de Rep. citat Nonius, voc. *consitura*.

PAG. 54, VERSU 18.

Et tua ista studia placuerunt.

Dignum principe reipublicæ dictum ! Huc pertinet Constantii et Juliani lex, cod. theod. XIV. I. 1 : « Ne litteraturæ, « quæ omnium virtutum maxima est, præmia denegentur, « eum qui studiis et eloquio dignus primo loco videbitur, « honestiorem faciet nostra provisio. » Alii tamen legunt *virtutum magistra*, quibuscum consentit Augustinus, Civ. D. XIX. 3, qui ait virtutem a doctrinâ inseri velut artem vivendi. Et quidem Isocrates (or. de Permut.) magnopere jubet, ut magistri non sine virtute doctrinam alumnos doceant. Pleni vero omnes sunt libri, plenæ sapientium voces, plena exemplorum vetustas (liceat verbis tullianis loqui)

ut minime dubitemus, eum qui præcipuis reipublicæ fungatur muneribus debere litterarum ornamentis florere. Duos interim imperii jam ruentis aut lapsi summos homines consulere sufficit; nempe Symmachum ep. I. 21. X. 21; Cassiodorium Var. V. 4, VIII. 12, IX. 7, X. 3, 6, 7, XI. 1, 13.

PAG. 56, VERSU 2.

Philum aut Manilium.

Sapienter Lælius satagit, quominus Scipioni, Philo, et Manilio, tantis viris ac senibus, adversari videatur. Totam vero reprehensionem in lacunâ convertisse eum puto contra Tuberonem adolescentem, qui cœlestia illa de Scipione quæsierat et plus æquo philosophiæ vacabat : quod non modo ex his de Rep. libris constat, verum etiam de Or. III. 23 : « Dies « et noctes virum summâ virtute et prudentiâ videbamus, « philosophiæ cùm operam daret, Q. Tuberonem; at ejus « avunculum vix intelligeres id agere, cùm ageret tamen, « Africanum. » Scilicet Africanus, secus ac Tubero, retinuit (ut cum Tacito, Agr. IV. loquar) « quod est difficilli- « mum ex sapientiâ modum. »

PAG. 56, VERSU 5.

Dignus huic ad imitandum.

Q. Ælio Tuberoni præsenti.

PAG. 56, VERSU 6.

Egregie cordatus homo catus Æliu' Sextus.

Superest hic versus ex annali Ennii decimo, legiturque apud Tullium etiam, Tusc. I. 9, et de Or. I. 45. De hoc Ælio Sexto, qui fuit in majoribus Q. Tuberonis, legesis etiam de Or. III. 33, ad Fam. VII. 22, et Val. M. IV. III. 7.

PAG. 56, VERSU 7.

Catus.

De hoc vocabulo sic Varro de Ling. lat. VI. 3 : « Cata, « acuta ; hoc enim verbo Sabini dicunt : quare catus Ælius « Sextus, non, ut aiunt, sapiens. sed acutus. » Consentit Augustinus, Civ. D. IV. 21. *catos* id est *acutos*. Quare haud scio an recte Plutarchus in Cat. majore cap. 1. doceat Catoni factum esse nomen a voce latinâ *cato*, quæ ipsi est ἔμπειρος. Varronis liber logistoricus, qui inscribebatur *catus*, citatur a Gellio XX. 11.

PAG. 56, VERSU 11.

Illa de Iphigeniâ Achillis.

Iphigeniam tragœdiam scripserunt Ennius et Nævius. Et sane in ennianæ Iphigeniæ fragmentis editis mentio stellarum fit : quia scilicet Agamemnon filiæ immolandæ horam exspectans, sidera contemplatur. Confer Euripid. Iph. in Aul. 6 et 717. Sed et Achilles tragœdia Accii itemque Ennii memoratur à Festo et Nonio. Hîc tamen de Iphigeniâ tragœdiâ cogitandum omnino est, ita ut hi versus verba sint Achillis, qui Iphigeniæ adversus Agamemnonis crudelem superstitionem suppetias ferebat. Res satis constat ex Euripide. Neque tamen caret suspicione corruptionis hic locus. Versus certe scribuntur in codice continui, neque eos ego sine quâdam animi perplexitate sive a Ciceronis verbis, sive ipsos inter se dispesco. Venit enim mihi in mentem Æmilius Portus, qui Menandri historici prosaïcum locum (apud Suidam, voc. αἶσος) comici esse putavit, atque ex eo versus iambicos facere nisus est : nec non contrarius error Herveti, qui comici nescio cujus versiculos, Sexti Empirici

verba putavit lib. VI. 35. Rem igitur criticis versandam permitto.

PAG. 56, VERSU 15.

Quod est ante podes nemo spectat; cœli scrutantur plagas.

Postremum hunc versum recitat Cicero etiam de Divin. II. 13. Plagium ludicrum Senecæ licet agnoscere qui verba *cœli scrutatur plagas* e poetâ tragico sumpsit, et salse ad Claudium irridendum transtulit in Ἀποκολοκυντώσει. Sed enim de astrologiâ honorificentius Achille judicat Ulyxes apud Homerum notante Polybio IX. 16. Lege et Virg. G. II. 477.

PAG. 58, VERSU 5.

Nam omnino haud placere.

Sic Cicero, de Or. II. 37 : « Miror cur philosophiæ, sicut « Zethus ille pacuvianus, prope bellum indixeris. Minime, « inquit Antonius ; ac sic decrevi philosophari potius, ut « Neoptolemus apud Ennium paucis ; nam omnino haud « placet. » Tum Tusc. II. 1 : « Neoptolemus apud Ennium « philosophari sibi ait necesse esse, sed paucis ; nam omnino « haud placere. » Apud Propertium III. XIII. 29 dicitur *durus Zethus* ; apud Horatium Ep. I. XVIII. 42, *severus.*

PAG. 58, VERSU 10.

Quo facilius possint majora discere.

Imitari ac prope exscribere videretur Cicero dilecti sibi Isocratis orationem de Permutatione, quæ paucos ante annos Mediolani primum integra edita est. Sic autem ibi p. 117: Οἱ πλεῖστοι τῶν ἀθρώπων ὑπειλήφασιν ἀδολεσχίαν καὶ μικρολογίαν εἶναι τὰ τοιαῦτα τῶν μαθημάτων κ. τ. λ. περὶ τὴν περιττολογίαν καὶ ἀκρίβειαν τῆς ἀστρολογίας καὶ γεωμετρίας διατρίβοντες καὶ δυσκαταμαθήτοις πράγ-

μασιν ἀναγκαζόμενοι προσέχειν τὸν νουν κ. τ. λ. ἐν τούτοις γυμνασθέντες καὶ παροξυνθέντες, ῥᾷον καὶ θᾶττον τὰ σπουδαιότερα καὶ πλέονος ἄξια τῶν πραγμάτων ἀποδέχεσθαι καὶ μανθάνειν δύνασθαι. Sed enim geometriam in primis commendabat imperatorio viro Polybius IX. 20, 21: quæ omnia nostris temporibus extra controversiam sunt.

PAG. 60, VERSU 2.

Nobilissimâ in familiâ.

Æliâ.

PAG. 60, VERSU 3.

Tam clarâ republicâ natus.

Eleganter Cicero facit Lælium hæc verba dicentem similia partim iis quæ sunt in oratione ipsius Lælii in funere Africani dicta: cujus orationis, quam recitavit Q. Maximus frater ipsius Africani (Cic. pro Mur. XXXVI.) nobilem particulam e palimpsesto tulliani interpretis vaticano nos posthac excitabimus.

PAG. 60, VERSU 6.

Mors Tiberii Gracchi.

Augustinus, Civ. D. II. 21. ait: « Eo quippe tempore « diputatur (de Rep.) quo jam unus Gracchorum occisus « fuit, à quo scribit seditiones graves cœpisse Sallustius; « nam mortis ejus fit in eisdem libris commemoratio. »

PAG. 60, VERSU 7.

Divisit populum unum in duas partes.

Neque enim plebs cuncta romana Graccho favebat, sed intactam perniciosis illis consiliis partem tradit Velleius II. 3.

Apte huic loco Aristoteles, Reipublicæ V. 9 queritur à plebeiis demagogis, qui locupletes in politiâ liberâ oppugnant, scindi in duas partes rempublicam solere.

PAG. 60, VERSU 9.

Initiis factis a P. Crasso et Appio Claudio.

Tiberio Graccho ferenti legem agrariam adfuerunt consiliarii Appius Claudius princeps senatûs, socer ejusdem, nec non P. Crassus Mucianus, et P. Mucius Crassi frater. Plutarchus in Gracch. IX. De postremis testis quoque Cicero, Acad. IV. 5 : « Duos sapientissimos et clarissimos fratres « P. Crassum et P. (Mucium) Scævolam aiunt Tiberio « Graccho auctores legum fuisse; alterum quidem, ut vi« demus, palam, alterum, ut suspicamur, obscurius. » Appius Claudius fuit præterea Scipionis nostri competitor in censurâ, quem etiam convicio appetiit. Plutarch. in Æmil. XXXVIII. Inimicitiam inter Africanum et Appium Claudium innuit etiam Cicero in fragmentis orationis pro Scauro.

PAG. 60, VERSU 10.

Illis mortuis.

Appium ante Tuditani consulatum, id est ante hunc de Re publicâ dialogum, vitâ excessisse docet Appianus, Bel. Civ. I. 18, 19. Crassum autem biennio ante periisse in prælio adversus Aristonicum aiunt Livius, epit. LIX, Velleius II. 4, Orosius V. 10, aliique passim historici. Crassi hujus laudes eximias legimus apud Val. M. VIII. VII. 6, Gell. I. 13, Cic. in Brut. XXVI.

PAG. 60, VERSU 11.

Auctore Metello.

Inter Africanum et Metellum (Macedonicum) sine acer-

bitate dissensionem extitisse docet Cicero, Off. I. 25. Item Horatius, Sat. II. I. 65:

. . . . Num Lælius, aut qui
Duxit ab oppressâ meritum Carthagine nomen
Ingenio offensi aut læso doluêre Metello?

Idem Metellus et Africani mortem ægre tulit, suosque filios feretro portando subire jussit, deque mortuo perhonorifice locutus est. Plutarch. Apoph. t. VI. p. 761, Plin. VII. 44, Val. M. IV. I. 12.

PAG. 60, VERSU 12.

Concitatis sociis et nomine latino.

Confer inferius de Rep. lib. III. sub læliani sermonis fine. Socii italici patrocinium Scipionis invocaverant contra triumviros, qui possessores agris exturbabant, et omnia per Italiam sus deque miscebant. Appian. Bel. Civ. I. 19. Ab his sociis italicis et a latinis Scipio e senatu domum perhonorifice deductus est pridie quàm excessit e vitâ. Cic. de Am. III. Sed enim quòd hic Cicero ait concitatos fuisse socios et nomen latinum, fortasse intelligit spem civitatis romanæ, quam iis Gracchani obtulerant contra sententiam senatûs. Appian. Bel. Civ. I. 21, 23.

PAG. 60, VERSU 13.

Aliquid quotidie novi moventibus.

C. Graccho, Papirio Carbone, et Fulvio Flacco agro dividundo triumviris. App. Bel. Civ. I. 18. Mendose autem apud Aur. Victorem cap. LXV prò *C. Carbo* scribitur *C. Crassus.*

PAG. 60, VERSU 15.

Periculosis rebus subvenire patiuntur.

Pervulgata sententia est, unius in summo discrimine auc-

toritati esse parendum. Sic Cic. Nat. D. I. 4: « Cùm is esset « reipublicæ status, ut eam unius consilio atque curâ gu- « bernari necesse esset. » Quin etiam Tacitus, Annal. I. 9. ait, « Non aliud interdum discordantis patriæ remedium « esse, quàm ut ab uno regatur. »

PAG. 62, VERSU 11.

Virtutis vel documentum, vel officium puto.

Id argumentum nobilissime tractat Cicero in oratione pro Sextio, cujus luculentum et plenum variâ eruditione commentarium ineditum e vaticano palimpsesto daturus sum. Ibi sane (cap. x.) interpres observat dogma hoc stoicorum esse et platonicorum dissentiens ab Epicuri philosophi auctoritate.

PAG. 62, VERSU 17.

Spero nos..... rerum rationem, quæ nunc instant explicaturos.

Notanda est hîc rursus propositio operis. Nam revera primo et altero libro disputabit Scipio quinam sit optimus civitatis status. In reliquis alia querentur; nimirum in tertio de justitiâ quæstio erit inter Lælium (qui nunc opus proponit) et Philum; quartus erit de moribus. In quinto autem aut sextum fortasse attigerat inter cætera Scipio vel quivis alius paulo accuratius res gracchanas, quæ nunc instabant, quia sermo fuit in iis libris de optimo reipublicæ principe (cujusmodi Scipio erat, quem propterea contra illos tumultus ducem boni expetebant) et de cavendis reipublicæ commutationibus.

PAG. 62, VERSU 19.

Cùm id et Philus et Manilius et Mummius admodum approbavissent.

Bene est quòd annosiores post Lælium hujus dialogi per-

sonæ, quid sit dicendum statuunt atque approbant : nam quatuor adolescentes quæ visa essent senioribus auscultare par erat.

Pag. 62, nota 3, versu 1.

Nullum est exemplum; quasi alius assimulare rem publicam.

Editum jamdiu fragmentum hîc insero. Verba *nullum est exemplum* sunt quidem in putschianâ Diomedis editione p. 362, sed absunt a codice Diomedis vaticano, et a tribus antiquioribus, quas consului, editionibus. In putschianâ tamen pro *quasi* est *quam*, cui mendo contradicunt prædictæ auctoritates, quæ habent *quasi*. Citat autem Diomedes Ciceronem, de Rep. incerto libro. Jam verba *nullum est exemplum* (nisi forte obtrusa immerito sunt) videntur Scipionis negantis exemplum nescio quod a Lælio vel a quovis interlocutore sibi propositum, suadendi causâ ut de re publicâ disputaret. Patricius legebat breviorem hunc locum, ut diximus haberi reapse in codicibus et in antiquis editionibus, putabatque recte verba esse Scipionis recusantis provinciam de re publicâ disputandi, ut sit sensus : « Sic « mihi hoc a vobis de re publicâ disserendi onus imponitur, « quasi alius assimulare rem publicam aut melius non possit, « aut omnino non possit. » (*Assimulare rem publicam* ut Horatius *simulare cupressum*.) Verburgius autem totum id Patricii glossema pessimo instituto exhibuit in editione suâ tamquam textum tullianum inter fragmenta de Re Publicâ.

Pag. 62, nota 3, versu 2.

Quare, si placet, deduc orationem tuam de cœlo ad hæc cituma.

Locum e I. de Rep. laudat Nonius cum varietate; nempe *deducere* et *deduc* : *de eo loco* et *de cœlo*; *cituma citeriora*

et *exteriora*. Patricius vero legebat *deduc*, *oro*, *rationem tuam*, etc. quæ lectio improbabilis est. Mihi hæc item verba visa sunt hîc collocanda, ita ut Lælius Scipionem hortetur ad omittendum de rebus cœlestibus sermonem (quod de Socrate dicitur superius cap. x) atque ad agendum de terrestribus seu civilibus negotiis. Sic Cicero, Nat. D. II. 47: « Age ut a cœlestibus rebus ad terrestres veniamus ». Locum de Re Publicâ videtur imitari politicus græcus vaticanus (de quo in præfatione locutus sum) in quinti libri fragmentis: *Τούτων δή τοι θειοτάτων θεωριῶν ἐπόπτης ὁ νοῦς γενόμενος, κάτεισι διὰ τῶν αὐτῶν δι' ὧν ἀνήει κ. τ. λ.*

PAG. 64, VERSU 1.

.........Non solum, etc.

Quid in hâc brevi lacunâ perierit haud absurdâ conjecturâ is adsequetur qui ad locum similem de Or. I. 21 respiciet, in quo Crassus ut dicat de oratore rogatur. Ergo sententia hujus loci fuisse videtur; nempe cùm seniores ad sententiam Lælii de rogando Scipione accessissent, adolescentes autem, qui aderant, valde idem optare præ se tulissent, tum Lælius Scipionem impensius hortari cœpit, ut ne de rep. dicere gravaretur. De modestâ et brevi detrectatione Scipionis, quæ in hâc lacunâ delitescat, locus a Diomede citatus facit ut merito suspicemur.

PAG. 64, VERSU 5.

Coram Polybio.

Ut Scipio se in disciplinam familiaritatemque Polybii adolescens admodum, nempe annos natus XVIII, tradiderit, narrat ipse Polybius XXXII. 9, sqq. nec non Diodorus, Excerpt. de virt. et vit. ed. Wessel. p. 585. Lege etiam Ælianum, Tact. cap. I; Suidam, voc. Παναίτιος ὁ νεώτερος.

PAG. 64, VERSU 5.

Cum Panætio..... vel peritissimis rerum civilium.

Panætium scripsisse de statu civili docet Cicero, de Leg. III. 6. Panætii (seniorisne an junioris?) dictum de platonicæ reipublicæ exordio memoravimus in præfatione. Polybii autem præterquam quòd universa historia pragmatica est, liber quidem sextus in explicandâ ratione civili ac militari reipublicæ præsertim romanæ versabatur. (Cæterum in Polybii historiam antirrheticum scripsit Scylax, teste Suidâ.) Memorabile est quod narrat Pausanias, VIII. 30, nempe famâ proditum esse, Scipionem quoties Polybio audiens fuerit, toties rem bene gessisse; secus vero in iis offendisse, quæ dehortante illo fecisset. Confer et Ammianum Marcellinum, XXIV. 2. Docet item prædicto loco Pausanias, Polybium in achaicis urbibus rogatu civium res publicas constituisse legesque tulisse. Præter Panætium atque Polybium (quorum politica opera se expilare fatetur hîc oblique Cicero) Scipionis facit familiarem et comitem etiam Possidonium stoicum Athenæus, XII. 12, et XIV. 21; verum immerito, quippe Scipionis ætate juniorem, ut demonstrat Vossius, de Hist. Gr. I. 24.

PAG. 64, VERSU 7.

Statum civitatis..... quem majores nostri nobis reliquissent.

A Polybio hæc sunt, qui in historiâ demonstrandum sibi sumpserat quo politiæ genere Romani in tantam venissent fortunam, quantam suo tempore adepti erant, Perseo, Achæis, Pœnisque deletis. Polyb. in procemio historiæ, nec non in clausulâ a me edendâ libri XXXIX.

PAG. 66, VERSU 1.

Non me inertiorem esse confitear.

Cicero, de Off. I. 32 : « Quorum vero patres aut majores « aliquâ gloriâ præstiterunt, ii student plerumque eodem in « genere laudis excellere : ut Q. Mucius P. F. in jure civili, « Pauli filius Africanus in re militari. Quidam autem ad eas « laudes, quas a patribus acceperunt, addunt aliquam suam, « ut hic idem Africanus, etc. ».

PAG, 66, VERSU 2.

Si minus in maximâ arte, quàm, etc.

An huc respexit Virgilius, Æn. VI. 848?

Excudent alii, etc.
Tu regere imperio populos, Romane, memento;
Hæ tibi erunt artes. . . . .

PAG. 66, VERSU 10.

Patris diligentiâ non illiberaliter institutum.

Pauli Æmilii in instituendis liberis diligentia constat e Plinio, XXXV. 11 : « Cùm L. Paulus, devicto Perseo, « petisset ab Atheniensibus, ut sibi quàm probatissimum « philosophum mitterent ad erudiendos liberos, itemque « pictorem ad triumphum excolendum, Athenienses Me- « trodorum elegerunt, professi eumdem in utroque desi- « derio præstantissimum; quod ita Paulus quoque judi- « cavit. » Isidorus, Orig. VI. 5 et Petrus Diaconus, procem. de Not. jur. aiunt Romam primum librorum copiam advexisse Æmilium Paulum, Perseo devicto. Revera et Plutarchus in Æmilio, cap. XXVIII, ait hunc ex omni Persei gazâ nihil concessisse filiis, (Maximo et Scipioni) eruditionis

studiosis, præter regios libros: Μόνα τὰ βιβλία τοῦ βασιλέως φιλογραμματοῦσι τοῖς υἱέσιν ἐπέτρεψεν ἐξελέσθαι.

PAG. 66, VERSU 11.

Studioque discendi a pueritiâ incensum.

Amicitiam ipsam Scipionis adolescentuli cum Polybio, quæ tanta incrementa cepit et omnium gentium sermonibus claruit, ex commodato librorum aliquot usu initium habuisse exploratum est. Polyb. XXXII. 9.

PAG. 66, VERSU 17.

Quibus autem studiis semper fueris tenemus.

Phili nimiam in commemorandis Scipionis studiis brevitatem compensat nobis Velleius, I. 13 : « Scipio tam elegans « liberalium studiorum omnisque doctrinæ et auctor et ad- « mirator fuit, ut Polybium Panætiumque præcellentes in- « genio viros domi militiæque secum habuerit. Neque enim « quisquam hoc Scipione elegantius intervalla negotiorum « otio dispunxit, semperque aut belli aut pacis serviit ar- « tibus; semper inter arma ac studia versatus, aut corpus « periculis aut animum disciplinis exercuit. »

PAG. 68, VERSU 2.

Tum ille : Permagnam tu, etc.

Hæc et sequentia in auctoris et operis commendationem a Cicerone dici nemo non videt : cujus operis cùm pars tanta nobis adhuc desit, palmam Tullio præ copiosissimis græcis, Platone videlicet et Aristotele, deferre non licet. Certe et libri tulliani de Legibus præterquam quòd imperfecti sunt, Platonis homonymos libros neque copiâ exæquant neque

rerum varietate. Ciceronis acris cum Græcis æmulatio exploratissima est; videsis Off. I. 1; Divin. II. 2; Nat. D. I. 4; Tusc. I. 1, sqq. II. 2; de Fin. I. 1, sqq. et alibi. Quin adeo de Fin. I. 5, ausus est Cicero latinam quoque linguam dicere locupletiorem quàm græcam, quâ de re sæpe se disseruisse confirmat. Sed contradicunt merito primum ipse Cicero, Tusc. II. 15, et apud Augustinum cōntra Acad. II. 26; tum Lucretius, I. 140, 831; Fronto apud Gellium, II. 26.

PAG. 68, VERSU 7.

Deficiat oratio.

Hâc dictione utitur Lactantius Ciceronem ipsum alloquens, Inst. II. 3 : « Non enim verendum est ne te in tam « bonâ causâ deficiat oratio. »

PAG. 68, VERSU 8.

Faciam quod vultis, ut potero.

Sic de Or. I. 22, Crassus modeste sermonem ingrediens formulam usurpat *quibus sciam poteroque.*

PAG. 68, VERSU 16.

Nisi quod sit fuerit intellectum prius.

Præponendi quæstionibus definitionem præceptum Epicuri est, teste Sexto Emp. contra gramm. I. 3 : Οὔτε ζητεῖν οὔτε ἀπορεῖν ἔστι κατὰ τὸν σοφὸν Ἐπίκουρον ἄνευ προλήψεως. Sic Cicero, Off. I. 2, antequam de officiis dicat, præscribendam esse definitionem decernit; vituperatque Panætium, qui in simili opere neglexit definitionem. Sedenim nescio quo pacto in ipso Tullii de Officiis opere desiderari definitio officii videtur. Num ibi lacunam suspicari licet?

PAG. 68, VERSU 23.

A progenie et cognatione ordiar.

Ab his elementis videlicet exordiuntur rem publicam Aristoteles, Reip. I. 2, VII. 16; et Polybius, VI. 6. Confer etiam Dionysium halic. II. 24, et Augustinum, de Bono conjug. cap. I.

PAG. 70, VERSU 4.

Summâ cum gloriâ belli domique.

His verbis haud equidem laudat vel Scipionis elocutionem (quam tamen fuisse ornatam et purissimam dicunt Cicero, de Or. I. 49, et Gell. II. 20) vel suam Cicero; sed id tantummodo ait, curæ sibi fore ut de re publicâ, re nempe notissimâ, planissimo dicendi genere disputet, secus ac philosophi quidam fecerant. Atque hos inter Varronem fortasse sugillat, qui de re publicâ docte quidem, sed stylo, ut puto, horridiore scripserat. Id est enim Augustini, Civ. D. VI. 2, judicium de Varronis eloquio.

PAG. 70, VERSU 8.

Ut ne qua particula in hoc sermone prætermissa sit.

Attente sunt hæc notanda, quò genus politici hujusce tractatûs probe exploratum habeamus. Nempe Cicero, sicut de oratore liberaliter et sine scolasticâ subtilitate scripsit, ita politicis hisce libris potiora tam lati argumenti et splendidiora fere capita complexus videtur; ita tamen ut nihil omiserit necessarium, quod ait ipse superius, cap. VIII.

PAG. 70, VERSU 11.

Est igitur..... res publica res populi.

Augustinus, Civ. D. V. 18, Ciceronem imitans dicit « rem

« publicam, id est rem populi, rem patriæ, rem commu-« nem. ». Confer eumdem, Civ. D. XIX. 21, et 24. Sed multo copiosius auctor anonymus Etymologiarum in vaticano codice definit « Rem publicam (sic) id est rem populi; res « enim publica dicitur apud Romanos, quam nos rem pa-« triam. Id enim rem populi esse negare non possumus. « Populum autem non omnem cœtum multitudinis dicunt, « sed cœtum juris consensu et utilitatis communione so-« ciatum. » In codice autem alio vaticano quidam scholiastes eam definitionem tribuit Varroni : « Res publica est, ut « Varro breviter definit, res populi. » Num igitur hanc definitionem Cicero e Varrone arcessivit?

PAG. 70, VERSU 14.

Et utilitatis communione sociatus.

Locum libere exprimit Augustinus, Civ. D. XIX. 24: « Populus est cœtus multitudinis rationalis, rerum quas « diligit concordi communione sociatus. » Augustinum vel ipsum Tullium exprimit Isidorus, Orig. IX. 4. Confer etiam Livium, I. 8.

PAG. 70, VERSU 16.

Naturalis quædam hominum quasi congregatio.

Consonat sibi Cicero, Off. I. 44, de Am. VIII, IX, XIV. Sic Epicurus, apud Arrianum ad Epict. I. 23. Sed contrariam sententiam præ se fert Plato, Reip. II. p. 369, qui causam societatis ac civitatis, necessitatem esse ait. Polybio autem VI. 5, et Lactantio, de Opif. D. cap. IV. causa societatis videtur esse singulorum imbecillitas. Platoni adversatur Aristoteles, Reip. III. 9, qui non tam necessitatis, quàm boni

honestique causâ copulatam hominum societatem putat : idemque a Ciceronis sententiâ abhorret; negat enim civilem societatem convictûs ipsius causâ esse comparatam. Denique ipse Plato, Leg. III. p. 678, cum Cicerone conspirat; namque ait naturalem esse hominum congregationem solitudinis odio; Lactantius autem, Inst. VI. 10, humanitatis ipsius gratiâ, prorsus ut Cicero. Vegetius, procem. libri IV, nomen rei publicæ communi utilitate partum esse arbitratur. Sed confer infra Cic. de Rep. IV.

PAG. 70, VERSU 17.

Nec solivagum genus.

Hinc Cicero, ad Att. I. 18 : « Metellus non homo, sed « littus atque aër et solitudo mera. »

PAG. 70, VERSU 19.

Affluentiâ......

In hiatu latet paulo prolixior expositio causæ ob quam humani cœtus instituti fuerunt.

PAG. 70, NOTA 2, VERSU 1.

Quid est res publica, nisi res populi? etc.

Videbatur mihi Augustinus respicere ad hunc libri I de Rep. locum. Itaque id fragmentum hîc inserere ausus sum.

PAG. 72, VERSU 1.

..... quædam quasi semina.

Ait Cicero naturale esse hominibus honestæ societatis desiderium, cujus semina quædam insita habeant; haud secus ac naturalis est virtus : quare rei publicæ frustra quæri cogitatam aliquam institutionem.

PAG. 72, VERSU 5 et seqq.

Quam cùm locis, etc.

Locus extat apud Nonium, voc. *urbs a civitate*; verum paulo aliter sub extremo, nempe sic : « Qualem exposui, ci- « vitas est; omnisque civitas est constitutio populi. » Sed purior textus est codicis nostri vaticani. In editis de Rep. fragmentis apud Verburgium locus plus quàm in Nonio interpolatus exhibetur; nimirum : « Omnis ergo populus, qui « est talis cœtus multitudinis, qualem exposui, civitas est; « omnisque civitas, quæ est constitutio populi, res publica. »

PAG. 72, VERSU 13.

Ad eam causam referendum est.

Nempe ad concordiam, felicitatem, mutuamque utilitatem. Legatur Aristoteles, Reip. I. 1, 2; III. 9; IV. 4; Cicero, Off. I. 25, ipsum Platonem præcipientem inducit ut qui rei publicæ præfuturi sunt, utilitatem civium sic tueantur, ut quæcumque agunt ad eam referant obliti commodorum suorum. Johannes saresberiensis, Polycr., VI. 21, Ciceronis hunc locum fortasse præ oculis habuit cùm ea verba scripsit, quæ in testimoniis laudavi.

PAG. 72, VERSU 14.

Aut uni tribuendum est, aut delectis..... aut..... multitudini.

De his solemnibus rei publicæ generibus tribus legantur Plato, Reip. VIII, et Leg. III. p. 680-681; Aristoteles, Reip. III. 7, sqq. Cicero, Leg. III. 7; Tacitus, Annal. IV. 33; aliique passim veteres recentesque politici.

PAG. 74, VERSU 11.

Quamquam id est minime probandum.

Apte id dicitur a personâ Scipionis, quem gracchanis

est, popularibus partibus valde adversarium fuisse, ideoque et a C. Graccho in concione tyrannum appellatum comperimus. Plut. Reg. Apoph. t. VI. p. 760. Quamquam idem Plutarchus in Æmil. XXXVIII (adde et Cic. Acad. IV. 5.) Scipionem populi studiosiorem dicit, cùm Æmilius pater fuisset nobilitatis æque et plebis assentator. Sedenim et ipse Cicero, cujus sententiam præcipuam tuetur hoc in opere Scipio optimatibus semper favisse videtur. Legesis ad Fam. I. 9, VIII. 16 (ep. Cæl.), ad Att. I. 18, 20, II. 3, 5, 15, VIII. 3, X. 9, (ep. Cael.) ad Q. fr. I. 1. Tum pro Sexto IX: « Omnes boni semper nobilitati favemus, quia utile est rei « publicæ, etc. » Sed instar omnium sit Quinti locus de petitione consulatûs ad fratrem, cap. I : « Persuadendum est « iis, nos semper cum optimatibus de re publicâ sensisse, « minime populares fuisse. » Tum ipse Marcus, Acad. IV. 40: « Semper, ut scitis, studiosus nobilitatis fui. » Idem Cicero, ad Att. II. 3, ait, multa se poetico quodam in opere scripsisse ἀριστοκρατικῶς. Neque abhorrent ab hâc politicâ sententiâ Plato in Politico pag. 302, et Aristoteles, Reip. III. 7. Anonymus vero quidam apud eumdem Aristotelem, Reip. IV. 2, definiebat democratiam esse inter bonas rei publicæ formas deterrimam, inter malas optimam : is autem anonymus videtur Plato in Politico p. 303. Romanæ quidem rei publicæ natura jam inde a Bruti temporibus fuit aristocratica. Lege Dionysium halic. VI. 1.

PAG. 74, VERSU 14.

In optimatum dominatu vix particeps libertatis......

Namque, ut ait Tacitus, Annal. VI. 42 : « Paucorum « dominatio regiæ libidini propior est. »

PAG. 74, VERSU 18.

Tamen ipsa æquabilitas.

Quod attinet ad hoc Tullii vocabulum, quod etiam inferius recursabit, audiendus Lactantius, Inst. V. 14 : « Altera « justitiæ pars est æquitas, (æquitatem dico se cum cæteris « coæquandi) quam Cicero æquabilitatem vocat. »

PAG. 74, VERSU 19.

Cùm habet nullos gradus dignitatis.

Hæc et alia plura sibi objicit perpenditque Aristoteles, Reip. III. 10, sqq.

PAG. 74, VERSU 20.

Cyrus ille Perses justissimus fuit sapientissimusque rex.

Apte Scipio Cyri exemplo utitur; xenophonteam enim Cyri historiam summus hic imperator de manibus ponere non solebat, ut ait Cicero, ad Q. f. I. 1, 8, qui ibidem moderationem illius dominationis admiratur. Platoni, Leg. III. p. 694, Persæ sub Cyro videbantur quodammodo liberi propter ejus regis moderatum imperium.

PAG. 76, VERSU 3.

Massilienses nostri clientes.

Massiliensium cum Romanis amicitiam jam inde a Massiliâ conditâ per Phocenses memorat Justinus, XLIII. 3 et 5; (quamquam bella potius Massiliensium cum Pœnis videntur in causâ fuisse cur Romanis studerent. Vide eumdem Justinum prædicto loco.) Massilienses a Valerio M. II. VI. 7 dicuntur « charitate populi romani præcipue conspicui. » Lege etiam Cicero, Off. II. 8, pro Font. 1, pro Corn.

Balb. IX, præsertim vero pro Flac. XXVI. Confer item Lucanum III. 301, sqq.

PAG. 76, VERSU 4.

Per delectos et principes cives summâ justitiâ reguntur.

Optimatum potestas videtur diutissime Massiliæ obtinuisse: commemorat enim eam Aristoteles, Reip. V. 6, VI. 7; tum Cicero, pro Flac. XXVI, eamdem urbem suâ adhuc ætate optimatum consilio administrari dicit. Massiliensis res publica diligenter describitur a Strabone, IV. p. 271, sqq. Regebatur nimirum sexcentorum optimatum auctoritate, qui dignitatem retinebant quoad vita maneret, dicebanturque τιμοῦχοι. Ex his sexcentis præerant quindecim, qui quotidiana negotia expediebant: rursus inter hos quindecim supremam potestatem tres habebant. De hâc quoque re publicâ nominatim scripserat Aristoteles, teste Athenæo, XIII. 5. De Massiliæ græcis legibus et litteraturâ, triplicique linguâ, græcâ scilicet, latinâ et gallicâ, lege Varronem, apud Isid. Orig. XV. 1, 63; et apud Hieronymum, prolog. lib. II. comm. ad Gal. Confer etiam Cæsarem, Bel. C. II; Tacitum, Agric. IV; Silium XV. 169. Homeri editio seu recensio massiliensis laudatur inter nobiles in scholiis venetis.

PAG. 76, VERSU 7.

Sublato areopago.

Areopagum, sin minus sublatum, certe debilitatum queruntur auctores prisci apud Meursium in lib. de Areop. cap. IX. Sed de hâc re conferre suffecerit Isocratis Areopagiticam orationem, præsertim cap. XIX.

PAG. 76, VERSU 13.

Sed suum statum tenentibus.

Ciceronis præcedentem locum vix dubito quin præ oculis

habuerit Ampellius, qui cap. ult. sic ait : « Rerum publi« carum tria genera sunt, regium, optimatium, populare : « aut enim sub regum sunt potestate, ut Seleucia Parthorum; « aut senatûs, ut Massilia Gallorum; aut se ipsi regunt, ut « Athenienses solebant. Est et quartum genus quod Romani « commenti sunt, ut ex tribus unum efficerent : nam regiam « potestatem consules habent, et plebs habet suffragiorum « potestatem. »

PAG. 76, VERSU 17.

Quoddam malum præceps ac lubricum.

Hæc veterum recentiorumque politicorum concors observatio est. Lege, si vacat, inter recentiores Græcos, Theophylactum, Inst. reg. II. 6, inter vetustiores Platonem, Leg. III. p. 693.

PAG. 76, VERSU 20.

Crudelis ille Phalaris.

Non piget de Phalaride locum politicum hîc deponere, qui est in vaticano magnæ molis palimpsesto, quem his annis detexi, excerptorum Porphyrogeniti plerumque ineditorum, et sine dubio a me haud longâ morâ interpositâ vulgandorum. Is locus occurrit sub titulo περὶ γνωμῶν, *de sententiis*, mentioque in eo fit etiam alius excerptorum tituli *de regum successione*. Ὅτι ὁ Φάλαρις ἰδὼν περιστερῶν πλῆθος ὑφ' ἑνὸς ἱέρακος διωκόμενον, ἔφη· Ὁρᾶτε, ὦ ἄνδρες, τοσοῦτο πλῆθος ὑφ' ἑνὸς διωκόμενον διὰ δειλίαν· ἐπειτοι γε εἰ τολμήσειαν ἐπιστρέψαι, ῥᾳδίως τοῦ διώκοντος ἂν περιγένοιντο. Καὶ ἐκ τούτου τοῦ λογου ἀπεβάλετο τὴν δυναστείαν, ὥς γέγραπται ἐν τῷ περὶ διαδοχῆς βασιλέων. « Phalaris, observato co« lumbarum globo, quem unus accipiter persequebatur : « Videte, viri, inquit, quanta multitudo timiditatis suæ causâ « ab uno vim patitur; cùm si illa converso agmine adversari

« auderet, persequentem facile opprimeret. Hoc dicto, Phalaris dominatum suum evertit, uti scripsimus in titulo de « regum successione. » Et nota verbum περιγίνομαι pro νικῶ, ut sæpe in Phalaridis epistolis, 13, 14, 20, 32, 48, 97. Constat autem Phalarim impetu universæ Agrigentinorum multitudinis fuisse oppressum. Cic. Off. II. 7.

PAG. 78, VERSU 1.

Massiliensium paucorum et principum.

Quindecim primorum. Vide Cæsarem, Bel. C. I. 35, qui more vetere supradicto patronus Massiliensium cum Pompeio fuit.

PAG. 78, VERSU 5.

Ipsi ne alios requiramus.

Vel de se videtur Scipio loqui, vel de Romanis. Si de se loquitur, suspicor eum velle attingere popularem Gracchorum licentiam, v. gr. sic : « Pestilentissimis Tiberii Gracchi « consiliis Romæ nuper expressam vidimus. » Sin generatim de Romanis, haud scio an comparationem velit instituere tyrannidis XXX virorum cum illâ decemvirorum Romæ. Atque hæc fere in hiatu, qui sequitur, demersa esse videntur.

PAG. 78, VERSU 6.

Ad furorem multitudinis.

An ætate Pisistrati? de quâ Phædrus, Fab. I. II :

Athenæ cùm florerent æquis legibus,
Procax libertas civitatem miscuit, etc.

An vero ætate Platonis? quo tempore is invehitur (Leg. III. p. 700) in nimiam civium suorum licentiam ac libertatem, cùm e contrario majores legibus paruissent, nedum se do-

minos legum dictitavissent : Οὐκ ἦν ἡμῖν ἐπὶ τῶν παλαιῶν νόμων ὁ δῆμος τινῶν κύριος, ἀλλὰ τρόπον τινὰ ἑκὼν ἐδούλευε τοῖς νόμοις.

PAG. 78, VERSU 12.

In rebus publicis commutationum et vicissitudinum.

Sic fere Plato, Reip. VIII. p. 546. Hujusmodi vicissitudines tribus verbis denotat Tacitus, Annal. XVI. 22, quo loco mentio fit etiam illius rigidi Tuberonis qui in his de Rep. libris loquitur : « Ista secta Tuberones et Favonios veteri « quoque rei publicæ ingrata nomina genuit. Ut imperium « evertant, libertatem præferunt; si perverterint, libertatem « ipsam aggredientur. »

PAG. 78, VERSU 17.

Et divini pene est viri.

Ita prorsus Aristoteles, Reip. V. 8, quo loco agit de rerum publicarum commutationibus : Τὸ ἐν ἀρχῇ γιγνόμενον κακὸν γνῶναι, οὐ τοῦ τυχόντος, ἀλλὰ πολιτικοῦ ἀνδρός.

PAG. 80, VERSU 1.

Moderatum et permixtum tribus.

Hæc est definita Polybii sententia, VI. 3, quam eleganter Cicero a Scipione recitandam curat Polybii familiari et discipulo. Mixtum rei publicæ genus fuit in Cretâ, Spartæ, Carthagine, et sub Solone Athenis. Lege Aristotelem, II. 9, 10, 11, 12; qui et id genus cæteris præferre videtur II. 6, 9. IV. 9; uti etiam Archytas apud Stobæum, serm. XLI. ed. Canteri p. 266. At Plato (itemque Polybius, VI. 4.) tria illa genera in sex dividit, Politic. p, 302 : tum septimum quoddam (id est Ciceronis quartum) præfert tamquam deum

hominibus. Romæ vel sub regibus mixtum quoddam fuit rei publicæ genus, de quo recte Dionysius, VIII. 5 : Ῥωμαίοις τὸ μὲν ἐξ ἀρχῆς πολίτευμα ἦν ἔκ τε βασιλείας καὶ ἀριστοκρατίας· ἔπειτα ὁ τελευταῖος βασιλεὺς Ταρκύνιος τυραννίδα τὴν ἀρχὴν ἠξίου ποιεῖν. Romuleum regnum cum aristocratiâ mixtum describitur a Dionysio, II. 8. Generatim vero priscorum regum dominatum negat Dionysius fuisse sui affatim juris, cap. XII. Indefinitam regis potestatem improbat Aristoteles, Reip. III. 17.

PAG. 80, VERSU 6.

Velim scire quod optimum judices.

Hæc interrogatio inferius recurret; eademque fit apud Platonem, Leg. IV. p. 712, ubi de novâ instituendâ agitur civitate. Super hâc controversiâ miræ sunt ob temporum antiquitatem orationes tres apud Herodotum, III. 80-82, persarum Otanis, Megabyzi et Darii, qui Magos nuper interfecerant : prælata est autem Darii sententia de regio statu retinendo. Mira item oratio de triplici politiæ genere quam Romulo affingit Dionysius, II. 3, cui plebs romana regium imperium, ut optimum et a majoribus traditum, confirmare voluit. Legendæ sunt etiam apud Dionem, libro LII, Agrippæ et Mæcenatis contrariæ orationes valde prolixæ de populari deque unius dominatu : expugnavit autem Octaviani animum Mæcenatis sententia pro monarchiâ. Tiberius quoque supremum sibi imperium senatûs suasionibus confirmari passus est. Tacit. Annal. I. 11, sqq.

PAG. 80, VERSU 8.

...... et talis est quæque respublica.

Urgente Lælio, ut Scipio de tribus rei publicæ generibus judicium suum interponat, videtur hic exordiri a statu po-

pulari; ita tamen ut ante sapienter moneat, fortunam cuicuimodi rei publicæ magistratuum naturâ et moribus contineri. Hæc fere in lacunâ fuisse arbitror. Porro hæc de statibus rei publicæ quæstio in tertio libro reviviscit atque ibi demum concluditur.

PAG. 80, VERSU 9.

Aut voluntas qui illam regit.

Sapiens et grave dictum quod Cicero inculcat etiam, Leg. III. 2, 5, 13, 14. Sic plane Xenophon, Cyrop. VIII. 8, 3. Cicero ad Lentulum anno DCC scribens (ad Fam. I. 9.) qui est annus natalis hujus de Rep. operis, ait : « Erant hæc « animadvertenda in civitate, quæ sunt apud Platonem nos- « trum scripta divinitus; quales in re publicâ principes « essent, tales reliquos solere esse cives. » Cassiodorius, Var. III. 12 : « Facilius est (si dicere fas est) errare naturam, « quàm dissimilem suî princeps possit formare rem publi- « cam. » Confer eumdem, Var. X. 31.

PAG. 80, VERSU 12.

Quâ quidem certe nihil potest esse dulcius.

Sic Cicero, ad Att. XV. 13 : « De libertate retinendâ, quâ « certe nihil est dulcius, tibi assentior. »

PAG. 80, VERSU 15.

Aut dubia servitus.

Idcirco Tacitus, Agr. III, miratur Nervam, « qui res dis- « sociabiles miscuisset, principatum ac libertatem. »

PAG. 82, VERSU 1.

Familiarum vetustatibus aut pecuniis ponderantur.

Paria fere de Cretensibus narrat Aristoteles, Reip. II, 10;

de Atheniensibus, item cap. 12; nisi quod atheniensis populus judicia exercebat. De Syracusanis lege Diodorum, XI. 72. Pars populi atheniensis pauperrima nullum magistratum obire poterat (nempe ante bellum persicum). Vide Pollucem, VIII. x. 130. Sed enim Atheniensium politia plurimas vices passa est.

PAG. 82, VERSU 2.

Ut Rhodi.

Liberi eo tempore Rhodii; alio tamen tempore sub paucorum dominatu fuerant. Lege Athenæum, X. 13 et Strabonem, XIV. p. 965. De Rhodiis quid hic dixerit Cicero, licet conjectare e libro de Rep. III, sub finem. Reliqua pars lacunæ obscurior mihi est.

PAG. 82, VERSU 2.

Ut Athenis.

Athenis diu viguisse optimorum dominatum insigni testimonio Plato docet, Menex. p. 238: Ἡ αὐτὴ πολιτεία καὶ τότε ἦν καὶ νῦν ἀριστοκρατία. Καλεῖ δὲ ὁ μὲν αὐτὴν δημοκρατίαν, ὁ δὲ ἄλλο ᾧ ἂν χαίρῃ· ἔστι δὲ τῇ ἀληθείᾳ μετ' εὐδοξίας πλήθους ἀριστοκρατία. Pergit porro ibidem confirmare Plato, neminem Athenis, qui virtute claresceret, in honoribus tulisse repulsam propter generis vel pecuniæ defectum: quæ oratio pugnare videtur cum Aristotele aliisque scriptoribus.

PAG. 82, VERSU 5.

Ex eorum fastidio et superbiâ nata esse.

Num *jura* vel *nomina nobilitatis*?

PAG. 82, VERSU 14.

In libertatem rem populi vindicari.

Sic Lucretius, qui politicas etiam res luculenter attingit, lib. V. 1140:

Res itaque ad summam fæcem turbasque redibat,
Imperium sibi cùm ac summatum quisque petebat.

PAG. 82, VERSU 15.

Potestatem atque opes optimatum.

Sic loquitur etiam Agrippa, apud Dionem LII. 9, in oratione ad Octavianum pro libertate restituendâ. Vix autem dubito quin Dio in utrâque oratione Agrippæ ac Mæcenatis concinnandâ, præ oculis habuerit Ciceronis hanc politicam disputationem; id quod comparatione locorum cognoscere possumus. Fortasse igitur pars etiam aliqua amissarum Tullii super hâc re sententiarum in Dione superest. Profecto idem Dio novam quamdam philippicam e tullianis philippicis carptim delibatam recitat XLV. 18, sqq; ne quid dicam de aliâ XLIV. 23, sqq. Alienis sane scriptis copiose uti videmus Dionem, ita ut integram quoque Philisci ad Tullium consolationem adsciscere non dubitaverit XXXVIII. 19, sqq.

PAG. 84, VERSU 2.

Facillimam autem in eâ re publicâ esse concordiam.

Citat hunc locum Nonius, voc. *conducere*, sed pro *esse* legebat *esse posse*.

PAG. 84, VERSU 3.

In quâ idem conducat omnibus.

Confer Dionem, LII. 6. Cicero, Off. III. 6: « Unum debet

« esse omnibus propositum, ut eadem sit utilitas uniuscujus-« que et universorum. » Confer et Off. I. 25; tum Symmachum, ep. x. 61.

PAG. 84, VERSU 8.

Nulla regni sancta societas nec fides est.

Ennii versum hunc recitat Cicero etiam, Off. I. 8; sed ibi *regni* est penultimum verbum. Tum idem III. 6 : « Nulla « nobis societas cum tyrannis, sed potius summa distractio « est. » Ennii sententiam et verba imitatur Livius, I. 14, qui ait « infidam esse societatem regni. » Item Lucanus, I. 92 : « Nulla fides regni sociis. » Ipsum *fœdus* dictum esse *fidus* ab Ennio observat Varro, de Ling. lat. IV. 15.

PAG. 84, VERSU 9.

Lex civilis societatis vinculum.

Notemus moralem legis definitionem. Item *vinculum*, cùm alibi sit *vinclum*.

PAG. 84, VERSU 15.

Nisi juris societas?.....

In amissis paginis duabus pergebat, ut reor, auctor dicere de statu populari, qui sit naturæ maxime consentaneus, et cui prope uni convenire videatur nomen rei publicæ ac societatis. Certe hunc Tullii hiatum egregie explere videtur Dio, LII. 4 : Ἡ μὲν ἰσονομία τό τε πρόσρημα εὐώνυμον ἔχει καὶ τὸ ἔργον δικαιότατον ἔχει· τήν τε γὰρ φύσιν τὴν αὐτήν τινας εἰληχότας, καὶ ὁμοφύλους ἀλλήλοις ὄντας, κ. τ. λ. Quo Dionis capite vix paulo plus materiæ continetur, quàm huic lacunæ congrueret. Item in hâc lacunâ haud fortasse inepte collocarentur hac-

tantii verba de æquitate, qua quis se cum ceteris in rep. coæquat, quæ scribemus in tertio libro.

PAG. 86, VERSU 1.

Cæteras vero res publicas ne appellandas quidem.

Videtur imitatio Platonis, Leg. IV. p. 712 et 715.

PAG. 86, VERSU 3.

Cur enim regem appellem Jovis optimi nomine.

Jovis solemne est epitheton *rex* apud poëtas. Hom. Iliad. 529:

Αμβρόσιαι δ' ἄρα χαῖται ἐπεῤῥώσαντο ἄνακτος.

Lege Orph. hymn. XX. 5; Callimach. hymn. in Jovem v. 2. Virg. Æn. X. 2:

Conciliumque vocat divum pater atque hominum rex.

Imo ἄναξ synonyma vox videtur θεοῦ apud Euripidem, Hippol. 88:

Αναξ, θεοὺς γὰρ δεσπότας καλεῖν χρεών.

Confer mox in hoc opere, capp. XXXVI, XLI.

PAG. 86, VERSU 9.

Quin serviant quidem fieri non potest.

Ita Xenophon, Reip. Ath. I. 8: Ο δῆμος οὐ βούλεται εὐνομουμένης τῆς πόλεως αὐτὸς δουλεύειν, ἀλλ' ἐλεύθερος εἶναι καὶ ἄρχειν. Sic etiam Dio, LII. 4: Αρχειν πάντες ἀξιοῦσι, *nemo se indignum imperio existimat.* Denique πᾶσα ψυχὴ φιλόπρωτος, inquit Proclus.

PAG. 86, VERSU 15.

Cum esset habendus rex quicumque genere regio natus esset.

Laconicam remp. studiose vituperat Aristoteles, Reip. II. 9; contra in cœlum tollit Xenophon libro quem de ejusdem institutis conscripsit. Isocrates varius est; modo enim laudat, modo secus. Regnum certe hereditarium tolli Lacædemone, eligique optimum regem volebat auctor libri ejus qui deprehensus ab Agesilao fuit domi Lysandri mortui; quem librum ephori prudenter aboleverunt. Lege Plutarchum, Apoph. lac. t. VI. p. 856. Huc pertinent illa oratoria Plinii Paneg., cap. VII: « Summæ potestatis heredem tantum « intra domum tuam quæras? non per totam civitatem cir- « cumferas oculos? Imperaturus omnibus eligi debet ex om- « nibus. »

PAG. 86, VERSU 16.

Qui enim judicatur iste optimus doctrina, artibus, studiis?

Huc usque pagina codicis. Sequentia duo verba supplet Nonius, qui hunc locum et primum de Rep. citat, voc. *æmulus*: quamquam tullianus locus apud ipsum quoque Nonium mutilationem passus est, quandoquidem desideratur in eo vox *æmulus*, quæ propter exempli necessitatem abesse non debuit. Itaque et editor parisiacus asterisco locum notavit; antuerpiensis vero in margine monuit desiderari hic partem sententiæ. Codices Nonii, qui multi sunt, vaticani nullam huic vulneri medicinam faciunt; neque enim editionum textui quidquam adjiciunt. Videtur autem Tullius æmulationem commemorasse civium in libero populo virtute inter se certantium; cujus certaminis is esset finis ut optimus quisque ad honores eveheretur populi suffragiis; quæ est vera

natura reipublicæ ab optimatibus administratæ. Tullii locum vel exprimit, vel certe illustrat Dio, LII. 9.

PAG. 86, VERSU 17.

Audio quando......

Agit jam Cicero de vero optimate, viro scilicet prædito doctrinarum bonarumque artium ornatibus; cui jus æque antiquum ac novum nobilitatis honores tribuit. Quid lateat in lacunâ partim certe divinare licet.

PAG. 88, VERSU 2.

Si e vectoribus sorte ductus ad gubernacula accesserit.

Hâc ipsâ imagine sententiâque utitur Philo judæus in opusculo politico περὶ Καταστάσεως ἄρχοντος. Jam cosmos in Cretâ, ephoros Spartæ fortuito fere sic eligi solitos criminatur Aristoteles, Reip. II. 9, 10. Itaque et de his fortasse locutus est Cicero in lacunâ; præsertim cùm ante illam reprehensio fiat regni hereditarii Laconum.

PAG. 88, VERSU 4.

Deligetque,.... optimum quemque.

Quidam tibicen, ut Varro auctor est (apud Augustin. de Quant. anim. XIX, 33) ita populum delectavit, ut rex fieret. Ergo is saltem populus salvus esse nolebat. Cæterum de optimo quoque ad imperium evehendo legatur Aristoteles, III. 17. Jus electionum populo concessit Solon (Arist. Reip. II. 12); genusque electile imperii placet Philoni in opere prædicto.

PAG. 88, VERSU 8.

Ut hi etiam parere summis velint.

Notabilis hæc sententia aliquot auctorum locis confir-

manda est. Dionysius quidem in Historiæ proœmio ait : Φύσεως δὴ νόμος ἅπασι κοινὸς, ὃν οὐδεὶς καταλύσει χρόνος, ἄρχειν ἀεὶ τῶν ἡττόνων τοὺς κρείττονας. Equidem naturæ lex est apud « omnes recepta, quam nulla ætas delebit, nempe ut meliores « deterioribus imperent. » Tum Sallustius, Cat. II : « Impe-« rium semper ad optumum quemque a minus bono trans-« fertur. » Item optimus orator apud auctorem rei militaris (ed. Plantin. p. 83) ait : « Ad illum major pars hominum « decurrit, quem ingenio natura donaverit. » Confer et Platonem, Leg. III. p. 690.

Pag. 88, versu 13.

Genere nobili natos esse optimos putant.

Contra Juvenalis præceptum, VIII. 20 :

.... Nobilitas sola est atque unica virtus.

Laudabili autem temperatione Germani (apud Tac. de Mor. Germ. VII) « reges ex nobilitate, duces ex virtute sume-« bant. »

Pag. 90, versu 1.

Opulentissimi optimi putantur.

Atqui Romæ jam inde a Servii Tullii ætate comitia fuerunt in locupletium potestate. Dionys. IV. 19 et sqq. Huc fere pertinent poetarum justæ querelæ politicis audiendæ. Ovid. Fast. I. 217 :

.... Dat census honores,
Census amicitias; pauper ubique jacet.

Tum Juvenal, I. 112; Hor. Sat. II. III. 95. Quin ipsum Jovem *pecuniam* appellatum tradit Augustinus, Civ. D. VIII. 12. Adde et Junonem atque Apollinem *monetam*. Lact. Inst. II.

7, et in nummis Commodi apud Eckh. t. VII, p. 122. Imo deam diserte *pecuniam* Aug. Civ. D. IV. 21, 24.

PAG. 90, VERSU 2.

Virtute gubernante remp. quid potest esse præclarius?

Confer Dionem, LII. 15.

PAG. 90, VERSU 3.

Servit ipse nulli cupiditati.

Arduum et tamen necessarium præceptum! Sic Cicero jubet, Leg. III. 3: « Magistratuum ordo vitio vacato, cæteris « specimen esto. » Theodoricus rex, apud Cassiod. Var. I. 12, ad quemdam magistratum: « Esto innocentiæ *templum*, « temperantiæ sacrarium, ara justitiæ. » Confer eumdem, III. 11, 13; nec non Platonem, Leg. IV. p. 708.

PAG. 90, VERSU 6.

Quibus ipse non pareat.

Hinc cæsar optimus Alexander, et hujus tulliani de Rep. operis lector assiduus (vide testimonium Lampridii), scripsit, Cod. Just. VI. XXIII. 3: « Licet lex imperii solemnibus juris « imperatorem solverit, nihil tamen magis proprium imperii « est quàm legibus vivere. » Confer cæteroqui Plinium, Pan. cap. LXV. Eamdem Tacitus laudem maximo Romanorum regi tribuit, Annal. III. 26: « Præcipuus Servius Tullius « sanctor legum fuit, quis etiam reges obtemperarent. » Justinus, III. 2, ait: « Lycurgum nihil lege ullâ in alios san- « xisse, cujus non ipse primus in se documenta daret. » Cassiodorius, Var. V. 18: « Nulli gravis est jussio quæ cons- « tringit et principem. » Confer eumdem, I. 12, IX. 18.

PAG. 90, VERSU 11.

A multitudine ad paucos transtulit.

De his copiose disputat Aristoteles, Reip. III, 14, 15, 16.

PAG. 90, VERSU 17.

Quibus id tuendum est.

Hunc locum eleganti quâdam imagine illustrabit Fronto a me edendus libro tertio epistolarum ad Marcum Cæsarem; quâ propositâ imagine, sic concludit : « Pater tuus (Ant. « Pius) imperii romani molestias ac difficultates ipse perpe- « titur; te tutum intus in tranquillo situ suo socium digni- « tatis, gloriæ, bonorumque omnium participem tutatur. »

PAG. 92, VERSU 8.

Ipsa æquitas iniquissima sit.

Sic prorsus Isocrates in Nicocle, ed. Langii, p. 36 : Περὶ μὲν οὖν τῶν πολιτειῶν, οἶμαι πᾶσι δοκεῖν δεινότατον μὲν εἶναι τὸ τῶν αὐτῶν ἀξιοῦσθαι τοὺς χρηστοὺς καὶ τοὺς πονηρούς, κ. τ. λ. Et Proclus : Οὐδὲν δὲ τούτων θεμιτὸν ἐν ταῖς εὐνομουμέναις πολιτείαις ἴσης ἐξουσίας μετεῖναι πᾶσι, συγχυθήσονται γὰρ οἱ τῆς ἀξίας ὅροι.

PAG. 94, VERSU 3.

Occurrit nomen quasi patrium regis.

Nempe et Pollux, Onom. I, 2, in regiis nominibus primam ponit *patris* appellationem.

PAG. 94, VERSU 5.

Quàm redigentis in servitutem.

Boni regis officium verissime scribit Polybius, V. 11 : Βασιλέως ἔργον ἐστὶ τὸ πάντας εὖ ποιοῦντα, διὰ τὴν εὐεργεσίαν καὶ

φιλανθρωπίαν ἀγαπώμενον, ἑκόντων ἡγεῖσθαι καὶ προστατεῖν. « Regis « officium est, bene de omnibus merendo, hunc beneficio- « rum suorum atque humanitatis fructum referre, ut vo- « lentibus imperio præsit ac moderetur. » Brevius Cassiodorius, ep. IX. 9 : « Disciplina imperandi est, amare quod « multis expedit. »

PAG. 94, VERSU 16.

Difficile ad eligendum quid maxime velis.

Hanc controversiam ventilat Aristoteles, Reip. libro III, cum quo Cicero valde conspirat : sed tamen ille Græcus rem copiosius illustrat.

PAG. 96, VERSU 4.

A Jove incipiendum putat.

Aratus, Phænom. V. 1, ἐκ Διὸς ἀρχώμεσθα. Quod Arati initium dicitur mirabile a Suidâ, voc. Ἄρατος σολεύς. Hæc phænomena latinis versibus Cicero interpretatus erat, ipsumque exordium exstat, de Leg. II. 3; isque locus huic politico valde similis est. «—Q. Ordire igitur.—M. A Jove musarum primordia, sicut in « aratio carmine orsi sumus.—Q. Quorsum istuc?—M. Quia « nunc itidem ab eodem, et a cæteris diis sunt nobis agendi « capienda primordia. » Sic Plato, quem Cicero studiose sectatur, Leges ordiens (lib. IV. p. 712) : θεὸν δὲ πρὸς τὴν τῆς πόλεως κατασκευὴν ἐπικαλώμεθα. » Confer item Timæi initium, p. 27 et 48; tum Phæd. p. 237; Reip. VIII. p. 545. Hunc invocandi sub dicendi initiis morem tenebant Cato et Gracchus, Scipionis æquales, teste Servio ad Æn. VII. 259, XI. 301; et Symmacho, ep. III. 44.

PAG. 96, VERSU 5.

Quo Jove?

Platonis imitatio, Leg. IV. 713, τίς δ' ὁ θεός.

PAG. 96, VERSU 13.

Nutu, ut ait Homerus, totum olympum converteret.

Iliad. I. 530:

. . . . μέγαν δ' ἐλέλιξεν ὄλυμπον.

Mos philosophorum est ex unitate dei arguere regni bonitatem; vicissimque regni sive unius imperantis commoditate uti ad unitatem dei demonstrandam.

PAG. 96, VERSU 14.

Et rex et pater haberetur omnium.

Hor. Sat. II. I. 42: « O pater et rex Jupiter. »

PAG. 96, VERSU 16.

Siquidem omnes multos appellari placet.

Vocabulo *multi* interdum significari *omnes* perdocte demonstrat Augustinus, contra Julianum, lib. VI. 80 et Civ. D. XX. 23; cujus auctoritas magnum nunc accipit a Cicerone incrementum. Sic etiam in sacris litteris theologi intelligunt Matth. XXVI. 28: *qui pro multis effundetur*, id est *pro omnibus*. Et Dan. XII. 2: *multi evigilabunt*, id est *omnes*.

PAG. 96, VERSU 18.

Quoniam deos omnes censent unius regi numine.

Tarquinius ait, apud Livium II. 9: « Regnum, res inter « deos hominesque pulcherrima. » Et sic Ovidius blanditur

Augusto, Fast. II. 131. Cicero autem videtur prope exscribere Isocratem, Nic. p. 40 : Εἰ δὲ δεῖ τι καὶ τῶν ἀρχαίων εἰπεῖν, λέγεται καὶ τοὺς θεοὺς ὑπὸ Διὸς βασιλεύεσθαι· περὶ ὧν εἰ μὲν ὁ λόγος ἀληθής ἐστι, δῆλον ὅτι κἀκεῖνοι ταύτην τὴν κατάστασιν προκρίνουσιν· εἰ δὲ τὸ μὲν σαφὲς οὐδεὶς οἶδεν, αὐτοὶ δὲ εἰκάζοντες οὕτω περὶ αὐτῶν ὑπειλήφαμεν, σημεῖον ὅτι πάντες τὴν μοναρχίαν προτιμῶμεν. Confer etiam sophistam Dionem oratione tertiâ de regno.

Pag. 98, versu 6.

Hunc mundum mente.....

Quid hujus hiatus causâ desideremus, certis prope indiciis cognoscimus. Quippe auctor ut unius dominatum suadeat, transit ad imaginem mundi, quem ex sententiâ Timæi platonici et unum esse ait et mente seu animâ præditum, a quâ idem ceu monarchâ quodam et domino regitur. Sic Cicero Timæi interpres, cap. v : « Primum ut mundus animans, « deinde ut unus esset. » Hâc opinione utitur etiam Virgilius, Æn. VI. 724, quo loco legendus est Servius. Lege etiam Sextum Emp. lib. contr. phys. sect. 95. Obscura gravisque videbatur hæc quæstio Augustino, de Consensu Evang. I. 35. Sed merito contra eos qui cœlum esse animal aiebant librum scripsit Diodorus ὁ Μονάζων, quarti sæculi homo, ut ait Suidas. Nunc vero has opiniones infra mortuos amandavimus. Multo pestilentior fuit illa sententia, quæ deum non solum esse animam mundi statuebat, ut aiunt theologi ethnici apud Macrobium, ad somn. I. 17, sed hunc ipsum mundum esse deum; quem nunc in scholis *spinosismum* vocamus; quo errore Plinium quoque, Hist. II. 1, laboravisse dolendum est, generatimque stoicos, teste Epiphanio, ep. ad Acacium, cap. 3. Porro utrum Cicero in lacunâ sententiam stoicorum posuerit ignoramus. De re autem legere licet Virgilium, Georg. IV. 221; Senecam, Quæst. nat. præf. lib. I; Var-

ronem apud Augustinum, Civ. D. IV. 31, VII. 5, 6. Refutatur sententia ab eodem Augustino, de Verâ Religione, cap. II, et de Civ. D. IV. 11, 12; a Lactantio VII. 3, et ab Epiphanio, Hær. V.

PAG. 98, VERSU 8.

Nec ullo modo barbaros.

Haud scio an intelligendi sint sacerdotes ægyptii (de quibus fortasse in lacunâ locutus erat Cicero), quos de mundo disputantes audiit Solo, uti narrat Plato in Timæo; imo quos ipse Plato audiit, teste Cicerone, de Fin. V. 29, quique ab eo diserte *barbari* appellantur. Sed certe hinc cognoscimus Scipionis præcedentibus paginis disputationem in eo fuisse versatam ut confirmaret hominibus priscis et barbaris placuisse genus reipublicæ regium. Fortasse autem Cicero respicit Euripidem, Iph. in Aul. 1402, et Aristotel. Reip. I. 2, III. 14, apud quos *barbari* dicuntur naturâ servi. Ægyptii nunquam sine rege esse potuerunt, ut Eusebii Chronicon docet. Græcia item antiquissima sub regibus tota fuit. Dionys. V. 74. Imo orbis universus, uti observat Justinus I. 1. Ipse Cicero, Leg. III, 2 (quo loco libros suos de Rep. memorat) ait : « Omnes antiquæ gentes regibus quondam « paruerunt. »

PAG. 98, VERSU 10.

Urbem ut sine regibus sit?

Hoc loco in margine codicis, litteris antiquis sed inclinatis et valde informioribus scribuntur verba *EXCLUSO TARQUINIO*. Revera Tarquinius exclusus fuit desinente olympiade LXVII, vel initio sequentis; nempe circa annum urbis conditæ CCXLIV; disputabatur autem de Rep. anno DCXXV.

PAG. 98, VERSU 12.

Ut urbis et civitatis.

Cur *ut urbis et civitatis?* Num Cicero innuit diversas opiniones, quarum altera ait Romam a Romulo non tam a fundamentis excitatam, quàm colonis renovatam; altera, cui auctor adhæret, conditam simul et civibus frequentatam?

PAG. 98, VERSU 13.

Ista vero adulta vix.

Sic loquitur Cicero in Brut. VII : « Non nascentibus « Athenis, sed jam adultis. » Sic in eodem opere, cap. X.

PAG. 98, VERSU 16.

Qui ab hoc tempore anno sexcentesimo rex erat.

Apud Augustinum, Civ. D. XXII. 7, hæc sunt in maurinâ editione : « Cùm sexcentis ferme annis ante Ciceronem Ro- « mulus fuerit, atque illa ætas jam fuisse doctrinis dicatur « exculta, ut quod fieri non potest, omne respueret; quanto « magis post sexcentos annos ipsius tempore Ciceronis, « maxime postea sub Augusto atque Tiberio, etc., resur- « rectionem carnis Christi, etc., mens humana ferre non « posset? » Constat omnino Augustinum respicere et ad hæc Scipionis verba loquentis de temporali inter se et Romulum spatio, et ad illa libri II de Rep. cap. X, ubi de Romuli immortalitate sermo est. Itaque in hoc Augustini loco Cocquæus, Vivesius et lovanienses editores optime scribebant *ante Scipionem* pro *ante Ciceronem*, rei nimirum evidentiâ coacti, quia Cicero multo plus distat a Romulo, quod ipse ibidem mox ait Augustinus. Maurini tamen editores a codicum et

editionum (ut ipsi aiunt) auctoritate non discedunt, mendumque manifestum et flagitiosum retinent, quod futuri editores purgabunt. Par mendum in alio Augustini loco nos ipsi inferius initio tertii libri in notis coarguemus.

PAG. 98, VERSU 18.

Senescente jam Græciâ.

Id ope Chronici eusebiani sic breviter demonstratur. Reges sicyonii desiverunt anno Abrahami DCCCLXXXVIII, postquam annis circiter CMLVII regnaverant. Romulus anno Abrahami MCCLXIV imperare cœpit; ergo ante Romulum anni excurrerant saltem MCCCXXXIII ex quo cœptum fuerat regnari in græcâ urbe Sicyone. Igitur nascente Romulo jam Græcia senescebat. Legesis etiam Augustinum, Civ. D. IV, XVIII, qui res Græciæ plurimas ante Romam conditam narrat.

PAG. 100, VERSU 16.

Quid? tum cùm tu es iratus, etc.

Locum citat e I de Rep. Nonius, voc. *dominatio et dominatus*.

PAG. 100, VERSU 18.

Imitor Archytam illum tarentinum, etc.

Locum citat Nonius, voc. *offendere* e II de Rep. Occurrit autem id mendum II pro I in codicibus etiam Nonii vaticanis.

PAG. 102, VERSU 1.

Nisi iratus essem.

Sic Cicero etiam, Tusc. IV. 36: « Ex quo illud laudatur « Archytæ, qui cùm villico factus esset iratior; quo te modo,

« inquit, accepissem, nisi iratus essem! » Idem de Archytâ narrant Val. M. IV. 1, ext. 1; Lactantius, de Irâ D. XVIII. Ambrosius, de Off. I. 21; Hieronymus, ep. LXXIX. 9; Plutarchus, de lib. Educ. t. VI. p. 34, et de serâ num. Vind.; t. VIII, p. 178; Iamblicus, Vit. Pyth., cap. XXXI. Archytæ erga famulos humanitatem docet nos Athenæus, XII. 3: Mirum est quòd Archytæ illud dictum Platoni quoque tribuitur apud Plutarchum prædictis in locis; Charillo autem regi, t. VI, Apoph. reg. p. 718, et Apoph. lac. p. 865; Cliniæ apud prædictum Iamblicum; Socrati denique apud Senecam, de Irâ I. 15. Merito autem Cicero in politico opere exemplum Archytæ profert, cujus hominis politica munera scribit Suidas; quique πολιτικὸς ἅμα καὶ φιλόσοφος dicitur ab Athenæo, loco prædicto.

PAG. 102, VERSU 2.

Iracundiam. . . . . seditionem ducebat.

Pari jure Plato, Reip. IV. p. 444, *injustitiam* vocat *seditionem*.

PAG. 102, VERSU 12.

Ergo non profecto probares, etc.

Locum e I de Rep. citat Nonius, voc. *anima*.

PAG. 104, VERSU 7.

Si justitia est in pluribus?

Imitatur auctor Platonem, Reip. IV in fine, quo loco parum reipublicæ et legum interesse dicitur utrum plures an unus dominetur, dummodo is legibus justis imbutus sit. Commemorato autem justitiæ nomine videtur Cicero jam aucupari occasionem scribendi libri tertii, in quo Lælius pro justitiâ disputaturus est.

PAG. 104, VERSU 15.

Domum num quis alter, præter te regit.

Huc fortasse respicit Lactantius, Ciceronis perpetuus imitator (observante Hieronymo, ep. LXX. 5), de Irâ D. cap. XI: « Non possunt in unâ domo multi esse domini, nec « in navi unâ multi gubernatores. »

PAG. 104, VERSU 19.

Prope modum assentior.

Hinc illud venustum Lycurgi dictum ad garrulum, qui ut democraticam faceret Spartam suadebat: « Tu vero prior, « inquit Lycurgus, democratiam domi tuæ esse jubeto. » Πρὸς τὸν κελεύοντα ποιεῖν ἐν τῇ πόλει δημοκρατίαν· σὺ πρῶτον, εἶπεν, ἐν τῇ οἰκίᾳ σου ποίησον δημοκρατίαν. Plut. Apoph. reg. p. 717, et lac. p. 851, et in Lycurgo, cap. XIX.

PAG. 106, VERSU 1.

Uni gubernatori, uni medico.

Gubernatoris medicique similitudinibus varie multumque utitur Plato in Politico, in Rep. et in Leg. Sic et Horatius, Ep. lib. II. I. 114; Symmachus, ep. IV. 7, X. 2.

PAG. 106, VERSU 6.

In odium venisse regium?

Cicero, de Leg. III. 7: « Regale civitatis genus, probatum « quondam, postea non tam regni quàm regis vitiis repu- « diatum est. »

PAG. 106, VERSU 11.

Tum bona direpta multorum.

Easdem calamitates narrat Polybius (apud Suidam, voc.

ισολογεῖ) accidisse in urbe Messene, quo tempore ibi fuit democratia; ne recentiora apud nos exempla commemoremus, quæ sunt notissima.

Pag. 106, versu 12.

Tum annui consules, tum demissi populo fasces.

Locum e I de Rep. citat Nonius, voc. *demittere*, quo oco male editiones habent *dimissi;* in plantiniano autem exemplari meo viri docti manu corrigitur *demissi.* Sed amen mendum *dimissi* retinent constanter Nonii codices vaticani.

Pag. 106, versu 18.

Cùm subito mare cœpit horrescere.

Locum e I de Rep. citat Nonius, voc. *horrendum et horridum.*

Pag. 108, versu 4.

In bello sic paret ut regi.

Jus romanum Quintilianus, Decl. CCCXLVIII, profert: « Imperator in bello summam habeat potestatem. » Confer Sallust. Cat. XXIX; Livium, III. 4; Cæsarem, Bel. Civ. I. 4. Eamdem obedientiam fuisse Athenis in belli persici terrore docet Plato, Leg. III. p. 698, sqq.; generatimque Atheniensium morem parendi rectoribus in periculo, resistendi eisdem in securitate notat Polybius, VI. 44. Lege etiam Augustinum, Civ. D. V. 12.

Pag. 108, versu 8.

Dictator..... quia dicitur.

Sic apud Longum, p. 2234: « Oriens consul magistrum

« populi dicat. » Haud recte autem Eusebius, Chron. I. 47, (an potius interpres armenius?) vocem *dictator* explicat *eloquens*. Sed recte Plutarchus, in Marcel. XXIV, Varro, de Ling. lat. IV. 14, Suetonius Jul. LXXVII *a dicendo* repetunt. Paulus *magisterare* docet esse *imperare*. De nomine dictatoris sapienter more suo disputat Dionysius, V. 73. Fallitur sane Isidorus, Orig. IX. 3, dum ei magistratui tribuit quinquennalem potestatem, quæ non fuit nisi semestris. Eleganter denique Juvenalis, X. 109, Julium Cæsarem dictatorem, seu populi magistrum, circumlocutione petitâ e ludo definit:

Ad sua qui domitos deduxit flagra Quirites.

PAG. 108, VERSU 9.

In nostris libris.

Nempe *auguralibus*, teste Senecâ, ep. CVIII, qui hunc locum Ciceronis legebat. Dicit autem Scipio *nostris*, quia tum ipse, tum Lælius in collegio augurum fuerunt.

PAG. 108, VERSU 10.

Eum magistrum populi appellari.

Sic Cicero ait, etiam Leg. III. 3; Fin. III. 22. Ergo propinquius videtur accersi vox dictator a *dictando* quod facit magister, quàm a *dicitur*.

PAG. 108, VERSU 12.

..... justo quidem rege.

Haud scio an revertatur Scipio ad veterum populorum nominatimque Romanorum testimonium, qui unius imperium præoptaverunt. Sane, ut est apud Dionysium, II. 3, sqq. cùm Romulus populum rogavisset regnone an liberâ

republicâ uti vellet, populus regi parere maluit. Rursus, ut dicitur in II de Rep. ereptó e vivis Romulo, idem populus non patrum, sed regiis auspiciis gubernari se voluit. Itaque in hâc brevi lacunâ videtur sermo fuisse de præstantiâ regii dominatûs, quo illa simplicitas vetustiorum hominum carere noluerit; cujus rei desiderium in obitu præsertim principis palam fiebat. Lege, ex. gr. de desiderio populorum in obitu Theodorici regis Cassiodorium, Var. VIII.

PAG. 108, VERSU 13.

Sicut ait Ennius.

Lactantius, Inst. I. 15 : « Romulum desiderio suis fuisse « declarat Ennius, apud quem populus amissum regem do- « lens hæc loquitur, etc., » ut supra apud *Tullium*; sed tamen brevius, nempe a verbis *o Romule*, etc. Præcedentia quippe Ennii verba nunc primo cognoscimus.

PAG. 110, VERSU 1.

Non heros nec dominos appellabant.

Utrum reges sint appellandi domini disputat Lydus, de Mag. rom. I. 6.

PAG. 110, VERSU 2.

Denique ne reges quidem.

Quid ergo ait Sallustius, Cat. II? « Reges, nam in terris « nomen imperii id primum fuit. »

PAG. 110, VERSU 3.

Sed patres et deos.

De vetustissimo regum jure et honoribus legesis Aristotelem, Reip. I. 2, III. 14.

PAG. 110, VERSU 6.

Decus sibi datum esse justitiâ regis existimabant.

Recole de Rep. I. XXXV. Tum et Aristoteles, Reip. III. 14, observat reges olim propter beneficentiam fuisse electos populisque caros. Sic etiam in sacris litteris, Luc. XXII. 25: « Reges gentium dominantur eorum; et qui potestatem « habent super eos, benefici vocantur. »

PAG. 110, VERSU 9.

Unius injustitiâ concidisse genus illud totum rei publicæ.

Contradicit Orosius, II. 4: « Romani quanta mala per « ducentos quadraginta et tres annos continuâ illâ regum « dominatione pertulerint, etc. Si unius tantum superbia « fuisset in culpâ, ipsum solum oportuisset expelli, servatâ « regiâ dignitate melioribus. »

PAG. 112, VERSU 15.

Rem publicam substravit libidini suæ.

Rem tragice canit Lucretius, V. 1135, ubi de politicis commutationibus:

..... Regibus occisis subversa jacebat
Pristina majestas......
Sub pedibus vulgi magnum lugebat honorem.

PAG. 114, VERSU 5.

Nam difficile factu est.

Notabile Tullii dictum de interpretando Platone! quamquam de Leg. II. 7, ait genus orationis platonicæ imitari difficile, sententias interpretari perfacile. Jam totum hunc

locum Tullius mirâ brevitate ac libertate latinum facit, prorsus ut in aliorum librorum interpretationibus solitus fuit, observante Hieronymo, ep. LVII. 5, et ad Os. prolog. lib. III. Profecto suam libertatem ipse Cicero fatetur in fine opusculi de Genere oratorum; eademque et in Topicorum interpretatione utitur.

PAG. 114, VERSU 8.

Nimis meracam libertatem.

Merito sic loquitur summus imperator Scipio; namque ut ait Tacitus, Hist. IV. 8: « Imperatoribus egregiis modus « libertatis placet. » Sic Quinctius (lib. XXXIV. 49) ad Græcos: « Libertate modice utantur: temperatam eam, « salubrem et singulis et civitatibus esse; nimiam et aliis « gravem, et ipsis qui habeant, effrenatam et præcipitem « esse. » LocutionemTullii imitatur Augustinus, Civ. D. I. 30, dum ait: « Populo romano inesse meraciorem dominandi « libidinem. »

PAG. 114, VERSU 12.

Reges tyrannos vocat.

Ipse videlicet Scipio a C. Graccho in concione tyrannus per contumeliam dictus fuit, quod superius ad cap. XXVI in notâ retulimus.

PAG. 114, VERSU 18.

Ferunt laudibus et mactant honoribus.

Verba hæc e Cicerone de Rep. sed sine libri notâ, atque omissâ copulâ *et* citat Nonius, voc. *mactare*. Locum exprimit tacito Ciceronis nomine etiam Lactantius, Inst. V. 9:

« Eos laudant et honoribus mactant. » (Item, Inst. I. 15, ubi legendum *mactare* pro *jactare*). Tum Arnobius, lib. V. p. 160, et VI. p. 221, *mactare honoribus*. Sane et Arnobius dici videtur abs Hieronymo, ep. LXX. 5, dialogorum Ciceronis imitator.

PAG. 116, VERSU 3.

Civis sit an peregrinus.

Quàm gravibus pœnis excluderentur peregrini a civium jure et negotiis, docet Libanius in oratione Hyperidis pro Demosthene. Confer eumdem in Archidami et in ducis apologiis.

PAG. 116, VERSU 11.

Ut iis de viâ decedendum sit.

Locum (omisso verbo *iis*) citat Fronto, exempl. eloc., voc. *decedo* e Cicerone de Rep. sed sine libri notâ.

PAG. 118, VERSU 18.

Populo gratificans et aliena et sua.

Locum e I de Rep. citat Fronto, exemp. eloc., voc. *gratificor*.

PAG. 118, VERSU 19.

Dantur imperia et ea continuantur.

Augustinus, Civ. D. I. 31, de romanis optimatibus loquens et huc fortasse respiciens, ait : « Donec continuatis honori« bus ad potestatem regiam pervenirent. »

PAG. 120, VERSU 10.

Idem rei publicæ modus.

Huic similem disputationem de trium reipublicæ generum

commutationibus habet Polybius, VI. 3, 7. Loquitur autem hic apud Tullium Scipio Polybii auditor. Plato vero, Reip. VIII. p. 545, sqq., quatuor vitiosa genera politiæ scribit, τιμοκρατίαν, ὀλιγαρχίαν, δημοκρατίαν, τυραννίδα, *ambitiosorum, paucorum, plebis effrenatæ, tyranni.*

PAG. 120, VERSU 12.

Longe præstat, meâ sententiâ, regium.

Homeri notissimum illud:

Οὐκ ἀγαθὸν πολυκοιρανίη· εἷς κοίρανος ἔστω.

Sic diserte censet Plato (ut hujus unicum locum laudem) in Politico, p. 302, non sine tamen optimis legibus: Μοναρχία ζευχθεῖσα μὲν ἐν γράμμασιν ἀγαθοῖς, οὓς νόμους λέγομεν, ἀρίστη πασῶν. Apud Isocratem quoque in Nicocle monarchiâ cæteris politiæ generibus studiose præfertur; itemque apud Plutarchum in brevi scripto de unius in republicâ dominatione. De monarchiæ præstantiâ totus est Stobæi sermo XIV. Sed cumulare de tam celebri re scriptorum testimonia abutentis otio est.

PAG. 120, VERSU 14.

Temperatum ex tribus optimis rerum publicarum modis.

Hæc est, puta, Polybii sententia, VI. 3. Ejusmodi fuit Lycurgi institutio Lacædemone, Polyb. ibidem; et Solonis Athenis; Arist. Reip. II. 12, III. 11; Plut. in Solone XVII, sqq. Eadem fuit Carthagine, ut ait Cato apud Servium, Æn. IV. 682. Parum vero accurate Strabo, V. 439, ait Romanos, ejecto Tarquinio, rempublicam constituisse regiâ atque optimatum administratione temperatam, πολιτείαν συνεστήσαντο μικτὴν ἔκ τε μοναρχίας καὶ ἀριστοκρατίας; quasi populi nulla tunc fuerit Romæ potestas.

PAG. 120, VERSU 18.

Habet æquabilitatem quamdam, etc.

Locum e I de Rep. citat Nonius, voc. *firmitudo*. Sed enim Tacito, Annal. IV. 33, mixta reipublicæ forma laudari facilius quàm evenire; vel si evenerit, haud diuturna esse posse videtur.

PAG. 122, VERSU 19.

Acceptam jam inde a majoribus reliquerunt.

Ejusmodi laudem romanæ reipublicæ institutis largiuntur duo quoque præstantissimi inter Græcos historici, Polybius, VI. 4; et Dionysius passim, præsertim vero, II. 7. Hunc autem politicum locum suum commemorat Cicero ipse, de Leg. II. 10.

PAG. 124, VERSU 11.

Cùm sis clarissimis ipse majoribus.

Seneca, Controv. II. 9 : « Æmiliorum et Scipionum familias adoptio miscuit. » Utramque familiam copiose laudat Propertius, IV. XII.

PAG. 126, VERSU 2.

Duobus hujus urbis terroribus depulsis.

Carthagine et Numantiâ. Jam eadem prope verba dicit de Scipione Cicero, pro Mur. XXVIII, in Cat. IV. X, de Am. III (ubi loquitur idem qui hìc Lælius); tum etiam Velleius, II. 4; Augustinus, Civ. D. I. 30, III. 21.

PAG. 126, VERSU 3.

In omne tempus prospexeris.

Liber explicit, relicto in paginâ puro laterculo, in quo

tamen exstant evanida (præter litteram *M.* prænomen Tullii, quæ littera est in codice paulo evidentior) vestigia tituli, quem veteres calci librorum subdere solebant. Is autem titulus similis esse debuit titulo secundi libri qui perspicuus exstat in ejusdem libri calce. Hîc fuit igitur subscriptus titulus:

M. TULLI CICERONIS
DE RE PUBLICA
EXPLICIT LIBER I.

Constat hic liber quaternionibus XIII, et præterea paginis tribus. Summa ergo paginarum CCXI. Desunt autem, ut suis locis notavimus, paginæ LXXII; quarum tamen duas reparant hujus libri fragmenta incertæ sedis apud Nonium et Lactantium exstantia. Ergo hujus primi libri tertiam omnino partem desideramus.

PAG. 126, FRAGMENTORUM VERSU 8.

Profecto, inquit Cicero, omnis istorum disputatio, etc.

Tullii hunc locum videtur mihi Lactantius sumpsisse vel abs procemio primi libri de Rep. et quidem ex parte deperditâ ante nostrum primum fragmentum; vel certe ex procemio libri de Rep. tertii. Conjecturis his utor : 1° quòd Lactantius recitat hunc locum statim post alium procemii lib. I de Rep. (quæ verba retuli in notis ad p. 8, v. 9); 2° quòd fit manifesta contentio philosophorum cum viris politicis, ut in prædictis utrisque procemiis. Credo igitur erravisse Patricium, qui verba hæc Lactantii conjecturaliter posuit in tulliani Hortensii fragmentis, cùm antea incerti operis fuisse fateatur. Ego tamen id frustum sic huic operi politico vindico, ut a nullo tulliani Hortensii fragmentorum sarcinatore accusari repetundarum aliquando velim.

NOTÆ

AB ANGELO MAIO CONCINNATÆ

IN LIBRUM SECUNDUM.

PAG. 128, VERSU 1.

*Ut omnes igitur vidit incensos cupid*itate audiendi.

INITIO secundi libri relictum fuit in codice spatium ad scribenda illuminatoris manu auro vel minio verba; vacui sunt nimirum versus tres, quorum fere quisque nec minus novem capere solet nec plus undecim litteris. Ego itaque ita supplevi, cùm inferius, cap. XIII, occurrat phrasis *studiis ut vidit incensos*. Particulam autem *igitur* tertiâ membri sede video cap. II et XI. Sed enim liceret quoque scribere : *Cùm ergo omnes essent incensi cupi-*; vel *Quem cùm omnes intuerentur incensi cupi-* (confer Acad. IV. 19); vel paulo aliter, ut Ciceronis multæ ad novum librum transitiones monebunt; v. gr. de Fin. II : « Hîc cùm uterque me intue-« retur, seseque ad audiendum significarent paratos. » Et IV: « Quæ cùm dixisset, finem ille; ego autem. » Et Nat. D. II: « Quæ cùm Cotta dixisset, tum Velleius. » Et III : « Quæ « cùm Balbus dixisset, tum arridens Cotta. » Et de Or. III. 5: « Cùm placuisset idem cæteris, in silvam venitur, et ibi

« magnâ cum audiendi expectatione considitur. Tum Cras-
« sus. » Neque abhorret ab hoc more virgilianum illud :

Conticuêre omnes, intentique ora tenebant;
Tum pater Æneas.

Jam ejusmodi spatia, quibus initia librorum vel capita fuissent scribenda, sæpe occurrunt in codicibus priscis. Sic in ambrosianis palimpsestis desunt initia orationum de ære alieno Milonis, pro Archiâ, et Symmachi laudum in Gratianum : sic in membranis palatinis initium pro Roscio; sic item in Veronensi Caii codice. Lege etiam L. Aretinum, ep. II. 10. Quin adeo defectum eumdem in codicibus quoque XV et XVI sæculi sæpenumero videre est. Tantus fuit olim litteris ornatioribus auspicandi libros amor! quod ubi factum est, tum alia labes eisdem sæpe principiis accidit, furunculorum nimirum aut ineptorum hominum stulta aviditas, qui, præcisis iis litteris vel icunculis, scripturam simul posticam comminuerunt; quam rem cùm multi codices docent, tum in primis nobilissimi duo, vaticanus nempe Virgilius et Homerus ambrosianus. Sed tamen fieri potest ut hujus libri initium minio quidem vel succo quovis colorato scriptum olim fuerit (quod membranæ sulci quidam mihi persuadent); id autem omne tincturæ genus evanuerit cùm codex ob rescribendum elutus est. Quippe unum fere atramentum contra vim ablutionis utcumque manet incolume. Cujus rei certa exempla deinceps alibi prolaturus sum.

PAG. 128, VERSU 4.

Utriusque judicio.

Pauli qui genuit, et Scipionis Africano superiore geniti qui adoptavit. Namque ipsi Scipioni superiori infensus fuit

Cato, ut ait Livius, XXXVIII. 54; quem locum citat Quintilianus, Inst. VIII. 6, confirmantque Plinius in præf. et Nepos.

PAG. 130, VERSU 1.

Me totum ab adolescentiâ dedidi.

Hinc Cicero, de Invent. I. 4, Scipionem dicit Catonis discipulum. Vicissim Cato quanti Scipionem faceret declaravit homerico versu (Plut. in Cat. fin.) cujus interpretatio hæc est in Livii, epitome lib. XLIX: « Reliquos qui in Africâ « militarent, umbras militare; Scipionem vigere. »

PAG. 130, VERSU 2.

Cujus me nunquam satiare potuit oratio.

Catonis vim dicendi præfert Velleius, I. 17, Scipionis et Lælii et cæterorum ante Tullium eloquentiæ. Nec mirum; siquidem videbatur Sallustio *Cato romani generis disertissimus*. Bene autem est, quòd Catonis copiosum fragmentum ex oratione quæ inscribitur *de sumptu suo* cum Frontonis epistolis nos propediem edemus.

PAG. 130, VERSU 5.

Et gravitate mixtus lepos.

Multos Catonis sales scribit in ejusdem vitâ Plutarchus. Adi et Macrobium, Sat. II. 1, 2, nec non Augustinum, de Doct. ch. II. 31. Catonis liber jocosorum αποφθεγμάτων memoratur a Tullio, Off. I. 29. Quare mendosus creditur Hieronymi locus, ep. CXXX. 13, ubi ait Catonem, non secus ac illum Crassum, semel in vitâ risisse. Catonem imitatus videtur Scipio, cujus lepida dicta aliquot leguntur apud stra-

tegematum auctores, et Cic. de Or. II; eaque collegisse videtur Polybius. Vide Suidam, voc. παρέργως.

PAG. 130, VERSU 6.

Summum vel discendi studium, vel docendi.

Namque opera Catonis didascalica fuerunt *de Rhetoricâ*, *de Medicinâ*, *de Moribus*, *de Liberis educandis*, *de Re militari*, *de Agriculturâ*. Plinius, XIV. 3, ait a Catone præcepta data omnium rerum expetendarum. Apud eumdem XXXV. 2, omnium bonarum artium magister dicitur Cato.

PAG. 130, VERSU 7.

Orationi vita admodum congruens.

Sedenim Plinius, VII. 27, Scipionem Æmilianum in cunctis Catoni præponere non dubitat; quod judicium sequitur Solinus, cap. VII. Catonem et Scipionem exæquat Seneca, ep. LXXXVII : « Catonem tam reipublicæ profuit « nasci, quàm Scipionem ; alter enim cum hostibus nostris « bellum, alter cum moribus gessit. » Licet autem mirari tantam Scipionis cum Catone necessitudinem, cùm ille optimates, hic populum studiosissime tueretur.

PAG. 130, VERSU 7.

Is dicere solebat.

Mortuus quippe Cato erat anno fere vigesimo ante hunc dialogum de Rep. Disputatur enim anno DCXXV; capta fuit Carthago anno varroniano DCVIII; Cato a Velleio, I. 13, dicitur mortem obiisse ante triennium quàm Carthago deleretur.

PAG. 130, VERSU 12.

Atheniensium, quæ persæpe commutata esset.

De reipublicæ atheniensis magistratibus et varietatibus virisque prædictis Pollux libro octavo; Suidas, voc. ἡγεμονία; Polybius, VI. 44; Gellius, XI. 18; Plinius, VII. 56; Pausanias, I. 3; Laërtius in Demetrio; præsertimque Corsinus, Fast. att. dissert. I; et Meursius in Antiquitatibus atticis.

PAG. 132, VERSU 9.

Rempublicam.... nascentem et crescentem.... et robustam ostendero.

Ciceronis exemplo, qui hoc in opere romanam historiam a primordiis contexuit impulsum se dicit Atticus (Brut. V) ad annales suos conscribendos : « Nam ut illos de Re Publicâ « libros edidisti, nihil a te sane postea accepimus; eisque « nosmetipsi ad veterum annalium memoriam comprehen- « dendam impulsi atque incensi sumus. » Desiverat autem Atticus in ipso hujus operis de Rep. natali anno; siquidem Tullius docet (Orat. XXXIV) Atticum annorum septingentorum memoriam suo libro colligavisse.

PAG. 132, VERSU 21.

Ut natus sit cum Remo fratre.

Altum deinde apud Ciceronem de Remo silentium est, sive ne cogatur divum Romulum criminari de fraternâ cæde, sive ob ejus rei controversiam. Nam de obitu Remi multiplex sententia legitur, super quâ disserit Augustinus, Civ. D. III. 6. Alii quippe a Romulo vel ejus jussu cæsum aiunt; alii a Celere, sed inscio Romulo; alii ob muros despectos; alii in acie. Liv. I. 7; Dionys. I. 87; Ovid. Fast. IV. 843, V. 471; Propert. IV. I. 50; Tibul. II. V. 24; Aur. Vict. Vir. illust. I;

Strabo, lib. V. p. 352; Lactant. Inst. I. 15; Lydus, de Mag. rom. I. 5; Plut. in Romulo; Digest. I. VIII. 11; Serv. Æn. VI. 780 et XI. 603; Aug. Civ. D. XV. 5, et de Consens. ev. I. 19. Egnatius autem historicus apud Aur. Vict. Orig. rom. narrat Remum non modo non esse occisum, sed etiam ulterius a Romulo vixisse. Servio Virgilius, æque ac mihi Cicero, videtur eâdem reticentiâ studiose usus. Namque ad Æn. I. 276:

> Romulus . . . . . , mavortia condet
> Mœnia.

adnotat Servius: « Bene Romulum solum ait, dissimulans « de parricidio. »

PAG. 134, VERSU 3.

Silvestris belluæ sustentatus uberibus.

Locutionem imitari videtur Propertius, III. VII. 51:

> Eductosque pares silvestri ex ubere reges.

PAG. 134, VERSU 6.

Corporis viribus et animi ferocitate cæteris præstitisse.

Hoc politici homines primum aiunt et antiquissimum dominandi jus, præcellentem scilicet corporis et animi vim. Dionys. I. 5. Victor autem, Orig. rom. XXI: « Romulum a « virium magnitudine appellatum; nam græcâ linguâ ῥώμην « virtutem dici, certum est. »

PAG. 134, VERSU 15.

Firmare . . . . . rem publicam.

Ad hunc Tullii locum respexisse videtur Augustinus, ep. CXXXVIII. 10, cùm scripsit: « Longe melius Romulo, etc. « consecraret, firmaret, augeretque rempublicam. »

PAG. 134, VERSU 18.

Incredibili opportunitate delegit.

Ubertatem certe, quam in primis urbano situi decernit Aristoteles, Reip. VII. 5, negatam prope romano solo aiunt quidam apud Tullium in Rul. II. 35, et apud Dionys. VIII. 8. Contra tamen, et vere, Plutarchus, Romul. cap. I, agri romani bonitatem experimento cognitam ait. Nostrâ etiam ætate nusquam hic ager adversus cultores ingratus est. Sed enim Tullii hunc de Rep. locum videtur Strabo, lib. V. p. 351, studiose refutare, dum ait situm urbi condendæ non delectu sed necessitate fuisse captum; (quod fatebitur ipse Cicero, cap. XI) quippe qui neque naturâ munitus esset, neque aliis tunc uteretur commoditatibus: Κτίσαι τὴν Ῥώμην ἐν τόποις οὐ πρὸς αἵρεσιν μᾶλλον, ἢ πρὸς ἀνάγκην ἐπιτηδείοις· οὔτε γὰρ ἐρυμνὸν τὸ ἔδαφος, κ. τ. λ. Idem nihilominus Strabo, p. 358, sqq. late narrat innumeras commoditates, quæ romanæ urbi paulatim accesserunt a vicinis regionibus et ab industriâ potentiâque civium, ita ut in orbe nihil esset Româ melius aut felicius. Quâ in sententiâ potissimum licuit quoque Propertio de Româ canere, III. XXII. 18:

Natura hîc posuit quidquid ubique fuit.

PAG. 134, VERSU 19.

Neque enim ad mare admovit, etc.

Locum e II de Rep. citat Fronto, exem. eloc. voc. *admovit*, omissis tamen verbis *illâ manu copiisque*, tam in codice mediolanensi, quàm in quatuor vaticanis.

PAG. 136, VERSU 5.

Ad spem diuturnitatis conderentur atque imperii.

Utrum urbs, quæ conditur, ad mare sit admovenda,

necne, deque maris utilitatibus ac detrimentis, dubitanter scribit Aristoteles, Reip. VII. 5, 6. Minime dubius est Plato, qui, Leg. IV, civitatem a mari submovet stadiis octoginta, deque sitûs mediterranei commoditatibus, maritimique damnis disserit; quam Platonis sententiam præ oculis Tullium habuisse vix dubito. Distat autem a mari Roma stadiis circiter CXX.

PAG. 138, VERSU 1.

iscentur enim novis sermonibus.

Qui admiscetur novis sermonibus, eum mores sæpe suos corrumpere putant philosophi, grammatici autem etiam linguam. Atqui mixtio cum extraneis sermonibus non corruptelam sed proprietatem fecisse atticæ linguæ videbatur Xenophonti, Reip. Ath. cap. II, cujus verba propter controversias in Italiâ renatas de linguæ patriæ puritate atque originibus audire par est. Loquitur autem Xenophon de utilitatibus quas Athenienses e commercio cum omni populorum varietate capiebant, inter quas linguæ patriæ perfectionem recenset : Ἔπειτα φωνὴν τὴν πᾶσαν ἀκούοντες, ἐξελέξαντο τοῦτο μὲν ἐκ τῆς, τοῦτο δὲ ἐκ τῆς, καὶ οἱ μὲν Ἕλληνες ἰδίᾳ μᾶλλον καὶ φωνῇ καὶ διαίτῃ καὶ σχήματι χρῶνται, Ἀθηναῖοι δὲ κεκραμένῃ ἐξ ἁπάντων τῶν Ἑλλήνων καὶ βαρβάρων. Quamquam reapse Xenophon toto illo opusculo Athenienses irridet : quare et de atticismi præstantiâ ironice loqui videtur. Romanorum item lingua videbatur Dionysio, I. 90, propter commercia et commigrationes multum adscivisse præsertim ex æolicâ dialecto.

PAG. 138, VERSU 10.

Dissipatio civium.

Idcirco Lycurgus Lacædemoniis mari interdixerat, ut ait

Plutarchus, in Institutis laconicis, t. VI. p. 890. Isocrates autem, Or. soc. cap. XXXIII, Lacædemonios maris imperio ita esse corruptos docet, ut ob id terræ quoque imperium amiserint.

PAG. 138, VERSU 12.

Et agrorum et armorum cultum reliquerant.

Corinthiorum præ reliquis Græcis studium navigandi antiquissimum, primamque adeo triremem ab iisdem ædificatam, observat Thucydides, I. 13. De Carthaginiensibus autem sic Afer Augustinus, in ps. XLVII. 6: « Manifestum est « quòd primordia regni Carthaginis navibus floruerunt, et « ita floruerunt, ut inter cæteras gentes excellerent nego- « tiationibus et navigationibus. »

PAG. 140, VERSU 4.

Peloponesus fere tota in mari est.

Cicero ad Att. VI. 2: « Peloponesias civitates omnes ma- « ritimas esse Dicæarchi tabulis credidi. Is multis quidem « nominibus Græcos in eo reprehendit, quòd mare tam se- « cuti sunt. » En unde Cicero disputationis hujus materiam sumpsit, teste ipso ibidem: « Atque istum ego locum toti- « dem verbis a Dicæarcho transtuli. » Negaverat autem Atticus Arcadas mare contingere; quod secus tamen aliquando fuit, cùm Triphiliæ potiebantur regionis maritimæ.

PAG. 142, VERSU 8.

Latrocinandi alteri.

Latrones intellige Etruscos; nam Pœnorum navigationes supra dixit auctor. Quin adeo, voce *Pœnos* etiam *Phœnicas* significari a Tullio arbitror. Etruscos seu Tyrrhenos diu

piraticam exercuisse docuerat in Hortensio Cicero, teste Servio ad Æn. VIII. 479, qui locus ex Augustino inter operis fragmenta translatus est. Eorumdem piraticam commemorat etiam Strabo, V. p. 354.

PAG. 144, VERSU 8.

Urbem perennis amnis.... posuit in ripâ.

De hoc Tullii loco loquitur Servius ad Georg. II. 157:

Fluminaque antiquos subterlabentia muros,

« quod laudat etiam Cicero in libris de Re publicâ. » De commoditate Tiberis portûsque ostiensis legatur Cassiodorius, Var. VII. 9. Contrarium facit Dionysius in editione meâ mediolanensi, XII. 21, dum Veiorum situm eo nomine laudat, quòd is a flumine abesset; unde aura rigidior matutina valetudini noxia ferri posset, οὔτε ποταμοῦ τινος πλησίον ὄντος ψυχρὰς ἕωθεν ἀνιέντος αὔρας. Sed etiam Aristoteles, Reip. VII. 11, cupiditatem præ se fert ut condendæ urbis sitûs maris æque ac terræ, si fieri potest, commoditatibus fruatur.

PAG. 146, VERSU 4.

Urbem.... domum summo esse imperio præbituram.

Tibul. II. v. 57.

PAG. 146, VERSU 7.

Posita urbs tenere potuisset.

Nunc primum deprehendimus ingens Livii plagium, qui tullianam hanc urbani sitûs descriptionem tacite sibi quodammodo vindicavit in oratione quam a Camillo dictam confinxit, lib. V. 54: « Non sine causâ dii hominesque hunc « urbi condendæ locum elegerunt, saluberrimos colles, flu-

« men opportunum, quo ex mediterraneis locis fruges de-« vehantur, quo maritimi commeatus accipiantur : mare vi-« cinum ad commoditates, nec expositum nimiâ propinqui-« tate ad pericula classium externarum : regionum Italiæ « medium, ad incrementum urbis natum unice locum. » Jamvero quæ Cicero dicit de Romæ commodo situ ad retinendum summum imperium, eadem observat Strabo, VI. p. 438, de ipsius Italiæ situ ad orbis regimen apto.

PAG. 146, VERSU 8.

Urbis autem ipsius nativa præsidia.

Poetice hâc ipsâ de re Propertius, IV. IV. 13 :

Murus erant montes.

In sequentibus imitatur Cicero Aristotelem, qui, Reip. VII. 11, situm urbis jubet esse salubrem, munitum, aquis abundantem.

PAG. 146, VERSU 12.

Præruptisque montibus.

Sic loquitur Dionysius, IX. 68, de romanis mœnibus : Τὰ τείχη ἐπὶ λόφοις κείμενα καὶ πέτραις ἀποτόμοις ὑπ' αὐτῆς ὠχυρωμένα τῆς φύσεως, καὶ ὀλίγης δεόμενα φυλακῆς. Sic et Plinius, III. 5. Ipse Plato, Leg. VI. p. 778, jubet urbem condi locis sublimibus munimenti causâ atque munditiæ.

PAG. 146, VERSU 13.

Inter Esquilinum Quirinalemque montem.

En aggeris uterque terminus. Videtur ergo falli Nardinius, de Româ vetere, lib. I. 7, qui aggerem ultra Esquilinum producit. Jam hoc uno orientali latere Romam perviam dicit etiam Dionysius, IV. 54, cæteroqui tutam et imperviam.

PAG. 146, VERSU 14.

Maximo aggere objecto.

Nempe aggere Servii Tullii, cujus reliquiæ tractusque adhuc visuntur; quique olim in deliciis fuisse videtur Horatio poetæ ad inambulandum, Sat. I. VIII. 15. Opus Servio reapse regi tribuitur a Livio, I. 44, et a Strabone, V. p. 358. Plinius tamen, III. 5, Tarquinium Superbum facere videtur auctorem aggeris; cujus auctoritati minime adhærent antiquarii; sartumque potius existimant aut altius exaggeratum id munimentum a Tarquinio, quàm conditum. Mediæ huic sententiæ favet Dionysius, IV. 54. Consule Antonii Nibbii tractatum perutilem de mœnibus Urbis. Maximus autem jure dicitur a Cicerone prædictus agger; ait enim Dionysius, IX. 68, longum fuisse stadia septem, crassum pedes quinquaginta. Muros præterea turresque superpositas fuisse aggeri docet Strabo loco citato. Denique cis Tiberim nihil sublimius esse Servii Tullii aggere demonstravit Johannes Brocchus, nobilissimus physicus, propositâ urbanarum altitudinum tabulâ, p. 211 nupero in opere de Naturâ soli romanæ urbis.

PAG. 148, VERSU 1.

Fossâ cingeretur vastissimâ.

Latâ nimirum pedes plus centum, altâ triginta. Dionys. IX. 68.

PAG. 148, VERSU 4.

Locumque delegit.

Situm urbis primitivum accurate docet Tacitus, Annal. XII. 24. Sed hîc de universo adultæ urbis solo loquitur Tullius.

PAG. 148, VERSU 5.

Fontibus abundantem.

Totaque nativo mœnia fonte sonant,

ait Rutilius in magnificâ illâ Romæ laudatione, I. 104. Fontium romanorum salubritatem, cultumque iis adhibitum, commemorant Frontinus, Aquæd. I, et Varro, de Ling. lat. V. 3. Fontes hi fere fuerunt: *Muscosus apud templum Fortunæ*, Plut. de Fort. rom. t. VII. p. 279; *ad Janum geminum* sive *Tarpeius*, Var. de Ling. lat. IV. 32, et Ovid. Metam. XIV. 786; *Camœnarum* seu *Egeriæ*, Symmach. ep. I. 21; Liv. I. 21; Plut. Num. XIII; *Mercurii*, Ovid. Fast. V. 673; *Esquilinus*, Prop. IV. VIII. 1; *Palatinus*, Prop. IV. X. 25; *Vaticanus*, Prudent. Hymn. in SS. Petrum et Paulum; *Silvani*, Descript. reg. XIII; *Pici et Fauni*, reg. XIII; *Lollianus*, reg. XII; *Scipionum*, reg. IX. Fuit et *nympharum janiculensis* teste quâdam inscriptione.

PAG. 148, VERSU 5.

In regione pestilenti salubrem.

De romano aere, qui semper gravis morbosusque habitus fuit, multi exstant tractatus, quos inter excellit eruditionis copiâ Francisci Cancellarii liber, viri nostrâ ætate doctissimi. Et quidem plerasque soli hujus pestilentias nihil aliud fere fuisse quàm febres, verissime docuit vir arte medicâ simul cæterâque doctrinâ valde conspicuus, amicus meus, Josephus de Matthæis, in præclaro commentario de Febre Romanorum deâ: cui nihil profecto addiderim, nisi quòd Augustinus, Civ. D. III. 12, ait, febrem esse deam civem romanam. Febris dea romanum cæsarem Claudium, qui cùm tot annos vixerat, in cœlum comitata est fano suo relicto, ut ludibundus ait Seneca in Ἀποκολοκυντώσει.

PAG. 148, VERSU 7.

Adferunt umbram vallibus.

Cicero tamen, in Rullianâ, II. 35, paulo aliter de urbani soli commoditatibus et specie loquitur. Ad umbræ urbanæ salubritatem quod attinet, legatur Tacitus, Annal. XV. 44.

PAG. 148, VERSU 9.

E suo nomine Romam jussit nominari.

Ergo alias opiniones sequitur Servius ad Æn. I. 277:

..... Romanosque suo de nomine dicit;

sic adnotans: « Perite non ait Romam sed Romanos; urbis « enim illius verum nomen nemo vel in sacris enunciat. » Nugari mihi videtur de *Romæ* et *Romuli* nominibus Paulus, voc. *Romam* et voc. *altellus*; quamquam Paulo partim favet Servius, Æn. I. 275. Denique huic Ciceronis loco contradicunt Servius et Philargyrius ad Ecl. I. 20: « Roma ante « Romulum fuit, et ab eâ Romulus nomen acquisivit. » Utinam vero superessent de Româ Suetonii libri duo, Alexandri polyhistoris quinque, Phlegontis saltem unus, quorum omnium meminit Suidas! Ii sane multo plura nos longeque utiliora docerent quàm ipsum Romæ nomen.

PAG. 148, VERSU 11.

Subagreste consilium.

Idcirco Virgilius, Æn. VIII. 635, dixit « raptas sine more « Sabinas. » Facti iniquitatem castigat Augustinus, Civ. D. II. 17, III. 13.

PAG. 148, VERSU 16.

In Circo facere instituisset.

Cassiodorio, Var. III. 51, hunc fortasse Tullii locum spec-

tanti primus videbatur Romulus Italiæ spectacula ostentavisse.

PAG. 150, VERSU 3.

Matronis ipsis, quæ raptæ erant, orantibus.

Ennii locus ex illius deperdito opere, quod *Sabinæ* inscribebatur, hic apud me est. « Ut Sabinis Ennius dixit : cùm « spolia generi detraxeritis, quam inscriptionem dabitis ? » quæ videntur Sabinarum orantium verba. Certe hæc particula titulum enniani operis Macrobio, Sat. VI. 5, (qui aliud citat fragmentum) cognitum, sed mox abs H. Columnâ (Ennii ed. Hessel. p. 188) temere abolitum, sine ullâ dubitatione confirmat.

PAG. 150, VERSU 5.

Sacris communicatis.

Quos deos Romanis constituerit Romulus, quos Tatius addiderit, narrat Augustinus, Civ. D. IV. 23.

PAG. 150, VERSU 5.

Cum illorum rege sociavit.

« Hâc tamen lege recepti in urbem Sabini sunt, post Sa« binarum raptum, et factum inter Romulum et T. Tatium « fœdus, ut in omnibus essent cives romani, exceptâ suffra« gii latione : nam magistratus non creabant. » Servius ad Æn. VII. 709. Fides sit penes auctorem. Rem aliam mentione dignam Romæ in Tatii regno peragi cœptam scribit Symmachus, ep. X. 35, nempe *strenarum usum*, qui adhuc laudabiliter in urbe viget, ad indigentis plebis semestre solatium.

PAG. 150, VERSU 10.

Appellati sunt propter caritatem Patres.

In Ciceronis sententiam concedit Plutarchus in Romulo XIII, postquam varias super hujus appellationis origine sententias protulit. Contra Livius, I. 8: « Patres ab honore, « patriciique progenies eorum appellati. »

PAG. 150, VERSU 11.

Tatii nomine et Lucumonis.

« Rhamnenses ab Romulo, ab Tito Tatio Titienses appel« lati; Lucerum nominis et originis causa incerta est. » Ita Livius, I. 13. Rei memor Horatius, Arte poet. 342, vigilanti verbo Romanos designavit:

Celsi prætereunt austera poemata Rhamnes.

Sed enim Luceres a Lucumone appellatos sine dubitatione aiunt hic Cicero; tum Varro, de Ling. lat. IV. 9; Propertius, IV. 1. 29; Victor in Romulo; ne alios auctores frustra nominem. Festus tamen nomen trahit a Lucero, Ardeæ rege.

PAG. 150, VERSU 12.

Curiasque triginta descripserat.

Romulum in plerisque suis institutionibus usum fuisse calculo decimali, copiose docet Ovidius, Fast. III. 120, sqq.

PAG. 150, VERSU 15.

Curias earum nominibus nuncupavit.

Ita censet etiam Festus, voc. *curia*. Nam triginta fuisse feminas oratrices tradit Servius ad Æn. VIII. 638.

PAG. 152, VERSU 1.

Fuerant oratrices.

Sabinæ priore capite *orantes*, nunc *oratrices*; quæ duo vocabula fortasse synonyma sunt. Etsi autem plerique historici preces Sabinarum tumultuarias fuisse tradunt, tamen Appianus, de Reb. Ital. cap. v, legationem Sabinarum ad Tatium non secus ac Veturiæ ad Coriolanum videtur innuere. Ita fere loquitur etiam Dionysius, III. 1. Feminarum oratricium exemplum aliud suppeditat Pausanias, V. 16, nimirum apud Eleos publicâ auctoritate lectarum, quæ pacem inter populos dissidentes sanxerunt.

PAG. 152, VERSU 6.

Lycurgus paulo ante viderat.

Nempe ante annos circiter quadraginta, ut est apud Eusebium, Chron. lib. II; ubi tamen videsis quæ in editione mediolanensi ad Abrahami annum MCCXXI adnotantur.

PAG. 152, VERSU 9.

Hoc consilio et quasi senatu.

Cur *quasi senatu?* An quia nonnulli, ut est apud Servium ad Æn. I. 426, *senatus nomen* a Bruto cœpisse aiunt?

PAG. 152, VERSU 11.

Nihil ex prædâ domum suam reportaret.

Similem fere locutionem habes supra, lib. I. XIV.

PAG. 152, VERSU 13.

Magnâ cum salute rei publicæ.

De lege Æliâ et Fufiâ a Clodio sublatâ cogitabat sine dubio

Cicero hæc scribens. Multus autem honor auguriis tribuitur; nam et Scipio et Lælius et Scævola interlocutores, et ipse Cicero auctor operis in augurum collegio fuerunt. De prioribus recole prosopographiam in præfatione, de postremo Plutarchum in Cicerone, cap. XXXVI. Curiosam apud Romanos auspiciorum observationem docent Plutarchus in Marcel. IV, V; Strabo, XVII. p. 1168; Plinius, X. 21, aliique auctores. Omnes magistratus fieri auspicato jubet lex apud Cic. Leg. III. 3. Cæterum auguria valde irridet Plinius XXVIII. 2, lusaque docet Dionysius, II. 6; neglecta denique Arnobius, II. p. 91.

PAG. 152, VERSU 14.

Auspiciis plurimum obsecutus est Romulus.

Sive animi superstitione, sive astu politico. Sic Lycurgus Lacædemoniis non ante leges tulit, quàm eas fore utiles, delphico oraculo confirmatum est. Xenoph. Reip. lac. cap. VIII; Plut. Lyc. XXIX; Dionys. II. 61.

PAG. 152, VERSU 16.

Urbem condidit auspicato.

Sic loquitur Cicero, etiam de Divin. I. 2.

PAG. 152, VERSU 18.

Singulos cooptavit augures.

Livius, X. 6: « Inter augures constat, imparem numerum « debere esse, ut tres antiquæ tribus suum quæque augu- « rem habeant. » Falso autem dici videtur apud eumdem Livium, IV. 4, augures Romulo regnante nullos fuisse. Confer tamen Lydum, de Mag. rom. I. 45.

PAG. 152, VERSU 19.

Habuit plebem in clientelas principum descriptam.

De clientelæ romanæ utilitatibus, caritate, et jure legantur Dionysius, II. 10; Plutarchus, Romul. cap. XIII; Gellius, V. 13; namque hic locus in mutilis de Rep. membranis desideratur.

PAG. 154, VERSU 2.

Mulctæque dictione ovium et boum.

Haud sine causâ verborum ordinem servat Cicero. Quippe ait Plinius, XVIII. 3 : « Cautum est ne bovem prius quàm « ovem nominaret qui indiceret mulctam. » Ibidem Plinius tullianum hunc locum illustrat : « Locupletes dicebant loci, « hoc est, agri plenos. Pecunia a pecore appellabatur. Mulc- « tatio quoque non nisi ovium boumque impendio diceba- « tur. » Confer Ovidium, Fast. V. 281.

PAG. 154, VERSU 3.

Ex quo pecuniosi et locupletes vocabantur.

Locum hunc ex Tullio nominatim, sed libere, citat Hieronymus, Comm. ad Eccles. cap. 5 : « Tullius pecuniosos « primitus eos dictos refert, qui plura habuissent pecuia, « id est pecora ; ita enim antiquitus appellabant. » Verba vero Hieronymi exscribit Isidorus, Orig. X. 210.

PAG. 154, VERSU 4.

Non vi et suppliciis coercebat.

Aliter Plutarchus, Romul. XXVI, XXVII, qui Romulum extremo tempore tyrannum fastuque et ferocitate elatum describit ; contradicente tamen Appiano apud Photium, Cod. LVII.

PAG. 154, VERSU 6.

Septem et triginta regnavisset annos.

Sic passim historici scribunt XXXVII, et ipse Plutarchus in Numâ, cap. II; qui tamen in Romulo, fin. scribit XXXVIII. Romulus ergo anno ætatis LV, vel, ut ait Plut. LIV, obiit; siquidem is vulgo dicitur Romam simul regnumque suum occœpisse annos natus XVIII, quâ super re nullam esse historicorum dissensionem ait Dionysius, II. 56.

PAG. 154, VERSU 8.

Tantum est consecutus ut, etc.

Locum hunc in libris de Rep. legebat Augustinus, Civ. D. III. 15. Huc idem Augustinus respicit etiam, XVIII. 24. Consonat sibi Tullius, in Cat. III. 1: « Illum, qui hanc urbem condidit, Romulum ad deos immortales benevolentiâ famâque « sustulimus. » Hanc fuisse complurium deorum apud ethnicos originem sapienter observat Augustinus, serm. CCLXXIII. 3, et Civ. D. II. 5, 15; tum Lactantius, de Irâ D. cap. XI, et Inst. I. 15 (ubi nominatim citat libros Tullii de Rep.) et VII. 14.

PAG. 154, VERSU 9.

Cùm subito sole obscurato.

Solis hunc defectum legebat in libris de Rep. Seneca, ep. CVIII.

PAG. 156, VERSU 2.

Hoc eò magis est in Romulo admirandum.

Locum citat Augustinus, Civ. D. XXII. 9, sine ullâ varietate.

PAG. 156, VERSU 11.

Secundo anno olympiadis septimæ.

Solinus, cap. II, vel alium Ciceronis locum legebat, vel ipse Solinus mendosus est aut memoriâ falsus. Ait enim : « Cincio Romam duodecimâ olympiade placet conditam ; « Pictori octavâ ; Nepoti et Lutatio, opinionem Eratosthenis « et Apollodori comprobantibus, olympiadis septimæ anno « secundo ; Pomponio Attico et M. Tullio olympiadis sextæ « anno tertio. » Equidem opus chronologicum Tullii, quo potissimum consentiret cum Attico, videtur hoc ipsum de Rep. quo Romam conditam ait anno secundo olympiadis septimæ. Porro autem sicubi revera Cicero anno tertio olympiadis VI natam esse Romam dixerit, his haberet suffragatores Plutarch. in Rom. XII, Velleium, I. 8, et denique Eusebium, Chron. lib. II, qui refert Romam dici conditam anno tertio olympiadis VI in quorumdam Romanorum libris : quamquam ipse Eusebius annum urbis natalem statuit primum olympiadis septimæ, quod et Solinus, cap. II, calculando colligit : eademque sententia est etiam Dionysii, I. 71, 74, 75. Verum apud eumdem Dionysium, I. 74, Polybius Romæ natales scribit secundo olympiadis septimæ anno, quam sententiam discipulus Polybii Scipio hoc in sermone sectatur. (Confer inferius, cap. XIV.) Idem colligebatur ex tabulâ H. E. annalibus Pontificum. Etenim apud Dionys. I. 74, ἀρχιερεῦσι, non Ἀγχισεῦσι, legendum esse docuit vir illust. et de litteris præclare meritus Niebuhrius, in disquisitione de anno urbis natali, usus vaticani codicis (imo licet tribus uti) lectione apud Hudsonum ἀγχιστεῦσι, ex quâ merito fecit ἀρχιερεῦσι.

PAG. 156, VERSU 17.

Ab eodem Lycurgo constitutam.

Hoc in errore versatus est Aristoteles, teste Plutarcho, Lycurg. cap. I, quo loco hæc controversia ventilatur. De Lycurgo autem juniore, qui primum agonem cum Iphito instituit, legatur Euseb. Chron. I. 32.

PAG. 158, VERSU 1.

Homerum..... Lycurgi ætati triginta annis anteponunt.

Intelligit Apollodorum. Complures ac varias de Homeri ætate sententias veterum acervaverunt. Suidas, voc. Ομηρος, et Eusebius, Chron. II ad Abrahami annum CMXV. Apud Gellium XVII. 21, Nepos Homerum vixisse dicit ante Romam conditam annis circiter centum et sexaginta; quo fit, ut is prorsus congruat cum Cicerone, siquidem *olympiadis* septimæ annus secundus Romæ natalis fuit. Namque ab Homero ad Lycurgum anni 30; ab hoc ad primæ olympiadis anni 108; ab olympiade primâ ad septimam dimidiam anni 26; ergo 164. Conferatur Cicero etiam, Tusc. I. 1. Item Heynius ad Apollodori fragmenta, pag. 1086.

PAG. 162, VERSU 5.

Proculo Julio.

Subornati Proculi fraudem passim narrant ethnici christianique scriptores; irrident autem Augustinus, Civ. D. III. 15, et Tertullianus, Apol. XXI. Tullianum hunc locum libere exhibet Lactantius, Inst. I. 15.

PAG. 162, VERSU 10.

Quirinalis vocatur.

Haud procul ædibus Attici, ut ait Cicero, Leg. I. 1. Re-

vera templum Quirini et domum Attici proxime inter se collocat Rufus in sextâ regione.

PAG. 164, VERSU 1.

Sed adultum jam et pene puberem.

Contra Seneca in opere, quod videtur historicum, apud Lactantium, VII. 15, ait : « Populi romani infantiam fuisse « sub Romulo ; pueritiam sub cæteris regibus, etc. » Senecam hunc alii philosophum intelligunt, alii Annæum Florum. Lege Bünemannum ad Lactantium. Nuper in fragmento palatino vitæ M. Senecæ patris, curâ illust. Niebuhrii invento atque edito, is ipse pater cognitus est historiarum auctor. Et sane nihil vetat quominus Lactantium de patre potius loqui putemus quàm de filio, quandoquidem et is Senecam ambigue appellat, et nunc patrem fuisse historicum scimus. Roborat hanc opinionem, quod historia Senecæ, tam apud Lactantium quàm in fragmento palatino, memoriam complectitur bellorum civilium.

PAG. 164, VERSU 7.

A vitâ hominum abhorrentem et a moribus.

Plato rem publicam suam, tamquam picturam, sibi ad oculorum veluti oblectationem confinxit. Athen. XI. 15. Pergit ibidem Athenæus dicere Platonis rem publicam et leges vel eo maxime nomine parum videri laudabiles, quòd iis nulla gens apud se locum concesserit. Sic de platonicâ re publicâ loquitur etiam Polybius, VI. 47. Plotinus rem publicam Platonis in Campaniâ instituere frustra meditatus est, ut narrat in ejus vitâ Porphyrius.

PAG. 164, VERSU 10.

De rationibus civitatum.

Sic facit Aristoteles, cujus opus politicum per omnia

rerum publicarum genera late vagatur. Hunc præcipue puto intelligi a Cicerone.

PAG. 164, VERSU 15.

Casu aut necessitate facta sunt.

Recole dicta, cap. III. Cicero enim ibi dixit situm urbis sapienter a Romulo sponteque electum; haud equidem veritatem secutus, sed ne omitteret occasionem tradendi præcepta politica de situ urbi novæ captando. Quare et hanc objectionem auctor irrefutatam, tamquam foveam, prætergreditur; astu scilicet oratorio, ne malam causam tuendo faciat pejorem.

PAG. 166, VERSU 1.

Quasi perfectam rem publicam.

Ita sine ullo verbo. De re confer Ciceronem, de Or. I. 9, et Tusc. IV. 1.

PAG. 166, VERSU 8.

Populus id non tulit.

Confer Dionys. II. 57; Liv. I. 17; Serv. Æn. VI. 809.

PAG. 166, VERSU 11.

Interregni ineundi rationem excogitaverunt.

Interrex mansit etiam in liberâ re publicâ usque ad Pompeii consulatum sine collegâ, anno urbis DCCII.

PAG. 168, VERSU 4.

Sapientiam regalem, non progeniem, quæri oportere.

Sic de Romanis apud Livium, IV. 3, loquitur Canuleius tribunus, et sic Rutilius in Itiner. I. 14.

PAG. 168, VERSU 6.

Quibus cùm esse præstantem Numam Pompilium.

Si Servium audias ad Æn. VI. 809, proprium nomen fuit *Pompilius*, cui postea accessit agnomen *Numa*, ἀπὸ τῶν νόμων, ab inventione et constitutione legum. De virtute Numæ satis hîc Tullius; ad sapientiam quod attinet, Tullius idem, Or. III. 51, eum vocat *doctissimum*.

PAG. 168, VERSU 8.

Patribus auctoribus.

Quid sit « Patres auctores fieri » perspicue docet Livius, I. 17.

PAG. 168, VERSU 10.

Romam Curibus accivit.

Præter Numæ virtutem, illæ quoque causæ eum ad regnum vocaverunt, quòd Sabinis, jam inde ab Tatio Romæ incolis, sabinus rex erat concedendus; quòdque Numa Tatii filiam habebat in matrimonio. Plut. Num. II. Quin progenie formâque regia erat. Dionys. II. 58. Anno ætatis XL regnum adiit, natus scilicet cum ipsâ Româ. Dionys. ibidem; Dio, Fragm. XX; Plut. Num. III.

PAG. 168, VERSU 17.

Divisit viritim civibus.

Nimirum egenis illis et novitiis, qui nihil a Romulo acceperant. Dionys. II. 62.

PAG. 170, VERSU 3.

Perceptioque frugum defenditur.

Hâc de causâ Numa *Termino* et *Fidei* fana et sacra

constituit. Plutarch. Num. XVI; Dionys. II. 74, 75. Fides in Capitolio vicina Jovis erat. Cic. Off. III. 29.

PAG. 170, VERSU 4.

Auspiciis majoribus inventis.

Puta ad fulminum curationem; quâ super re vide Plutarchum, Num. XV; Livium, I. 20. Tum morem romanum dandi operam ut priora auguria posterioribus confirmarentur attingit Servius ad Æn. II. 691.

PAG. 170, VERSU 5.

Duo augures addidit.

Quinque nimirum evaserunt augures, servato numero impari. Recole cap. IX.

PAG. 170, VERSU 5.

Sacris.... pontifices quinque præfecit.

Si Livium consulas, X. 6, quatuor tantum fuisse videbuntur veteres illi Numæ pontifices; quorum numerus duplicatus est Valerio et Apuleio coss. assumptis de plebe totidem. Sylla demum pontificum augurumque collegium ampliavit, ut essent quindecim. Liv. epit. LXXXIX. Lydus, I. 45, quatuor scribit pontifices a plebe creatos.

PAG. 170, VERSU 7.

Propositis legibus his quas in monumentis habemus.

Numæ leges commemorantur infra, lib. V.; insuper a Gellio, IV. 3; Servio ad Æn. VI. 860; Festo, voc. *pellices*, Aur. Vict. in Numâ; Augustino, Civ. D. II. 16. Eæ leges fuerunt in jure civili papiriano. Dig. I. II. 2.

PAG. 170, VERSU 10.

Flamines, salios.

Flamines tres, dialem, martialem, et quirinalem. Augustinus, Civ. D. II. 15. Salios Martis sacerdotes duodecim, Aur. Vict. in Numâ. Quin salias quoque virgines commemorat Festus; saliare autem Numæ carmen Horatius, Epist. II. I. 86.

PAG. 170, VERSU 10.

Virginesque vestales.

Opinionem eorum, qui Vestæ cultum a Romulo repetebant, studiose refutat Dionysius, II. 65. In eâ scilicet videtur fuisse Varro, a quo, de Ling. lat. IV. 7, Tarpeia illa proditrix virgo dicitur vestalis. Quatuor autem fuisse institutas a Numâ vestales, quibus postea duæ accesserint, nempe a Prisco rege, ait idem Dionysius, II. 67, et III. 67.

PAG. 170, VERSU 12.

Sacrorum. . . . diligentiam difficilem.

Tertullianus, Apol. cap. XXI: « Numa Romanos operosissimis superstitionibus oneravit. »

PAG. 170, VERSU 16.

Sumptum removit.

Cic. Leg. II. 8, ex duodecim tabulis: « Ad divos adeunto caste, pietatem adhibento, opes amovento; » quam doctrinam pergit idem Cicero sapienter explicare, cap. X et XVI. Rei meminit, etiam Parad. I. 3. Adi præterea Tertullianum, Apol. cap. XXV. Unam excipit Cicero stipem ad Matris magnæ cultum; verum Dionysius, II. 19, observat

hanc ipsam non a civibus sed a Phrygibus colligi Romæ solitam. Cur autem ea stips quæreretur, docet Ovidius, Fast. IV. 350. Quia tamen sine sumptu sacra curari nequeunt, Romulus ante Numam ex ærario publico pecuniam ad id conferri jusserat, ut ait Dionysius, II. 23. Numæ posthumia lex erat: « Vino rogum ne respergito; » Plin. XIV. 12, id quod ab eo statutum propter parcimoniam est. Cur autem lex Numæ dicitur posthumia? Etsi eruditi in alias abeunt sententias, mihi hæc lex videtur fuisse sumptuaria, in Posthumii illius consulatu renovata, sub quo etiam epicurei voluptatis magistri Roma pulsi fuerunt; teste Athenæo, XII. 12, et Suidâ, voc. Ἐπίκουρος; nec non bacchanaliorum scelera severissime vindicata, ut ait Firmicus, de Err. prof. relig., ed. Lugd.-Bat. 1672. p. 16. Plato quoque superbum sacrorum luxum reprehendit in Alcibiade, II. *Tum et Plutarchus*, Lycurg. cap. XIX, et Apoph. reg., initio observat, sacra minimi sumptûs a Lycurgo Spartæ fuisse instituta. In eamdem sententiam loquitur Persius, II. 69; et Lactantius, II. 4, VI. 25. Nihilominus plerique populi, duce veluti et magistrâ meliore naturâ, deos suos sacris magnificis honorare semper consueverunt.

PAG. 170, VERSU 16.

Idemque mercatus.

Nundinarum auctorem, non Numam, sed alii Romulum, alii Servium Tullium faciunt apud Macrobium, Sat. I. 16. Apud Servium ad Geor. I. 275: « Varro dicit antiquos « nundinas feriatis diebus agere instituisse, quò facilius com- « mercii causâ ad urbem rustici commearent. »

PAG. 172, VERSU 1.

Cùm undequadraginta annos..... regnavisset.

Dionysius, I. 75, et II. 76; Livius, I. 21; Solinus, cap. II;

Eutropius, I. 2; Rufus, cap. II, regnantis Numæ annos scribunt tres supra quadraginta. Verum Eusebius et Cassiodorius in chronicis et historiâ miscellâ duos detrahunt, Polybius autem quatuor; cujus postremæ sententiæ, annorum nempe XXXIX, meminit Augustinus, Civ. D. III. 9, Ciceronis locum, ut puto, respiciens.

PAG. 172, VERSU 3.

Polybium, quo nemo fuit in exquirendis temporibus diligentior.

Regum romanorum historiam videtur Polybius sexto libro prælibavisse, si certe vera est inscriptio *sexti libri* in Valesianis excerptis, ubi Tarquinii Prisci res attinguntur.

PAG. 172, VERSU 9.

Numam.... certe pythagoreum fuisse.

Quare Manilius Æmilianum de Pythagorâ rogitat? Idcirco fortasse, quia nonnulli existimabant (Plut. Num. VIII, et Fest. voc. *Æmiliam*), gentem æmiliam a Mamerco, cognomine Æmilio, Pythagoræ filio, genus ducere.

PAG. 172, VERSU 15.

Imperite absurdeque fictum.

Fabulam non hic solum, verum etiam de Or. II. 57; Tusc. I. 16, IV. 1, refutat Cicero, et præterea Dionysius, II. 59; Livius, I. 18; et XL. 29; Plutarchus, Num. I; Gellius, XVII. 21. Erroris fontes fuerunt, 1° quia Numa suscepit imperium olympiade quâ vicit Pythagoras laco: cùm autem olympionicæ in Græciâ essent eponymi, ut Romæ consules, cùmque nomen congrueret, famosior philosophus olympionicæ ætatem occupavit. Quid quòd samius quoque Pythagoras quidam inter celebriores olympionicas ponitur apud Eusebium

olympiade XLVIII? 2° Quia Pythagoras Italiam, ubi regnavit Numa, incoluit. 3° Quia Pythagoræ Numæque leges atque sapientia inter se conspirare visæ sunt. (Quamquam ne plus æquo Pythagoram admiremur, docet nos Augustinus, Retract. I, 3, pythagoricæ doctrinæ plures fuisse eosdemque capitales errores.)

PAG. 174, VERSU 4.

Olympias enim secunda et sexagesima.

Quod olympiade LXII Pythagoras philosophus cognitus fuerit, confirmatur ab Eusebio, Chron. lib. II; apud quem tamen primus ejus olympiadis annus est Tarquinii regnantis quintus decimus: quam levem temporis aberrationem, præter Ciceronem, coarguit etiam Dionysius, IV. 41. Tum et gravior Eusebiani canonis error, quod Superbus nimirum regnaverit annis triginta quinque (ut scribit quoque Hieronymus, prolog. in Aggæum, utque est in variis Livii, I. 60, codicibus et edd. apud Drakenb. imo non solum XXXV, sed etiam XLV) refellitur apud ipsum Eusebium priore libro, cap. XLVI et XLVII, ubi Tarquinius regnavisse dicitur annis XXIV vel XXV:

PAG. 174, VERSU 13.

Quàm inveteratus error!

Antiquissimus sine dubio error; namque apud Eusebium, Chron. I. 5, 9, eum sequitur Polyhistor cum Beroso nec non Abydenus, apud quos Pythagoras floruit sub Senecherimo et Ezechiâ regibus, id est Numæ ætate. Errorem (quamvis meliora, ut puto, edoctus) poeticâ licentiâ retinet Ovidius, Fast. III. 153, nec non Metam. XV, ut Numam scilicet Pythagoræ præceptis imbutum canere possit. Eamdem

opinionem sequi videtur Hieronymus, contra Jovin. II. 38, cujus loci sententia frustra torquet Vallarsium. Neque abludit Augustinus, ep. CII. 13. Sed contra Clemens, Strom. I. Rursus idem Augustinus, ep. CXXXVII. 12, a veritate recedit cùm ait : « Pherecydes assyrius Pythagoram samium ex « athletâ in philosophum vertit. » Eruditi enim ab hoc etiam samio olympionicâ philosophum discernunt.

PAG. 176, VERSU 8.

Ubi primum extitissent.

Sic omnino loquitur Cicero, etiam Tusc. I. 1. Confer præterea quæ dicit Augustinus, Civ. D. II. 16, de legibus Solonis quas Romani meliores emendatioresque fecerunt.

PAG. 176, VERSU 12.

Tullum Hostilium.

Cur Tullus sit rex creatus, causam silet Cicero aliique vulgo auctores, seu veteres, seu recentiores. Sed tamen egregia Dionysii varia lectio Tullum, ni fallor, declarat Romuli nepotem, natum scilicet e filiâ Hersiliæ (quæ quidem Hersilia Romuli uxor existimatur fuisse). Nimirum apud Dionys. III. 1, ubi vulgatus textus matrem Tulli dicit *Hersilii filiam*, vel ut quædam exemplaria *Servilii*, prisci interpretes Lapus atque Gelenius legebant *Hersiliæ filiam*, eamque diserte lectionem tuetur in notis Portus, citato alio Dionysii loco, I. 45, ubi Hersilia venisse Romam cum filiâ dicitur. Si ergo Hersilia fuit Romuli uxor, utique hujus filia Romuli saltem privigna fuit, si ea forte ante nuptias matris cum Romulo nata erat : ergo Tullus ex hâc natus, Romuli nepos appellandus est. Pater autem Tulli Hostilius fuit, avus paternus ille Hostus a Romulo coronâ donatus, ut ait Plin.

XVI. 4. En itaque quo jure Tullus romanum sceptrum adeptus est. Profecto, etsi romani reges suffragiis legebantur, nihilominus plerumque rationem cognationis in iis creandis habitam esse videmus (præterquam in Prisco Tarquinio, qui parvulis Anci liberis regnum præripuit). Numa quidem maritus Tatiæ ex rege Tatio genitæ: Tullus, ut dixi, Romuli nepos: Ancus natus e Numæ filiâ: Servius Prisci gener: denique Superbus soceri Servii regnum invasit.

PAG. 178, VERSU 3.

Feciali religione.

Consentit Livius, I. 24. Verum Servius, ad Æn. X. 14, jus feciale institutum Romæ ab Anco Marcio dicit, qui id a gente æquiculanâ arcessiverat. Confer eumdem Servium, etiam Æn. VII. 695. Cum Servio Aurelius Victor, cap. V, conspirat. Dionysius, autem II. 72, collegi fecialium institutionem, repetit a Numâ.

PAG. 178, VERSU 10.

Nam ut sibi duodecim lictores cum fascibus anteire liceret....

Macrobius, Sat. I. 6: « Tullus Hostilius, debellatis Etruscis, sellam curulem lictoresque et togam pictam atque « prætextam, quæ insignia magistratuum etruscorum erant, « primus ut Romæ haberentur instituit. » Confer Plinium, VIII. 48, IX. 39, et Diodorum, V. 40. Sed Dionysius, III. 61, 62, lictores cum fascibus primum præisse Tarquinio Prisco scribit de senatûs populique, quem rex consuluerat, sententiâ: quamquam eum morem antiquiorem, et quidem ab ipso Romulo usurpatum, a quibusdam (quos inter est Livius, I. 8) credi fatetur Dionysius. Cætera, quæ in lacunâ perierunt, de his imperii ornatibus facile sarcit Dionysius

loco prædicto. Atque oppido pauca brevi hoc in hiatu amisimus, præsertim si in eum incidunt verba ab Augustino servata. Hoc igitur spatio nihil fere dicere auctor potuit, nisi Tulli regis insignia ejusque interitum: quibus peroratis, alius nescio quis (num Lælius? confer finem capitis XI) interloquitur, Scipionis sermoni plaudens, ut in proximo folio videre est.

PAG. 180, VERSU 3.

Post eum.

Sine dubio loquitur rursum Scipio.

PAG. 180, VERSU 3.

Numæ Pompilii nepos ex filiâ.

Numæ filia, quæ peperit Ancum regem, memoratur a Plutarcho, in Numâ cap. XXI; a Dionysio, II. 76, III. 35; a Livio, I. 32, et abs Hieronymo, in Chron. Anci origini sabinæ favet apud Probum, ed. Gotof. p. 1398, Varro qui *Ancum* prænomen a Sabinis translatum putat. Hunc autem Ciceronis locum legebat Seneca, ep. CVIII.

PAG. 180, VERSU 7.

Aventinum et Cœlium montem adjunxit urbi.

De Aventino consentiunt Dionysius, III. 43 et Livius, I. 33. Victor autem et Eutropius non solum Aventinum, verum etiam Janiculum urbi adjectum ab Anco aiunt. Sed enim Cœlium Dionysius, III. 1 et Eutropius, a Tullo adjunctum narrant, quod apparet etiam ex Livio, I. 33. Unus Strabo, lib. V. p. 358, Cœlium ab Anco adjectum dixerat; uti nunc demum confirmat Cicero. Cæterum in his grandis est dubitatio, siquidem nonnulli apud Servium, Æn. VI. 784, septem

colles ab ipso Romulo inclusos muro dictitant; quod tamen est incredibile et absurdum : quamquam gravissimus auctor Varro apud eumdem Servium, Æn. VII. 657, Aventinum certe traditum Sabinis a Romulo susceptis ait.

PAG. 180, VERSU 8.

Et silvas maritimas omnes publicavit.

Victor, de Anco : « Silvas ad usum navium publicavit. » Quod autem Cicero ait *maritimas*, id probat, silvam Mæsiam, de quâ Livius, I. 33, non fuisse in mediterraneis, ut Cluverius putavit, sed propius mare circa ostia Tiberis, ut rectius in annotationibus geographicis affirmavit Holstenius.

PAG. 180, VERSU 10.

Colonisque firmavit.

Ostiam scilicet, quæ fuit instar navalis Romanorum, ut ait Dionysius, III. 43; quale nonnullas mediterraneas Græciæ urbes percommodum habuisse observat Aristoteles, Reip. VII. 6. Fossis etiam circumdatam ab Anco Ostiam ait Festus, voc. *Quiritium*.

PAG. 180, VERSU 12.

Tres et viginti regnavisset annos.

Ciceronis sententiam, qui Ancum regnavisse dicit annos tres et viginti, confirmat Eusebius, Chron. lib. II, cum Samuele aniensi, Chron. lib. I. 6. Jam quod idem Eusebius, Chron. I. 46, scribit annos XXXIII, id mendum codicis armenii est, a quo decussim merito demas. Dionysius autem, I. 75, III. 45; Livius, I. 35, atque Eutropius annos scribunt XXIV.

PAG. 180, VERSU 12.

Laudandus etiam iste rex.

Apud Paulum, voc. *Sos*, Ennius sic : « Postquam lumina « sis oculis bonus Ancus reliquit. » Laudatur etiam a Livio, I. 35.

PAG. 180, VERSU 14.

Ignoramus patrem.

Hæc in libris de Rep. legebat Seneca, ep. CVIII.

PAG. 182, VERSU 11.

Audiret dominationem Cypseli confirmari.

Tyrannidem quippe Cypselum annis XXX tenuisse docet Aristoteles, Reip. V. 12; annis autem XXVIII Eusebius, Chron. lib. II.

PAG. 186, VERSU 5.

.... facile in civitatem receptus esset.

Hoc loco Ciceronis quidem verba amisimus, haud tamen Tarquinii historiam, quam abunde supplent Dionysius, III. 46–48 et Livius, I. 34; nempe quod Demarati uterque filius Aruns et Lucumo uxores duxerint nobiles feminas tarquinienses; quodque pater itemque major natu filius obierint, totumque patrimonium ad minorum natu Lucumonem devenerit; qui cùm ab indigenis nullo satis digno pro tantis opibus honore afficeretur, Tanaquillâ uxore hortante, Romam cum ingenti comitatu grandique re bonâ commigravit non sine auspice regni aquilâ, quæ Tarquinio apicem imposuit; quod cæteroqui prodigium irridet Cicero, Leg. I. 1, et indignum historiâ existimat. Tanaquillam seu Caiam Cæciliam utrum laudaverit Cicero, incertum est; quæ certe

optimæ uxoris apud Romanos exemplum habita fuit. Lege Probum, de Nom. imp. ed. Gotof. p. 1400; nec non Hieronymum, contr. Jovin. I. 49, a quo Tanaquilla dicitur notior marito suo.

PAG. 186, VERSU 1.

A se adscitos minorum.

Hîc quoque magna controversia est; nam Tacitus, Annal. XI. 25, familias majorum gentium a Romulo, minorum a Bruto appellatas existimat. P. Victor, Region. II minorum gentium institutionem conferre videtur in Tullum Hostilium; Servius ad Æn. I. 426 in Servium Tullium. Sed cum Cicerone satis consentiunt Dionysius, III. 67, Livius, I. 35; Aur. Victor denique cap. VI, qui hunc Ciceronis locum presse imitatur.

PAG. 186, VERSU 6.

Atque etiam Corinthios video, etc.

Apte mentionem Corinthi in Tarquinii institutionibus facit Cicero; indidem quippe fuit Tarquinii pater, unde et instituta deportavisse credendus est. Non est autem cur miremur Corinthiorum in orphanos viduasque duritiam; nam et Dionysium siculum narrat pseudo-Aristoteles, Œcon. II, ed. Casaub. p. 286, reditus orphanorum, donec tutelâ exissent, sibi vindicavisse; et Livius, I. 43, lege Servii Tullii ait ad equos alendos viduas fuisse attributas, quæ bina millia æris in annos singulos penderent. Sedenim orphanorum viduarumque tributum clementior Publicola remisit. Plut. in ejus vitâ, cap. XII.

PAG. 188, VERSU 1.

Numerumque duplicavit.

Victor, cap. VI : « Equitum centurias numero duplicavit, « nomina mutare non potuit. »

PAG. 188, VERSU 6.

Ludos maximos, qui romani dicti sunt.

De his Tarquinii ludis Livius, I. 35 : « Solemnes deinde « annui mansêre ludi, romani magnique varie appellati. » Hi fiebant mense septembri, teste amiternino kalendario apud Fogginium.

PAG. 190, VERSU 2.

Ex quodam regis cliente conceptus.

Opiniones de Servii patre varias perpendunt Dionysius, IV. 1, 2 et Livius, I. 39. Lege etiam Festum, voc. *nothum*, Arnobium, V. p. 169. Diem Servii natalem, idus nempe augusti, prodit Festus, voc. *servorum dies*, et Plutarchus, Quæst. rom. t. VII. p. 157. Verum Macrobius, Sat. I. 13, ait Servium natum nonis, incerto mense. Val. Max. lib. X, sic argutatur : « *Servius*, qui mortuâ matre in utero *servatus* « est ; *Tullius* prænominatus est ominis gratiâ, quasi *tol-* « *lendus*, o litterâ in *u* conversâ. »

PAG. 190, VERSU 7.

Admodum parvos tum haberet liberos.

Imo vero Dionysius, III. 65, masculini sexûs liberos Tarquinio non fuisse ait ; qui tamen sibi contradiceret, IV. 1, ubi Tarquinium decessisse ait relictis duobus infantibus,

υἱοῖς, (quæ lectio confirmatur a vaticanis codicibus) nisi ipse veram suam lectionem esse υἱωνοὺς, *nepotes*, ostenderet, IV. 4, 6, 7, sqq., ubi contra Fabium aliosque historicos disputat, qui omnes (Pisone excepto) filios masculos Tarquinio Prisco concesserant; quibus cum historicis conspirat Cicero, nec non Livius, I. 46, et Strabo, V. p. 336. Quamquam horum omnium auctoritas haud satis infirmat rationes, quas Dionysius pro suâ sententiâ protulit.

PAG. 190, VERSU 10.

Ad consuetudinem Græcorum erudiit.

Confer Livium, I. 39. Adolescentis Servii Tullii strategema narrat Frontinus, II. 8.

PAG. 192, VERSU 8.

Non commisit se Patribus.

Patres infensos Servio fuisse, cùm aliunde tum etiam ex Paulo liquet : « Patricius vicus Romæ dictus eo quòd ibi « patricii habitaverunt, jubente Servio Tullio, ut si quid « molirentur adversus ipsum, ex locis superioribus oppri- « merentur. »

PAG. 192, VERSU 5.

Legem de imperio suo curiatam tulit.

Copiose scribuntur hæc a Dionysio IV. 8, 40. Sed contra omnino Livius, I. 41 : « Servius primus injussu populi, vo- « luntate Patrum regnavit. » Idem tamen Livius, I. 46, narrat Servium postquam usu haud dubium possederat regnum, et plebem agro donato illexerat, tulisse demum ad populum, vellent juberentne se regnare? omniumque consensu regem esse declaratum.

PAG. 192, VERSU 7.

Ex quo cum ma.....

Ex Dionysio, IV. 27, supplendum videtur : « Ex quo cùm « magnam agri partem Cæretanis, Tarquiniensibus, Veien-« tibusque ademptam nactus esset, eam inter cives novis-« sime adscriptos divisit. » Namque ipsum bellum etruscum, etsi Dionysius in extremos, Livius tamen, I. 42, in primos Servii annos confert. Imo vero Victor ait Etruscos sæpe ab eo fuisse domitos. Agri cæteroqui publici inter cives divisi a Servio regnum adeunte meminit ipse Dionysius, IV. 15. Reliqua pars lacunæ occupatur initio describendi census ordinumque civilium.

PAG. 192, VERSU 12.

Senioresque a junioribus divisit.

Juniores appellavit Servius ab anno XVII usque ad XLVI; supraque eum annum *seniores*, ut ait Tubero, apud Gellium, X. 28.

PAG. 192, VERSU 13.

Sed in locupletium potestate essent.

Rationem rei reddit Paulus apud Gellium, XVI. 10 : « Quo-« niam res pecuniaque familiaris obsidis vicem pignorisque « esse apud rempublicam videtur. » Quin adeo gravius obæ-rati rem publicam gerere lege vetabantur, quia nimirum, ut ait ambrosianus interpres, prolegom. ad or. de ære al. Milonis : « Magno ære alieno defœnerati præde videbantur ha-« bituri esse rem publicam. » Confer Cic. Philip. II. 2, et Suidam, voc. ἔνδειξις.

PAG. 192, VERSU 15.

Ne plurimum valeant plurimi.

Locum hunc præ oculis habuisse videtur Ampelius, cap. penult. ubi ait curatum a Servio rege, « Ut optimus et locupletissimus quisque in suffragiis, id est in populo romano, « plurimum valeret. » Id autem sequebatur e prædictâ classium descriptione, quoniam prima classis majorem numerum centuriarum habebat, quàm reliquæ omnes simul. Valebant autem non singulorum sed centuriarum suffragia in comitiis; et quidem primæ classis centuriæ priore loco suffragia cùm ferrent, rem per se ipsæ sæpe ante definiebant, quàm ad cæteras deveniretur. Belle autem docet Dionysius, IV. 20, 21, hoc pacto comitia romana e democraticis facta esse aristocratica.

PAG. 192, VERSU 17.

Ut equitum centuriæ cum sex suffragiis.

Festus, voc. *sex*, ait : « Sex suffragia appellantur in equi« tum centuriis, quæ sunt adjectæ ei numero centuriarum « quas Priscus Tarquinius rex constituit. »

PAG. 194, VERSU 4.

Sex et nonaginta centuriarum.

Quo pacto 96? Videtur Cicero dare secundæ classi centurias 20; tertiæ rursus 20; quartæ item 20; quintæ 30; quarum summa 90 : quibus addit 6, nempe accensorum, velatorum, liticinum, cornicinum, proletariorum, et ni quis scivit; de quâ postremâ locum Festi mox proferemus. Apud Dionysium, lib. IV. 16-18, sic :

II.	classis	cent.	20
	fabrum	cent.	2

III.	classis	cent.	20
IV.	classis	cent.	20
	tubicinum et cornicinum	cent.	2
V.	classis	cent.	30
VI.	classis	cent.	1
			95
I.	classis	cent.	80
	equitum	cent.	18
			193

Igitur quinque priorum classium centuriæ fuerunt 192, quarum dimidia pars 96 : quamobrem ad obtinenda comitia opus erat centuriis 97. Itaque si prima classis centuriarum 98 conspirasset, res erat confecta : alioqui oportebat sequentibus classibus tantum sumere donec centuriæ 97 conspirarent. Quod si forte utrinque par numerus, nempe 96 consisterent; addebatur alterutri parti classis ultima sive sexta, quæ lancem inclinabat.

PAG. 194, VERSU 4.

Neque excluderetur suffragiis.

Ciceronis locutionem imitatur Livius, I. 43, de hâc ipsâ re loquens : « Neque exclusus quisquam suffragio videretur. »

PAG. 194, VERSU 7.

Assiduos appellasset ab ære dando.

Confer Cic. Top. II; Gell. XVI. 10, XIX. 8; Plaut. Amph. I. I. 14.

PAG. 194, VERSU 10.

Proletarios nominavit; ut ex iis quasi proles.

Accuratius Paulus, apud Gell. XVI. 10: « Qui in plebe « romanâ non amplius quàm mille quingentum æris in cen- « sum deferebant, proletarii appellati sunt: qui nullo, aut « perquam parvo ære censebantur, capite censi vocabantur. « Proletariorum ordo honestior aliquanto et re et nomine « quàm capite censorum fuit. »

PAG. 196, VERSU 1.

Nec prohibebatur quisquam jure suffragii.

Nolo hîc prætermittere Festi verba: « Ni quis scivit, cen- « turia est a Servio Tullio rege constituta, in quâ liceret ei « suffragium ferre qui non tulisset in suâ, *ne quis civis suf-* « *fragii jure privaretur.* »

PAG. 196, VERSU 2.

Is valebat in suffragio plurimum, cujus plurimum intererat.

Sic Flaminius, dum rem Thessalorum publicam constitueret (Liv. XXXIV. 51), « a censu maximo (male in edd. « *maxime*) et senatum et judices legit; » additque alia ibidem Livius, quæ cum hujus tulliani loci sententiâ consentiunt; uti etiam Aristoteles, Reip. IV. 12.

PAG. 196, VERSU 4.

Cornicinibus, proletariis....

In lacunâ periit reliqua censûs descriptio: tum aliæ fortasse res a Servio gestæ, et apud historicos celebratæ; nempe quod urbis mœnia pomœriumque protulerit, aggerem fossamque fecerit, Quirinalem, Viminalem et Esquilinum in-

cluserit, Dianæ ædem celebrem in Aventino struxerit (ædem item Fortunæ, Liv. X. 46), æs primus romanorum regum signaverit, mensuras et pondera constituerit. Quibus narratis videtur Cicero instituisse comparationem romanæ rei publicæ cum Lacædemoniâ et cum Carthaginiensi.

PAG. 196, VERSU 5.

.... *quinque et* sexaginta annis antiquior.

Quoniam hîc sine dubio comparatur Carthaginis ætas cum Romæ ætate, diciturque Carthago antiquior quàm Roma, ausus sum addere *quinque* ad *sexaginta*. Cùm enim supra Cicero dixerit Romam conditam anno secundo olympiadis septimæ, id est anno sexto et vigesimo post cœptas olympiadas; hîc autem dicat Carthaginem conditam anno nono et trigesimo ante primam olympiadem; sequitur ut Carthago quinque et sexaginta annis sit Româ antiquior. Utor autem locuplete sententiæ auctore Velleio, I. 6 : « Ante « annos quinque et sexaginta quàm urbs romana condere- « tur, ab Elissâ tyriâ, quam quidam Didonem autumant, Car- « thago conditur. » (Orosius, IV. 6, scribit LXXII pro LXV. Servius, Æn. I. 12, dicit LXX.) Neque fere nisi paucis forte annis ab hâc sententiâ recedunt scriptores prisci qui Carthaginis seu nascentis, seu extinctæ tempora notaverunt. Lege Appianum, Pun. CXXXII; Velleium, I. 12; Hieronymum, Chron. lib. II; Eutropium, IV. 5; Orosium, IV. 6, 23; Suidam, voc. Ἀφρικανός et Καρχηδών. Horum sententiæ eo fere recidunt ut Carthago annos prope septingentos vixerit. Cicero, pro Flac. XXVI, observat suâ ætate Lacædemonios quoque septingentesimo jam amplius anno iisdem legibus vivere.

Pag. 196, versu 6.

Quod erat xxxix ante primam olympiadem.

Apud Dionysium, I. 74, Timæus Romam conditam dicit eodem tempore quo Carthago, nempe anno, ut ipse putat, xxxviii ante primam olympiadem, ὀγδόῳ καὶ τριακοστῷ πρότερον ἔτει τῆς πρώτης ὀλυμπιάδος. Id vero notare non fuit inutile; propterea quod Cicero scribit xxxix, et aliter sentit de duarum urbium ætate.

Pag. 196, versu 7.

Lycurgus eadem vidit fere.

Comparat Cicero romana instituta cum laconicis. Vix autem dubito quin quidquid hâc super re scripsit Cicero, id fere e Polybio, VI. 43, seqq. hauserit, qui romanam rem publicam accurate prolixeque cum laconicâ et cum punicâ confert. Athenæus quoque, VI. 21, ait Romanos a Lacædemoniis mutuatos esse politicam disciplinam, quam et his ipsis melius retinuerint. Instituta laconica fuisse admixta romanæ rei publicæ observat Plutarchus in Numâ, cap. 11, itemque Dionysius, II. 23. Fuit Numa sabinus, Sabini autem Laconum colonia, et quidem Lycurgi tempore deducta, ut ait Dionysius, II. 49.

Pag. 196, versu 9.

Commune nobis cum illis populis fuisse.

Spartæ statum civilem rege gemino, delectis proceribus, et potestate populari fuisse mixtum, nemo ignorat. Ad Pœnos quod attinet, Cato, apud Servium, Æn. IV. 682, ait; « de tribus partibus politiæ, populi, optimatum, regiæ po-

« testatis, ordinatam fuisse Carthaginem. » Ad confirmandam romanæ rei publicæ et carthaginiensis similitudinem valet etiam quod Aristoteles, Reip. II. 11, laconica instituta cum punicis conspirare ait : cùm autem constet romana laconicis sæpe fuisse similia, sequitur ut æque fere ad punica accesserint.

PAG. 198, VERSU 4.

Non regnum et esse et vocari.

Stobæus tamen, Serm. XLI, p. 267, docet laconicam quoque rem publicam satis fuisse temperatam : regibus enim erant oppositi ephori ; his senatores ; medii autem erant illi, qui hippagretæ et cori dicebantur, quique in quamlibet partem imperium vergeret, ad contrariam sese adjungebant.

PAG. 198, VERSU 16.

Sed ut nullo.....

Utrum ad superiorem an ad præsentem pertineat lacunam Servii cædes, haud liquido constat : malim tamen id facinus in præsente collocare, quoniam huc usque sermo fuit de civitatum institutis variaque politia ; quod argumentum apte connectitur cum Servii prædicto censu et descriptione civili. In hâc ergo breviore lacunâ transitum romanæ civitatis narravit Cicero a justo rege ad Tarquinium tyrannum.

PAG. 200, VERSU 7.

Cujus naturalem motum atque circuitum.

Naturalem quamdam esse rerum publicarum conversionem atque periodum contendit Plato, Reip. VIII. p. 546, a quo se hanc sententiam mutuari fatetur Tullius, de Divin

II. 2 : « A Platone philosophiâque didiceram naturales esse « quasdam conversiones rerum publicarum, ut eæ tum a « principibus tenerentur, tum a populis, aliquando a sin- « gulis. » Verumtamen ea sententia Platonis minime placet Aristoteli, Reip. V. 12, qui et universam Platonis rem publicam legesque graviter accusat, Reip. II. 1, 2; nec non politicus græcus vaticanus. Sedenim Ciceronis quoque Res Publica vituperata fuit a Didymo, contra quem scripsit pro Cicerone Suetonius.

PAG. 200, VERSU 12.

Retinere, aut ante possitis occurrere.

Sic omnino loquitur Aristoteles, Reip. V. 9. De rerum publicarum commutationibus accurate agit idem Aristoteles prædicto libro, cap. 1, seqq. deque iisdem peculiare opus conscripserat Theophrastus.

PAG. 200, VERSU 17.

Neque suos mores regere poterat, neque suorum libidines.

Cicero, de Fin. III. 22 : « Tarquinius nec se, nec suos « regere potuit. »

PAG. 200, VERSU 18.

Major ejus filius.

Ita etiam Dionysius, IV. 64 ; Σέξτος ὁ πρεσβύτατος τῶν Ταρκυνίου παίδων. Vix ergo audiendus Ovidius, Fast. II. 691, a quo dicitur trium filiorum minimus. Ovidium tamen sequitur Eutropius, I. 7.

PAG. 202, VERSU 6.

In conservandâ civium libertate esse privatum neminem.

Cicero, ad Fam. XI. 7, juniori Bruto, qui Cæsarem per-

cussit, scribens, rursus hanc immanem injustamque sententiam præ se fert: « Nullo publico, inquit, consilio rem « publicam liberasti; quo etiam est res illa major et clarior. » Tum, Tusc. IV. 23, de Nasicâ loquens, qui Gracchum sine publicâ auctoritate interemit, ait, « nunquam privatum « esse sapientem. » Stoice id quidem Cicero, vel potius quia memor fortasse erat priscæ legis Publicolæ, quâ cautum fuerat, ut qui tyrannidem affectaret, is indictâ causâ a quovis necaretur. Plut. in Public. XII. Cæterum ipse Cicero conjurationis in Cæsarem non fuit particeps. Plut. in Cicer. XLII, Cic. ad Fam. XII. 3, 4. Dantis quoque poetæ judicio (Inf. XXXIV) nemo nescit Brutum Cassiumque pœnas in Tartaro maximas luere, quidquid ibi interpres Landinus circa poetæ mentem cavilletur. Sed quid est quod idem poeta dicit:

E l'altro è Cassio che par sì membruto?

Cùm e Plutarcho, Cæs. cap. LXII, et Anton. XI, Cassii potius gracilitas innotescat: quippe qui dicitur pallidus et macilentus, ὠχρὸς καὶ λεπτός. Videtur mihi Dantes deceptus fuisse Ciceronis verbis in Catil. III. 7: « Nec L. Cassii adi« pem pertimescendum, » ubi sermo est non de hoc C. Cassio percussore Cæsaris, sed de L. Cassio qui cum Catilinâ conjuravit. Jamvero Tullii Catilinariæ cum paucis aliis ejusdem orationibus ætate Dantis regnabant in scholis; græcum autem Plutarchi textum Danti haud innotuisse ii certe non mirabuntur, qui hunc græcæ linguæ ignarum fuisse arbitrantur.

PAG. 202, VERSU 7:

Quo auctore et principe, concitata civitas.

Locum citat Nonius, voc. *urbs a civitate*.

PAG. 202, VERSU 13.

Ut de rege dominus extiterit.

Hinc Plinius Trajanum laudans, cap. II : « Non de tyranno « sed de cive, non de domino sed de parente loquimur. » Tum cap. XLV : « Sunt diversâ naturâ dominatio et prin-« cipatus. » Sed tamen optimi Cæsares Trajanus, Pius et Marcus *domini* nomen sine publicâ invidiâ admiserunt, ut patet e Plinii ac Frontonis epistolis.

PAG. 204, VERSU 2.

Quàm optimâ in conditione vivendi.

Ita scholia ambrosiana ad Odysseæ librum II. 47 : Οἱ ἀρχαῖοι τὴν βασιλείαν ἐμέριζον εἰς τρία ἐπίθετα· τὸν μὲν πρᾶον βασιλέα, ὠνόμαζον πατέρα· τὸν ἀπηνῆ καὶ θυμώδη, δεσπότην· τὸν φειδωλὸν καὶ φιλόχρυσον, κάπηλον. Id autem scholiastes ex Herodoto, III. 89, haurit, qui sic loquitur de tribus Persarum règibus Cyro, Cambyse et Dario.

PAG. 204, VERSU 13.

Nullam humanitatis societatem velit.

Tyranno, ait Tacitus, Annal. II. 42, « æqua nedum in-« fima insolita sunt. » Tyranni vitam, commemorato ipso Tarquinio, graphice pingit Cicero, de Am. XV.

PAG. 206, VERSU 3.

Reges vocitaverunt qui in populos perpetuam potestatem haberent.

Græci quoque, saltem antiquiores, regum nomine tyrannos vocitaverunt, vicissimque dixerunt tyrannos eos qui juste imperabant. Lege Suidam, voc. τύραννος et βασιλεύς.

PAG. 206, VERSU 6.

Et modo *Ti. Gracchus*. . . . .

Sine dubio sermo auctoris deflectebat ad Ti. Gracchum, qui turbulentâ potentiâ regnare visus est, et cui objectum tyrannidis affectatæ crimen ait Plutarchus in Gracch. capp. XIV, XVII, XIX. Atque in hâc lacunâ, non minus quàm apud Velleium, II. 4, dixit, ut puto, Scipio Ti. Gracchum, si is occupandæ rei publicæ animum habuisset, jure cæsum. Post Gracchi commemorationem videtur auctor in reliquâ lacunâ persecutus cœptum jam argumentum, academico scilicet more non definitivo; nempe quòd libertas seu populi jus in regno sit adeo intutum, ut nullum perpetuâ potestate magistratum fieri expediat; siquidem nec senatûs præsidium contra vim regiam satis validum esse videatur.

PAG. 208, VERSU 4.

Ne rex. . . . existat injustus.

Consonat Plato in Politico, p. 301, eâque solâ de causâ legem scriptam regiæ auctoritati prælatam inter homines observat.

PAG. 210, VERSU 1.

Erit in reliquâ nobis oratione tractandum. . . .

Certe, cap. XL et XLII, de hoc liberæ rei publicæ tutore ac rectore seu custode sermo erit; libro autem quinto potissimum. Suspicari etiam licet Tullium in hâc amplâ lacunâ de consule dixisse qui regi Romæ successit. Et sane consulis descriptionem alicubi in his libris ab auctore luculenter fuisse exornatam vel eo nomine arbitror, quòd ipse sibi perfecti consulis gloriam semper vindicavit. Interim haud absi-

miles locutiones de consule notare licet in Tullio, v. gr. de Or. III. 1; ad Quir. post red. cap. V; pro Sext. XIX; in Pis. X. De consulis nomine lege Dionysium, IV. 76; Cic. de Or. II. 39; Varronem apud Non. voc. *consules*, et de Ling. lat. IV. 14; Flor. I. 9; Hieronym. ad Isai. cap. III, voc. *consiliarius;* Isidor. Orig. IX. 3; Lydum, Mag. rom. I. 30. Magistratuum certe romanæ rei publicæ præcipuorum descriptionem his libris exhibuerat Cicero, ut ipse ait, Leg. III. 5, hâc de re loquens : « Atqui pleraque sunt dicta in illis libris, « cum de optimâ re publicâ quæreretur. » Nunc ea descriptio in mutilo codice vaticano, paucis exceptis vestigiis, desideratur; supplendaque est ope prædicti libri tertii de Legibus.

Pag. 210, versu 3.

.... *Plato regionem sedesque civium æquis partibus* divisas requisivit.

Plato, libro Legum quinto, civitatem vel novam constituens, vel veterem et corruptam reparans, primum purgat eam civibus improbis; deinde agrum et sedes inter cives æquo jure et humaniter dividit; tum definit civium numerum. Horum ego memor, locum Tullii hiantem sarcire aliquatenus ausus sum. In codicis ergo hiatu post expressam tutoris reipublicæ formam, videtur auctor perrexisse ad novum romanæ civitatis jam a regibus liberæ genus effingendum. Revera hinc alius rerum nascitur ordo. Ad platonicam purgationem quod attinet, etsi in Tullio vestigia rei nulla supersunt, vix tamen dubito quin ejus meminerit, propter nuper purgatam tyranno Tarquinio Romam. Sic enim is fere loquitur de Cæsare interfecto, ad Fam. XII. 1 : « Odium « illud hominis impuri et servitutis dolor depulsus est. »

PAG. 210, VERSU 5.

Quàm minimam posuit.

Plato Legum libro quinto, p. 737, civitatem et quinque millibus colonorum et præterea quadraginta constituit (propter quamdam ejus numeri rationem, pp. 746, 771) eamdemque civitatem augeri non vult, p. 740. Sed mirabilior est Aristoteles qui, Nicom. X. 10, civitatem ait neque ex decem hominibus neque ex centum millibus posse constare. In Rep. autem, VII. 4, sic disserit, ut haud magnam civitatem condere videatur. Apud eumdem Aristotelem, Reip. II. 8, Hippodamus politicus civitatem habere jubet decem hominum millia.

PAG. 210, VERSU 12.

His enim regiis quadraginta annis et ducentis, etc.

Nempe annis CCXLIV, uti aiunt Dionysius, IV. 85, et V. 1; Livius, I. 60; Eusebius, Chron. l. 46; vel uno minus, uti scribunt Augustinus, Civ. D. III. 15; Orosius, II. 4.

PAG. 210, VERSU 17.

Pulso Tarquinio, nomen regis audire non poterat.

Num incipit auctor partim dicere de causis mutationum rei publicæ, ceu paulo ante innuit se facturum, promiseratque jamdiu, lib. I. XLII? De monarchiarum interitu copiose, more suo, disputat Aristoteles, Reip. libro quinto, quo abs fonte omnia fere recentiorum super hâc re præcepta manavisse videntur. In hoc igitur ingenti sexdecim paginarum hiatu videtur Cicero causas aperuisse altius, ob quas Romæ politia mutata est. Exin Bruti laudes et Collatini, et cætera quæ ad exordium libertatis pertinent subjunxisse Tullium puto.

PAG. 210, VERSU 1 EX NOTIS.

Itaque illa præclara constitutio, etc.

Frusti hujus quod Nonius profert e II de Rep. videtur sedes hæc; quamquam et prioribus lacunis haud fortasse immerito insereretur. Ex hâc item sede fortasse deprompta sunt illa Augustini verba, Civ. D. V. 12, ut iis certe videbitur qui de his rebus judicare possunt. Neque spernendum indicium est, quòd auctor ante lacunam nomen ipsum regale ait evasisse invisum. Sic ergo Augustinus : « Romani « regalem dominationem non ferentes, annua imperia binos« que imperatores sibi fecerunt, qui consules appellati sunt « a consulendo, non reges aut domini a regnando atque do« minando. »

PAG. 212, VERSU 6.

Eo ipso ubi rex Tullus habitaverat.

Tulli Hostilii domum in Veliâ fuisse, ibidemque postea habitavisse Valerium concors auctorum sententia est. Sed cur Servius, Æn. IV. 410, Valerium in Esquiliis domum illam habuisse dicit altissimam, cùm tamen Velia cacumen quoddam Palatii fuerit? Nimirum quia Velia, ut quibusdam placuit, fuit etiam urbis ea regio, per quam via sacra ad forum descendit, ubi postea templum Pacis ædificatum est: ideoque facile intelligitur quomodo Servius Veliam Esquiliis adjungere potuerit, a quo monte vix regio prædicta discriminatur, imo potius cum eo continuatur.

PAG. 212, VERSU 12.

Nostri etiam augurales.

Ita loquitur Scipio, quia in collegio augurum erat.

PAG. 212, VERSU 19.

Concordiæ causâ sapienter popularium.

Hi consulatum gesserunt anno urbis CCCV, quo decemviratus, non sine eorumdem operâ, fuit abrogatus. Dionysio, XI. 45, dicuntur, δημοτικοὶ τὰς φύσεις ὄντες, καὶ παρὰ τῶν προγόνων ταύτην διαδεδεγμένοι τὴν πολιτείαν. Namque ut ait Livius, III. 39: « Valeriis et Horatiis ducibus pulsi reges fuerant. »

PAG. 214, VERSU 1.

Leges Porciæ, quæ tres sunt trium Porciorum.

Ante hunc detectum Ciceronis locum nemo, ut puto, dixerat tres fuisse trium Porciorum leges de provocatione. Porciam generatim definit Livius, X. 9: « Porcia lex sola « pro tergo civium lata videtur, quod gravi pœnâ, si quis « verberasset necassetve civem romanum, sanxit. Valeria « lex, cùm eum, qui provocasset, virgis cædi, securique « necari vetuisset, si quis adversus ea fecisset, nihil ultra, « quàm improbe factum, adjecit. » Legis porciæ meminerunt Sallustius, Cat. LI, Cicero in Verr. V. 63, et pro Rabir. III et IV. Jam e tribus Porciis de provocatione legem ferentibus unum certe tenemus cognomento Læcam, tribunum plebis anno urbis DLVII, in insigni denario cum inscriptione PROVOCO, apud Eckhelium, Num. vet. t. V, p. 286, quem jam antea memoraverat in Annalibus Pighius, t. II, p. 256, qui de porciâ lege verba multa facit. De viris Porciis variis legatur Gellius, XIII. 19.

PAG. 214, VERSU 7.

Instituitque primus, ut singulis consulibus, etc.

Dionysius, V. 2, et Livius, II. 1, hanc institutionem haud uni Publicolæ, sed Bruto simul tribuunt. Verum suos auc-

tores, ut alibi, sequitur Cicero. Dionysius, V. 19, peculiare Publicolæ institutum refert demendi ex fascibus in urbe secures, retinendi vero tantummodo extra illam.

PAG. 214, VERSU 19.

Pleraque senatûs auctoritate.

Sic prorsus de statu illo Romæ post ejectos reges loquitur Dionysius, V. 1 : Ἀριστοκρατίας δὲ γενομένης.

PAG. 216, VERSU 1.

Genere ipso ac jure regiam.

Cicero, de Leg. III. 3 : « Regio imperio duo sunto; militiæ summum jus habento, nemini parento; ollis salus populi suprema lex esto. » Consulum potestatem *regiam* appellant demonstrantque Livius, II. 1, IV. 3; Dionysius, V. 1; Polybius, VI, 11; Ampelius, cap. ult.

PAG. 216, VERSU 3.

Nisi ea Patrum approbavisset auctoritas.

De hoc jure romano legatur Livius, I. 17, 22; IV. 3, 49; VI. 42; Dionysius, II. 14, qui tamen ibidem ait suâ ætate fieri contrarium, neque utrum sit melius definit. Eam juris mutationem testatur aperte etiam Cicero, pro Plancio III, nec non Sallustius, Hist. III, in Macri oratione.

PAG. 216, VERSU 15.

Sexto decimo fere anno.

Adamussim Eutropius, I. 12 : « Sexto decimo anno; » et ita ipse Tullius in cornelianâ, quo loco commentatur Asconius : « Numerum quidem annorum post reges exactos, quo « id factum est, diligenter posuit, qui fuit A. Verginio Tri-

« costo, L. Veturio Cicurino coss. » Consentit itaque in annorum numero Asconius, sed variat in consulibus, qui anno ante Cominium et Cassium magistratu functi sunt. Lydus, Mag. rom. I. 38, scribit anno decimo septimo.

PAG. 216, VERSU 16.

Post umio Cominio, Sp. Cassio consulibus.

Hoc ordine ponit hos consules etiam Dionysius, VI. 49, a quo perversum fuisse ordinem putabat Almelovenius, quia scilicet Livius, II. 33, priorem consulem scribit Cassium. Atqui nunc dionysianæ scripturæ suffragatur tulliana.

PAG. 216, VERSU 18.

Vincit ipsa rerum publicarum natura sæpe rationem.

Parem sententiam in hoc argumento versans scribit Dionysius, V. 64: Τὰς ἀνάγκας κρείττους εἶναι τῆς ἀνθρωπίνης φύσεως· καὶ τότε τὸ εὐπρεπὲς ἀξιοῦν ἅπαντας σκοπεῖν, ὅταν ἔχωσιν ἤδη τὸ ἀσφαλές. Confer Ciceronis, de Or. II. 48, insignem locum, ubi is narrat Antonium illum oratorem omnium seditionum genera, vitia, pericula oratione quâdam collegisse, atque ex omni rei publicæ romanæ temporum varietate repetivisse; aliaque addit quæ cum his politicis locis apprime congruunt.

PAG. 218, VERSU 3.

Ex ære alieno commota civitas.

Seditiones commutationesque rerum publicarum propter æris alieni et fœnoris magnitudinem recitat Plato, Reip. VIII. p. 555, sqq.

PAG. 218, VERSU 4.

Plebs montem Sacrum.

Ita appellatur προληπτικῶς; nam Festus, voc. *sacer*, mon-

tem illum sic vocitatum putat, quòd eum plebs, creatis ibi tribunis, discedens Jovi consecravit. Ipse Tullius, pro Cornelio dicit: « Montem illum trans Anienem, qui hodie mons « Sacer appellatur. »

PAG. 218, VERSU 5.

Deinde Aventinum occupavit.

Sacrum tantummodo montem memorant occupatum Dionysius, VI. 45; Livius, II. 32; Ovidius, Fast. III. 664; Florus, I. 23; Orosius, II. 5. Sedenim Livius causam aperit cur Cicero Aventinum quoque dicat: « Ea frequentior fama « est (de Sacro monte) quàm cujus Piso auctor est, in Aven« tinum secessionem factam esse. » Sed apertius cum Cicerone sentit Sallustius Historiarum libro primo, apud Augustinum, Civ. D. II. 18, III. 17, et apud Servium *ad Æn. VIII.* 479: « Fœnore oppressa plebs montem Sacrum atque Aven« tinum insedit. » Cicero, pro Corn. sibi consonans de iis qui in montem Sacrum secesserant, ait: « Romam armati « reverterunt, in Aventino consederunt. »

PAG. 218, VERSU 7.

Regnante Theompompo.

Anno circiter centesimo et trigesimo post Lycurgum, ut docet Plutarchus prædicto loco; nempe olympiade quintâ, ut scribit Eusebius, adeoque ante Romæ natales.

PAG. 218, VERSU 9.

Decem qui cosmoi vocantur.

De ephoris atque cosmois lege, si vacat, Aristotelem, Reip. II. 9, 10, et Strabonem, lib. X. p. 738.

PAG. 218, VERSU 14.

Non longis temporibus ante fugerat.

Dicit « non longis temporibus, » quia Gellius, XVII. 21, ait : « Solonem accepimus leges scripsisse Atheniensium, « Tarquinio Prisco Romæ regnante, anno regni ejus tricesimo tertio. » Innuit autem hîc Cicero invectam a Solone σεισάχθειαν, nempe æris alieni sublevationem, cui Solon ipse exemplo præivit septem talenta, quæ sibi debebantur, omittens. De hâc re lege Laërtium in Solone; Plutarchum item in Solone et in rei publicæ gerendæ præceptis; Heraclidem in politiis. Quin adeo Dionysius, V. 64, orationem recitat Valerii, qui fuit Publicolæ frater, suadentis ut plebi romanæ æs alienum remitteretur, hoc ipso Solonis exemplo proposito : quamquam frustra fuit, contradicente Appio.

PAG. 218, VERSU 17.

Nectierque postea desitum.

Intelligit ea quæ acciderunt Veturio seu Publilio adolescenti, et quorum causa jus romanum mutatum est. Rem habes apud Valerium-Max. VI. 1. 9; Livium, VIII. 28; Dionysium in Fragm. XVI. 9.

PAG. 220, VERSU 1.

Duobus tribunis plebis per seditionem creatis.

Duos tribunos creatos dicit Cicero etiam in cornelianâ; quo loco sic commentatur Asconius : « Quidam non duos « tribunos plebis, ut Cicero dicit, sed quinque tradunt crea- « tos tum esse, singulos ex singulis classibus. Sunt tamen « qui eumdem illum duorum numerum, quem Cicero, « ponant : inter quos Tuditanus et Pomponius Atticus, Li-

« viusque noster. Idem hic et Tuditanus adjiciunt tres præ-
« terea ab illis duobus collegas creatos esse. » His, qui duos tribunos dixerunt, addatur Lydus, Mag. rom. I. 58, 44. In iis, qui quinque dixerunt, est Dionysius, VI. 89.

PAG. 220, VERSU 7.

Voluptatibus inferiores, nec pecuniis ferme superiores.

Consentit Sallustius, Cat. VII. Virtutem Romanorum ejus ætatis copiose laudat Augustinus, Civ. D. V. 12. Consonat Cassiodorii, Var. I. 16, nobilis sententia : « Acquirit nobiles « thesauros famæ, neglecta vilitate pecuniæ. »

PAG. 220, VERSU 16.

Cedente populo, morte mactavit.

Mediam quamdam sententiam sequitur Cicero, dum ait Cassium a quæstore quidem accusatum, verum a patre judicatum atque interfectum : quidam enim scripserunt accusatum quoque fuisse a patre. Rem suo more ventilat Dionysius, VIII. 79; atque ita concludit, ut ei Cassii pater nihil in filii judicio egisse videatur. Neque abhorret a Dionysii sententiâ Livius, II. 41. Sed contradicunt Valerius-Max. V. VIII. 2, et Florus, I. 26.

PAG. 220, VERSU 19.

Sp. Tarpeius et A. Aternius.

Dionysius, X. 50, perspicue horum consulum legem edisserit; scilicet quòd mulctandi potestatem magistratibus cunctis fecerint, cùm antea id consulibus tantum liceret.

PAG. 222, VERSU 1.

L. Papirius, P. Pinarius censores.

Notandum hoc censorum collegium hactenus, ut opinio

mea fert, incognitum. Primi quidem censores fuerunt anno CCCXI L. Papirius et L. Sempronius; secundi C. Furius Pacilus et M. Geganius anno CCCXVI; tertii scribantur nunc L. Papirius iterum et P. Pinarius anno CCCXXI. Quominus enim Papirius fieret censor iterum, nihil obstabat : lex quippe Marcia id demum vetuit permultis annis post, lata a Marcio quem populus censorem iterum creaverat.

PAG. 222, VERSU 5.

Lege C. Julii, P. Papirii consulum constituta est.

Festus, voc. *peculatus*, consules Menenium Lanatum et Sestium Capitolinum dicit ejus legis auctores. Gellius, XI. 1, ait lege Aterniâ eam æstimationem esse factam. Erat autem gravissima mulcta *duo boves et oves triginta*, uti ait Dionysius, X. 50; seu contra *duæ oves et boves triginta*, ut Fest. et Gell. At Plutarchus, Poplic. cap. XI, ait a Publicolâ præfinitam esse mulctam quinque boves duasque oves valentem. Denique non abs re moneo, apud Gellium, VII. 11, exstare fragmentum orationis de mulctâ ad populum recitatæ a Scipione nostro in censurâ.

PAG. 222, VERSU 7.

Et consules et tribuni plebis magistratu se abdicarent.

Dionysius, X. 19, eum morem a Cincinnato consule invectum narrat; isque adhuc manebat ætate Frontonis, cujus vide ep. ad M. Cæs. II. 3; et ulterius servatum novimus.

PAG. 222, VERSU 11.

Qui cùm decem tabulas..... conscripsissent.

Circa urbis annum CCC, ut vulgo historici tradunt. Nullam tamen facit Cicero mentionem romanorum in Græciam

legatorum ad Solonis leges petendas: cujus rei altum silentium est in aliis quoque Tullii scriptis. Imo is, de Or. I. 44, leges romanas aperte anteponit inconditis et ridiculis, ut ait, Lycurgi, Draconis Solonisque legibus; quod facere vix debuit, si jus romanum e græco haustum putavisset. Præterea, Tusc. V. 36, commemorato illo Hermodoro, quem quidam aiunt interpretandis apud decemviros Solonis legibus præfuisse, ne γρὺ quidem eâ de re Cicero. Profecto duorum jurum natura mirum quantum diversa est. Itaque docti aliquot, præsertim Vicus italus, Bonamicus gallus, Gibbonius anglus, et Germani quidam nuperrimi, legationem illam negare ausi sunt, contradicente licet prolixe Terrassonio gallo et nonnullis Italis. Supplementa quædam tabularum ab Æquis, Italiæ populo, missis ad eos decemviris, accepisse Romanos narrat Servius, Æn. VII. 695.

PAG. 224, VERSU 14.

Quæ postea plebiscito Canuleio abrogata est.

Legatur Livius, IV. 1, sqq. Hunc vero Canuleii tumultum in monte Janiculo exarsisse aiunt Florus, I. 25, et Ampelius, cap. de Secessionibus.

PAG. 226, VERSU 1.

In foro suâ manu interemisset.

Virginii hoc facinus Cicero, de Fin. II. 20, collocat in sexagesimo anno post libertatem receptam.

PAG. 226, VERSU 5.

Aventinum ar*matos insedisse*. . . .

In hoc haud mediocri hiatu periisse videmus decemvirorum abrogationem et pœnam; item res aliquot postea

gestas, bella, v. gr. cum finitimis; sed certe tribunos militares pro consulibus lectos; Sp. Mælii consilium tyrannicum, ejusdemque supplicium jussu Cincinnati dictatoris; censuræ initium; quæ omnia sunt in tertio quartoque Livii volumine, pertinguntque usque ad varronianum urbis annum CCCXV. His et præterea paucis fortasse adjectis, videtur Scipio in eo conclusisse sermonem, ut diceret, optimum esse habendum mixtum illud temperatumque rei publicæ genus quod Romani veteres et probavissent maxime et retinuissent sapientissime; quam rem superiore libro, cap. XLVI, ostensurum se receperat.

PAG. 226, VERSU 18.

Moribus aut legibus constituere vel conservare possimus.

Mores et leges fundamenta duo cujusvis rei publicæ statuit esse Polybius, VI. 47. De disciplinâ et de moribus quarto in libro tractabitur. De legibus vel in quinto actum est, vel id caput peculiari operi Tullius reservavit, cujus pars exstat in tribus de Legibus. Valde tamen suspicor quinto in libro actum fuisse de constitutione conservationeque civitatis (quod facit Plato, Reip. tertio et quarto) quoniam Tullius multa dixit in quinto de civitatis moderatore, qui Platoni in prædictis libris est φύλαξ; ut et Ciceroni, lib. I. XLI, *custos*. Sed certe platonici libri copiosissimi de Rep. et de Legibus satis nos docent, quanta pars tullianorum scriptorum argumenti ejusdem desideretur.

PAG. 228, VERSU 14.

Imaginem urbis et populi ni....

Incidimus in ingentem lacunam. Sine dubio autem nunc aggreditur Cicero ad commovendum illum de justitiâ ser-

monem, quem Augustinus, Civ. D. II. 21, ait secundo libro cœptum totoque tertio protractum. Cùm enim romanæ rei publicæ exemplo formam optimam civitatis finxisset Scipio, Tubero tamen prædictam « Imaginem urbis et populi ni*mis circumscriptam esse judicaret* » (sic enim hîc continuare licet sententiam auctoris); ad jus universæ naturæ, seu generatim societatis humanæ, demonstrandum accedit idem Scipio : sicuti superiore libro, cap. XXXVI, ut unius dominatum suaderet, naturæ universæ testimonium invocaverat, quam physici ab unâ mente regi sentiebant. Est autem præclara transitio a peculiari Romæ jure ad generale naturæ, quoniam, ut scribit Gravina : « Nihil est aliud jus civile, « nisi naturalis ad romanæ rei publicæ institutionem relata « romanisque moribus et litteris explicata ratio. »

PAG. 230, VERSU 4.

Vel ut a te ipso ordiare.

Singularis consilii laudem tribuit Scipioni Æmiliano Cicero, in Verr. V. X; et præsertim, de Or. I. 48 : « Hunc rei publicæ rectorem et consilii publici auctorem esse haben-« dum definirem; prædicaremque P. Africanum et C. Læ-« lium, etc. » Sic etiam Plutarchus, an Sen. sit geren. resp. t. IX, p. 183. Imo Philus, de Rep. III. XIV, dicit sibi consuli fuisse in consilio hos ipsos, qui nunc loquuntur de re publicâ homines.

PAG. 232, VERSU 2.

Namque et illa tenenda est ferox.

Cœperat hoc loco dicere Scipio de animi perturbationibus, quibus mens politici viri debet invicte imperare. Videtur autem initium fecisse ab iracundiâ, tum perrexisse ad

cupiditatem, ad libidinem, ad anxitudinem, etc., quibus qui apte moderari nequit, is videlicet tamquam auriga indoctus et curru trahitur et male mulcatur. His ego conjecturis utens locos Nonii quinque e secundo libro de Rep. ab eo citatos, hâc in sede collocandos esse putavi. Paulo tamen ægrius mihi persuasi, tot auctoritates e paucis Tullii paginis a grammatico fuisse depromptas.

Pag. 252, versu 4.

Vix hominum acerbis funeribus satietur.

Iracundiam a politico viro abesse vult Cicero, Tusc. IV. 22; profertque exemplum Scipionis nostri, quem inflammatum fuisse iracundiâ ne tum quidem credit cùm hostem manu suâ interimeret. Addit et proprium exemplum Cicero, quæ fortiter in re publicâ fecisset, nunquam se iratum fecisse. Sedenim nusquam vehementius Cicero iracundiam a magistratu removet, quàm in illâ prolixâ ad fratrem Asiæ prætorem epistolâ, I. 1, quæ politici tractatûs instar est. Denique hunc locum politicum vel exprimit vel æmulatur Lactantius, Inst. I. 9, ubi postquam eleganter et, ut puto, tulliane dixit: « Herculem quasi Africanum inter deos haberi, » pergit loqui de frangendis cupiditatibus, de superandâ iracundiâ, ceu fera in homine inclusa, de libidine vincendâ, etc.

Pag. 254, versu 4.

Ut enim in fidibus aut tibiis.

Hunc locum reapse spectare ad secundi libri finem, præclare testatur Augustinus, Civ. D. II. 21, his verbis: « Cùm « Scipio in secundi libri fine dixisset: ut in fidibus ac tibiis, » et reliqua prolixiora quàm in mutilo codice servantur. Porro

Tullii hunc locum aperte imitatur politicus græcus vaticanus in quinti libri fragmentis.

PAG. 234, VERSU 11.

Moderata ratione civitas con-*sensu*.

Huc usque codex cum Augustino consentiens; reliqua prosequitur Augustinus.

PAG. 234, VERSU 2 IN NOTIS.

Quantumque obesset si afuisset.

Hæc sunt a Platone, ep. VII, p. 335: Οὐκ ἄν ποτε γένοιτο εὐδαίμων οὔτε πόλις οὔτ' ἀνὴρ οὐδεὶς, ὃς ἂν μὴ μετὰ φρονήσεως ὑπὸ δικαιοσύνῃ διαγάγῃ τὸν βίον.

PAG. 234, VERSU 5 IN NOTIS.

Ac de justitiâ plura dicerentur.

Id quoque a Platone est, apud quem Socrates sub primi de Rep. libri finem, etsi multa de justitiâ dicta fuerant, poscit nihilominus ut ea res accuratius et pro dignitate consideretur; id quod secundo libro fit. Porro haud *scio* an Lactantius, Inst. VI. 2, ex hâc Ciceronis disputatione, et quidem fortasse e tertii libri initiis, mutuetur illa verba: « Nihil tam præclarum hominique conveniens potest esse, « quàm erudire homines ad justitiam. »

PAG. 236, VERSU 9.

Finis disputandi in eum diem factus est.

Hanc secundi libri clausulam historice refert Augustinus, loco superius citato, Civ. D. II. 21: « Hanc proinde quæs- « tionem (de justitiâ) discutiendam et enodandam esse as-

« sensus est Scipio, responditque nihil esse, quod adhuc « de re publicâ dictum putaret, et quò possent longius pro« gredi, nisi esset confirmatum, non modo falsum esse « illud, sine injuriâ non posse; sed hoc verissimum esse, « sine summâ justitiâ rem publicam geri non posse. Cujus « quæstionis explicatio cùm in diem consequentem dilata « esset, etc. »

FIN DU TOME PREMIER.





